UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
STACKS
RY
NA-CHAMPAIGN
STACKS

CENTRAL CIRCULATION BOOKSTACKS

The person charging this material is responsible for its renewal or its return to the library from which it was borrowed on or before the **Latest Date** stamped below. **The Minimum Fee for each Lost Book is $50.00.**

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

TO RENEW CALL TELEPHONE CENTER, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

JAN 09 1995

DEC 13 1994

When renewing by phone, write new due date below previous due date. L162

HERTZBERG — NEW METHOD, INC. EAST VANDALIA ROAD, JACKSONVILLE, ILL. 62650

TITLE NO.	ACCOUNT NO.	LOT AND TICKET NO.
	07200-141	CA 14- 5 81

REAU*
A CRISE MORALE DES TEMPS NOVEAUX*

28 177*B59@C*1908*

CLOTH COLOR

016TX4
HEIGHT

00 000

CHARGING INFORMATION				HEIGHT	PICA	WRAP
STUBBING		FRONT COVER		8 7/4	8	C14
HAND SEW		NO TRIM				
THRU SEW		PAGES LAMINATED				
THRU SEW ON TAPE		EXTRA THICKNESS				
HAND ADHESIVE		MAP POCKET PAPER				
LENGTHWISE		MAP POCKET CLOTH		SPECIAL WORK AND PREP.		
FOREIGN TITLE		SPECIAL WORK				
LINES OF LETTERING						

ANCBA

ÉTUDES DE MORALE & DE SOCIOLOGIE

J41-5

LA CRISE MORALE

DES TEMPS NOUVEAUX

PAR

Paul BUREAU

Préface

de M. Alfred CROISET

Membre de l'Institut

Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

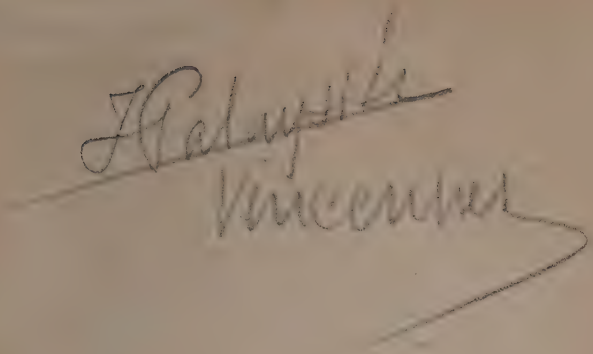
NEUVIÈME ÉDITION

BLOUD ET Cie ÉDITEURS A PARIS

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

FROM THE ESTATE OF
MICHAEL R. SCHER

BOOKSTACKS



LA
CRISE MORALE
DES TEMPS NOUVEAUX

DU MÊME AUTEUR

La diminution du revenu et la baisse du taux de l'intérêt, 1 vol. in-18 (Firmin-Didot).

Le homestead ou l'insaisissabilité de la petite propriété foncière. Mémoire couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques, prix Rossi pour l'année 1894, 1 vol. in-8 (A. Rousseau).

L'association de l'ouvrier aux profits du patron et la participation aux bénéfices. Ouvrage couronné par le *Musée social*. 1 vol. in-8 (A. Rousseau).

Le conflit italo-colombien (affaire Cerruti), 1 vol. in-8 (A. Rousseau).

Le contrat de travail, le rôle des syndicats professionnels, 1 vol. in-8 carré (Alcan, 1902).

Le paysan des Fjords de Norvège, 1 vol. in-8 (Bureaux de la *Science sociale*, 1906).

LA

CRISE MORALE

DES TEMPS NOUVEAUX

PAR

Paul BUREAU

Préface

de M. Alfred CROISET

Membre de l'Institut,
Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

1908

MÊME COLLECTION

MORALE ET SOCIÉTÉ, par **George FO**
SEGRIVE. 1 vol. in-16 : **3** fr. **50**; *franco*. . . **4** franc

LE TRAVAIL A BON MARCHÉ, p
George MÉNY. ***Enquêtes sociales,*** avec préface p
l'abbé LEMIRE, député du Nord. 1 vol. in-16. . **2** fr. **5**
franco . . . . . **2** fr. **7**

TRAITÉ DE SOCIOLOGIE, d'après les Principes d
la Théologie Catholique. I. **RÉGIME D**
LA PROPRIÉTÉ, par **L. GARRIGUET.** 1 v
in-16 : **3** fr. **50**; *franco* . . . . . **4** franc

77
389c
908

25 avril 1907

Cher Monsieur

Lorsque vous m'avez fait l'honneur de me demander quelques pages de préface pour votre ouvrage sur La Crise morale des temps nouveaux, vous n'ignoriez pas que nos opinions différaient sur la solution du problème religieux, et que vos conclusions, par conséquent, devaient provoquer de ma part certaines réserves. Cette difficulté, pourtant, n'a pas inquiété votre libéralisme. Vous avez pensé que, si nous étions d'accord sur nombre de points essentiels, cet accord aurait d'autant plus de prix qu'il n'était pas subordonné à une conformité complète de nos opinions philosophiques, et vous avez désiré que cette preuve d'entente et de sympathie fût donnée par des hommes appartenant, comme vous et moi, à ce qu'on appelle d'ordinaire, d'un terme trop belliqueux, des camps différents. Peut-être aussi vous êtes-vous souvenu, et je vous en remercie, que nos efforts se sont plus

d'une fois rencontrés, dans une complète indépendance réciproque, sur le terrain libéral et hospitalier de l'École des Hautes Études sociales. Quoi qu'il en soit, je réponds bien volontiers à votre appel amical, et je ne pense pas pouvoir vous mieux témoigner le vif intérêt que j'ai pris à la lecture de votre ouvrage et ma haute estime pour votre caractère, qu'en marquant avec sincérité mes objections et mes réserves aussi bien que les points sur lesquels mon assentiment vous est acquis.

Vous me permettrez de ne pas m'arrêter longuement sur le tableau que vous présentez d'abord de notre état moral. Les couleurs sombres n'y manquent pas. Mais on y sent pourtant, à toutes les pages, que vous aimez ce temps dont vous dites tant de mal, que vous en sentez profondément les grandeurs aussi bien que les misères, et que, somme toute, vous êtes essentiellement un homme d'aujourd'hui, non d'hier ou d'avant-hier. Je n'ai pas la compétence qui serait nécessaire pour contrôler et discuter dans le détail toutes vos affirmations. Mais j'ai le sentiment profond que votre pessimisme, à supposer qu'il soit parfois excessif, est à coup sûr généreux et vivifiant, qu'il prêche l'action et non le découragement, qu'il fera réfléchir ceux

mêmes qu'il ne convaincra pas tout à fait, et qu'à ce titre il est viril et sain.

Je laisse également de côté, non sans regret, les deux belles études où vous essayez d'établir la part de responsabilité qui revient en tout ceci à chacun des deux grands partis entre lesquels se divise notre société française, et que vous appelez, de deux noms expressifs, « les enfants de la tradition » et « les enfants de l'esprit nouveau ». J'imagine que ces pages vigoureuses feront un peu crier les deux patients. Vous êtes un chirurgien redoutable. Vous portez le fer et le feu dans les plaies avec une décision qui n'a d'égale que votre impartialité. Ici encore, je m'abstiens de toute discussion. J'aime mieux admirer la franchise hardie avec laquelle vous dites leur fait, le cas échéant, aux « enfants de la tradition », et prendre modestement ma part des conseils, non moins énergiques, que vous adressez aux « enfants de l'esprit nouveau ».

J'arrive donc, sans autre préambule, à vos conclusions, ou, plus exactement, à l'idée générale de tout votre ouvrage, à celle qui vous inspire les solutions proposées dans vos derniers chapitres. Aussi bien, c'est là l'essentiel, puisqu'il s'agit ici des causes profondes du mal que vous décrivez et du remède par lequel on peut le

guérir. Car vous n'êtes pas de ces moralistes qui décrivent le mal pour le plaisir, en quelque sorte, de la spéculation théorique : vous êtes un homme d'action, un chirurgien (comme je le disais tout à l'heure), et vous aimez trop votre malade pour le laisser sans remède, après avoir savamment analysé les symptômes de son mal. Votre remède, c'est le développement de la moralité individuelle, dont vous voyez surtout la source et la condition dans le progrès religieux. Bien que les deux choses, progrès moral et progrès religieux, soient inséparables à vos yeux, permettez-moi de les distinguer provisoirement pour la netteté de la discussion.

Sur la nécessité du progrès moral, sur la liaison qui existe entre la moralité des individus et le bien général de la société, je suis tout à fait d'accord avec vous, et j'estime que c'est un des mérites éminents de votre livre d'avoir mis ce point en pleine lumière.

Trop souvent, je le crois, les moralistes et les politiques ont le tort de négliger cette liaison. Les uns ne voient que la vie privée de l'individu. Les autres ne s'occupent que des lois et des institutions. Les premiers n'ont pas assez ce que vous appelez très bien quelque part « le sens social » ; les autres ne songent pas que les lois

et les institutions sont des cadres vides, qui valent exactement ce que valent les individus appelés à s'y mouvoir. Avec des individus débiles, on ne fera jamais une société forte. Et d'autre part, il y a trop de « braves gens », au sens courant du mot, qui n'ont pas une idée suffisamment précise du devoir social. La moralité n'est pas proprement chose individuelle : c'est chose sociale au premier chef. Et la politique, à son tour, entendue au sens large du mot, repose essentiellement sur la culture morale des individus. Une société politique n'est grande et forte que par le concours actif de tous ses membres, et ce concours suppose des qualités non seulement d'intelligence, mais aussi d'énergie, de désintéressement, une aptitude au sacrifice de soi-même, qui sont des qualités essentiellement morales. Que la plus nécessaire et la plus profonde des réformes politiques soit donc la réforme morale de l'individu, c'est ce que je crois comme vous, et je vous remercie pour ma part de l'avoir dit avec tant d'insistance et tant de force.

Mais sur quoi s'appuiera ce progrès moral ? Vous répondez avec non moins d'énergie : sur le progrès de l'esprit religieux.

Ici encore, avant de faire les distinctions et

les réserves qui s'imposent à mon intelligence, laissez-moi vous dire combien j'admire votre clairvoyant libéralisme. Car, cet esprit religieux, vous n'hésitez pas, vous, croyant, à le reconnaître sous des formes qui le dissimulent en général à la foule des fidèles de toutes les religions positives. Vous le découvrez dans toutes les grandes doctrines qui soulèvent aujourd'hui tant d'incroyants : dans le socialisme, dans le solidarisme, même dans le laïcisme. Partout où vous trouvez un idéal, une foi, un dévouement passionné à cet idéal, vous apercevez des germes d'esprit religieux. Par contre, là où des croyances figées et comme mortes ne recouvrent qu'un positivisme pratique assez mesquin, vous dénoncez un paganisme qui s'ignore. Combien vous avez raison !

Cependant, ce serait trahir votre pensée que de s'en tenir là. Pour vous, la plénitude de l'esprit religieux n'est pas dans ces formes imparfaites ou erronées d'un idéalisme vague. Elle est dans le catholicisme. La véritable vie religieuse est, à vos yeux, celle qui se fonde sur la croyance catholique : croyance largement ouverte à l'esprit de la science, croyance dégagée des idées parasites et surannées, croyance intelligente et raisonnable, mais enfin croyance positive, qui

maintienne l'individu en communion avec la vie traditionnelle de l'Église. C'est à cette vie religieuse que vous conviez les nouvelles générations, et c'est sur elle que vous fondez l'espoir du véritable progrès moral et social.

Mon objection est celle-ci : le progrès moral et social est-il indissolublement lié à l'hypothèse d'une pareille conversion religieuse ? Cette conversion est-elle probable ? Est-elle indispensable ?

Sur la probabilité d'un retour des esprits à l'idée religieuse traditionnelle, nous ne pouvons, vous et moi, faire que des hypothèses, car nous ne sommes pas prophètes. Cependant, à considérer les faits, selon la méthode scientifique qui est la vôtre comme la mienne, je dois dire que je n'en vois pas de symptômes apparents et que j'y vois au contraire de graves obstacles dans la disposition générale des esprits contemporains, disposition qui n'a cessé de se fortifier depuis longtemps et qui ne semble pas sur le point de s'affaiblir.

Les affirmations dogmatiques répugnent étrangement aux esprits cultivés du vingtième siècle, formés aux méthodes de la science. Et je ne parle pas seulement des dogmes religieux : je parle aussi des dogmes métaphysiques ou même poli-

tiques. Nous ne pouvons plus accepter des formules qui dépassent si prodigieusement ce que nous pouvons y mettre de notions positives et précises, qu'elles nous semblent, à l'analyse, dénuées de signification intelligible. L'agnosticisme, à tort ou à raison, est aujourd'hui l'état de fait où vivent, à l'égard des problèmes transcendants, la majorité des hommes cultivés ou réfléchis. Qu'on le déplore ou qu'on s'en félicite, le fait, je crois, n'est pas niable. Je n'aperçois aucun signe d'un changement général dans l'orientation des esprits. Je doute donc très fort que nous soyons près d'aborder au port que vous entrevoyez à l'horizon.

Faut-il donc désespérer de ce progrès moral dont vous avez si bien montré la nécessité ? Je ne le crois pas davantage. Je ne crois même pas qu'un certain esprit religieux, au sens large du mot, soit mis en péril par cette lente et régulière diffusion de l'esprit scientifique.

L'esprit religieux dont je parle consiste, pour l'individu, à se considérer non comme un centre ou un tout, mais comme la très petite partie d'un tout qui nous dépasse infiniment, qui est capable de susciter en nous la notion d'un idéal, et par conséquent aussi le besoin raisonnable de se sacrifier, s'il le faut, à cet idéal, conçu par

chacun de nous comme infiniment plus grand, plus beau, plus aimable que nos intérêts particuliers ou même que notre pauvre petite vie individuelle. Cet esprit-là, nulle science ne le combat ou ne le détruit, au contraire. Dans tous les ordres d'activité, la science nous montre combien l'individu est peu de chose en comparaison de l'immense Inconnu qui nous environne de toutes parts. Elle nous montre aussi l'efficacité lente de l'effort collectif qui, peu à peu, fait reculer les barrières de l'ignorance humaine. Elle exalte ainsi notre ardeur à connaître, par la grandeur du but mystérieux qu'elle offre à nos recherches, et en même temps elle nous apprend la modestie individuelle, le concert indispensable des bonnes volontés, la soumission au fait dans la poursuite de l'idéal, le dévouement à une tâche dont nous ne verrons pas la fin. N'est-ce pas là une très noble forme d'esprit religieux ?

Et pourquoi ce même esprit n'agirait-il pas d'une façon analogue dans les choses sociales en particulier ? Ce qui est vrai de l'homme à l'égard de la nature est vrai aussi de l'individu à l'égard de la société. Chaque jour nous montre plus clairement les rapports réciproques de l'un et de l'autre. Pourquoi l'homme ne finirait-il pas par comprendre que la société lui est indis-

pensable pour vivre, et que sa moralité personnelle, en revanche, est indispensable à la société pour lui permettre de prospérer ? Pourquoi cette intelligence des conditions de la vie collective, trop rare encore, ne susciterait-elle pas de plus en plus chez les individus une sorte de religion sociale qui les pousserait au dévouement et au sacrifice, comme la religion de la science y conduit tant de savants illustres ou obscurs ? Et quel besoin d'ajouter à cette évidence très claire des affirmations philosophiques toujours contestables ?

Je n'ignore pas que cette conception idéaliste de la vie sociale et du devoir, pour devenir une règle efficace de conduite, suppose chez celui qui s'en inspire une certaine hauteur d'intelligence et de cœur. Mais n'en est-il pas de même de la religion, et qui niera que les dogmes, quels qu'ils soient, n'agissent fort différemment sur les natures diverses qui les recueillent ?

Il y aura toujours des âmes hautes, des âmes médiocres et des âmes basses. Les premières sont seules capables de véritable religion, sous quelque forme que la religion se manifeste à elles.

Quoi qu'il en soit, cher Monsieur, de ces divergences théoriques que j'ai cru devoir vous

exposer avec une franchise égale à la vôtre, permettez-moi, en terminant, d'applaudir une fois de plus à votre généreux effort en faveur du relèvement moral de notre société contemporaine. Votre livre, par le sens social profond, par l'intelligence du temps présent qui s'y révèle à toutes les pages, et aussi par la virile confiance qui s'y mêle à tant de gronderies énergiques, est à coup sûr une œuvre salutaire et qui mérite d'être goûtée à la fois par les « enfants de la tradition » et par les « enfants des temps nouveaux ».

ALFRED CROISET.

PREMIÈRE PARTIE

LE BILAN DE L'IMMORALITÉ

CHAPITRE Ier

Une lacune au milieu de l'universel progrès.

Un jeune homme qui n'avait pas étouffé en lui le noble et naturel désir d'épanouir ses puissances de vie, demandait un jour à un des maîtres les plus justement réputés et aimés de nos Universités françaises : « Où trouverai-je, selon vous, le spectacle le plus beau que l'œil de l'homme puisse contempler, le drame le plus capable de m'élever au-dessus des vulgarités et de provoquer en mon âme de fortes et saines émotions ? »

Le maître, qu'éclairaient en même temps les lumières de la foi et celles d'une intelligence formée aux méthodes scientifiques, le maître le regarda longuement, comme avait fait le Christ pour le jeune homme de l'Evangile, et, comprenant qu'il était pur, qu'il était désintéressé, il lui répondit : « Vous n'avez pas de longs voyages à entreprendre. Jetez les yeux autour de vous. Examinez la vie des sociétés modernes. Contemplez avec attention leurs luttes contre l'ignorance et le mal, leurs efforts vers le mieux. Vous n'aurez pas besoin d'autre spectacle pour développer en vous au

suprême degré le sens bienfaisant de l'admiration. Quand vous connaîtrez mieux les péripéties de ce drame, vous vous sentirez plus fort pour réaliser le bien, votre ardeur sera plus généreuse au service de toutes les nobles causes. »

Parmi les hommes qui, à notre époque, font, à des titres divers, profession d'étudier la vie et les institutions sociales, plus d'un, j'aime à le croire, serait prêt à tenir un pareil langage. N'est-il pas vrai en effet, qu'une « action » puissante est engagée, dont dépend l'avenir de l'humanité tout entière, et que nous nous sentons comme entraînés par le grand courant du large vers un état social où règneront plus de justice et plus de bonté ?

Au foyer, le chef de famille mieux rémunéré et moins écrasé par un travail trop pénible, peut faire bénéficier les siens d'une nourriture plus abondante et plus saine, d'une habitation plus salubre; à la ville et aux champs, les membres de la famille ouvrière commencent à ne plus être considérés comme de simples machines à produire la richesse, et ils s'élèvent insensiblement à une condition plus conforme à la dignité humaine. La femme trouve plus de respect de sa personne et de ses intérêts, le mari n'est plus autorisé à la considérer comme une inférieure ou une servante, exposée parfois aux brutalités les plus odieuses et soumise toujours à une domination qui, pour être souvent protectrice, n'en est pas moins humiliante. Le droit de l'enfant au développement normal de ses énergies physiques et de ses facultés intellectuelles et morales est mieux défendu et contre la misère qui étiole la santé et anémie le corps, et contre les parents qui oublient parfois que la puissance paternelle est une charge et non pas une prérogative derrière laquelle se peuvent embusquer l'apathie ou l'égoïsme.

A l'atelier, le progrès des méthodes et de l'outillage a fait une réalité de ce qui semblait n'être qu'un paradoxe : avec une journée de travail abrégée et des salaires largement accrus, la grande industrie produit, à un prix moindre, des marchandises mieux appropriées à nos besoins. La machine docile et puissante dispense le travailleur manuel de cet effort musculaire intensif qui risque toujours, en se prolongeant, de ravaler celui qui le fournit au niveau de la bête de somme, et la meilleure hygiène des ateliers, la multiplication des organes protecteurs, la prohibition de certaines matières dangereuses ou insalubres témoignent d'une préoccupation plus vive de la santé des employés. Lorsque, malgré toutes les précautions, un accident survient, la belle doctrine du risque professionnel, consacrée aujourd'hui par toutes les législations, ne permet plus qu'une famille ouvrière soit réduite à la mendicité par la maladie ou la mort de son chef ; il est admis qu'un fonds de prévoyance doit être constitué pour l'entretien du capital humain comme pour la réparation des machines et des outils.

Parallèlement, l'admirable institution des syndicats professionnels dont nous faisons encore en France un si mauvais usage, sauvegarde l'indépendance économique de l'employé vis-à-vis de la concurrence et de l'employeur, et à une époque où le régime de la grande industrie semblait condamner l'ouvrier au rôle humiliant d'un automate, voici que le groupement professionnel permet au contraire d'associer le travailleur manuel à la réglementation de l'atelier et aux délibérations les plus délicates que comportent les intérêts généraux de l'industrie.

De semblables progrès ont été réalisés dans l'aménagement de la vie collective et des pouvoirs publics. Nous sommes loin du temps où l'on pensait que le mo-

narque ou quelques grands dignitaires avaient la mission de combiner, de prévoir et de commander, pendant que plusieurs millions de sujets avaient le devoir d'obéir. Nous estimons au contraire que la vie collective ne doit être organisée que par le concours de tous les citoyens d'un pays, appelés sous leur responsabilité à prendre parti sur la direction des intérêts communs. Démocratique dans ses origines, le pouvoir collectif nous apparaît aussi comme devant être démocratique dans ses fins, c'est-à-dire qu'il doit tendre à diminuer l'inégalité des conditions, ne fût-ce qu'en mettant à la portée de ceux que le hasard de la naissance ou de la fortune n'a pas favorisés, des moyens de conserver ou de développer leurs forces physiques, d'accroître leur culture intellectuelle. Les subventions fournies aux mutualités, les innombrables établissements d'assistance publique, les lois sur la répartition des impôts, sur l'enseignement à tous les degrés, sur la médecine gratuite aux indigents et l'assistance aux vieillards, bientôt, sur les retraites ouvrières, attestent combien en cette matière notre effort est sincère et notre ambition étendue. Et pourtant ce ne sont là que les premières manifestations d'une volonté réfléchie : nous voulons que dans la cité moderne, les privilégiés de la fortune ou de la naissance aient plus de devoirs et de charges, et que les petits et les humbles soient mieux écoutés lorsqu'ils demandent que pour eux aussi la vie soit moins dure et la lutte moins inégale.

Le sentiment qui nous pousse à établir des relations plus étroites et plus équitables entre les concitoyens d'un même pays nous conduit encore à une connaissance plus exacte de ce que doivent être nos rapports avec les autres nations, membres comme nous de la grande famille humaine. La haine ou le mépris de l'étranger n'apparaissent plus comme des devoirs, et à

mesure que les doctrines d'isolement obtiennent moins de faveur, on se préoccupe d'instituer, à côté et au dessus des pouvoirs autonomes de chaque nation, des conseils administratifs ou judiciaires internationaux, chargés d'assurer plus de justice dans les relations extérieures et de mieux sauvegarder les intérêts communs à tous les peuples. Le développement des moyens de communication ne permet plus qu'aucun intérêt primordial soit exclusivement national. La production des marchandises comme la recherche des sciences, la préservation de la santé comme celle de la moralité, tout devient objet d'entente internationale, et il n'est pas jusqu'aux organes par excellence de la vie séparée et distincte des nations, je veux dire les armées et les flottes de guerre, qui n'aient été utilisés dans ces dernières années, en Crète et en Chine, pour une œuvre de coopération internationale.

Enfin dans l'ordre religieux, des améliorations notoires ont été apportées. Qui oserait comparer nos prêtres et nos évêques aux « abbés » et aux « Éminences » de l'ancien régime, et quel cardinal voudrait aujourd'hui tenir le rôle du trop fameux cardinal de Rohan, surnommé la Belle Éminence, qui, à 22 ans (1), « beau prélat, fort peu dévot et fort adonné aux femmes, menait à Strasbourg un train de vie ruineux

---

(1) A cet âge le prince de Rohan était coadjuteur de l'évêque de Strasbourg et membre de l'Académie française. — L'un de ses prédécesseurs, Armand-Gaston de Rohan-Soubise, tenait sa cour à Saverne ; le palais comptait 700 lits et les écuries étaient construites pour 180 chevaux. L'oncle de la Belle Éminence recevait l'hommage de 69 seigneurs et était seigneur lui-même de cent vingt villes et villages, de plus de 100.000 âmes ; ses seuls revenus épiscopaux s'élevaient à la somme de 350.000 florins.

et invraisemblable à raconter. » Depuis vingt années, les progrès de l'exégèse, de l'histoire et de la philosophie religieuses ont été tels qu'ils se sont imposés à l'attention du plus prévenu d'entre les incroyants, et parallèlement le nombre s'accroît tous les jours des jeunes hommes qui, aussi éloignés des combinaisons politiciennes ou intéressées que sincèrement attachés aux institutions démocratiques, déclarent simplement vouloir instituer en leurs âmes une vie chrétienne plus intime, plus personnelle et plus profonde (1). Manifestement, nous assistons à un renouveau religieux, à un mouvement expansif du catholicisme, « non pas de ce fantôme de catholicisme, ou plutôt encore de cet anarchisme catholique, dont on ne trouve autour de soi, dans les journaux et dans la vie, que trop d'exemples, mais bien de ce catholicisme vrai, traditionnel et vivant, tel qu'il apparaît à travers l'histoire de ses docteurs, de ses héros et de ses saints (2). »

Ainsi, sous la poussée du progrès admirable des sciences et des moyens de production, les institutions sociales de famille et de travail, de pouvoirs publics et de religion, s'améliorent et se transforment ; ce progrès est si réel que plus on en analyse les éléments avec méthode et patience, plus aussi on en admire la magnificence et l'amplitude, et il faut plaindre les intelligences déformées que le spectacle de ce grand effort vers le mieux laisse indifférentes. Oui certes, un monde nouveau s'élabore, et aux heures orgueilleuses

---

(1) Cf. à ce propos une très intéressante brochure, publiée par le Comité catholique pour la défense du Droit : *Abus dans la dévotion* ; Avis d'évêques français et étrangers. Paris, Lethielleux, 1902.

(2) *Anticléricalisme et Catholicisme*, par Victor Giraud. Paris, Bloud et Cie, p. 5.

ù nous serions tentés d'oublier le labeur séculaire des énérations qui nous ont précédés, et sans lequel nous e serions rien, volontiers nous nous écrierions avec e poète :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Pourtant, à côté de ces vastes champs où le moisson-eur récolte déjà les épis dorés et contemple avec joie es moissons plus belles encore de demain, il existe aussi es fourrés ténébreux où des masses innombrables 'êtres humains poussent sans trêve des cris d'angoisse t de douleur, livrées sans merci aux exploitations les lus odieuses de la force. Le désordre est si grand, la ataille est si âpre entre les anarchies déchaînées, qu'il emble, à certains moments, que *l'homme ait perdu aptitude à constituer la vie sociale.* Un malaise nexprimable s'empare de certains esprits dont les ympathies intellectuelles étaient tout acquises aux ormes sociales nouvelles; naguère confiants et fiers, s se demandent maintenant si le progrès moderne n'a as fait banqueroute et si ce qu'on a appelé de ce nom st autre chose que la forme inédite de l'éternelle orture infligée à une humanité qui, à travers tous les égimes économiques et politiques, serait du moins oujours assurée de beaucoup souffrir (1).

---

(1) Il est rare que ces désenchantements et ces désespé-nces s'expriment publiquement. M. Deherme, un des prits les plus vigoureux du milieu démocratique, est un es rares hommes qui aient eu ce courage pourtant si indis-ensable au progrès social ; mais dans les conversations ivées les aveux sont fréquents. Il y a quelque temps, un ıbliciste très connu pour son grand talent et la vigueur de s convictions libres penseuses et matérialistes m'écrivait,

De fait, orateurs et publicistes ne cessent d'atte
que nous subissons une crise sociale très grave, et
crise générale se subdivise à son tour en d'inn
brables crises de chaque institution et de cha
groupement social : la crise de la famille et du mari
la crise de l'école primaire, la crise du capitalism
crise du salariat, la crise de la vie morale, la cris
parlementarisme, la crise du libéralisme, la cris
institutions militaires, la crise du socialisme, la
de la franc-maçonnerie, la crise des établissen
religieux, la crise de la Foi, la crise du protestanti
etc., etc. ; il n'est pas jusqu'à l'anticléricalisme,
on croyait pourtant la condition prospère, au n
dans notre pays, qui, au dire de M. Ferdinand Bui
ne soit menacé d'une crise, par l'effet, il est vra
son triomphe même (1).

On allègue que « le monde n'est dans le t
blement que parce qu'il est dans l'enfantement
se peut — et l'auteur du présent ouvrage a tro
confiance dans les belles destinées de l'humanité
n'en pas être persuadé, — que cette réponse cont

---

en réponse à une lettre qui l'invitait à participer
réunion dans laquelle la crise du libéralisme devai
étudiée : « Je vous avouerai que je ne suis pas d
disposé à m'occuper des horreurs de notre temps. L
jour, je disais à M. X... que j'étais si écœuré que je sen
besoin de me réfugier dans le passé le plus lointain...
moi, je suis persuadé que les sociétés modernes, et
sans exception, s'acheminent vers la désorganisatio
ruine... Le pis est que notre hypocrisie rend toute ré
impossible : partout et dans tous les milieux le pharis
est devenu le mot d'ordre essentiel ».

(1) *La Crise de l'Anticléricalisme*, par Ferdinand
son, brochure. Paris. Bureaux de la *Revue politi
parlementaire*, 1903.

une grande part de vérité, mais encore faut-il que cette formule commode ne serve pas d'excuse à notre égoïsme. La bonne santé des parents importe beaucoup à la santé des enfants à naître, et, en outre, il serait urgent d'apporter un remède à des maux qui affligent tant de vies humaines et qui sont un scandale pour notre raison.

D'où vient donc que des désordres si graves soient concomitants à des progrès si notoires, pourquoi tous les éléments matériels et moraux de notre vie sociale ne marchent-ils pas *pari passu* vers une condition meilleure ?

Jusqu'à la dernière décade du XIX^e^ siècle, il a été admis par les Français que cette question était susceptible de recevoir deux réponses très différentes et même nettement contradictoires (1) ; chacun, suivant ses opinions politiques ou philosophiques, donnait son suffrage à l'une où à l'autre. Pendant les dernières années du XIX^e^ siècle, on s'est aperçu enfin qu'aucune des deux solutions n'était valable et, en dehors des politiciens de toute catégorie et de toute opinion qui répètent inlassablement que le refus d'accepter leur panacée constitutionnelle ou économique est la seule cause de tous les malheurs du pays, l'accord se fait de plus en plus parmi les esprits réfléchis sur le sens et même sur la teneur exacte de la réponse à donner. L'un des premiers, un des plus grands éducateurs d'intelligences de ce temps, Henri de Tourville (2),

---

(1) Sur la teneur de ces deux réponses, *vide infra*, deuxième partie.

(2) Ce penseur d'élite, doué d'une lucidité d'esprit incomparable, a doté les études sociales d'un instrument précieux pour l'observation méthodique, la comparaison et la classification des phénomènes sociaux. Henri de Tourville

formulait, il y a douze années déjà, cette réponse, en u
forte page que je demande la permission de citer int
gralement.

« On s'est radicalement et abominablement trompé
France sur l'éducation de toutes les classes, et
l'ouvrier au bourgeois, et du bourgeois à l'homme d
cultures intellectuelles, et de celui-là à l'homme
cultures plus élevées encore, il n'y a pas une clas
qui ait échappé à cette incomparable erreur ; et c'e
là qu'est, au fond, non plus seulement la questio
ouvrière, mais toute la question sociale. Ce qui e
partout en cause, ce qui fait la difficulté, depuis la pl
petite exploitation agricole jusqu'aux plus grand
entreprises de l'industrie et du commerce, jusqu'au
groupements qui régissent les intérêts politiques o
religieux, c'est ce qu'on appelle du terme le plus intell
gible la question du personnel. Cette question n'a pr
le nom de question sociale, que parce qu'elle s'éten
aujourd'hui au personnel de toutes les fonctions : el

---

fut dans toute l'acception du terme un *maître* et s
disciples auraient aimé à l'appeler de ce nom, s'ils n
s'étaient souvenus que, depuis dix-neuf siècles, l'humanit
affranchie n'a plus le droit de faire usage de ce mo
(*Matth.*, XXIII, 10).— Admirable excitateur des intell
gences et des énergies, Henri de Tourville fut vraiment u
chef d'école. Cf. sur son œuvre scientifique et religieus
outre la brochure que j'ai publiée moi-même au lendemai
de sa mort, deux excellentes études, récemment parue
sous la signature de deux hommes dont on doit louer sa
réserve la perfection du style et les bonnes méthodes inte
lectuelles : *Un prêtre continuateur de Le Play, Henri d
Tourville* 1842-1903, par Claude Bouvier, Bloud et Cie, é
Henri de Tourville et son œuvre sociale, par G. Meli
chargé du cours de Science sociale à l'Université de Nanc
Berger, Levrault et Cie, Paris.

st pas cantonnée dans une classe seulement ou dans
elques-unes. Ce qui manque, ce n'est ni la science,
'outillage pour l'action matérielle, intellectuelle ou
rale : ces deux instruments sont en progrès inces-
t ; ce qui manque, c'est l'homme, l'homme qu'il
t avec cette science et avec cet outillage : là est la
ie question moderne, là gît réellement le problème.
st la question de l'homme qui vient à son tour,
rès celle du développement des autres puissances
urelles. Une grande œuvre a surgi, mais elle fonc-
nne mal, et après s'en être pris à toutes les forces de
nature, après y avoir fait appel, on s'aperçoit que ce
fait défaut, c'est l'homme *(1)*. »

Oui, la question sociale est bien là, et si la pros-
rité des sociétés modernes est si gravement menacée,
mal n'a d'autre cause que notre inaptitude person-
le à répondre par une formation sociale adéquate aux
gences d'un milieu soudainement transformé. Inopi-
ment transplantés sur une terre nouvelle, mis en
meure par les forces toutes puissantes de la vie
nomique de nous servir d'un outillage industriel et
ministratif nouveau, nous n'avons pas su acquérir
capacités que requéraient les institutions modernes
qui devaient remplacer les capacités anciennes deve-
es tout à coup inutiles. Nous avons été victimes, dans
re vie sociale, d'un phénomène qui se renouvelle
otidiennement dans la vie économique, où les meil-
rs artisans des anciens métiers, qui se sont aperçus
p tard des transformations des méthodes de travail,
voient brutalement éliminés par les inventions mé-
iques dont ils n'ont pas compris la puissance.

---

1) Préface de Henri de Tourville, page XVI, à l'ouvrage
M. Paul de Rousiers, *La question ouvrière en Angle-
re*. Paris, Firmin Didot, 1895.

On dira plus loin comment une douloureuse e
rience, qui dure depuis cent cinquante ans (1),
nécessaire pour mettre en pleine lumière cette in
tante conclusion, à la fois humiliante et glorieuse
nous ; il suffit à ce moment d'en prendre acte et de
réjouir sans réserve, car un avenir prochain dé
trera que ce progrès était plus essentiel que tout
et était même indispensable pour l'utilisation ra
nelle de tous les autres.

Si l'on néglige les tares d'ordre physiologique
l'étude rentre dans la compétence de la Faculté d
decine, l'observation révèle que les défaillance
l'homme moderne en face des exigences de la vi
ciale contemporaine peuvent être réparties en
catégories, suivant qu'elles se rattachent à l'ordre
nomique ou qu'elles relèvent de l'ordre *moral* (2).

---

(1) La durée de cette période n'est ici déterminée q
proximativement : on peut placer aux environs de l'a
1755 le début du grand mouvement de diffusion de ce
appelle communément les idées modernes. L'*Espri*
Lois parut à Genève en 1748, la publication de l'En
pédie commença en 1751, le Contrat social est de
et la Richesse des Nations, d'Adam Smith, fut pu
en 1776.

(2) On voit que si l'on tient compte de la nécessité
certain degré de vigueur physique, l'homme doit réun
lui-même une triple capacité : la première d'ordre ph
logique, la seconde d'ordre économique, la troisième d'
moral. Il est entendu que cette division est susceptib
subdivisions, et qu'il existe des relations étroites et
souvent méconnues entre les trois ordres ; mais tel q
classement répond à une réalité que le sens vulgair
cerne bien. Chaque jour, nous entendons autour de

tôt la souffrance sociale provient de ce que
ne s'est montré commercialement ou industriel-
incapable et inférieur à sa tâche. Tel individu
orieux et digne de confiance : sa bonne volonté
onnue de tous, mais sa formation économique
uffisante ; aussi il végète misérablement avec un
salaire, qui ne lui permet pas de fonder norma-
une famille. En lui la vie sociale s'étiole et s'af-
sa contribution à la vie collective n'est pas ce
devrait être ; quand on l'observe de près, on
e qu'il est de ceux que les capables devront re-
er et soutenir.

ôt, au contraire, c'est la valeur morale qui fait
: tel individu est capable et intelligent ; son ha-
rofessionnelle lui assure des gains élevés, mais
i l'homme moral n'a pas été à la hauteur de
e économique. En lui aussi, *bien que les raisons très différentes*, la vie sociale s'étiole et s'épuise ;

—

ases du genre de celle-ci : « Un tel, un brave garçon,
eux, intelligent, actif, et qui avait toutes chances
son chemin ; malheureusement la santé lui a man-
laisse une veuve sans ressources, avec des enfants
a probablement transmis une prédisposition à la
ose dont il est mort lui-même ; pauvres gens, c'est
e en perspective !... » — « Un tel, un très excellent
; une bonne nature, toujours désireuse de faire le
le rendre service ; malheureusement il n'a aucune
; il était bon tout au plus à faire un rond de cuir,
intements de 175 francs par mois, et le voilà ruiné ;
-il devenir avec sa femme et ses enfants !... » —
un malin, intelligent jusqu'au bout des doigts ; il
ait merveilleusement son métier ; il eut fait un
ouvrier (ou un industriel de premier ordre) : mal-
ment il a sombré dans la débauche, et le voilà
»

son égoïsme, servi par son intelligence même, le tourne de fournir à la vie collective la part contr toire sans laquelle celle-ci ne peut ni se développer même s'entretenir. Il est un mauvais citoyen, u ceux dont il faudra que les autres compensent les faillances par un surcroît de vaillance morale e générosité.

L'auteur du présent ouvrage se propose exclu ment d'étudier, *en se plaçant au point de vue so* les défaillances de cette deuxième catégorie. Ma raison même de ce dessein limité, et parce que la de ces pages démontrera l'importance souveraine prend, au regard de la prospérité sociale, l'observa de la loi morale, par tous les membres de la collecti il importe, au début de ce livre, d'éviter toute voque et de déterminer la position doctrinale que entend ici défendre. On n'a point l'intention de sou que l'observation de la loi morale *suffit* à rendr peuples prospères, ni même de prendre parti s délicate question de savoir si, dans l'ensemble des sociaux, la prospérité collective est plus intéressée bonne formation *morale* qu'à la bonne formation *nomique,* ou inversement. Depuis quelques an les questions d'éducation morale de la jeunesse p cupent vivement, et à juste titre, les citoyens voyants qui observent l'évolution de notre démoc et qui ne se contentent pas de célébrer avec ent siasme « l'émancipation intégrale de la raison hum l'épanouissement complet de l'être humain sou chauds et lumineux rayons de la pensée libre » (1)

Quelques publicistes, qui ne sont pas tous croyants, ont même professé que « la question so

(1) Programme de l'association *La Libre Pensée Un sitaire.*

st qu'une question morale ». Cette formule, rédigée
s doute pour donner la réplique à ceux qui avaient
rmé que la question sociale n'est qu'une question
stomacs, ne peut être considérée comme exacte ; il
it, pour en discerner l'insuffisance, soit de remar-
r qu'il existe un certain nombre de personnes no-
ement vertueuses et que leurs infirmités sociales et
nomiques empêchent cependant de compter parmi
ons citoyens, soit, plus simplement encore, de ne
oublier que la vie quotidienne nous met en pré-
ce de problèmes difficiles dont la solution ne se
ve pas dans les manuels d'éducation morale. En
e occasion, chacun de nous, en ses qualités diverses
oux ou de père de famille, d'employeur ou d'em-
é, de ministre du culte ou d'éducateur, de citoyen
'homme politique, est mis en demeure de prendre
parti sur des questions concrètes, qui sont parfois
iment complexes, et, quoiqu'on dise, lorsqu'il s'agit
voir s'il vaut mieux donner à ses fils telle ou telle
uction, si le régime du salariat, appuyé sur le syn-
professionnel, est meilleur que la coopération, si
re échange est plus favorable que le protection-
, si la séparation des Églises et de l'État doit être
rée au régime des concordats, ce n'est pas aux
préceptes de la loi morale qu'il faut demander la
on. Ceux-là embrouillent les faits, qui oublient
homme est un être complexe dont l'activité mul-
ne est soumise à d'innombrables lois physico-chi-
s, biologiques, économiques, sociales, psycho-
es, morales, et l'observation des lois de toutes
égories peut seule garantir le développement har-
ue et intégral de notre nature.

t *sous la réserve expresse de cette observation*,
y a lieu d'aborder l'étude sociale du problème
tel que la vie le pose devant les sociétés contem-

poraines. Afin de donner à cette étude une plus grand précision, notre analyse ne portera que sur l'état mor de la France contemporaine (1). Le problème de la v morale agite actuellement tous les grands peupl qu'entraîne l'ensemble des forces puissantes que l'o désigne communément sous l'expression un peu vag de « civilisation moderne ». Aucune nation n'est sép rée de l'univers. Toutefois la France semble, plus q tout autre peuple, participer aux difficultés, aux cris et aux agitations qu'engendre l'insertion dans la v sociale des éléments nouveaux qui travaillent et tran forment les esprits et les institutions. Il y a là po elle un péril et un honneur ; puisse-t-elle seulem montrer bientôt que sa clairvoyance et sa force de d cipline morale sont, aux heures de danger, plus grand encore que sa témérité !

---

(1) Cette spécialisation n'a d'autre cause que celle vient d'être indiquée. Dans les pages où j'exposerai les sères et les tares de l'état moral de notre patrie, on vou bien ne pas me prêter l'intention secrète de décerner, *a contrario*, un brevet de moralité aux autres nations de vanter, par *a contrario* également, les perfections rales de la France aux époques antérieures. Ces appré tions de vertu comparée risquent toujours d'être partia et elles sont inévitablement vaines.

CHAPITRE II

Les défaillances morales dans la vie privée.

L'étude *sociale* de la crise morale d'un peuple se ıbdivise en trois parties : l'analyse des actes immo- ux accomplis par les individus, l'interprétation de s actes en fonction de la vie sociale, l'exposé de leur percussion sur la prospérité collective. Essayons de nduire méthodiquement chacune de ces investiga- ons.

Personne ne conteste que la moralité des Français ne it aujourd'hui très inférieure à ce qu'elle devrait être ; xpérience quotidienne révèle que, chez un très grand mbre d'individus, la vaillance morale est loin de ondre aux exigences d'une vie familiale bien orga- ée et d'une vie sociale prospère. « Derrière le brouil- d de nos illusions philosophiques, écrit M. Gabriel illes, regardez la réalité : des politiciens corrompus i n'interrogent le peuple que pour découvrir dans passions les plus sûrs moyens de le tromper ; la lence de l'appétit substituée à la revendication du it ; l'art de gouverner ramené au relâchement géné- de l'autorité, au seul souci de durer « en ne se faisant d'affaires » ; une littérature détachée de la con- nce populaire qui, dans l'angoisse de tant de pro- mes posés, ne se lasse pas de conter les petits drames d'entresol, l'avant, le pendant et l'après de l'adul- ; l'alcoolisme qui nous prépare un peuple de fous ;

la pornographie encouragée, honorée par le gouverne
ment, dès que ses proxénètes daignent écrire en fra
çais ou à peu près; un malaise général dont on détourn
l'explosion tous les dix ans par une foire qu'on annonc
comme une fête de l'esprit, et dont on assure le succè
par l'exhibition de toutes les variétés ethnographiqu
de la prostitution... (1) »

Voilà certes un portrait peu flatté et il faut remerci
le courageux professeur de nous l'avoir donné. Cepe
dant l'énumération est incomplète ; elle omet les d
sordres les plus graves, ceux qui sont la source,
cause génératrice de tous les autres, ceux dont l'homm
accepte le moins de se corriger et qui sont pourtant l
premiers auxquels il faut porter remède, je veux di
les désordres de la vie privée. Sans doute, le pha
saïsme et l'hypocrisie qui, à la faveur de nos querell
politiques et religieuses, ont envahi nos mœurs
exercent leurs ravages dans tous les milieux, ont étab
entre nos concitoyens une sorte de convention taci
d'après laquelle il est entendu que l'on gardera to
jours le silence sur les actes immoraux de la vie fam
liale et privée. Le pacte est ingénieux ; il procure au
lecteurs et aux auditeurs des diatribes morales l
plus véhémentes la satisfaction de constater que,
l'état moral de la France est lamentable, du moins l
« braves gens » qui sont encore assez honnêtes po
écouter des sermons ou des discours moraux, ou po
s'intéresser à des statistiques criminelles, n'ont aucu

---

(1) *Les Affirmations de la Conscience moderne.* Par
Armand Colin, 1903, p. 150. Je ferai souvent appel au témo
gnage de cet ouvrage que l'on peut considérer comme l'e
pression suffisamment exacte des dispositions intellectuell
qui, dans l'ordre pratique, prévalent parmi les plus réfléch
des professeurs de notre enseignement public.

eproche à s'adresser. Cette agréable conclusion rallie aturellement tous les suffrages, et chacun peut vaquer loisir à ses pratiques égoïstes les plus dangereuses our la prospérité sociale (1). La probité scientifique e saurait pactiser avec ces calculs. L'observation ciale démontre que c'est la bonne organisation de vie privée et familiale qui fait les peuples vigoureux

---

(1) Nous est-il permis de signaler le caractère déplorablement superficiel et pharisaïque d'un trop grand nombre de scours, de sermons ou d'écrits dans lesquels on déplore baissement de notre moralité. On fustige vigoureusement..., mais on a soin de ne fustiger que les désordres mmis... par les autres, par ceux qui n'appartiennent pas groupe d'élite qui a eu la bonne pensée de venir vous tendre ou de vous lire. Ainsi, suivant les cas, on vitupère progrès de l'alcoolisme devant les hommes sobres, les s odieux de la richesse devant ceux qui vivent de leur aire, l'envie et les appétits « d'en bas » devant les perines « bien élevées ». Les statistiques de la justice criminelle, surtout celles qui se réfèrent aux condamnations ies par les jeunes gens et au nombre des suicides, sont cialement mises à contribution : les assassins, les voleurs es criminels précoces fréquentent rarement les réunions l'on évoque la majesté des prescriptions morales et les cidés ont de bonnes raisons pour ne pas venir. En anche, si on flagelle comme il convient la pornographie la gravure, dans le roman et au théâtre, on glisse sur débauche des jeunes gens et la mauvaise conduite des ma- Enfin, on ne parle jamais du malthusianisme : ce serait e preuve de « mauvaise éducation », puisqu'il est entendu , quelle que soit la catégorie d'auditeurs ou de lecteurs, roportion des fauteurs de ce désordre serait considéie. Ainsi le vice honteux, qui menace de beaucoup le l'avenir de notre race, continue ses ravages sans acle, cependant qu'il est démontré que M. X... est un liciste, un orateur ou un prédicateur « bien élevé » !

et forts, *et que, là où cette bonne organisation exis*
les autres désordres n'ont qu'une importance sec
daire et peuvent trouver facilement un remède.
importe donc de nous attacher avant tout, j'oserais pr
que dire exclusivement, à signaler les misères et
défaillances morales qui se manifestent soit dans
mœurs privées, soit dans notre vie familiale.

Voici d'abord une première déformation morale q
à la différence de toutes les autres, ne sévit pas éga
ment dans les diverses catégories de la population
atteint plus spécialement les milieux populaires
villes et des campagnes, je veux dire l'intempéra
alcoolique.

Avant les lois récentes qui, en majorant les imp
sur les spiritueux, ont donné une prime nouvelle à
fraude, il était officiellement constaté que la c
sommation de l'alcool s'était accrue de 25 0/0 en vi
années et, pendant la même période, la consomm
tion des absinthes et autres liqueurs, qui était en 18
de 49.335 hectolitres, passait brusquement en 1894
chiffre de 125.078 hectolitres pour s'élever en 1904
chiffre de 207.929 hectolitres. Et afin qu'en auc
circonstance, le liquide meurtrier ne manque à l'hom
de toute condition qui désire s'en abreuver, une arm
de 473.593 débitants, et qui fait chaque année
recrues nouvelles (1), se tient toujours prête
ordres du consommateur. Encore la progression de
chiffres est-elle très loin de représenter la progress
véritable de l'alcoolisme ; outre qu'il existe un co

(1) L'augmentation de l'effectif a été de 5.159 débits,
1905 : au 31 décembre 1904, le nombre des débitants é
de 468.434.

erce clandestin considérable, M. Berteaux, dans son pport général sur le budget de 1903, estime que le mbre des bouilleurs de crû qui, en 1873, ne dépas-it pas 500.000, dépasse actuellement 1.500.000 (1).

Ces statistiques effroyables ne sauraient surprendre, and on connaît l'espèce d'émulation satanique que ettent les paysans et les ouvriers des villes à satisfaire ur fatale passion : fileurs et tisseurs d'Elbeuf, de uen, de Reims, de Roubaix et de Tourcoing (2), ma-ots bretons ou provençaux, mineurs du Pas-de-Calais, Nord ou de la Loire, verriers d'Albi ou porcelainiers Limoges, paysans de Bretagne, de Normandie ou de Mayenne, vignerons du Midi ou de Bourgogne, forts la halle de Paris, ouvriers divers des grandes villes, us cèdent avec entrain à l'intempérance alcoolique. is, comme s'il fallait, en pareille matière, préparer venir, des rapports médicaux nous apprennent qu'en taines parties de la France, notamment en Bretagne en Normandie, une quantité appréciable d'alcool est uvent mêlée aux biberons des nourrissons (3).

---

1) *Documents parlementaires,* Chambre des députés, ession extraordinaire de 1902, annexe au procès-verbal de la éance du 6 décembre 1902. — Je dois d'ailleurs ajouter ue ce chiffre de 1.500.000 paraît exagéré. MM. Boucard et ée donnent le chiffre de 600.000 bouilleurs de crû, sans iquer d'ailleurs l'origine de leur renseignement. En tous as il n'est pas douteux que le nombre de ces « privilé-gi » n'ait beaucoup plus que doublé depuis 1873. Il doit épasser maintenant 1.100.000.

2) A Saint-Chamond et dans la vallée de la Saône, comme l'industrie de la soie préfère les doigts plus agiles des femmes aux des hommes, il n'est pas rare de voir des maris qui ardent la maison, font le ménage et... s'enivrent tout le long du jour, pendant que leurs femmes travaillent à l'usine.

3) « Le nouveau né a à peine reçu le baptême religieux à

En de nombreux endroits la contagion a atteint l
femmes mêmes, et maintes fois à Paris, nous avons v
des ouvrières des ateliers de typographie ou de brocha
avaler un petit verre d'alcool, « servi sur le comptoir
avec une aisance empressée qui témoignait tristeme
de l'entraînement acquis.

Ces renseignements généraux visent l'ensemble de
France : si l'on voulait observer certaines communes
certains départements en particulier, on devrait donn
des détails plus attristants encore. « A Clécy, on estin
que chaque personne adulte boit en moyenne un lit
d'eau-de-vie par semaine ; à Evrecy, il en est de mêm
A May-sur-Orne, les hommes boivent en moyenne deu
litres d'alcool par semaine, les femmes et les jeun
gens un demi-litre ; à Louvigny, à Cambremer, il est d
ouvriers qui boivent jusqu'à un litre *par jour !* » (1)

Dans une commune du Calvados que je pourra
citer, sur 132 habitants, 76, hommes ou femme

---

l'église qu'il reçoit le baptême de l'alcool au cabaret voisi
où le cortège fait halte avant d'entrer à la ferme... Tasses
café, *petits pots et demoiselles* sont servis : on ouvre
bouche de l'enfant, on y glisse une cuillerée du breuva
normand. Il crie ou il fait la grimace. Quand par hasard,
grimace à l'air d'un sourire, les commères qui se connaisse
en diagnostics lui prédisent un glorieux avenir... Il n'est p
rare que, dès la fin de la première année, l'enfant parta
presque complètement le régime des parents. Il boit alors
cidre et du café auquel on ajoute un peu d'eau-de-vie... D
que l'enfant a atteint l'âge de quatre ou cinq ans, il reço
une ration d'eau-de-vie, à la table des parents, chaque fo
que l'occasion s'en présente. » Douarche, *Rapport sur l'ét
moral des populations de Normandie*, p. 73, cité dans
Dépopulation en Normandie, par Jean Guillouard, *Réform
sociale*, 1er novembre 1904.

(1) Douarche, *op. cit.*, *passim*.

hètent chaque jour de l'eau-de-vie ; il y a 4 débits ns la commune, et un seul d'entre eux vend en oyenne 200 pots, c'est-à-dire 400 litres d'eaux-de-vie r mois. A 13 ans, au sortir de l'école primaire, les gar-ns sont placés comme « petits valets » dans les fermes : ils subissent l'influence des grands valets qui s'em-ressent de faire leur éducation, et à 15 ans ces petits lets sont régulièrement ivres chaque dimanche à par-r de trois heures de l'après-midi. Le dimanche, avant uf heures du matin, un grand nombre de valets de rme avalent *15 à 16 cafés*, accompagnés chacun, mme l'on sait, d'une très forte « rasade » d'eau-de-vie. e nombre des bouilleurs de crû est considérable dans la mmune et le commerce frauduleux des alcools est très tif. Les moissonneurs du mois d'août reçoivent cha-ue jour un demi-litre d'eau-de-vie et ils estiment que cet antage mérite l'acceptation d'un salaire réduit.

Tels sont, dans notre pays, les exploits de l'intempé-nce alcoolique : faut-il ajouter que l'exploitation de ce ce est aux mains de certains industriels et de certains liticiens sans scrupules un moyen d'action et de uvernement. Depuis longtemps, les économistes ont gnalé la misérable condition des débardeurs des ports des charretiers que leur désorganisation sociale livre uvent au pouvoir discrétionnaire de l'employeur ; ce-i-ci, tenancier lui-même d'un cabaret, n'embauche e les hommes qu'il sait devoir dépenser sur son « zinc » les quatre cinquièmes de leur solde. A côté de s cas extrêmes, que d'exemples on pourrait citer d'em-oyeurs, plus nombreux qu'on ne le croit, qui utilisent ur leurs relations avec leurs employés la désorgani-ion ouvrière entretenue par l'alcool : en un temps où concurrence a rejeté tout frein moral, un patron ne glige aucun avantage et, s'il répugne à encourager vertement l'alcoolisme, du moins il ne fait rien pour

en arrêter l'extension. Quant aux relations étroites qu dans tous les partis, unissent les débitants et les boui leurs de crû aux membres du Parlement, elles sont co nues de tous, et les lecteurs qui désireraient apprécie jusqu'à quel degré de bassesse peut tomber la passio politicienne au service des plus vils intérêts devraient s référer au compte rendu des séances mémorables de f vrier 1906, consacrées à la discussion du privilège de bouilleurs de crû. M. Gide a montré que cette attitud de nos députés est une tradition à la veille des élection générales (1) ; il semble que cette tradition a toute chances de se maintenir. L'accueil nonchalant fait à l proposition de loi de M. Siegfried indique que pendan longtemps encore la France sera le seul pays d'Europ où la vente de l'alcool soit aussi libre que la vente d papier à lettre ou du coton à ravauder les bas (2).

Après l'intempérance, le second mal moral qu'i convient de signaler est celui de l'impureté des mœur chez les jeunes gens des deux sexes, et spécialemen

(1) *Revue politique et parlementaire*, août 1906.

(2) Ces actes multipliés et chaque année plus nombreu d'intempérance alcoolique me fournissent l'occasion d m'expliquer une fois pour toutes sur la valeur des statis tiques criminelles. D'ordinaire, quand on étudie l'éta moral de la France, on fait largement usage de ces statis tiques, dont on tire d'ailleurs facilement les conclusions le plus contradictoires ; j'ai déjà signalé une des raison principales de cette coutume (*vide supra,* p. 19, note 1) Dans la présente étude, ces statistiques ne sont citée occasionnellement qu'à titre de renseignement accessoire une bonne méthode d'observation exigeait en effet qu'il e fût ainsi, comme le démontre l'exemple de l'alcoolisme D'après les tableaux de l'administration de la justice crim

hez ceux du sexe masculin. Sur ce point le mal est niversel, en ce sens qu'il atteint tous les milieux et n'a plus souvent d'autres limites que celles que lui npose la difficulté de trouver de l'argent ou la nécessité e vaquer à un minimum de travail indispensable.

On ne peut essayer de donner ici, même sommaire-ient, un exposé des exploits du démon de la luxure de la prostitution. Pour traiter un si vaste sujet, il y udrait consacrer un volume entier, et encore aurait-on certitude de ne fournir que des renseignements très ncomplets. Dans nos sociétés modernes, la débauche est

---

elle, les chiffres moyens annuels des contraventions et s délits d'ivresse, pour les deux dernières décades du xe siècle, auraient été les suivants (*Journal Officiel*, 20 septembre 1902, p. 6264) :

1881-1885	67.155
1886-1890	59.420
1891-1895	62.154
1896-1900	58.979

Les statistiques attestent donc que pendant les années 80-1900, la moyenne annuelle des méfaits d'ivrognerie candaleuse aurait diminué, et ce renseignement est en contradiction directe avec d'autres renseignements, très dignes foi, — parmi lesquels figurent, ô ironie, les statistiques l'administration des Finances — qui attestent le développement progressif du vice d'intempérance. Cette contradiction est pourtant très logique, puisqu'il est avéré que la consultation des statistiques criminelles conduit très sûrement x plus fâcheuses méprises ceux qui veulent connaître l'état oral d'un peuple. En effet une loi sociale trop peu connue, dépit de son évidence et de son importance, exige que, *ns un milieu social donné, l'action répressive des tribunaux soit d'autant plus bénigne que le méfait à réprimer est plus fréquent* : ainsi le meurtre qui est beaucoup us fréquent en Italie que dans la Grande-Bretagne est puni

devenue une vaste institution sociale, ayant à son se
vice un immense personnel et un luxueux outillag
industriel : des méthodes perfectionnées assurent
recrutement de l'un et l'entretien de l'autre.

Les établissements, qui ont pignon sur rue, sont val
blement reconnus par l'autorité publique, et, en Franc
on a même obtenu que le pouvoir social exerçât u
certain contrôle sur la qualité de la marchandise fou
nie. Le commerce reçoit une sorte d'estampille off
cielle. Au surplus, là ne se borne pas l'intervention d
l'administration : comme la pornographie a lié son so

---

plus sévèrement dans le second pays que dans le premie
et de même, en France, la pénalité infligée au crime d'avo
tement et au délit d'adultère n'a cessé de fléchir à mesure qu
le nombre de ces méfaits s'est accru. Cette loi sociale ne p
raîtra pas déconcertante à ceux qui voudront bien remarqu
que la fréquence d'un délit atteste que l'opinion moyen
n'éprouve à son égard qu'une répulsion atténuée, et dès lo
il est naturel que la punition soit légère, ou même disp
raisse tout à fait, à l'égard d'un grand nombre de délinquant
Une réforme sérieuse de nos mœurs au sujet de l'alcoolism
aurait pour premier effet de faire apparaître une augme
tation importante du nombre des délits ou contraventio
d'ivrognerie, et, en sens contraire, ce nombre fléchirait
tendrait même vers zéro, si les habitudes d'intempéran
devenaient encore plus répandues qu'elles ne le sont. Da
une société où tout le monde s'enivrerait, personne ne sera
poursuivi devant les tribunaux pour usage immodéré
l'alcool.

Cette loi sociale comporte divers enseignements dont
importe au moins de retenir dès maintenant celui-ci : l'actio
répressive des tribunaux est radicalement impuissante
arrêter la progression d'un délit social, toutes les fois qu
cette action n'est pas vigoureusement soutenue par u
groupe organisé et suffisamment nombreux de citoye
capables d'entraîner derrière eux l'opinion publique.

à celui de l'art et que des « personnalités éminentes » affirment qu'il faut avant tout respecter « la liberté de l'Art » et reconnaître sa présence partout où il se manifeste, aucune répression judiciaire ne punit les auteurs de gravures ou de romans obscènes.

M. le Ministre de l'Instruction publique décore même les romanciers et les auteurs dramatiques dont les œuvres empoisonnées ont, avec persévérance, souillé l'imagination de plusieurs générations de jeunes gens. Ainsi l'exploitation commerciale de la débauche est régulièrement organisée (1) ; toutes les ressources modernes de l'art et du confortable intérieur sont utilisées, et, avec une ingéniosité inlassable, les exploitants savent mettre leurs établissements à la portée de toutes les bourses (2), à la hauteur de tous les raffinements,

---

(1) Des statisticiens bien renseignés évaluent à 120.000 le nombre des femmes qui vivent à Paris de la prostitution : à ce chiffre il convient de joindre la masse immense de celles pour qui l'inconduite fournit une valeur d'appoint, comme disent les financiers. Cet appoint est si usuel et si normal qu'il entre régulièrement comme élément dans la fixation du salaire de beaucoup de jeunes employées de Paris ; dans certains magasins de modes, de confections et d'articles de Paris, les patrons, imitant en cela les directeurs de théâtre, ne paient qu'une rémunération dérisoire à des employées qui pourtant se disputent les places, parce qu'il est connu que, dans ces fonctions, le salaire normal s'accroit de gros revenus d'origine louche, comme le salaire du garçon de café s'accroit des pourboires versés par le consommateur.

(2) A Versailles, il existait il y a quelques années, dans le voisinage des casernes, un établissement où le consommateur avait droit, par dessus le marché, à une petite assiette de salade ; et pourtant le prix total ne dépassait pas quarante centimes.

à la convenance de tous les besoins. Parfois une importante mise de fonds est nécessaire ; dans ce cas « d'honorables » commerçants de la ville apportent les capitaux, et les bénéfices annuels sont régulièrement partagés suivant les clauses prévues au contrat de commandite.

Après de pareils excès, on ose à peine mentionner ce qu'on pourrait appeler le dérèglement des mœurs en petit comité. Avoir des relations plus ou moins fréquentes avec une femme non mariée, entretenir une maîtresse, ce sont là choses que l'opinion publique juge innocentes, qu'elle absout, et qui, d'ailleurs, si elles ne sont pas assaisonnées d'autres plaisirs variés, ne peuvent convenir qu'aux natures somnolentes ou fatiguées, ou énervées, ou encore aux hommes à qui manquent des occasions de mieux faire. « Les bonnes familles » font, aux « liaisons » de leurs fils une guerre opiniâtre et sans merci, mais de tous autres motifs que des raisons spécifiquement morales expliquent trop souvent cette attitude, puisqu'on voit aussitôt cette hostilité s'atténuer à l'égard d'autres formes, bien autrement graves cependant au point de vue moral, de l'inconduite de leurs fils. On redoute les écarts des jeunes gens, non pas parce qu'ils sont immoraux, mais parce qu'ils engendrent des conséquences sociales qui troublent le plan de vie bourgeoise que l'on avait conçu : l'important est que ce plan puisse être maintenu, et on croit que le reste doit s'arranger avec quelques billets de banque.

Telles sont les manifestations du dérèglement des mœurs parmi les jeunes gens des deux sexes ; à des degrés divers, ce dérèglement est admis *dans tous les milieux* sans distinction d'opinion. Une notable majorité de parents estiment qu'il faut que « jeunesse se passe », et même il ne manque pas de pères et de mères de famille qui considèrent que certaines aventures passées

sont une marque de supériorité chez les candidats à la main de leurs filles. Parfois les intéressées ratifient la préférence de leurs parents, et on en rencontre même qui éprouvent un secret mépris pour un fiancé qui n'aurait pas à l'avance traversé certaines expériences, ou même hélas ! qui ne pourrait les initier au secret de certaines débauches.

Trouvera-t-on que ce tableau est trop poussé au noir?

Il n'est certes pas dans mon intention de prétendre que la pureté des mœurs soit chose inconnue parmi les jeunes gens de France, et je sais, au contraire, combien est délicate et immaculée la pureté de tant de jeunes filles françaises, combien est belle aussi l'âme de certains jeunes hommes qui puisent dans leur foi religieuse ou philosophique le courage de résister aux tentations de la luxure.

Mais justement l'héroïsme de presque tous ces jeunes hommes et d'un certain nombre de ces jeunes filles (1) atteste le déplorable état de nos mœurs à cet égard : à la caserne, comme aux écoles de droit, de médecine ou des beaux-arts, dans les ateliers de couture comme dans les grands magasins et les études de notaire ou d'avoué, aux champs et dans les usines, au *carré* de nos navires de guerre comme au *mess* de nos officiers, le même et unique sujet défraie toutes les conversations des jeunes gens, échauffant sans trêve les imaginations, surexcitant les appétits grossiers. Les sarcasmes et les

---

(1) Heureusement pour un grand nombre de jeunes filles, la protection de la vie familiale leur permet de considérer comme un fait naturel et qui ne suppose aucun héroïsme spécial, la conservation d'une pureté parfaite. Mais il est vrai aussi que les modifications récentes apportées dans le mode d'instruction des jeunes filles tendent à abaisser sensiblement ces barrières protectrices.

taquineries que l'on multiplie à l'égard de « *certain imbéciles* » (1) qui restent purs correspondent aux éloges admiratifs que l'on décerne aux exploits de ceux qui ont poussé plus loin que leurs camarades les hardiesses de leur impudicité et qui ont eu la *bonne fortune* de séduire une jeune fille honnête ou de détourner une femme mariée de la fidélité conjugale. Il faut parcourir le samedi soir les quartiers, où l'on s'amuse d'une grande ville, pour mesurer toute l'amplitude du mal, et je ne sache pas qu'il existe un spectacle plus humiliant pour nos contemporains, qui parlent si souvent de la dignité humaine, que celui offert par les innombrables cafés-concerts ou bals-musette de Paris.

Encore ces divertissements hebdomadaires sont-ils presque des distractions pudiques auprès des hontes du « Bal de l'Internat » ou du « Bal des Quat-z-Arts ».

Lorsque le dérèglement des relations charnelles entre les jeunes gens des deux sexes est poussé si loin, il entraîne nécessairement à sa suite trois méfaits spéciaux qui lui font cortège : le vice contre nature, l'avortement et l'infanticide. Sur le premier de ces méfaits il est impossible de s'exprimer ; il faudrait, pour le faire, écrire en latin et emprunter à saint Paul quelques-unes des vigoureuses formules de son Epitre aux

---

(1) Je demande aux lecteurs de remarquer qu'il n'est pas indiqué ici que *tous* les jeunes gens vertueux sont considérés comme imbéciles par les autres : il y aurait même grand profit, je crois, pour les éducateurs et les prêtres qui s'emploient à moraliser la jeunesse, à analyser méthodiquement les raisons qui font que certains jeunes hommes vertueux sont bafoués par leurs camarades, tandis que d'autres, également vertueux, sont universellement respectés et même admirés.

Corinthiens. Il suffit de savoir (et aucun de ceux qui ont en relations intimes avec les jeunes gens des écoles u les employés des magasins ne le contestera) que le vice innommable auquel Sodome a attaché son nom containe à Paris des milieux bien autrement étendus qu'on e le suppose généralement. Le double scandale, survenu il y a peu de temps, dans la même année, a vivement ému l'opinion publique, qui ignore sans doute ue pareil scandale se renouvelle chaque semaine, à lusieurs exemplaires, et la certitude où se trouve le arquet de compromettre des noms « honorablement » onnus, l'impuissance de la loi, les interventions puisantes sont les seules causes de la rareté des poursuites.

Aussi, avec la complicité du pharisaïsme et de l'autoté publique, le mal poursuit ses ravages. Il ne se cache lême plus ; lui aussi a pignon sur rue, et il est tels cafés e la capitale où se tiennent chaque jour de petits cercles ttéraires et artistiques au milieu desquels un causeur gréable, parfois décoré de la Légion d'honneur, expose scharmes exquis des sensations inconnues du vulgaire.

Le nombre des infanticides et des avortements constés a très sensiblement augmenté pendant le dernier ers du XIXe siècle, et, conformément à la loi sociale éjà signalée. le fléchissement dans la répression et la fficulté de la preuve tendent à laisser ignorer la rande majorité des méfaits de ce genre. Le rapport sur dministration de la justice criminelle en France et en gérie pour l'année 1900 est spécialement instructif, ce qui concerne les infanticides : il donne le recensement que voici pour chaque période quinquennale :

1881-1885	879
1886-1890	866
1891-1895	722
1896-1900	535

soit un total de 3.002 infanticides en vingt années.

Ces chiffres progressivement décroissants seraie encourageants si on ne savait la cause purement adn nistrative de cette diminution apparente ; aussi bi l'auteur du rapport a-t-il soin de consigner cet remarque dont il faut méditer longuement la portée « les magistrats en présence des verdicts systématiqu ment négatifs du jury se sont attachés à correctionalis de plus en plus les attentats dirigés contre la vie l'enfant. On ne saurait donc conclure du nombre d affaires jugées par les cours d'assises à une améliorati réelle... » Bien plus, même après cette sélection opér par le parquet, « l'indulgence du jury s'est affirmée jour en jour. *On était cependant en droit d'espérer contraire ; il n'en a rien été*, car la proportion d acquittements est beaucoup plus forte aujourd'hu 42 0/0, qu'elle ne l'était autrefois, 26 0/0 en 187 1880 » (1).

Subissant à son tour l'influence de l'opinion publiqu le législateur a voté la loi du 21 novembre 1901 q atténue la pénalité réservée au crime d'infanticid cette réforme cherche à faire la part du feu et dimin la peine dans l'espoir que du moins elle atteindra pl régulièrement les criminels. L'administration de la j tice criminelle n'a pas encore eu le temps de recueil des renseignements qui permettent d'apprécier la lé timité de cet espoir, mais, sans être prophète, on pe une fois de plus prédire un échec. En maintes circo tances, les jurés participant naturellement à l'aveulis ment moral de leurs concitoyens, ne voudront pas p envoyer à la maison de force la mère criminelle qu ne voulaient auparavant l'envoyer au bagne. Il y au un moyen, sinon de relever la moralité sur ce point, moins de diminuer les occasions offertes à l'immora

(1) *Journal Officiel*, 20 septembre 1902, p. 6264

se manifester, ce serait de réformer le scandaleux
icle 340 de notre code civil et d'autoriser la recherche
la paternité. Mais ni l'aristocratie, ni la bourgeoisie
veulent entendre parler de cette réforme, et, à maintes
rises, la proposition de loi présentée avec persévé-
nce par M. Gustave Rivet, a été repoussée à une grosse
jorité, avec l'appui empressé de certains députés qui,
e parti de l'ordre moral existait encore, en seraient
plus fermes soutiens.

l existe en économie politique une loi très importante,
les spécialistes appellent la loi de substitution, et en
tu de laquelle, dans les échanges, une marchandise
eu près similaire tend à remplacer une autre mar-
ndise dont le prix est sensiblement plus élevé. Cette
fondée sur le principe du moindre effort et du
indre risque, gouverne aussi les phénomènes de
ie morale, et c'est sous son influence que, de nos
s, l'infanticide tend à diminuer ou du moins ne
éficie pas d'un accroissement correspondant à l'état
mœurs ; on lui a trouvé un remplaçant avantageux,
ortement. Cette pratique abominable est devenue,
e au progrès de la science pharmaceutique et de
hirurgie, beaucoup moins dangereuse qu'autre-
(1), et ce progrès en a entraîné un autre, l'abais-
ent considérable des prix. Actuellement, dans les
ides villes, le tarif de l'opération ne peut faire
ler personne, si bien que les jeunes gens sans
pules peuvent, à peu de frais, s'éviter les ennuis
a disgrâce de l'abandon d'une maîtresse qui va
nir mère ; l'intervention d'une sage-femme ou

(1) Ce qui ne veut pas dire que la patiente ne soit encore
sée à payer de sa vie ou de sa santé l'audace qu'elle
au service de son immoralité.

d'un médecin complaisant assure une « heureuse d
vrance ». Aussi l'avortement est-il devenu usuel d
certains milieux des grandes villes et des centres ind
triels, à tel point que, suivant la remarque profo
d'un moraliste, le nombre élevé des naissances d'enfa
illégitimes ne se rencontre plus que parmi les popu
tions restées probes et honnêtes. Dans une ville com
Paris, *le chiffre annuel des avortements dépasse t
ce que les inductions les plus pessimistes permett
de conjecturer*, et l'extension même du mal est deve
le meilleur garant de son impunité. Si, par suite
quelque malchance, la justice est saisie, les interv
tions politiciennes ou mondaines se produisent en hâ
et comme on découvre à l'instruction que les noms
plus honorablement connus seraient éclaboussés,
s'empresse d'étouffer l'affaire (1).

Enfin on a pu croire, il y a quelques années
l'immoralité, toujours empressée à utiliser les déc
vertes de la science, avait trouvé une ressource n
velle qui dispenserait de recourir à l'infanticide e
l'avortement. Dans une thèse présentée à la Faculté

---

(1) Les moyens d'arrêter une grossesse à ses débuts s
d'ailleurs nombreux : sans parler des drogues inn
brables que l'on débite en certaines officines, hautem
vantées à la quatrième page des journaux, ni des ve
curatives de l'équitation, très employée en certains milie
les maladies professionnelles afférentes à certaines indust
sont utilisées par des ouvrières qui spéculent sur leur co
boration. Ainsi, comme il est reconnu par les méde
que les femmes employées dans les manufactures
tabacs sont très spécialement exposées à des accide
pendant les mois de la grossesse, ce renseignement est
à contribution par des jeunes filles qui demandent à
nicotine un secours qu'elles n'oseraient encore attendre
l'habileté d'une « faiseuse d'anges ».

médecine de Paris, en 1896, le docteur Canu assure que l'ovariotomie a fait plus de mal à la France en dix ans que les balles en 1870 ». Dans une interview publiée par l'*Eclair* au mois de juillet de la même année, ce docteur déclare « qu'on a ovariotomisé à Paris depuis quinze ans trente à quarante mille femmes et qu'il existe en France cinq cent mille femmes sans ovaires (1) ». Il est malaisé de déterminer quelle est dans ce nombre la proportion des opérations pratiquées dans un dessein immoral ; on sait seulement que cette proportion est très élevée, et dans le monde où l'on s'amuse on a tiré grand parti de cette découverte de la science chirurgicale.

Après de pareilles constatations, on n'est pas surpris d'apprendre que la famille et le mariage monogamique traversent une crise grave, et en effet, depuis plusieurs années, les journaux et les revues, les réunions et les écoles d'études sociales multiplient à ce propos les enquêtes et les consultations. Cette crise est inévitable ; le mariage et la famille supposent chez les parents un grand esprit de probité et de dévouement, une aptitude à exercer sur soi-même une discipline persévérante et exacte, notamment sur les appétits charnels de l'homme. Comment espérer qu'une société où des défaillances morales de la nature de celles qui ont été signalées se reproduisent en si grand nombre, et où, par conséquent, derrière ceux qui ne reculent devant aucune impudicité, il existe une masse profonde d'individus de moralité médiocre, ni franchement pervertis, ni moins encore capables de véritables générosités morales, comment

(1) Cité dans *Mariage et Union libre*, par George Fonségrive. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1904, p. 220.

dis-je, espérer que le mariage monogamique indi
soluble et la famille trouveront, pour les fonder, l
vaillances morales qui leur sont nécessaires ? Sa
doute, cela peut arriver et cela même arrive, et
salue ici avec un grand respect les époux désint
ressés et généreux qui se sont choisis dans toute
sincérité de leur cœur, poussés l'un vers l'autre p
la séduction d'un amour que purifiait et qu'enn
blissait une conception élevée de la vie. Associés pou
une mise en valeur plus intensive de leurs faculté
ils ont fondé de véritables familles, c'est-à-dire d
familles dans lesquelles des enfants, aussi nombreu
qu'il plaît à la nature de les faire naître, sont pr
parés au travail vigoureux, à la responsabilité, a
mépris de la richesse qu'on n'a pas acquise soi-mêm
à la probité parfaite, en un mot à toutes les grand
vertus qui font les races robustes et saines.

Mais les renseignements les plus précis attestent qu
le nombre des ménages qui acceptent cette noble tâch
diminue progressivement ; à juger par les conversa
tions, par les sourires sceptiques qui les accompagne
ou les conseils odieux qui s'y mêlent, on dirait parfoi
que cet idéal de vie morale n'est plus fait pour notr
temps. Peut-être convenait-il à un autre âge. Mai
tenant nous sommes trop vieux et nous savons trop d
choses...!

Et pourtant s'il était vrai, *comme il est manifest
ment vrai en effet*, qu'un peuple ne peut être prospèr
et fort qu'autant qu'il existe, parmi ses membres, u
nombre suffisant d'individus qui conçoivent cet idéal, e
qui, en dépit de leurs misères et de leurs défaillance
tendent vers lui de toutes les forces de leur êtr
dussent-ils lui sacrifier parfois les avantages les plu
légitimes, auxquels un père et une mère de famil
semblent en droit de prétendre !

Les nombreuses défaillances morales qui, à notre époque, atteignent la constitution familiale, se répartissent en deux catégories suivant les milieux sociaux qu'elles atteignent plus spécialement. Dans la première catégorie on doit ranger la tendance à préférer le célibat égoïste, l'adultère et le divorce ; la cupidité, la vanité, la répulsion pour le travail et la recherche immodérée du plaisir sans trêve forment la seconde ; enfin, au sommet, parce qu'il est un mal beaucoup plus grave que tous les autres, le malthusianisme doit être étudié séparément.

C'est d'abord un fait constaté et précis que les jeunes gens des deux sexes se montrent aujourd'hui moins empressés à contracter mariage, et tandis que le nombre des mariages s'élevait vers le milieu du siècle, en 1851 par exemple, au chiffre de 286.884 pour une population un peu inférieure à trente-six millions d'habitants, on n'a plus enregistré, pendant l'année 1890, que 269.332 mariages (1), malgré un petit accroissement de la popu-

---

(1) Voici quelques statistiques intéressantes :

1875	300.427	1901	303.469
1884	289.555	1902	294.786
1890	269.332	1903	295.996
1895	282.915	1904	278.721
1900	299.084	1905	302.623

Il semble donc qu'un progrès ait été réalisé et cependant d'autres témoignages attestent avec certitude la décadence de l'institution conjugale. L'apparente contradiction se résout aisément si l'on veut bien se souvenir des observations présentée à propos des délits d'ivrognerie. A mesure que l'opinion publique s'habitue à ne plus considérer le mariage que comme un contrat vulgaire, générateur de plaisirs variés et n'entraînant aucune charge sérieuse, n'obligeant ni à la fidélité conjugale, ni à la procréation d'enfants, il est normal que le nombre des mariages s'accroisse, et en

lation et l'introduction du divorce. Sans doute, le sent
ment plus exact des responsabilités morales et physiol
giques qu'entraîne le mariage arrête certains individu
et il en est d'autres que leur impuissance à trouv
une profession rémunératrice retient seule dans
célibat, mais on se duperait soi-même, si l'on cons
dérait ces raisons comme les causes véritables de
régression constatée. La recherche immodérée d
plaisir, la révolte anarchique de l'individu contre tou
sujétion, même la plus saine et la plus normale,
désir de conserver son indépendance, quitte à donn
à ce mot le commentaire le plus irrationnel, le ph
antisocial, voire le plus immoral, sont de beaucoup l
causes les plus actives (1), et s'il en fallait une preuv
il suffirait de signaler le grand nombre des jeun
hommes qui allèguent, comme raison de leur célib
leur pénurie financière, et qui gaspillent cependa
en dépenses frivoles, et souvent déshonnêtes, u
somme d'argent très supérieure à celle qu'exigera
l'entretien normal d'une famille.

On a vu plus haut combien est grave et multiform
le dérèglement des mœurs des jeunes gens des deu

---

même temps que la conception de l'institution conjug
s'avilit et s'abaisse, le nombre des célibataires doit din
nuer. Le premier effet d'une régénération morale conc
nant le mariage et la famille serait de diminuer tran
toirement le nombre des célébrations de mariage.

(1) Il m'a toujours paru que l'exposé fait par les célil
taires, — il va sans dire que les célibataires qui ont pronon
des vœux religieux ne sont pas ici visés, bien que, à le
égard aussi, il convienne parfois de faire des réserves imp
tantes, — des raisons qui leur ont fait préférer le célil
au mariage, était une des occasions les meilleures de mesu
l'étendue de l'égoisme anarchique qui prévaut dans l
mœurs.

exes. Aussi bien, comme il fallait s'y attendre, les mœurs des adultes mariés correspondent-elles à la préparation reçue ou recherchée pendant la jeunesse. Dire qu'elles correspondent n'est pas tout à fait exact : il y a plutôt un progrès très marqué et voici pourquoi : au milieu de l'immense effectif de jeunes hommes et de jeunes filles qui, à des degrés divers, participent au déréglement des mœurs, il est fait, par la vie même, pendant les douze années qui séparent l'âge de 18 ans de l'âge de 30 ans, une très précieuse sélection. Les maladies issues de l'alcoolisme et de la débauche éliminent par la mort une proportion importante de ceux qui ont poussé le plus loin les excès de leur luxure, et les autres, définitivement réduits à la misère physique, morale ou économique, traînent péniblement dans quelque bas-fonds ou dans quelque emploi subalterne leur existence dégradée. Quant à ceux qui ont gardé plus de mesure dans leurs dérèglements ou que des circonstances favorables d'éducation, de milieu, servies par une robuste santé physique, ont permis de retirer du gouffre, ils arrivent en très grande majorité au mariage. Seulement on aperçoit en quelles dispositions morales ils abordent cette vie nouvelle ; la langue bourgeoise dit d'un jeune homme qu'il vient de se ranger et qu'il a enterré sa vie de garçon ; l'expérience démontre que, malgré cet enterrement, le garçon survit très souvent dans le mari. En tout cas, personne n'a trouvé encore le moyen d'infuser soudain des sentiments moraux, purs, nobles et généreux, à des individus qui, quelques semaines encore, avant leur comparution devant l'officier de l'état civil, donnaient des preuves réitérées de leur vulgarité morale ou de la bassesse de leurs appétits.

Aussi, au milieu de cet immense groupement, le nombre s'accroît-il sans cesse des époux qui rejettent

délibérément le double principe de la fidélité conjug
et de l'indissolubilité du mariage.

Il faut renoncer à évaluer, même approximativeme
le nombre des adultères commis chaque année da
notre pays : on peut seulement affirmer, sans téméri
d'une part, que ce nombre dépasse de beaucoup le tau
qui paraît inévitable dans toute grande société norma
et d'autre part que ce chiffre est en hausse très sensil
depuis cinquante ans (1).

---

(1) On sait qu'en cette matière les statistiques pénales
fournissent aucun renseignement digne de foi, puisque
nombre des adultères *poursuivis* n'a aucun rapport av
celui des adultères *commis*, et personne ne s'avisera
penser que, pendant les années 1896-1900, le nombre moy
annuel des adultères n'ait été que de 1.143. Aujourd'hui
procédure devant les tribunaux correctionnels n'est plus q
le préliminaire d'une instance en divorce ou en séparation
corps, et cet acte de procédure ne s'explique que par le dé
du conjoint d'invoquer à son profit les articles 229 et 230
Code civil, lesquels assurent le succès péremptoire du d
mandeur en divorce ou en séparation de corps qui justifie
l'infidélité de son conjoint. Aussi les magistrats prononcen
ils toujours une peine très douce, et il y a peu d'années,
citait un juge au tribunal de la Seine qui prenait soin d'i
former les délinquants qu'il leur appliquait « le tarif éta
par la Chambre », c'est-à-dire 25 francs. Sous le bénéfice
ces observations, comme les statistiques peuvent cependa
intéresser quelques lecteurs, voici le recensement des ad
tères poursuivis devant les tribunaux depuis 1845.

Années.	Nombre des affaires.	Années.	Nombre des affair
1846-1850	191	1876-1880	431
1851-1855	272	1881-1885	546
1856-1860	338	1886-1890	938
1861-1865	408	1891-1895	963
1866-1870	336	1896-1900	1143
1871-1875	378		

Il est notoire que l'adultère n'excite plus aujourd'hui, dans l'opinion publique, qu'un sentiment très atténué de réprobation : on constate que M. A. ou Mme B. a eu des relations très amicales avec une tierce personne, on se dit que le conjoint du coupable a dû avoir des torts ou au moins « manquer de psychologie » et c'est tout (1). D'ailleurs on se console, en pensant que l'infidélité conjugale est la matière inépuisable qui fournit à nos romanciers et à nos auteurs dramatiques leurs pages les plus captivantes ou leurs scènes les plus dramatiques.

Ce fléchissement du sentiment moral collectif, cette multiplication des atteintes portées à la fidélité conjugale sont parfaitement logiques, en harmonie avec l'état général de nos mœurs, avec la *série* des phénomènes du même ordre. Il a fallu naguère toute l'inexpérience sociale des défenseurs du divorce, pour annoncer que « le premier effet de la loi sur le divorce serait de diminuer le nombre des adultères ». Dans une société où la pratique du divorce est devenue courante et usuelle, un certain nombre d'époux doivent nécessairement considérer que l'adultère n'est autre chose qu'un divorce anticipé, un divorce avant la lettre, et en un temps où le formalisme rituel disparaît à juste titre de toutes les institutions, cette déduction est logique, Au surplus, il n'est pas rare d'entendre soutenir qu'une certaine liberté adultérine du mari présente plusieurs avantages,

---

(1) Dans certains compartiments spéciaux de l'aristocratie parisienne, une pratique raffinée s'est introduite depuis quelque temps : lorsqu'une invitation à un grand dîner est adressée à un ménage ami, la maîtresse de la maison a soin d'inviter également l'amant de Madame et de lui donner à table une place peu éloignée de celle de son amie.

notamment pour la santé de la femme, qui en compe
sent les inconvénients (1).

Tout comme l'adultère, et pour les mêmes raisons,
divorce a trompé l'attente des hommes qui, il y a tren
années, ont mené dans notre pays la vigoureuse
habile campagne qui a abouti au vote de la loi de 188
On annonçait alors avec assurance que « le nombre d
divorces diminuerait rapidement quelques années apr
la promulgation de la loi, lorsque les anciennes qu
relles conjugales auraient été liquidées, et reprendra
ensuite la marche ascensionnelle que les séparations
corps avaient suivie depuis 1837 ». En réalité, le no
bre des divorces n'a cessé de croître, et la rapidité
la progression est à ce point effrayante qu'elle éme
aujourd'hui un certain nombre de bons citoyens qui,
y a vingt années, saluèrent avec joie cet « affranchiss
ment » de la personne humaine.

Voici le tableau des séparations de corps et des
vorces depuis le milieu du XIXe siècle :

---

(1) La revue *La Science Sociale* a signalé depuis longtem
le rapprochement que l'on peut faire entre les mœurs de c
tains de nos voyageurs de commerce et de nos grands ind
triels ou négociants qui, appelés périodiquement par leurs
faires dans diverses villes, ont des amies dans chacun
endroits où ils séjournent, et celles des Touaregs du dés
qui, affectés au transport par caravane, ont aussi des am
dans les diverses oasis qu'ils traversent à chaque voyage.
Comme je n'ai pas l'intention de pousser au noir un table
déjà suffisamment sombre, je ne signale que pour mémo
le cas bien connu, et heureusement assez rare, des maris
trouvent dans les complaisances coupables de leurs femm
une ressource financière qui aide à rendre le foyer plus c
fortable et dispense de payer les notes de la couturière.

ANNÉES	SÉPARATION de corps Affaires jugées	DIVORCES enregistrés à l'état civil	TOTAUX des divorces et séparations de corps
Moyennes quinquennales 1850-55	1.529	»	»
1856-60	1.913	»	»
1861-65	2.395	»	»
1866-70	2.833	»	»
1871-75	2.647	»	»
1876-80	3.264	»	»
1884	»	1.657	»
1885	2.910	4.227	7.137
1886	3.017	2.950	5.967
1887	2.549	3.636	6.185
1888	2.170	4.708	6.878
1889	2.194	4.786	6.980
1890	2.041	5.457	7.498
1891	2.059	5.752	7.811
1892	2.094	5.772	7.866
1893	2.171	6.184	8.355
1894	2.405	6.419	8.824
1895	2.446	6.751	8.197
1896	2.586	7.051	9.637
1897	2.657	7.460	10.117
1898	2.859	7.238	10.097
1899	2.941	7 179	10.120
1900	2.994	7.157	10.151
1901	3.018	7.741	10.759
1902	2.281	8.431	10.712
1903	2.320	8.919	11.239
1904 (1)	»	9.860	»
1905	»	10.019	»

(1) Le nombre des séparations de corps n'a pas été relevé par l'Administration de la Justice depuis 1904.

Ce tableau se passe de tout commentaire, et il serait souhaiter qu'il attirât les *loyales* méditations de tous es hommes qui ont le souci de l'avenir de notre race.

Quand on pense qu'en 1850, le chiffre moyen ann
des séparations de corps s'élevait seulement à 1.5
tandis que cinquante ans après, ce chiffre atteint 2.9
et que celui des divorces s'élève à 7.157 on ne peut p
ne pas déplorer l'abaissement de la moralité génér
qui engendre des ruptures si nombreuses des unio
conjugales. Pendant que certains politiciens de barri
bernent encore l'opinion publique avec les grands m
d'affranchissement et d'émancipation de la person
humaine, l'immoralité pousse toujours plus loin
tranchées souterraines, la famille est ébranlée jusq
dans ses fondements et on peut mesurer la portée
cette profonde parole d'Auguste Comte : « La se
possibilité du changement y provoque. » A beauco
de gens, le mariage n'apparaît plus comme un cont
sérieux et grave, entraînant des obligations t
lourdes : on fait une « expérience », un « essai »,
escompte l'éventualité du divorce, dans le cas où l'au
époux aurait cessé de plaire. Ainsi derrière la dupe
des mots qui restent, la chose qu'ils expriment dis
raît (1) et parfois même, dans des cas plus nombre
qu'on ne pense, la cérémonie accomplie à la mairie
à l'église est simplement un moyen perfectionné
séduction au service d'un jeune homme vicieux
n'eût pas obtenu autrement l'assentiment d'une jeu
fille honnête.

---

(1) On commet un véritable abus de mots à décer
le nom de mariages à des accords qui n'ont rien de co
mun avec l'union légale et morale des sexes. Il y a
d'années, les aventures matrimoniales d'un ministre
colonies défrayèrent toute la presse : cet étrange repré
tant de la démocratie fut marié une demi-soirée. Ce
extrême n'est pas isolé : on cite souvent des mariages
ont duré trois jours, ou six jours, ou dix jours !

Dans la pensée du législateur de 1884, qui répudiait théorie du législateur révolutionnaire, le divorce ne evait être prononcé que pour motifs graves, et à la quête de l'époux victime des méfaits de son conjoint ; divorce par consentement mutuel a été formellement roscrit. Mais, comme il eût été facile de le prévoir, notre quiétisme bourgeois ne faisait de nous des veugles volontaires, les ingénieuses combinaisons de égoïsme et de la luxure n'ont pas eu de peine à faire oler en éclats ces deux fragiles barrières. Le divorce ar consentement mutuel est devenu une pratique cou-nte à la portée de tous, et, de même, l'époux *coupable* t toujours assuré d'obtenir la rupture du lien conju-l qui lui pèse : peut-être le jugement sera-t-il pro-ncé *contre* lui, mais ce détail a le plus souvent très u d'importance pour qui estime que le principal est être enfin divorcé.

Voilà où nous en sommes, et encore ce nombre des vorces est-il très loin de correspondre au nombre réel s unions brisées ! Comme il est notoire que « les uf dixièmes des divorces prononcés annuellement nt des divorces par consentement mutuel déguisé », e proportion toujours plus grande de ménages en nt à penser qu'il ne vaut plus la peine de se présen-devant l'officier de l'état civil, et au dire d'Arvède rine, « en dehors même du peuple où les ménages réguliers ne se comptent plus, bon nombre de gens, nt on ne se doute pas dans notre lanterne magique risienne, en sont déjà arrivés à cette conclusion et supriment les cérémonies officielles : le décollage peut nsi se passer en douceur et de bonne amitié » (1).

---

1) Le *Figaro*, 27 décembre 1902.

On doit rapprocher de la progression suivie par le nombre divorces, celle des suicides, puisque, suivant une loi sta-

En cet état des mœurs, il est logique que certa parents en viennent à répudier le devoir de l'éducat des enfants et les charges de l'autorité paternelle. P mettre un terme à des abus extrêmes, le législateur a promulguer la loi du 14 juillet 1889 sur la déchéa de la puissance paternelle et, comme le mal n'a ce de grandir, une seconde loi a paru nécessaire p réprimer les mauvais traitements infligés aux enfan c'est la loi du 19 avril 1898 « sur la répression violences, voies de fait, actes de cruauté et attent commis envers les enfants » (1).

---

tistique *bien établie*, et énoncée pour la première fois 1882 par M. Bertillon, *dans toute l'Europe le nombre suicides varie en fonction de celui des divorces*. Voici renseignements fournis par les plus récentes statistiques

1881-1886	moyenne annuelle	7.339	soit 19	par 100.000	habitants.
1886-1890		8.286	— 21	—	—
1891-1895		9.237	— 24	—	—
1896		9.260	— »	—	—
1897		9.356	— »	—	—
1898		9.438	— 24	—	—
1899		9 952	— 25	—	—
1900		9.926	— »	—	—
1901		8.818	— 23	—	—

Pendant la période 1896-1900, le nombre moyen an des suicides a été de :

75	pour les individus de moins de	16 ans.
472	—	16 à 20 ans.
1.357	—	21 à 29 ans.

(1) L'article 1er de la loi du 19 avril 1898 est ainsi con Les dispositions suivantes sont ajoutées à l'article 31 Code pénal : « Quiconque aura volontairement fait des l sures ou porté des coups à un enfant au-dessous de l'âg quinze ans accomplis, ou qui l'aura volontairement p d'aliments ou de soins au point de compromettre sa sa

Ainsi, lorsqu'un organisme est atteint d'une maladie grave, le désordre se manifeste dans toutes les fonctions et voici que l'amour paternel et maternel qui semblait si foncièrement enraciné dans le cœur humain est susceptible à son tour de disparaître, à la suite des autres désordres qui ravagent l'institution conjugale et le foyer (1).

---

sera puni d'un emprisonnement d'un an à trois ans et d'une amende de seize à mille francs. — S'il est résulté des blessures, des coups et de la privation d'aliments ou de soins une maladie ou incapacité de travail de plus de vingt jours, ou s'il y a eu préméditation ou guet-apens, la peine sera de deux à cinq ans d'emprisonnement, et de seize à deux mille francs d'amende, et le coupable pourra être privé des droits mentionnés en l'article 42 du présent code pendant cinq ans au moins et dix ans au plus à compter du jour où il aura subi sa peine. — Si les coupables sont les père et mère légitimes, naturels ou adoptifs, ou autres ascendants légitimes ou toutes autres personnes ayant autorité sur l'enfant ou ayant sa garde, les peines seront celles portées au paragraphe précédent, s'il n'y a eu ni maladie ou incapacité de travail de plus de vingt jours, ni préméditation ou guet-apens, et celle de la réclusion dans le cas contraire. — Si les blessures, les coups ou la privation d'aliments ou de soins ont été suivis de mutilation, d'amputation ou de privation de l'usage d'un membre, de cécité, perte d'un œil ou autres infirmités permanentes, ou s'ils ont occasionné la mort sans intention de la donner, la peine sera celle des travaux forcés à temps, et si les coupables sont les personnes désignées dans le paragraphe précédent, celle des travaux forcés à perpétuité. — Si des sévices ont été habituellement pratiqués avec intention de provoquer la mort, les auteurs seront punis comme coupables d'assassinat ou de tentative de ce crime. »

(1) Cf. Rapport sur l'administration de la justice criminelle en 1900, *Journal Officiel*, 20 septembre 1902, p. 6264.

Plus graves et plus funestes encore, *au point de vu social*, sont d'autres défaillances morales qui affecte le mariage et la famille et que, pour répondre aux ex gences d'une analyse méthodique, nous avons rangé dans une deuxième catégorie.

Il n'est pas besoin de longs discours pour démontr à des Français que, dans leur pays, la cupidité et vanité corrompent et souillent, dans leur origine mêm dans l'acte qui les constitue, un grand nombre de m nages. Depuis le paysan de Normandie... et d'ailleu qui, pour mieux arrondir son champ, veille à ne cho sir son épouse que parmi les jeunes filles dont « le pè a du bien dans la commune », jusqu'au bourgeois et a jeune aristocrate, la série est continue ; la même défa lance morale se manifeste, et il est admis que pour u masse immense de jeunes gens, la grande affaire, grosse affaire est au moment du mariage de s'assur l'apport d'une grosse dot ; une occasion *précieu entre toutes, inestimable, unique surtout* leur est ferte et avant toutes choses, il importe de ne pas laisser échapper (1).

---

(1) Il va sans dire, qu'en cette matière comme en tout les autres, le pharisaïsme ne perd aucun de ses droits comme si on mettait à nu la plaie qui nous ronge, dépasserait la limite de laideur morale que les yeux monde convenable et les siens propres peuvent support on ne manque pas de légitimer sa conduite par des ar ments séduisants : la vie est chère aujourd'hui et un n nage a besoin de ressources un peu larges... quand il a plus de foin dans le ratelier les chevaux se battent.. faut de l'argent pour élever des enfants et leur donner u bonne éducation... et encore, comme je n'admets pas u minute qu'un mari n'aime pas tendrement sa femme, ne veux pas accepter une situation dans laquelle je ser obligé de refuser à ma femme le confortable et le mode

Aussi bien on ne la laisse pas échapper et même à voir la multiplicité et la variété des plans savamment aménagés, des combinaisons longuement et astucieusement ourdies, des dissimulations acceptées et longtemps soutenues, des concours rencontrés, on peut constater d'un seul coup combien est élastique la conscience de beaucoup d'honnêtes gens et combien la poursuite d'un grand dessein peut rendre... pour quelque temps, patients et ingénieux, des hommes ordinairement moins bien doués.

Le pis est que ces plans réussissent d'ordinaire et voici pourquoi : comme dans chaque milieu, dans chaque couche sociale, le dérèglement des mœurs élimine de manières diverses soit par la mort, soit par la ruine totale de la santé physique, soit par dégradation morale définitive, soit enfin par « liaison », un coefficient important de jeunes gens du sexe masculin, il se trouve que les jeunes filles, parvenues à l'âge matrimonial, sont loin de trouver en face d'elles un nombre de candidats au mariage égal à celui des jeunes garçons qui partageaient leurs jeux, pendant leur enfance. Dès lors, puisque le nombre des élues doit être sensiblement inférieur à celui des postulantes, une sélection est nécessaire dont le tarif des dots est la pierre de touche. Aussi, à moins d'ambitions notoirement abusives, le succès couronne presque toujours les efforts du jeune homme. Seuls les jeunes gens disgrâciés de la nature, ou les naïfs, ou les inconsidérés, ou les caractères exceptionnellement préoccupés de pureté et de noblesse morale laissent échapper l'occasion ; d'ailleurs, dans ces trois derniers cas, il est rare qu'ils ne rencontrent pas l'hostilité de leurs propres

---

superflu qui peuvent lui rendre la vie plus douce et plus agréable... etc...

parents, et ce n'est pas certes un des moins vilain spectacles de notre bourgeoisie contemporaine, que l vigilance que certains pères, certaines mères surtou apportent à maintenir en haleine la cupidité égoïste d leur fils. Lorsque, par accident, un jeune homme n pas monté autour de son propre cœur une garde asse vigilante et a eu la naïveté d'aimer une jeune fille hon nête et pauvrement dotée, on considère que ce cas d péril extrême exige la concentration de toutes les force familiales et même l'emploi des supercheries les plu déshonnêtes.

Il est pourtant une circonstance dans laquelle c facile coup de filet ne devrait ramener sur le rivag aucune capture précieuse : après tout, la jeune fil elle-même et surtout ses parents n'ont aucune raiso d'accueillir un candidat qui par définition n'a qu'u patrimoine très inférieur à celui dont il ambitionne l conquête, et dont la moralité médiocre, l'intelligence pe cultivée, la situation professionnelle modeste n'offren aucune compensation au « sacrifice » pécuniaire que l'o sollicite de leur générosité. En dehors des cas « d'in clination » ou de « coup de foudre », une négociatio matrimoniale n'a point de raison de s'ouvrir entre de parties dont les apports sont si disproportionnés, et qu ne peuvent pratiquer le système du *do ut des*. Ce prin cipe d'égalité qui fonctionne dans son plein à l'égar des jeunes gens de la petite bourgeoisie risquerait d'êtr grandement dommageable à une catégorie très nom breuse de jeunes hommes, je veux dire à un gran nombre de jeunes gens de l'aristocratie. Dans ce milieu la proportion n'est pas petite de ceux dont la jeuness a été orageuse, et comme une propension très marqué à la paresse n'a favorisé ni la culture intellectuelle, n la conquête d'une position avantageuse, on ne voit tro ce qui pourrait tenter une famille bourgeoise disposé

à doter richement sa fille. Mais ici la vanité entre en scène, et avec quel empressement elle répond aux avances de la cupidité ! Aussitôt les difficultés s'aplanissent, et l'on voit soudain tel honorable commerçant, que son long passé d'épargne et de labeur obstiné semblait mal préparer à de semblables décisions, donner avec joie la main de sa fille à un prétendant oisif et dépensier, tandis que de son côté tel gentilhomme qui n'eût pu sans déroger devenir filateur de coton, minotier, fabricant de sucre, médecin ou officier ministériel, trouve au contraire que la noblesse de son rang n'est pas entamée par l'alliance qu'il contracte avec la fille d'un parvenu enrichi dans l'une ou l'autre de ces professions ; et même l'enthousiasme des intéressés ne connaît plus de bornes, lorsque le malthusianisme des parents a concouru avec les bonnes affaires pour grossir encore le chiffre de la dot. Au surplus, il va sans dire qu'en ces négociations les deux parties se montrent conciliantes, et personne ne songe à contrôler avec soin l'authenticité du titre ou la pureté originelle de la fortune ; l'apparence de celui-là suffit, pourvu qu'on puisse palper la réalité de celle-ci.

S'il fallait à la jeune fille un autre argument pour la décider à une union qui parait, malgré tout, si peu attirante, elle le trouverait dans la perspective des distractions incessantes et très variées que lui promet le milieu où elle va entrer. On s'amuse beaucoup à notre époque, ou du moins on désire beaucoup s'amuser : ce désir est naturel aux époques de fléchissement de la vie morale, puisque les individus, perdant de vue le grand idéal à atteindre, en viennent facilement à considérer la vie comme une comédie qui doit être aussi gaie que possible. Seulement dans la plupart des cas, la pénurie

des ressources ou les exigences du travail quotidien ne permettent pas de fournir à ce penchant les satisfactions qu'il réclame, et heureusement l'individu n'est pas en état de montrer ses capacités. Les membres de l'aristocratie fortunée et de la haute bourgeoisie échappent à cette double restriction, et il faut les en plaindre, puisque cet affranchissement les laisse désarmés en face de deux forces nouvelles de désorganisation, l'oisiveté et la recherche immodérée du plaisir.

On n'a pas l'intention de décrire ici la journée d'une de nos gracieuses mondaines, ni celle d'un adulte oisif, marié ou célibataire, appartenant à ce milieu social qui s'appelle soi-même « la Société ». Les journaux spéciaux donnent sur ce point tous les renseignements désirables et ils énumèrent la série interminable des bals et des comédies, des concerts et des « grands succès », des *five o' clock* et des *garden parties*, des rallyes et des chasses, des excursions en auto ou en yacht, des « promenades au bois » et des concours hippiques qui, du 1er janvier au 31 décembre, remplissent de niaiseries, de fadaises et souvent d'excentricités du plus mauvais goût, la vie d'un trop grand nombre d'hommes et de femmes d'un certain milieu. La France a le fâcheux privilège de posséder la ville du monde où l'on s'amuse le plus et, comme en ces matières, la lassitude vient vite, de moelleux sleeping cars et de spacieux wagons-salons sont toujours prêts, suivant les saisons, à transporter sur la Côte d'Azur ou à Trouville et à Dinard les personnes distinguées qui se conforment à l'étiquette et savent quitter Paris aux époques où il n'est plus de bon ton d'y demeurer.

Un vieux proverbe, que certaines oreilles n'aiment pas à entendre, dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices ; il faut croire que cette affirmation est exacte, à juger d'après les résultats. La plupart des plaisirs

recherchés par les mondains sont en eux-mêmes innocents, et ils eussent été *bienfaisants* si chacun d'eux était venu à son heure, après un travail régulier ; cependant leur accumulation et leur succession ininterrompue apportent dans la vie familiale des éléments nouveaux et très actifs de désorganisation. Avec quelle pénétration subtile ils atrophient toutes les énergies morales, développent l'égoïsme et dessèchent le cœur, surexcitent les appétits grossiers et échauffent les imaginations. De temps à autre un scandale éclate et on apprend qu'une jeune fille a été séduite ou qu'une femme mariée s'est laissée choir dans l'adultère : l'émotion est vive, et pourtant l'événement n'est pas surprenant. En revanche, ce qui l'est beaucoup, c'est qu'un pareil milieu où prévaut une pareille médiocrité morale, associée d'ailleurs à une notoire vulgarité intellectuelle, se considère soi-même et soit considéré par beaucoup de braves gens comme un milieu *select* et distingué.

Enfin, au sommet de la hiérarchie *sociale* des infractions qui désorganisent la famille et en faussent les rouages, il faut sans hésiter placer les pratiques déshonnêtes auxquelles le nom de Malthus a été attaché, bien indûment d'ailleurs, et qui tendent à restreindre la natalité. L'usage de ces pratiques est ancien dans notre race, mais on a le regret de constater que cet usage s'est beaucoup répandu dans le cours du XIX^e^ siècle, à mesure que s'accroissait dans les ménages le penchant à l'égoïsme et à la vie sans effort. Chaque année, on constate une baisse nouvelle dans le taux de la natalité française et on peut mesurer l'étendue du mal quand on pense que le chiffre des naissances est tombé en 1903 à 826.712, chiffre qui est lui-même inférieur de 18.666 au nombre correspondant de 1902

et de 24.332 unités à la moyenne annuelle de la décade 1893-1902. La marche de ce phénomène de régression est parfaitement méthodique, et elle se poursuit suivant des lois rigoureuses : ainsi dans ces deux dernières années, la natalité n'a cessé de baisser encore, et elle est tombée à 807.291 en 1905, après 818.229 en 1904. La statistique de la dernière année connue est toujours plus faible que celle des précédentes années ; elle est même « la plus faible de toutes celles qu'on a relevées en France, depuis le début du XIXe siècle », et la régression est si rapide que, dans la seule période septennale de 1883 à 1890, le nombre des naissances (1) a décliné de près de 100.000, passant de 937.944 à 838.059. Depuis 1890, les chiffres, loin de se relever, s'abaissent encore et nous en sommes venus à la certitude de ne plus revoir d'ici longtemps, à moins d'une modification profonde dans les mœurs, les chiffres qui parurent si effrayants en 1890.

Que nous soyons ici en présence d'une défaillance

---

(1) *Rapport de M. Jacques Bertillon.* — La diminution progressive et constante de la natalité française est bien mise en lumière par le tableau suivant :

Naissances sur 10,000 habitants :

1770-1780	380	1841-1850	274
1801-1810	325	1851-1860	267
1811-1820	316	1861-1870	264
1821-1830	308	1871-1880	245
1831-1840	289	1881-1889	240

Le nombre des enfants par famille ne cesse de décroître. Dans le Gers, la moyenne des enfants par famille est de 2,11 ; de 2,28 dans la Seine ; de 2,35 dans le Lot-et-Garonne ; de 2,40 en Normandie. En 1860, les décès dépassaient les naissances dans huit départements seulement ; en 1904, l'équilibre vital est rompu dans quarante-quatre départements.

morale spécifiquement française et à l'occasion de aquelle d'ailleurs notre pays s'est acquis à l'étranger ne réputation que les Etats-Unis de l'Est peuvent seuls ui disputer, c'est ce qui résulte explicitement du ableau statistique suivant :

Excédent annuel moyen des naissances sur les décès par 10.000 habitants.

PÉRIODES	FRANCE	ALLEMAGNE	AUTRICHE	HONGRIE	BELGIQUE	G^de-BRETAGNE	HOLLANDE	ITALIE	NORVÈGE	SUÈDE
1821-1825.	67	»	»	»	»	»	»	»	150	137
1826-1830.	50	»	»	»	»	»	»	»	139	84
1831-1835.	36	»	»	»	69	»	»	»	111	93
1836-1840.	48	»	74	»	85	»	»	»	78	81
1841-1845.	54	106	96	»	94	»	105	»	130	111
1846-1850.	28	81	6	»	38	»	33	»	121	99
1851-1855.	20	74	23	»	70	»	89	»	152	102
1856-1860.	28	104	100	»	87	127	65	»	165	120
1861-1865.	38	109	89	»	90	126	106	»	133	134
1866-1870.	15	98	70	»	62	121	101	66	125	92
1871-1875.	5	107	67	»	92	134	106	64	127	124
1876-1880.	29	131	82	77	102	145	135	75	151	120
1881-1885.	25	113	79	116	102	141	134	106	140	119
1886-1890.	11	121	88	115	91	126	131	103	138	124
1891-1895.	1	130	95	98	88	117	133	105	135	108
1896-1900.	13	147	116	115	109	116	150	110	146	108
1901-1902.	21	153	125	121	116	119	153	109	150	108
1905	9	»	»	»	»	»	»	»	»	»

Ces renseignements, pour fâcheux qu'ils soient, ne peuvent surprendre aucun de ceux qui savent combien chez nous est général et universel l'usage des pratiques malthusiennes (1) : on peut même dire que celles-ci,

(1) *Journal Officiel*, 29 octobre 1904. — De quelque côté qu'on envisage les statistiques, elles fournissent le même

sous réserve d'exceptions que la plus grande bienvei
lance même n'autorise pas à croire très nombreuse
sont devenues une des rares choses sur lesquelles l
Français, d'ordinaire si divisés, tombent aisément d'a
cord.

Paysans et ouvriers des villes, bourgeois et arist
crates, catholiques et juifs, protestants et libres-pe
seurs, s'empressent à l'envi de limiter au plus bas
nombre de leurs enfants. Et ce n'est pas assez di
que de remarquer que cette pratique est universelle
il faut ajouter que pour cette masse immense c
ménages, elle est *essentielle* et *primordiale*. Pour e
donner une idée exacte, il faudrait à son sujet mult
plier les comparaisons qui aident à faire ressortir

---

témoignage. Voici le tableau comparatif de la progressio
de la population européenne depuis cinquante-cinq ans,

	1851	1906
	(millions d'habitants)	
France.	35	39
Allemagne	35	60
Autriche-Hongrie. . .	30	48
Iles Britanniques. . .	27	43
Italie	24	33

Ainsi la France, qui était autrefois la première puissan
occidentale, tend à devenir un pays de troisième ordr
D'autre part, l'accroissement de la population des vill
françaises est, malgré la dépopulation notoire des can
pagnes, devenue à peu près insignifiant. D'après le dernie
recensement, effectué à Paris le 4 mars 1906, la populatio
y était de 2.736.728 habitants. L'augmentation, qui ava
été de 148.930 de 1896 à 1901, n'a plus été de 1901 à 190
que de 71.169.

Ce ralentissement est significatif ; les villes allemand
voient leur population augmenter rapidement. Le nomb

ôle indispensable d'un objet ou d'un élément, et on ourrait tour à tour la comparer à la ligne de faîte d'un rand édifice, à la clef d'une voûte, au pilier central 'une nef circulaire, au carrefour principal où abouissent et se rencontrent les grandes avenues d'une ille populeuse (1). Démontez à votre aise, et analysez

---

les villes de 100.000 âmes est passé de 33 en 1900 à 41 en 905. Voici du reste, d'après *Le Globus*, quelques chiffres :

	1900	1905
Berlin	1.888.848	2.033.900
Hambourg.	705.738	800.582
Munich.	499.932	538.393
Dresde.	396.146	514.283
Leipzig.	455.124	502.606
Breslau	422.709	470.018
Cologne	372.529	425.944
Francfort-sur-le-Mein .	288.989	336.985
Nuremberg	261.081	293.868
Dusseldorf.	213.711	252.630

L'Allemagne comptait, au 1er décembre 1905, 60.605.183 habitants. La densité kilométrique s'élève présentement à 12,1, au lieu de 104,2 en 1900.

(1 Voici encore un extrait du rapport de M. le docteur Jacques Bertillon sur les phénomènes démographiques survenus en France, pendant l'année 1905.

« La diminution du nombre des naissances constitue un phénomène permanent, régulier, chaque année plus effrayant! « Nous verrons pis! », disions-nous, ici-même, il y a un an : nous voyons pis en effet, et nous pouvons renouveler la terrible prédiction. Elle se réalisera.

« Au contraire, chaque année, *tous* les autres pays de l'Europe voient le nombre de leurs naissances s'accroître considérablement.

« De la diminution du nombre des naissances et de l'augmentation du nombre des décès résulte que la différence

avec méthode les vies de ce petit paysan normand q
arrondit son champ ; de cet employé de ministère,
ce garçon de bureau qui, malgré son faible salair
boucle néanmoins régulièrement son budget ; de c
employé rangé qui est tout fier de l'éducation soign
qu'il donne à sa fille ; de ce petit commerçant laborieu
de ce fonctionnaire, de ce médecin, de cet officier min
tériel qui tiennent un certain rang et sont généraleme
estimés ; de cette charmante jeune femme, toujou
pimpante en ses gracieuses toilettes, qui passe son tem
en visites et en soirées, pendant que son mari
absorbé par les chasses, les courses et le cercle, vo
aboutirez toujours à la même conclusion : à tous
ménages, à tous ces hommes, à toutes ces femmes,
petit nombre d'enfants est essentiel, et si une heure
disposition physiologique, *qui est très exceptionnel*,
ne l'assure pas, on recourt sans hésiter aux pratiq

---

des deux chiffres est en France insignifiante : elle est
37.941, soit 1 pour 1.000 habitants. Dans les autres p
l'accroissement de population est de plus en plus élevé, q
qu'en disent quelques personnes mal informées. Il en
ainsi non seulement en Allemagne, mais dans tous les p
d'Europe :

« En 1904, les îles Britanniques ont gagné 475.000 ha
tants, l'Autriche-Hongrie 562.000, l'Italie 387.000, l'Alle
gne enfin 862.664 habitants, soit 15 pour 1.000 habita
c'est une population égale à celle de nos beaux départeme
du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône, et en outre d
morceau des Vosges. Jamais aucun de ces chiffres n'avait
atteint jusqu'à présent.

« Tous les peuples grandissent autour de nous ; n
seuls restons stationnaires, en attendant que nous rap
sions.

« Cela ne tardera pas. En 1904, il y avait 36 départem
dans lesquels le nombre des décès l'emportait sur celui

husiennes. Si les enfants sont nombreux au foyer, le plan de vie est à vau-l'eau ; ce paysan n'a plus érêt à arrondir son champ, cet employé et ce nerçant doivent abandonner l'espoir de marier fille dans un milieu social réputé supérieur, ce geois sera obligé de partager en fractions le minime moine qui lui procure à lui-même et qui doit plus procurer à ses deux enfants une existence facile réable, ce gentilhomme n'a plus l'argent nécessaire plaisirs, cette jeune femme enfin va être sevrée de ivolités qui l'amusent tant : elle a eu déjà deux nts *qu'elle n'a pas allaités*, « et cela représente périodes de dix mois dont elle a conservé le plus vais souvenir : il ne faut pas recommencer ! »

nsi tout concourt à faire des pratiques malthu- es une sorte d'institution : aussi quelle pré- nce (1) on apporte à les préparer, à se documenter

---

ances ; en 1905, il y en a 44. Dans certaines provinces, férence est prodigieuse : ce sont surtout la Bourgogne Gascogne. Dans le Gers, le Lot, le Lot-et-Garonne, le et-Garonne, etc., on trouve environ 3 décès pour 2 nais- s ! C'est-à-dire que les deux parents meurent après eu deux enfants (voilà nos deux naissances) dont l'un t avant de s'être reproduit (et voilà nos trois décès). ıœurs abominables tendent à se répandre. Comment ys pourrait-il durer avec un pareil régime ! » (*Journal iel*, 16 novembre 1906).

Il n'est pas rare de trouver des jeunes gens de 22 ou s, qui ne se proposent pas de se marier avant la tren- et qui pourtant ont déjà arrêté à deux le nombre ınts qu'ils veulent avoir. De même certains fiancés ent entre eux soit qu'il ne devra naître aucun enfant ariage, soit du moins qu'aucun enfant ne devra naître un délai d'ores et déjà fixé ; il importe en effet que le ménage se réserve au début un certain temps de liberté.

sur leur compte, et comme l'opinion commune es
pressée à les couvrir et à les absoudre ! Pou
excuser ou les voiler, des milliers de braves gens se
en leur cœur des trésors infinis de bienveillance
pharisaïsme (1). Au besoin, lorsque par accider

(1) Il faut renoncer à énumérer, même sommaire
les exploits de l'hypocrisie en cette matière. Un des
divertissants est l'institution des commissions ou co
privés ou officiels, parlementaires ou extraparlemen
chargés de faire une enquête sur « les causes de la d
sance progressive de la natalité en France ». Enquêt
déposants ont les meilleures raisons de connaître pa
ment ces causes, mais cela n'empêche pas que de l
séances ne soient consacrées à écouter des déposition
rédiger des rapports dans lesquels on signale que l'af
sement des santés, l'alcoolisme, la surcharge des imp
service militaire, la mortalité infantile contribue
activement à la dépopulation de la France.

Il suffit pour démontrer l'inanité de ces agréables
tations de remarquer : 1° que ces diverses causes ne so
à l'exception des impôts, plus actives chez nous
d'autres pays dont la population augmente considérabl
et plusieurs même, comme l'alcoolisme ou la m
infantile, le sont beaucoup moins : 2° que la Bretagn
lique figure précisément parmi les rares provinces de
qui ont un excédent de naissances : 3° enfin que
surtout la bourgeoisie et l'aristocratie qui ont le
d'enfants. Mais à quoi bon insister, tout le monde s
quelle est la vraie raison, et on ne met tant d'empres
à en chercher d'autres que parce que chacun cor
cause réelle.

Le pharisaïsme en cette matière revêt parfois des
un peu moins moroses : en voici deux par exemple
seconde pourrait paraître amusante, si, en une matiè
grave, le rire était de mise. On sait que pendant les
1872 et 1873, le chiffre des naissances s'accrut co

ıge doué d'une vaillance morale spéciale ou deux
jeunes époux, avec cette loyale générosité qui est
ement l'apanage des adolescents vertueux, acceptent
ageusement et simplement les petits êtres que la

---

ent ; or il paraît que cet accroissement atteste « l'admi-
souplesse de la nature qui, toujours prévoyante, sut
ler aussitôt les vides laissés par la guerre franco-alle-
de. » Hélas, la souplesse et la prévoyance de la nature
nt pas en cause ici, mais seulement la volonté des
nts qui ayant perdu, pendant l'année terrible, le fils
ue en qui ils avaient mis toutes leurs espérances, cher-
ent ainsi une consolation à leur chagrin.

i connu un ménage qui, en une autre circonstance, ayant
malheur de perdre une fille unique, âgée de 15 ans,
a joie de voir naître une autre petite fille, dans l'année
uivit le décès de la première. Cette enfant, « que Dieu
yait pour la consolation de ses parents » mourut aussi à
de 13 ans et un troisième enfant naquit encore dans
ée du décès. Comme personne, dans la ville, ne croyait
éroïsme conjugal des époux, on trouva cette fois le stra-
ne trop crûment constatable et, au lieu d'admirer la
ıdité prévoyante de la nature, on se contenta de mé-
r les parents.

cas des « petits ravisés » est tout à fait intéressant : on
ıu'on désigne de ce nom les enfants qui naissent après
ng intervalle, alors que leurs frères ou sœurs sont déjà
nus à leur dixième ou douzième année. L'explication
nénomène n'est pas difficile à trouver et il atteste seule-
que les gens les plus malins sont toujours exposés à
ıâcher à quelque moment des précautions les plus habi-
s. Seulement cette explication que tout le monde sait
ıien être valable dans deux hypothèses sur trois est
ellement passée sous silence et on préfère parler des
arreries de la nature », en citant à l'appui divers
ples qui, on le sait aussi, ne prouvent rien. Et le
asaïsme domine si bien en la matière que lorsque,

Providence leur envoie, les parents sont là qui dor
les conseils et rappellent les bonnes maximes (1).

Telles sont les défaillances morales qui mena
dans notre pays, la famille et l'institution conjugal
les signalant, on n'a pas le dessein de méconnaît
vertus privées, parfois poussées jusqu'à l'héroïsme
dans tous les milieux, ornent encore un certain no
de foyers français ; pourtant, il ne semble pas q
pratique de ces vertus tende, bien au contraire, à
nir plus générale. Fonder un véritable foyer où l
assure, par un travail courageux, la subsistance
famille ; où la mère, heureuse de transmettre la

---

dans un ménage où les lois de la morale ont été l
ment respectées, par hasard une naissance survient
un intervalle de dix ou douze ans, les époux ont en q
sorte honte de leur candeur : on dirait que les malh
ont quelque chose à se faire pardonner et de l
dames, qui ont toutes raisons d'être mieux rensei
s'écrient, en jouant la comédie du scandale : « est-il p
qu'à cet âge, ces deux époux soient encore si peu sa

(1) « Dieu bénit les nombreuses familles, mais
nourrit pas. » « Le couple vaut mieux que la douzaine
J'avoue que j'ai toujours trouvé spécialement odieu
recommandations hypocrites. Vous, Madame, qui vou
une personne respectable, et souvent une chrétienn
voulez-vous dire quand vous donnez de pareils co
Vous vous vantez d'avoir trouvé pour votre fille un
homme de bonne santé et à qui l'honnêteté de ses m
conservé toute sa vigueur : votre fille n'est point ma
les deux époux s'aiment tendrement. Alors précisez
le sens de vos paroles : mais vous vous gardez bien
faire, car en dehors de la solution héroïque, dont vo
la première, et pour cause, à connaître l'impossibil
tique pour ce jeune ménage, vous savez que la solu
vous préconisez est si honteuse et si repoussante qu'
humain souille ses lèvres en la conseillant.

llaiter ses enfants comprend la grandeur de sa tâche
s'emploie à mettre dans le « home » plus de beauté,
paix et de bonté ; où enfin les enfants, habitués au
vail et à la vie sérieuse, se préparent à l'effort, à
ceptation des responsabilités, aux joies intimes et
ofondes qui ont leur source dans la dignité des actes
tôt que dans la conquête d'une belle dot ou d'une
réable sinécure, un pareil plan, il faut bien le dire,
essé d'être un idéal pour un grand nombre de nos
mpatriotes. Parfois, en paroles, on témoigne encore
e certaine estime pour les hommes qu'une semblable
ception peut séduire, mais on se dit *in petto* que
ge de ces beaux rêves est passé, et que le temps actuel
uiert des méthodes « plus pratiques ».

CHAPITRE III

Les désordres de la vie collective.

Entraînées par les défaillances morales de la
privée, trouvant en elles un aliment toujours ren
velé et des complices toujours fidèles, les défaillan
de la vie collective ne peuvent manquer d'être n
breuses et graves. Puisque dans toute société, la
privée et familiale est la grande école où chaque i
vidu doit faire l'apprentissage de la vertu et de l'al
gation, il est fatal que les désordres qui la troub
aient leur répercussion dans la vie collective et y m
festent leur action perturbatrice. En fait, l'observa
démontre que les choses se passent ainsi, et l'expéri
quotidienne, moins contrariée ici par la préoccupa
sournoise de sauver les apparences, est même si r
qu'il suffira de rappeler sommairement quel
exemples.

D'abord, dans le domaine du travail, il faut ren
à se faire une idée même approximative des fr
commises par les commerçants et les industriel
quête de clientèle et de gros bénéfices; comme le dé
gain est ardent, on veut le satisfaire par tous les m
et parfois on ne recule pas devant les actes les pl
mables. Tromperies sur la qualité ou la quantité
marchandise vendue, gratifications déshonnêtes
destinement versées aux employés ou domestiques

és des achats ou de la consommation (1), ententes fallaeuses entre producteurs pour fausser le mécanisme de concurrence (2), divulgation de fausses nouvelles,

(1) Ces gratifications portent le nom de « ristournes » et développement des sociétés anonymes et des grandes enprises en a multiplié les applications. Une compagnie de z traite avec un camionneur pour le transport de la uille dans ses chantiers ; trop souvent le camionneur sure une assez forte ristourne au directeur qui lui accorde préférence sur ses rivaux. Un marchand de charbon ou uile vend de la houille ou de l'huile à graisser à des usiniers, fabricant de savon vend du savon à un tisseur d'étoffes ; s fréquemment un large pot de vin est versé au mécani- n qui consomme la houille ou l'huile, au décatisseur qui side au lavage des étoffes. Le vendeur qui ne se soumet à ces conditions court le plus grand risque de ne pas obir une seconde commande : sa marchandise est déclarée uvaise. Le sou du franc des cuisinières parisiennes, des ets de chambre et des cochers de grande maison est connu uis longtemps. — Ces pratiques sont devenues tellement rantes que plusieurs d'entre elles ont cessé d'être considés comme attentatoires à l'honnêteté ; c'est ce qui est ivé notamment pour « le sou du franc » qui, d'abord damné et considéré par les théologiens comme un péché, té ensuite admis. Seuls sont considérés comme commet- une faute morale ceux qui innovent ou accroissent à cès le taux communément admis des prélèvements On rçoit combien ces mesures sont délicates et combien les es les plus condamnables peuvent se glisser facilement. petit crémier donne 5 centimes à la cuisinière qui lui ète un litre de lait à 0 fr. 60 ; si la commande est de tres, la gratification est de 15 centimes ; elle s'élève à entimes pour 3 litres et à 40 centimes pour 4 litres.

) Parmi ces ententes, il faut surtout signaler celles qui pour but de fausser les enchères dans les ventes publiques es rabais dans les adjudications de travaux ou de fourni- s. On connaît depuis longtemps le pacte qui unit entre

usurpation de marques de fabrique et contrefaço
grèves astucieusement suscitées dans l'atelier d'un co
current pour ruiner ses affaires et drainer sa clientè
parfois même corruption des fonctionnaires publics, a
de faire servir aux intérêts privés d'un individu ou d'
syndicat les pouvoirs qui devraient au contraire défend
contre leurs avidités les intérêts collectifs (1), to
ces procédés sont devenus d'usage courant, et leur u
lité ou leur possibilité, bien plus que la moralité
ceux qui pourraient y recourir, fixent la limite de l'usa

---

eux les acheteurs professionnels des salles de vente et
objets vendus par les Monts de Piété ; ces ententes sont t
anodines auprès de celles conclues entre les différents fal
cants ou entrepreneurs qui participent aux adjudications
l'Etat, des départements et des grandes villes, notamm
aux adjudications des ministères de la Guerre, de la Mar
ou des Travaux publics. Les différents soumissionnaires
répartissent entre eux à l'avance les différents lots, et
enveloppes cachetées, les fameuses enveloppes cachetées
le public naïf considère comme la sauvegarde ingénieuse
intérêts de la collectivité, ne contiennent en réalité que
rabais concertés pour laisser à chacun un honnête profit

(1) Quoique nous soyons sur ce point heureusement
en retard sur les mœurs américaines, on pourrait cepend
écrire sur ce sujet un long chapitre qui ne manquerait
d'intérêt. L'Affaire de Panama est demeurée célèbre ; à
d'elle et à sa suite le régime de la marine marchande
des tramways, des compagnies d'assurances et des droit
douane donnent lieu à un grand nombre de petits mari
déshonnêtes. Maintes sociétés commerciales ou industri
ont pris l'habitude de verser une pension annuelle élevée
hommes politiques influents, sous prétexte de rémunére
services qu'ils rendent comme avocats conseils. Récem
la liquidation des biens des congrégations a offert l'occa
de profitables affaires. De même le commerce des al
donne lieu à d'innombrables compromis déshonnêtes.

on en fait. Pour beaucoup cela s'appelle seulement
re le commerce et cette manière de faire le commerce
devenue si générale que c'est vraiment une question
de savoir si telles ou telles professions peuvent être
rcées par un jeune homme qui veut rester parfaite-
nt probe et loyal.

côté des fraudes dirigées contre l'acheteur et le con-
mateur, d'autres visent les ouvriers employés au tra-
de production et paraissent plus blâmables encore,
squ'elles atteignent des individus plus faibles et plus
ourvus de ressources. Salaires à la tâche abusivement
s d'après un taux de production qui n'avait été obtenu
grâce à une gratification clandestinement promise à
ouvrier d'élite; réduction arbitraire de salaire, sous
texte de malfaçons en réalité inexistantes ; fondation
onomats, apparemment philanthropiques, et procu-
t en réalité à l'usinier un bénéfice considérable, par-
supérieur à celui qu'il retirait de l'exploitation même
on industrie ; entretien de « mouchards » parmi les
mbres d'un syndicat, afin d'être exactement renseigné
les dispositions des ouvriers employés; fondation de
pératives ou de syndicats fictifs dont on dirige en
ité les délibérations au moyen d'un bureau habile-
t composé ; corruption du leader d'un groupement
travailleurs manuels, amenant soudainement la
d'une grève ; mise à l'index d'un employé que
énérosité morale avait poussé à prendre en main
éfense des intérêts de ses camarades; avance-
t scandaleux donné à certains ouvriers connus no-
ment pour des traîtres et que leur flatterie ou leur
esse d'âme recommandent seules à la bienveillance
onale, tous ces procédés et beaucoup d'autres sont
nunément admis parmi les employeurs (1).

---

(1) Lorsque les travailleurs manuels employés se trouvent

Les employés de leur côté se gardent de montrer pl
de scrupules dans l'emploi des moyens auxquels ils r
courent pour lutter contre ce qu'ils appellent « l'ins
tiable voracité patronale ». Les innombrables grèv
révolutionnaires qui ont éclaté depuis quatre années s
tous les points de la France (1) attestent que pour bea
coup de nos ouvriers, aussi bien à la campagne q
dans les centres urbains, la formation morale est au
défectueuse que la formation économique. On veut p
tous les moyens, même parfois par la violence, l'ince
die et le meurtre, obtenir prompte satisfaction aux
quisitions les plus exagérées. Ignorant la pression q
la concurrence exerce sur les employeurs, on impute
résistance la plus légitime à l'avidité et à l'esprit
domination, et on viole, sans pudeur et par pur capri

être des indigènes de nos colonies, on va beaucoup plus l
encore. Une compagnie coloniale française, concessionna
de terrains au Congo, donnait à ses employés deux soi
d'instructions très différentes : aux agents subalternes,
écrivait à propos des nègres : « Ce sont de grands enfa
Il faut les traiter avec douceur, avoir avec eux le mot p
rire. » Au directeur elle écrivait : « N'oubliez pas que
agents doivent être comme des pirates au petit pied, » e
propos de démêlés avec le sultan, on fait allusion au «
vice que peut rendre le joujou qu'on appelle la mitraille
Maxim. » *Le Temps*, 30 juin 1905. Cf. le *Bulletin de la*
ciété pour la protection des Indigènes, fondée par un
hommes dont la générosité morale et la grande science
norent le plus notre pays, M. Paul Viollet.

(1) Je citerai seulement celles de Marseille, d'Halluin,
Dunkerque, de Lorient, d'Hennebont, de Toulon, de Br
de Limoges, de Marennes, de Longwy, de Fressenneville
Nord et du Pas-de-Calais ; on n'a pas oublié non plus
grèves des bûcherons de la Nièvre, ni celles des ouvr
agricoles du Midi.

engagements de travail les plus régulièrement sous-
s, à moins qu'on ne fasse pis encore, en recourant
sabotage et au gaspillage volontaire des matières
mières.

insi, un jeu de riposte s'établit entre les deux camps
erses ; l'improbité et l'égoïsme des uns entretient
leveloppe l'improbité et l'égoïsme des autres. Les
ves récentes, et notamment les grèves du Nord et du
-de-Calais, en avril 1906, ont même montré avec
lle sauvage fermeté des ouvriers pourchassent par-
ceux qui peuvent être soupçonnés de pactiser avec
nemi. Lorsque le lieutenant Lautour fut mortelle-
nt blessé, les meneurs ne tolérèrent pas qu'aucune
te des corons s'ouvrît pour hospitaliser un « ga-
né » qu'on devait laisser « crever comme un chien »,
n sait à quelles abominables vexations furent soumis
mineurs qui voulaient continuer à travailler ou seu-
ent ne pas s'associer aux pires excès.

insi les travailleurs manuels s'accoutument de plus
plus aux méthodes brutales et violentes qu'ils pré-
nt à la discipline exacte et à la tactique patiente
1 syndicat stable, régulièrement organisé. Il n'est
; question d'utiliser les forces économiques, comme
es les autres forces de la nature, en leur obéissant,
rendo imperabis ». On veut d'un coup d'épaule
sculer la grande machine, et on préfère la révolte tu-
tuaire qui pille, qui saccage et même parfois hélas
sacre. La calomnie contre les personnes et l'impu-
n à tout propos et hors de propos des sentiments
lus vils dispensent de l'analyse méthodique des
; économiques, et comme s'il fallait attester que
léviations sont au moins autant l'effet des défail-
es de la vie morale que de l'insuffisance de l'éduca-
économique, on a vu trop souvent les ouvriers accep-
comme collaborateurs de leurs revendications des

individus perdus de vices, qui ne se distinguaient par leur esprit de travail, ni par la probité ou l'honnêteté de leurs mœurs. Dans le même ordre d'idées, la Bourse du Travail de Paris s'est acquis une réputation des plus fâcheuses, et un rapport sensationnel au Conseil municipal (1) a démontré que ce temple de la démocratie laborieuse « était devenu un mauvais lieu, une sorte d'école d'application pour apaches, où chaque jour des vols et des actes d'immoralité se commettaient ».

Si telle est l'œuvre de certains syndicats rouges et de leurs affiliés, l'œuvre de la plupart des syndicats jaunes n'est point meilleure au point de vue moral, et elle est peut-être pire encore, puisque, sous prétexte de défendre les institutions essentielles de la vie sociale, des employeurs ont noué avec des ouvriers des alliances étranges où la corruption des uns rémunère la trahison des autres. La roublardise exploiteuse se donne libre carrière ; on obtient par dessus le marché le suffrage d'un grand nombre de braves gens qui oublient qu'une très vilaine marchandise peut se glisser sous de très honorables pavillons et que le bon cœur ne dispense personne de l'esprit critique (2).

---

(1) Rapport de M. Félix Roussel, *Bulletin municipal officiel*, 1904.

(2) Le mouvement jaune est, dans son ensemble, extrêmement intéressant à suivre pour tous ceux qui aiment les analyses morales et sociologiques. Le leader de ce mouvement, autrefois révolutionnaire notoire, a voulu, paraît-il, débarrasser les ouvriers de l'autoritarisme des politiciens ; aussi s'est-il lancé à corps perdu dans la politique, au point que certains journaux religieux ou réactionnaires, soudainement convertis aux doctrines démocratiques, proposent d'en faire un chef de parti. Le journal de ce leader, « démocrate, républicain et catholique », traite Marc Sangnier de

*
* *

Si, du groupement du travail, on passe au deuxième roupement de la vie collective, à celui qui s'adonne à culture des intérêts moraux et religieux, il faut bien econnaître que les grandes causes de l'instruction opulaire et de la liberté, de la patrie et de la paix ntre les nations, de l'amélioration du sort des travail-urs manuels et de la religion, ne trouvent pas tou-ours pour les servir des hommes parfaitement *probes* *loyaux*, désintéressés dans les fins qu'ils pour-uivent, honnêtes dans les moyens de combat qu'ils mploient. La vérité est bien plutôt que, sans parler es déviations politiciennes que nous retrouverons plus oin, la défense de ces intérêts supérieurs sert trop sou-ent d'abri ou de paravent à la défense des intérêts natériels et financiers. Derrière les grands mots et les elles formules, on sert sa cupidité ou son ambition, ou ncore les préjugés et les rancunes de la petite coterie laquelle on est rattaché. Tel qui fonde dans une ommune rurale une société mutuelle contre la morta-té du bétail ne vise en réalité que la conquête d'un andat électif ou l'occasion de tracasser soit le curé, oit l'instituteur. Tel conférencier, qui prétend vouloir itier son auditoire populaire aux conclusions les plus

---

vieille catin », et les démocrates chrétiens de « coquins pugnants », pendant que lui-même recueille les éloges un représentant très qualifié de l'*Institut d'Action fran-ise*, qui déclare publiquement, *après une violente dia-ibe très applaudie contre la République*, « qu'une rande partie de son espérance immédiate repose sur ce illant Pierre Biétry !... »

récentes de la critique historique, veut surtout faire guerre à ces « coquins de jésuites » ou à ces « maudi libres penseurs ». Ainsi les universités populaires, l conférences, les associations, les ligues surtout se mu tiplient, mais toutes ces entreprises ne servent pas cause du bien social, de la probité intellectuelle, l'harmonie entre les citoyens. Souvent on ne s'assoc que pour mieux assaillir l'ennemi, et la sympath qu'on se manifeste entre soi est simplement l'exploit tion collective d'un patrimoine commun de haines et rancunes. Chacun, suivant ses tendances personnelle peut choisir entre le double vocabulaire que nos di sions actuelles mettent à la disposition des citoyen tandis que les uns préfèrent parler au nom de la scienc de la démocratie, du progrès, de la liberté, d'autres font les porte-paroles de la famille, de la patrie, l'ordre social et de la religion ; comme heureusement nombre des braves gens est considérable, ces bell enseignes assurent souvent le succès, et, si la fortu sourit, on recueille par dessus le marché une déco tion, une sinécure largement rétribuée, ou même, do beaucoup plus précieux que tous les autres, le cœur d'u jeune fille richement dotée ou un mandat politique.

Parmi ces intérêts moraux, ceux de la patrie et de religion ont le privilège de se prêter avec une plastic spéciale aux combinaisons bizarres et aux utilisatio perverses des mauvais citoyens. On n'en saurait êt surpris, puisqu'aussi bien ces deux sentiments, l'amo de la patrie ou de l'humanité et le sentiment religieu sous les formes les plus diverses, — même sous forme qu'il revêt chez beaucoup d'hommes qui ne croient irréligieux que parce qu'ils luttent contre u certaine religion, — sont aussi ceux qui sont le pl capables de soulever les hommes jusqu'à l'abnégati la plus sublime, jusqu'à l'héroïsme.

Tout le monde connaît l'âpreté et les violences du mouvement antimilitariste qui se manifeste chez nous depuis quelques années. Sans doute, il y aurait plus qu'une grossière injustice à attribuer à une défaillance morale la propagande pacifiste instituée en notre pays par quelques citoyens généreux et clairvoyants, qui ont eu raison de penser qne les grandes nouveautés survenues dans la vie économique et morale des nations demandaient un perfectionnement parallèle du régime de leurs relations extérieures. D'autre part, l'affaire Dreyfus a montré que l'institution militaire de la troisième République, pour capable qu'elle fût d'assurer l'entraînement du soldat et de développer sa bravoure et son abnégation, présentait cependant des lacunes graves qui la rendaient suspecte à des hommes que rien n'autorise à considérer comme de mauvais Français. Mais ces deux considérations ne suffisent pas à expliquer la violence de certaines attaques, ni surtout le succès qu'elles ont obtenu auprès d'un grand nombre d'individus. Lorsque, par exemple, M. Gustave Hervé, non content de réserver au drapeau de Wagram la place que l'on sait, déclare à une réunion de Tivoli-Vaux Hall, aux applaudissements de plusieurs milliers d'auditeurs, que ses amis et lui, « sans se préoccuper de savoir quel serait l'agresseur, répondraient à l'appel aux armes par la grève générale des réservistes », et qu'il ajoute, en insistant : « nous sommes bien décidés, dans l'Yonne, à répondre à un ordre de mobilisation par la grève générale des réservistes d'abord, par l'insurrection ensuite », on est obligé de reconnaître que ces applaudissements sont moins l'effet de l'amour supérieur auquel ces prolétaires se seraient élevés à l'égard de « toute créature », que de deux sentiments mauvais qui rongent notre démocratie : l'envie et la haine des disciplines morales qui bridnt l'égoïsme et

imposent le sacrifice. On rejette la discipline de l'arm
comme on a rejeté celle du mariage indissoluble
fécond, comme on a rejeté celle du syndicat organiqu
stable et exigeant *chaque semaine* le paiement *rég*
lier d'une cotisation, comme on a rejeté la discipli
des forces économiques. Toutes ces révoltes ont la mêr
et unique origine, et, s'il en fallait donner une preu
il suffirait de remarquer qu'elles se manifestent par
lèlement dans les mêmes milieux, notamment da
trois milieux, qui, sous prétexte d'être à l'avant-gar
du progrès moderne, semblent se mettre surtout
l'avant-garde de la désorganisation sociale : les ouvrie
des arsenaux (1), les ouvriers de certains grands ce
tres industriels, les instituteurs primaires.

Depuis deux ans l'opinion publique s'est viveme
émue du succès de la propagande antipatriotique par
les instituteurs, et il est bien vrai que ce symptôme
l'immoralisme contemporain est spécialement inqui
tant. On avait cru pendant longtemps que cette gageu
au bon sens et ce démenti donné aux exigences moral
les plus certaines étaient impossibles, mais il a bien fal
se rendre à l'évidence. On a constaté que les articl
antipatriotiques les plus violents se multipliaient
l'envi dans les cinq ou six principales revues péd

---

(1) On connaît les exploits antimilitaristes des Pengar
des Goude, des Bertin, *leaders* des ouvriers de l'arsenal
Brest. A la veille du lancement du *Michelet*, Bertin eng
geait ses camarades à ne pas monter sur les tribunes cor
truites. Et pourtant cet ouvrier eût été repris par la dire
tion de l'arsenal s'il n'avait pas été surpris distribuant, à
porte, aux ouvriers, des écrits subversifs. L'un avait po
titre : *Crosse en l'air !* Dans cet écrit, on lit notamment c
mots : « Mourir pour mourir, il faut frapper les chefs ava
d'arriver à la frontière. »

gogiques qui se disputent la clientèle des instituteurs, que la *Revue d'enseignement primaire*, dont M. Gustave Hervé était le rédacteur en chef, comptait 14.000 abonnés, enfin que certaines réunions d'Amicales, ouvertes au chant de l'Internationale, se terminaient aux accents de la Carmagnole (1); après ces constatations, le doute n'était plus possible.

---

(1) Cf. *La Crise du patriotisme à l'école*, par M. Bocquillon et *L'École d'aujourd'hui*, par M. George Goyau. D'innombrables témoignages attestent que le mal est ici beaucoup plus grave et plus étendu qu'on ne veut l'avouer. On sait que les instituteurs internationalistes ont éliminé du conseil supérieur et de plusieurs conseils départementaux les candidats qui avaient eu l'imprudence de faire profession de patriotisme. De même un éditeur, qui avait demandé à Mme Paul Bert l'autorisation de publier la vie de l'ancien ministre de l'Instruction publique, a dû s'excuser d'y avoir renoncé, à raison du chauvinisme montré par Paul Bert, dans son manuel, *L'Instruction civique à l'École*. « Il ne faut plus parler de patriotisme », disait cet éditeur. Dans son numéro du 11 mai 1905, *Le Temps* constate que « M. Hervé jouit d'une popularité sans réserve dans une partie de notre personnel d'instituteurs. La plupart des Revues pédagogiques et des Bulletins des Sociétés amicales le citent et accueillent ses théories avec complaisance. Les ministres de l'Instruction publique et les hauts fonctionnaires de l'enseignement sont désarmés. Lorsque M. Chaumié blâma, à la Chambre des députés, les appels à la désertion et les conseils donnés aux jeunes gens de ne pas obéir à leurs devoirs militaires, plusieurs réunions d'instituteurs ripostèrent à ses déclarations en votant l'inscription parmi les livres classiques du livre de M. Hervé. » Des personnes, en situation d'être bien renseignées, affirment que 30 % des instituteurs adhèrent explicitement aux doctrines antipatriotiques. Cette proportion ne cesse de croître, et encore faut-il ajouter que cette plaie de l'antipatriotisme

Ceux-là se feraient illusion qui penseraient trouve une compensation à ces désertions du devoir patrioti que dans l'ardeur des sentiments militaristes d'un cer tain nombre de leurs concitoyens. Sans doute, il convien de rendre hommage à la pureté des sentiments patrio tiques de certains hommes — et ils sont heureusemen très nombreux, — qui aiment passionnément la France et qui, remplis de cet amour et habitués à se disci pliner à tous les devoirs, sauraient aux heures d danger renouveler à notre profit les exploits les plu héroïques des ancêtres. Mais ce patriotisme modeste e désintéressé a fort peu de rapport avec le patriotism claironnant et politicien des *managers* amis des équi voques et habiles à spéculer sur tous les sentiment respectables. La différence des opinions sur une insti tution sociale déterminée ne suffit pas à garantir l différence réelle des sentiments moraux, et rien n'em pêche, lorsque les conditions sociales sont dissemblables qu'un même égoïsme ne trouve son compte à travers l contradiction apparente des doctrines. Les armées n servent pas seulement à défendre les frontières, mai aussi à protéger les coffres-forts et les usines, voire à assurer les opérations spéciales de police qui s'appellen des révolutions ; en tous cas, *vues sous un certai angle*, elles représentent au plus haut degré le princip d'autorité incontrôlée et de hiérarchie purement exté rieure que chérissent particulièrement un certain nom bre d'individus, aussi désireux de commander que peu qualifiés pour le bien faire. Pour toutes ces raison et d'autres encore, qui ne sont pas plus désintéressées

---

est loin d'être la seule qui ravage le personnel de l'enseigne ment primaire : à y bien réfléchir, elle est même moin grave que certaines propagandes en faveur du néo-malthu sianisme et de l'union libre.

armée est chère à un grand nombre, mais l'ardeur de es sympathies ne saurait être, tant s'en faut, portée à actif de la moralité. S'il fallait le démontrer, il suffrait de rappeler à certains défenseurs attitrés de l'arnée que la défense du territoire en temps de guerre 'est pas la seule manière de servir son pays et de ontribuer à sa grandeur ; on le sert aussi lorsqu'on eille à mettre dans sa vie la somme de travail et d'efort que la cité moderne réclame de tous ses enfants. 'ailleurs, la mollesse et l'oisiveté sont une mauvaise réparation à l'accomplissement intégral du devoir ilitaire.

Plus encore que les intérêts de la patrie, les intérêts e la religion ou de l'irréligion donnent lieu aux exploiations déshonnêtes. Depuis Voltaire, l'anticléricalisme st à la mode en France ; depuis trente années, il est evenu une carrière et une profession qui, d'ordinaire, ait vivre agréablement ceux qui l'embrassent et les onduit même aux honneurs et aux fonctions auxquels s ne semblaient guère pouvoir prétendre. Il faut renoner à évaluer le nombre des « nullités » auxquelles il a ermis de faire un sort, des arrivistes aux instincts vulaires ou grossiers qui ont pu dissimuler derrière lui âpreté de leurs rancunes ou de leur ambition. Les inistres embarrassés sont loin d'être les seuls à qui il it fourni maintes diversions secourables. Sans doute, ci comme ailleurs, il convient d'éviter les généraliations injustes et de rendre hommage à la probité e certains hommes qui, frappés des abus trop réels u'ils relevaient dans les institutions religieuses de otre pays, ont considéré comme un devoir de lutter ontre elles, mais, quelque étendue que l'on croie evoir donner à cette réserve, on sera toujours obligé

de reconnaître que trop souvent des passions mau vaises ont été les premiers éléments de l'anticléricalisme (1).

Du côté de leurs adversaires, il s'en faut aussi de beaucoup que la probité morale, la générosité du cœur et le désintéressement aient seuls inspiré les défenseurs des intérêts religieux. Pendant tout le cours du XIXe siècle, à l'exception des dix dernières années, la défense de leur religion n'a semblé possible à la plupart des catholiques que sous l'égide des vieux partis, aujourd'hui définitivement en déroute, qui, sous prétexte de sauvegarder la liberté religieuse s'étaient fait une spécialité de condamner en son nom la République, la démocratie et toutes les aspirations les plus légitimes des sociétés nouvelles. Certes, parmi ces réactionnaires, il en est — et de très nombreux — qui sont des hommes honnêtes, vertueux et souverainement respectables. « Mais à côté de ceux-là, combien ne découvrons-nous pas de ces prétendus champions du Christ, dont, à les voir agir, on dirait vraiment qu'ils ne défendent pas dans le catholicisme une religion de paix et d'amour, mais un amas de rancunes, de haines et d'ambi-

(1) « Un bas appétit du pouvoir, un désir effréné, et à peine déguisé, de participer à la grasse curée officielle des honneurs, des sinécures et des places, une soif inextinguible de jouissances matérielles, un désintéressement complet, absolu, de tout ce qui n'est pas la réélection prochaine, et l'espoir qu'en agitant sans cesse le « spectre clérical », on sera l'éternel grand homme et l'éternel élu de sa province, ce sont là les nobles sentiments qui s'agitent au fond de l'âme de la plupart de nos modernes terroristes, qui leur dictent leurs votes, et qui souvent percent à travers la phraséologie de leurs discours. » Victor Giraud, *Anticléricalisme et Catholicisme*, p. 39.— Paris, Bloud et Cie, opuscule, 1906.

ns (1). » Des personnalités sans mandat, à l'âme par-
ement païenne, dont l'agitation tumultueuse, les
lences, les duels, parfois même les mœurs licen-
ises, sont en contradiction directe avec les principes
ngéliques, pérorent au nom du groupe collectif. La
ection est leur monopole, et comme ils ont à la fois
ympathie d'un grand nombre de chrétiens sincères
le mysticisme de leurs sentiments et l'inaltérable
reté de leurs intentions préparent mal à discerner
ussi méprisables exploitations, et la faveur d'une
mense clientèle de gens oisifs et jouisseurs, trop heu-
x d'emprunter au sanctuaire un voile de respec-
ilité que leur existence mise à nu serait impuissante
leur donner, il arrive que ces hommes paraissent
résentatifs et importants ; à leur vue, le populaire
meut, et parfois, chose infiniment plus grave, les
nistres de Dieu fléchissent et entrent dans la voie
s compromis.

De tout temps, les prêtres qui ont eu l'âme vraiment
erdotale ont protesté contre ces étranges domi-
teurs, et depuis M. Emery jusqu'au cardinal Gui-
t (2) et à Mgr d'Hulst, — pour ne parler que des
rts, — la suite est ininterrompue des représentants
torisés de l'Église catholique qui ont élevé la voix
ntre ces trop zélés défenseurs. Récemment encore, un

---

(1) Georges Hoog, dans l'*Éveil démocratique* du 15 juil-
1906.

(2) « Ceux-là sont bien coupables envers la France et
vers l'Église et ont assumé une lourde responsablité qui
t contribué de quelque manière à rendre suspect cet
le sacré, et qui l'ont indignement profané, en y appor-
nt leur haine insensée, leurs grandes et petites ambi-
ns, leurs grands et petits intérêts de parti. » (Cardinal
ibert.)

des membres les plus éminents du clergé français app
ciait leur conduite en ces termes :

« Le nombre est grand, parmi les gens « bien p
sants », de ceux qui pensent par convenance, d
parlent par consigne, et dont la vie privée, sinon
sentiments intimes, démentent les principes affich
Ces principes affichés ne le sont souvent que pour
forme. Journalistes, parlementaires, hobereaux, bou
geois enrichis, véritables pharisiens de la loi nouvel
ils cachent sous les dehors d'un zèle bruyant, la pl
radicale insuffisance morale. D'autant plus dangere
qu'ils sont plus difficiles à discerner des vrais croya
auxquels ils s'imposent par la hauteur du verbe et p
l'affectation d'une intransigeance aussi austère q
sans péril ; ils comptent dans les rangs des catholiq
militants, ils y donnent le ton et leur autorité y
souvent plus grande que celle des évêques et du pa
lui-même. S'il est un fait évident dans l'histoire re
gieuse de ces vingt dernières années, c'est que
destinées de l'Église de France ont été dominées p
l'influence de cette étrange coulisse, composée d
éléments les plus disparates, et dont la pression s'i
posait à ses chefs naturels eux-mêmes ; et ce fut
suprême imprévoyance du gouvernement de ne p
s'apercevoir qu'en amoindrissant l'épiscopat par u
injuste défiance de son autorité, il paralysait en mê
temps son initiative, liait ses mains, rendait impossib
l'orientation que son indépendance et son patriotis
lui eussent suggérée, et vouait fatalement l'Église
France à l'action prépondérante des forces obliq
et des menées irresponsables. La situation présente
leur triomphe ; il est bien entendu que ces sépulc
blanchis ne peuvent abriter qu'un catholicisme mo
un catholicisme stérile comme eux, lié à la fortune
monde qu'ils représentent, voué avec eux à l'inatt

n et à l'oubli dont ils sont l'objet, à l'impuissance nt ils sont frappés (1). »

En dépit de ces protestations, l'ingérence de ces anges fidèles (2) demeure toujours aussi domina-ce et leur autoritarisme est si brutal qu'il influence us qu'on ne croit la parole et l'attitude de ceux-là mes qui sont par vocation les gardiens de l'intégrale ctrine du Christ (3). Ce n'est pas, je pense, offenser clergé de France, aux vertus duquel tant d'in-oyants eux-mêmes ont rendu hommage et dont nan aimait à célébrer la simplicité, la pureté de œurs et la bonté, que de dire que tous les prêtres, ni me tous les évêques ne sont pas des héros et que rfois ils acceptent trop facilement d'épouser les pré-

---

(1) Le Rôle de la Philosophie religieuse, par l'abbé Birot. *Annales de philosophie chrétienne*, novembre 1905 ge 121.

(2) Pour ces hommes, tout est une occasion d'intrigues et combinaisons politiciennes et ils tirent parti aussi bien la fermeture d'une école congréganiste que de l'inventaire ne église. L'empressement qu'ils mettent à obéir aux dres du Pape qui s'accordent avec leurs préférences est utant plus vif qu'ils croient trouver dans ces ordres la ndamnation de quiconque ne partage pas leur égoïste et ste idéal : d'ailleurs quand les « directions » pontificales épiscopales ne leur plaisent pas, on sait avec quelle lence ils vitupèrent le pape, les évêques et les curés. On pas oublié les étranges manifestations dont les curés de int-Sulpice et de Sainte-Clotilde furent l'objet.

(3) Il existe des textes du Nouveau Testament dont un rtain groupe de fidèles ne tolère le commentaire ni en aire, ni au catéchisme, et des prêtres qui n'ont pas voulu urber le front devant ces orgueilleuses exigences ont pris à leurs dépens ce que leur coûtait leur apostolique urage.

jugés et les rancunes d'un certain parti. Parfois
pu faire un rapprochement pénible entre la condes
dance témoignée à certains auteurs dont la théol
frelatée déshonore l'admirable doctrine chrétienne
et la rigueur avec laquelle on poursuit cert
ouvrages, dans lesquels des hommes de grande
laïques ou ecclésiastiques, qui sont aussi de gr
savants, recherchent en toute sincérité les allia
mystérieuses qui unissent l'esprit et la science mode
aux dogmes les plus profonds de la Révélation

---

(1) Par exemple, ne pense-t-on pas qu'une brochure
tulée la *Royauté du Sacré-Cœur* eût trouvé un ac
moins bienveillant auprès des autorités diocésaines, si
auteur n'avait été un catholique de droite. Les hardi
dogmatiques n'y manquent pourtant pas : comme éc
tillon, n'ayant aucun goût pour les dénonciations au S
Office ou à l'Index, je citerai seulement cette perle : «
par la révélation de sa Croix et de son Eucharistie
attendant celle de son Cœur, que le Christ a voulu ré
sur le monde ; c'est par ces trois dévotions qu'il a con
l'humanité. » On reconnaît bien là le modernisme de
pseudo-traditionalistes qui aiment à pourfendre « les
gereuses innovations ».

(2) Que de fois l'on a accusé de scepticisme kantien
protestantisme et de naturalisme des chrétiens dont l'a
gation égale le savoir et qui ont voulu seulement
trer les similitudes entre l'acte de connaissance et l'act
foi, et scruter davantage le mode mystérieux et admi
de la pénétration réciproque des deux ordres nature
surnaturel. — De même, dans le domaine de l'ac
sociale, la froideur ou même l'hostilité ouverte, témoi
aux sillonnistes et aux démocrates chrétiens, contras
péniblement avec la bienveillance réservée à certains
listes ou à certains politiciens retors. Les incidents surve
au mois d'avril 1906, à l'occasion des candidatures
M. l'abbé Gayraud et de M. l'abbé Lemire, aux élect

ns doute une insuffisante préparation intellectuelle le souci de sauvegarder l'orthodoxie expliquent rtiellement ces mesures; néanmoins l'accueil emessé fait à certaines dénonciations, le refus d'avertir ntéressé ou d'entendre ses explications, la rapidité ec laquelle les décisions sont prises, parfois même las ! la petite joie maligne avec laquelle on conmne, ne laissent pas que d'offenser la charité et la stice (1).

Comme il fallait s'y attendre, ces dispositions morales t favorisé le développement d'autres dispositions plus cheuses encore. Des hommes que leurs affinités intelctuelles séparent comme par un fossé infranchissable toutes les aspirations de l'esprit moderne et dont la ule présence dans les rangs des chrétiens suffit à rejer loin de l'Église un grand nombre d'âmes, se sont nné pour tâche de dénoncer leurs frères et d'appeler r eux les sentences de l'autorité spirituelle. Inlassbles chasseurs d'hérésies, ils flairent partout l'erreur la trahison, et mettent autant d'âpreté à flétrir que inintelligence à comprendre, bien heureux encore lorsl'ils ne vont pas jusqu'à insinuer que les erreurs qu'ils mbattent ont probablement leur origine dans le déverndage des mœurs (2). Parfois, lorsque « la doctrine

---

gislatives, ont même démontré que, pour combattre un versaire politique, des autorités diocésaines que nous merions à respecter sans réserve ne savaient pas toujours oudier les procédés équivoques.

(1) On connaît le mot prononcé à propos de la levée de ucliers dont certain petit livre de M. l'abbé Loisy fut ccasion : « un évêque ne réfute pas, il condamne ».

(2) L'abbé Loisy et l'abbé Gayraud, pour ne citer que ces ux noms, furent ainsi en butte aux pires accusations, et urtant il était facile de louer sans réserve les vertus sacer-

dangereuse » que l'on pourchasse n'est pas assez ap
rente, on n'hésite pas, pour lui donner plus d'écla
solliciter les textes, à rapprocher fallacieusement
phrases séparées par plusieurs dizaines de pages, v
même à mettre dans la bouche des héros d'un ro
telles formules compromettantes qui n'ont jamais
prononcées (1).

---

dotales de ces deux prêtres, comme l'ont fait d'ailleurs
de catholiques qui ne partageaient ni les doctrines ex
tiques de l'un, ni les tendances démocratiques de l'aut

(1) On peut lire à ce propos l' « étude critique » du
Forbes sur le roman de Fogazzaro, *Il Santo*. A la suit
M. Melchior de Voguë, qui a publié un cinglant articl
cette étrange brochure (Le *Figaro* du 27 juillet 1
le *Bulletin de la Semaine* a signalé comme il con
« le faux orthodoxe » commis par ce religieux qui,
préoccupé de combattre le néo-protestantisme, a oubl
se demander s'il ne déshonorait pas l'ancien catholici
On connait aussi l'abominable campagne menée pendan
mois de novembre et décembre 1906 contre Mgr Péche
alors recteur de l'Institut catholique de Paris. Ce p
admirable, dont la probité parfaite égale le ferme cou
et le dévouement modeste, fut accusé de tendances
tiques : il avait une conception élevée de la fonction r
rale dans un établissement d'enseignement supérieur ;
suffit pour l'exposer aux plus étranges accusations, co
le fut son prédécesseur, Mgr d'Hulst, comme le sera son
cesseur, M. l'abbé Baudrillart.

De même on lira avec intérêt la *Semaine religieu*
Bourges, du 22 décembre 1906. Au mois de novembre
nier, l'évêque de ce siège a obtenu de ses collègues de
Conseil supérieur de l'Institut catholique de Paris l'int
tion pour les professeurs de cet établissement de colla
à « Demain », revue « suspecte » qui est publiée à Lyon
la direction d'un chrétien dont la modestie et la génér
morale égalent l'admirable talent. Le désir était vif à l

Le mal est si grand, qu'un prêtre dont on ne suspec-
a ni l'orthodoxie, ni le dévouement sincère envers
glise, puisqu'il occupe aujourd'hui un des sièges
scopaux de France, croyait, il y a quelques années,
voir le signaler en une forte page que je demande la
rmission de rapporter :

« Oh ! la race funeste des petits esprits avec leurs
ites vertus et leurs petits personnages ! Ce n'est
int pour eux que la doctrine a des points obscurs, ni
conduite de la vie des points délicats. Ils voient des
gmes partout, et ils seraient bien embarrassés d'en
inir un seul. La limite qui sépare le précepte et le
nseil leur étant inconnue, ils ont plus tôt fait de
ndre l'un et l'autre également obligatoires pour tous.
mesure des temps leur échappe non moins que celle
s choses, et ils croient pouvoir, aujourd'hui, agir

---

de faire connaître à tous cette décision que l'on savait
illeurs n'être point destinée à la publicité. Aussi, avant d'en
roduire le texte, on insère le petit « chapeau » que voici : « Le
lletin de l'Institut catholique de Paris vient de publier le pro-
verbal de la séance tenue le 28 novembre dernier par NN.
les évêques de la région universitaire. Nous y lisons le pas-
e suivant : ... » (suit la décision). On ne lit rien de pareil
ns ledit Bulletin, qui ne fait aucune mention de la résolution
optée. Mais qu'importe ! il faut frapper « les modernistes ».
Ce désir de servir la bonne cause explique aussi pourquoi
Semaine religieuse de Cambrai a, au mois de mai 1907,
sifié un passage d'une lettre de Mgr de Cabrières. Ce
nérable prélat avait écrit :

« Ils (les prêtres) n'ont évidemment, s'ils connaissent de près
de loin des sillonnistes. QU'A les aider dans l'effort que le
lon se sent obligé de faire pour atteindre son idéal, etc... »
La *Semaine religieuse* de Cambrai a, comme suit, publié
passage :

« Ils (les prêtres) n'ont évidemment PAS, s'ils connaissent

d'autorité, commander et exiger, comme ils auraie
fait il y a deux siècles. Si l'on résiste à leurs injon
tions, si l'on se dérobe à leurs menaces, ils ont le
manière d'excommunier les réfractaires, et ils save
se consoler en les assignant au tribunal des futur
justices : l'éternité rétablira toutes choses ; ils y com
tent bien. Sourire aux faibles, être patients envers l
égarés, aller au-devant d'eux et les soustraire à le
propre malice en les désarmant par une bonne paro
ou un bienfait, imiter enfin « le Père céleste qui fa
luire son soleil sur les bons et sur les méchants » ; i
ne savent ou ne veulent : la vraie bonté leur est étra
gère comme la science. L'Église est divine, n'est-
point assez ? Ils le disent, et c'est peut-être le dogm
qu'ils mettent le plus à l'épreuve, le plus en relie
celui qui ressort le mieux dans les étrangetés de le
caractère et la stérilité de leur vie. Ce sont de brav
gens.

« Voyez-les dans l'exercice de l'autorité, lorsqu'el

---

de près ou de loin des sillonnistes, à les aider dans l'effo
que le Sillon se sent obligé de faire pour atteindre s
idéal, etc... »

Est-ce là « la bonne presse » que l'on recommande chaq
jour au dévouement et à la sympathie agissante des cath
liques ?

Parfois ces passes d'armes en faveur de l'orthodoxie cha
gent de caractère, sans cesser d'être aussi suspectes. On
vu des arrivistes, que leurs écrits antérieurs avaient expos
au soupçon d'hérésie, profiter de l'occasion pour se refai
une virginité d'orthodoxie immaculée ; ils multiplient l
meâ culpâ sur la poitrine du voisin et se voilent la face
spectacle des « monstruosités » exposées par tel ou tel écr
vain qui n'a guère fait que reproduire quelqu'une des do
trines professées naguère par le vigilant pourfendeur d'h
résies d'aujourd'hui.

échoit par accident. On sent qu'en eux l'autorité lle avant tout l'idée de commandement, et le com- lement celle de suprématie et de domination. e de service, le sentiment de la responsabilité, gation de dévouement et de bonté, ces choses es dont Jésus-Christ pénétra l'autorité qu'il enten- éléguer à son Église (1), ils y répugnent tout à ils les mettent du moins au second plan et les con- ent comme choses de luxe, accessoires, bonnes au plus pour les « parfaits ». Aussi n'ont-ils ni orité qui impose, ni celle qui persuade. Ils peuvent dre de la hauteur et de l'importance, se faire ndre au besoin, obtenir l'obéissance qui s'incline et it; mais ils manquent de dignité, ils n'inspirent ni ance ni amour; et quant à ce respect vrai, sincère, st une religion de l'âme, en présence d'une supé- té morale, ils n'en connaîtront jamais les hom- s. Braves gens, peut-être; mais à coup sûr, petites (2). »

s défaillances morales, si regrettables qu'elles nt, ne sauraient surprendre : quand on connaît le au moral d'un grand nombre de fidèles qui font ession de se rattacher à la confession chrétienne, ne pouvait espérer que tous les ministres du culte ssent intacts. Outre que des mobiles peu élevés ent inciter certains parents à diriger leur fils vers tit séminaire, parfois aussi le désir de se soustraire ravail de la terre (3) et de fréquenter au château

---

Luc. xxii, 24-27.

Le Clergé français en 1890. Paris, Berche et Tralin, p. 62-64. M. l'abbé Latty était l'auteur de cette bro- e, qui fut publiée sous la protection de l'anonymat.

Il faut même voir là l'origine de cette tendance, trop nune parmi les prêtres, à déserter le travail persévérant

n'est pas sans exercer une certaine attirance sur
vocation du jeune lévite. Pourtant ces misères q
comme toutes les autres, doivent être constatées d
une étude impartiale, ne doivent pas être exagérées
il a fallu toute l'outrance et toute l'injustice des passi
politiques qui ravagent notre pays pour que, sans
cernement et sous prétexte de châtier « des moi
ligueurs et des moines d'affaires », on ait délibérém
refusé de reconnaître les vertus admirables de pur
d'abnégation, de délicatesse morale qui trouvent d
l'idée chrétienne leur fondement et leur appui.

*
* *

Il est un troisième groupement de la vie collect
le groupement politique, qui, à raison de son exten
même, est plus exposé qu'aucun autre aux rébellion
l'indiscipline morale. Ici le nombre des associés
ensemble en vue d'une même fin à réaliser est immer
aussi chacun se peut-il persuader aisément que
lâcheté personnelle ne cause à l'ensemble qu'un pr
dice impondérable, et, dans un milieu moralement dé
ganisé, cet argument est accueilli avec joie. Sans d
l'excuse est misérable et au contraire le régime dé

---

et à fuir l'effort laborieux, qui incline tant de curés de c
pagne à l'acceptation d'une vie oisive ; aux yeux de la fi
irréfléchie, la fonction du curé perd ainsi sa raison d'êt
sous le régime du Concordat, son traitement semblait m
bien gagné que celui du facteur ou du cantonnier. Cf.
cellente brochure de M. l'abbé Hemmer : *Politique religi*
et Séparation. Paris, Picard, 1905, p. 3.

atique adresse un constant appel au bon vouloir, à la scipline spontanée et interne de chaque citoyen ; ais comme il est avéré que le sens social, la préoccuation des besoins moraux de la collectivité est ce qui anque le plus à un grand nombre de nos contempoins, on ne prête qu'une oreille distraite aux requêtes e la société politique, et les devoirs civiques se essentent comme tous les autres du fléchissement des onsciences et des caractères.

De fait, chez l'immense majorité des citoyens, égoïsme prévaut ici sans partage; il semble à ce point tabli dans les mœurs qu'à l'exception de quelques illiers d'individus isolés, qu'on considère volontiers omme des paladins d'un autre âge, ou des naïfs, ersonne n'a plus souci des relations qui doivent unir individu à la collectivité, ni de la connexité qui relie les harges qu'il devrait courageusement accepter aux roits publics et politiques qu'il revendique. Le sens de dignité et de la respectabilité civique est atrophié. On nvisage la chose publique comme une mine inépuisable u'il est loisible d'exploiter sans mesure : tant mieux pour s bénéficiaires qui réussissent à en tirer beaucoup ; eux-là sont considérés comme des « malins », et leur ntourage vante leur habileté et leurs succès. *A priori* sans examen, la collectivité est mise en demeure de urnir un grand nombre d'avantages, répartis suivant s convenances de chacun (1). Mais presque personne

(1) Pensions de retraites, assurances contre les accidents, demnités aux récoltes grêlées, soins médicaux gratuits. tretien et instruction gratuits des enfants, construction de emins de fer, creusement de bassins et de canaux, primes la production, protection douanière de l'usine et du champ, oit de faire bouillir son crû, fonctions publiques peu sorbantes et bien rémunérées, décorations, garanties au

ne songe à reconnaître à sa charge une dette compe-
satoire. On fraude le plus possible les lois fiscales
militaires, on demande sans cesse leur allègement, e
dans tous les partis, des hommes qui se croient nobl
de naissance ou démocrates de tempérament, trouve
naturel de rejeter sur les épaules des autres le farde
légitime qu'ils supportent ou devraient supporter.

En aucun temps, cet oubli des intérêts supérieurs
pays, ces revendications des égoïsmes débridés ne
manifestent avec autant d'inconscience que pendant l
périodes électorales. On peut alors connaître la natu
exacte du pacte qui unit entre eux les membres des tr
ou quatre grands clans politiques et dont la premiè
clause stipule pour le chef l'obligation de servir, p
tous les moyens, les intérêts particuliers de ses amis, q
contractent en retour l'engagement de le maintenir
leur tête. Le nombre est immense des électeurs
souciant exclusivement des avantages qui pourront êt
assurés à leur milieu, à leur groupe, voire aux me
bres de leur propre famille, et le tempérament du ca
didat est au niveau de cet abaissement ; souvent mên
il descend beaucoup au dessous, puisque la concu
rence entre les candidats établit une surenchère
basses flatteries et d'attaques inqualifiables (1).

---

placement des capitaux, larges commandes de travaux
de fournitures, etc., etc., tous ces menus profits sont con
dérés comme légalement dus aux membres de la collectivi
qui ont la bonne fortune de se les pouvoir assurer ; on l
perçoit légitimement, sans rétribution correspondante, et
suffit d'être citoyen français.

(1) Au lendemain des élections municipales de mai 190
un des rédacteurs du *Temps* exprimait la joie qu'il ressenti
à la pensée que « les murs allaient enfin être débarrassés d
hideux placards multicolores où s'exhalent périodiqueme

Il faut renoncer à décrire l'ensemble des procédés
ches, des maquignonnages déshonnêtes, des trafics
nteux, auxquels le parti victorieux recourt trop
ivent, soit pour se hisser au pouvoir, soit pour
maintenir. Avancement scandaleux donné à cer-
ns amis (1), déplacements régressifs infligés à des
ctionnaires réputés trop tièdes, « débarquement »
nulé de fonctionnaires compromis à qui on garantit
larges compensations, création de postes nouveaux,
ncessions de bureaux de tabacs et de décorations,
raits de secours des bureaux de bienfaisance à des
illards ou de nourrissons à des femmes dont les
oches parents ont pu mal voter, suppression de
ursuites pénales ou fiscales au profit des amis, refus
sursis ou de congés militaires pour moissons, etc.,
., tous les moyens paraissent bons, et il n'est pas
squ'à la fermeture plus hâtive des écoles congréga-
stes ou des couvents qui ne soit un châtiment dont on
nit les électeurs qui ont élu un député modéré (2).

---

fureur des partis, les convoitises et les rancunes des can-
lats !... La lecture des affiches électorales est si démora-
nte qu'un père consciencieux se doit à lui-même de
terdire à ses enfants. Car enfin il sied de retarder autant
e possible le moment où nos fils se persuaderont que la
itique est une simple émulation de violences et de men-
ges, une surenchère de diffamations et d'injures ». (*Le*
mps, 13 mai 1904.)

1) Au mois d'août 1903, les journaux ont signalé un fonc-
anaire qui, à 34 ans, est trésorier payeur général et officier
la Légion d'honneur. On omet de dire quel rare mérite
stifié un avancement si rapide.

2) Dans maintes circonscriptions électorales représentées
Parlement par des radicaux, cette fermeture a été
ardée, et de même la campagne si violente pour la ferme-
e de Lourdes a été une réplique au vote des électeurs de

Dans un pays aussi centralisé que le nôtre, et où la masse est innombrable des individus qui souhaitent accrocher leur vie à la remorque de l'État, les ressources du pouvoir central sont indéfinies pour molester ou récompenser, terroriser ou encourager : comme le caractère n'est pas la vertu la plus commune, le clan vainqueur n'a garde de négliger de pareils moyens d'action, et il en use trop souvent sans modération (1).

Le système est si bien admis par l'immense majorité des citoyens, partisans et adversaires du parti dominant, que l'on parle sans ambages du ministère qui sera chargé de « faire les élections », et, au lendemain de la formation de son cabinet, un président du Conseil a pu déclarer, sans soulever l'émotion des républicains, « qu'il comptait donner la justice à tous et réserver ses faveurs à ses amis ». On comprit à demi mot et on sut bientôt que jamais l'exploitation méthodique et cynique du pouvoir n'avait été poussée aussi loin : cette fois, l'attente commune fut dépassée (2).

---

la circonscription d'Argelès qui, en 1906, ont remplacé un député radical par un député modéré.

(1) De temps à autre, à des intervalles lointains, le pouvoir tombe aux mains d'hommes plus probes et moins passionnés ; mais tout le monde sent aussitôt qu'ils ne sont pas à la hauteur de la situation et ils déçoivent les espérances. Leur arrivée n'a été qu'un accident et leur présence n'est qu'un interrègne.

(2) On alla si loin qu'on avait organisé, pour mieux assurer la fidélité ministérielle des députés, un système perfectionné de chantage et de pression abominable qui reliait les couloirs du Palais Bourbon aux préfectures des départements : un jour M. Clémenceau et quelques autres républicains ministériels eux-mêmes ne purent se contenir et exprimèrent leur dégoût dans les colonnes des journaux.

L'écueil pour un gouvernement centralisé est la diffi-
lté de connaître, à distance, l'attitude de ceux qu'on
urrait récompenser ou punir, et à la faveur de l'igno-
nce, l'impartiatité aurait autant de chances que la
ssion : à cela même on a mis bon ordre et le vice de
délation, qui rappelle les pires époques de l'Empire
main, vient renseigner les détenteurs du pouvoir.
année 1905 a fait connaître le rôle des délégués et
s fiches, et ce fut certes une humiliante période,
uisque, à plusieurs reprises, on ne savait s'il fallait
épriser davantage la bassesse des dénonciateurs et de
urs tristes correspondants ou l'hypocrisie des bénéfi-
aires, les protestations étranges des citoyens qui
irent la défense des délateurs (1) ou le pharisaïsme
certains flétrisseurs enflammés qui n'ignoraient pas
ur aptitude personnelle à faire usage des mêmes pro-
dés.

Au milieu de ces compétitions âprement égoïstes,
ntérêt supérieur du pays est oublié. Sans doute la
valité même des intérêts individuels ou régionaux
ut parfois contribuer à l'adoption de mesures plus
uitables, mais ces intérêts peuvent aussi bien s'unir
e se heurter, et, pour s'en convaincre, il suffit d'as-

---

1) La question des fiches amena la zizanie au sein de la
ue des Droits de l'homme et du citoyen et au milieu
nombrables groupements et comités de Paris et des dé-
tements. M. Péguy, qui dirige avec tant de vaillance et de
ent *Les Cahiers de la Quinzaine*, a été fortement blâmé
ses amis de son empressement à condamner la délation
l'hypocrisie de ceux qui en profitent. On sait que le
vent de 1906 de la Franc-Maçonnerie a refusé de con-
nner ceux de ses membres qui avaient collaboré à la
ation et a même ouvertement manifesté ses sympathies
lusieurs d'entre eux.

sister au Palais-Bourbon aux discussions que soulève le privilège des bouilleurs de crû (1), la suppression le maintien des périodes de 13 et de 28 jours, ou enco l'examen des différents chapitres du budget des recett et des dépenses.

Dans ces dispositions morales des électeurs et leurs mandataires directs, on aurait tort d'escompt beaucoup le dévouement à la chose commune l'ardeur au travail de ceux qui briguent une fonct publique. Sans doute le nombre est encore considéral des fonctionnaires modestes et appliqués qui pens que leur mérite personnel doit être leur première reco mandation, et qui sont heureux de mettre au serv de leur pays la belle activité des meilleures années leur vie. Mais, à côté de cette élite, combien d'auti ne voient dans les fonctions publiques qu'une agréa sinécure et une garantie contre les aléas et les diffic tés de la vie (2) ! Combien d'autres même n'y cherch

---

(1) On a conservé le souvenir des séances humiliant consacrées, au mois de février 1906, à la restauration co plète du privilège des bouilleurs de crû : les députés circonscriptions intéressées étaient assurés de ne pas êt réélus s'ils votaient conformément aux intérêts supérie du pays : aussi aucun d'eux n'a violé la consigne.

(2) On connaît l'empressement de la bourgeoisie franç à charger l'État de procurer à ses fils et à ses gendres situations de tout repos. Cela constitue avec le malthu nisme et la recherche d'une grosse dot le triple article programme de vie d'un grand nombre de ménages. plus bizarre est que, malgré cet engouement, on se c autorisé à lutter contre les doctrines socialistes et collé vistes, et on s'étonne des insuccès électoraux des partis dérés. On croirait, à voir certaines attitudes, que les faibles et les moins fortunés doivent être les seuls à affro les aléas de la vie !

r'une occasion d'intrigues incessantes au service de ır ambition ou de leur cupidité !

Nulle part ces défaillances morales ne sont plus toires — parce que nulle part elles ne compromettent ıs gravement les intérêts supérieurs de notre démo- ıtie — que dans les trois services qui requièrent e spéciale élévation de sentiments chez ceux qui sont chargés, je veux dire l'instruction primaire, rmée et la magistrature.

En dépit de la conspiration du silence strictement rdé autour du problème primaire, « pour ne pas com- ɔmettre la République », on n'ignore plus que le per- ınel des instituteurs est très loin de se recruter parmi s hommes doués d'une grande élévation de sentiments d'une ardente générosité morale (1). L'orgueil de demi-science, le mépris du travail manuel, la joie ıuvaise que l'on éprouve à commander et à recevoir ıcens des flagorneries politiciennes, enfin et surtout rébellion contre les disciplines les plus nécessaires, ssi bien celle des mœurs que celle du devoir mili- re, ces maladies de la vie morale font de terribles ·ages dans nos écoles primaires de garçons et même filles. Naguère on aimait, dans un certain milieu, ignaler les mobiles intéressés qui poussaient vers le ıinaire les fils de nos petits paysans. La critique

(1) On voudra ne pas me prêter ici, plus qu'ailleurs, l'in- ɛtion de me livrer à des généralisations qui seraient ssi injustes que contraires aux constatations d'une obser- ı on méthodique. Je n'ai l'intention de nier ni l'élan et ı oi démocratique des principaux promoteurs de l'œuvre ɛaire de la troisième République, ni la valeur des senti- nts moraux et patriotiques d'un certain nombre — que ais incompétent pour déterminer exactement — de nos ıituteurs publics. Je signale le mal là où je crois le ren- ɛtrer, et voilà tout.

était trop souvent justifiée, mais il faut prendre gar
que le mal subsiste toujours ; en changeant de directi
il s'est même singulièrement accru, puisque le nomb
des instituteurs est beaucoup plus considérable que ce
des ecclésiastiques et que la formation morale
écoles normales est trop souvent rudimentaire.

Ces observations pourraient presque être reproduit
à l'égard d'un grand nombre de sous-officiers dont
mœurs licencieuses et intempérantes déshonorent
casernes, et les innombrables divertissements, innoce
ou plus souvent déshonnêtes, qui occupent la
d'une portion notable de nos officiers, ne sont pas
nature à corriger le mal.

Enfin il n'est pas jusqu'à la magistrature dont l'imp
tialité même ne puisse parfois être suspectée ; s
doute elle est très loin d'être prête à toute les besogn
comme l'en accusent injustement des adversa
politiques implacables, et il faut honorer la probit
la modestie d'un grand nombre de nos magistrats
qui d'ailleurs végètent souvent dans des postes sec
daires. Mais, à côté de ceux-là, d'autres intrigu
et rendent des services ; ils laissent fléchir leur co
cience, et il est avéré que devant les tribunaux répres
et parfois devant les tribunaux civils, des influen
politiques suspendent ou modifient le cours de
justice (1).

(1) Les *bons* agents électoraux jouissent devant les
bunaux correctionnels d'une protection notoire qui
garantit aussi contre les rigueurs des employés des co
butions indirectes justement désireux de réprimer
fraudes commises en matières d'impôts sur les boiss
De même, M. le procureur général Bulot plaida un jo
légitimité du « fait du prince ». — Dans le discours
noncé à la rentrée des tribunaux, le 15 octobre 1904,
procureur général Baudoin, faisant l'éloge de feu M. Be

insi, du haut en bas de la hiérarchie administra-
et dans tous les services, l'arrivisme des uns
ond aux passions politiques des autres, et les deux
ses ensemble avilissent les caractères et multiplient
compromissions.

---

efois chef du cabinet et directeur du personnel au
istère de la justice, s'est exprimé ainsi : « Placé d'une
entre le ministre qui, pressé par les nécessités quoti-
nes de la politique, *doit forcément chercher* à satis-
toutes les influences parlementaires dont *il a besoin*
ont, dit-on, la discrétion ne limite pas toujours l'inter-
ion, et d'autre part les exigences de la bonne adminis-
on de la justice, qui réclame de bons choix, *souvent*
désaccord avec les recommandations pressantes dont il
ssailli sans relâche, le directeur du personnel... » Le
nal *Le Temps*, commentant ce discours, remarque que
procureur général n'a pas tout dit et que les influences
iciennes, non seulement vicient le recrutement de la
istrature, mais encore s'exercent par l'intimidation ou
romesses d'avancement sur les sentences mêmes. Une
nission parlementaire a été nommée pour étudier la
me de nos institutions judicaires : les membres qui la
osent donnent toute garantie à ceux qui espèrent que
réforme n'aboutira pas, et d'ailleurs, fussent-ils animés
entiments différents, le résultat serait le même. Une
ciale très précise interdit toute réforme de ce genre,
ie à une section déterminée de l'organisme collectif.
tous les compartiments de l'administration, on cons-
l'envahissement progressif des politiciens ; pourquoi
on que ceux-ci renoncent à influencer un de ceux
l ont le plus d'intérêt à maintenir sous leur dépen
n ?

CHAPITRE IV

Les doctrines immorales. — Les répercussions sociales de nos défaillances.

Ainsi se trouve esquissé, dans ses grandes lign
en négligeant de nombreux détails, le tableau des
cipales infirmités morales que l'on relève dans
groupements de la vie privée et de la vie colle
d'une société moderne. Cependant pour pouvoir m
rer avec précision la signification sociale et la gr
réelle des défaillances, il faut ajouter encore quel
traits à cette peinture. En un sens, les défaites
vie morale n'ont d'autre signification que celle
leur donne. Lorsqu'un voyageur, en route ver
sommets d'une montagne, tombe dans une fondr
sa chute n'a point nécessairement de conséque
fâcheuses, aussi longtemps qu'il conserve la f
volonté de continuer son ascension. S'il se hât
secouer la boue de ses vêtements et de reprendre
un courage nouveau sa marche interrompue,
aventure ne fait que lui procurer pour l'avenir
plus exacte appréciation des difficultés du chemi
contraire son accident se convertit en désastre
vient à penser que la vallée est aussi intéressa
explorer que le sommet, que la fleur commune
prairie est aussi précieuse que l'edelweiss, et q
chute prouve simplement qu'il n'était pas fait
gravir les pentes difficiles. Ainsi en est-il des d
lances de notre conduite : la valeur sociale d'une

précie en raison des dispositions morales qu'elle endre chez le coupable. Aux uns elle sert à mesurer misère et leur faiblesse, et comme ils veillent à retenir en eux-mêmes la claire vision du bien et le hait d'une vie meilleure, elle leur est une occasion 'exciter à plus de vaillance et à plus de générosité. utres, au contraire, désertent la lutte, recherchent excuses et les arguments débilitants : puis, peu à , l'accoutumance produit en eux comme une nde nature, faite de perversité et de bassesse. Ce t même plus le courage qui leur fait défaut, ils ont lu la conscience de leur misère ; ils ne désirent plus ien et ils en viennent à construire je ne sais quelles rines avilissantes qui légitiment leurs actes et blent leur donner un fondement rationnel.

r, les plus sincères amis de nos démocraties modernes ent avoir le courage de reconnaître que cette der- e situation est en train de devenir la nôtre, sinon l'ensemble des actes immoraux qui ont été signa- du moins à l'égard de quelques-uns d'entre eux, de -là mêmes qui affectent le plus gravement la pros- té sociale. Aussi bien, cette constatation ne saurait- surprendre, puisque l'expérience démontre que les mités morales qui affectent un grand nombre d'in- lus trouvent toujours des théoriciens et des doctri- es pour anesthésier leur sensibilité morale : l'exten- du mal suscite les doctrines perverses, et celles-ci, r tour, entretiennent et développent le mal.

I

n'insisterai pas sur les doctrines par lesquelles des ains ingénieux se sont efforcés de justifier et e de glorifier les misères morales que nous avons

relevées dans l'étude des trois groupements de la collective : la lecture de certaines feuilles quotidie et des revues suffit à renseigner sur leur teneur. fallait citer des exemples, je rappellerais qu'un a ministre de la guerre a entrepris de faire l'apologi la délation et du système des fiches. D'autre part, sonne n'ignore combien est puissante chez nous l'o nisation des groupements de doctrine et d'action q sont donné pour tâche de développer l'esprit ré tionnaire chez les travailleurs manuels des villes e campagnes, ou de détruire le sentiment du de envers la patrie, chez les jeunes gens. Ainsi la déla la violence brutale et l'antipatriotisme ne sont pas lement des faits, des actes que l'on commet aux he mauvaises où la volonté endormie n'exerce plus magistère ; ce sont aussi des doctrines ayant pig sur rue et s'exposant avec sérénité sous le clair s de la liberté des pensées et de la science (1).

---

(1) L'Association internationale antimilitariste des vailleurs, fondée en 1904, se propose la destruction plète de l'armée. « Son but est très précis et ses mo bien définis, écrit M. Méric, son président. En temp paix, elle œuvrera parmi les conscrits et les soldats, pr quera une agitation incessante, propagandera par la chure, le journal et le meeting. Mais survienne la guerr tactique changera. Elle est fermement résolue à s'opp par la violence à toute tentative de guerre et, selon la mule de Guesde, « à jeter l'insurrection dans les jar des gouvernements... » Il s'agit d'une armée antimilita qui grossira de jour en jour de tous les travailleurs dev conscients, et qui dressera contre la force armée détiennent les maîtres la force au service d'idées just On connaît la puissance de la propagande antimilitaris antipatriotique instituée par la Confédération général Travail : malgré sa diffusion énorme, l'organe officie

faut, au contraire, à propos de la vie privée, insis-
ur les doctrines qui, chaque jour, viennent justi-
les désordres les plus notoires, si ce n'est même les
s dévergondages. Pour les raisons déjà énoncées,
étranges théories, ou du moins la plupart d'entre
, suscitent une moindre indignation chez ceux qui
itulent les honnêtes gens ; on craint d'avoir à
rmer sa propre conduite et on trouve un refuge
mode dans le silence. Cependant elles mettent, plus
toutes autres, en péril la prospérité sociale, puis-
lles atteignent dans ses œuvres vives l'institution
liale, c'est-à-dire l'atelier indispensable où s'éla-
et se prépare la grande vie collective.

l'on excepte l'alcoolisme contre lequel une cam-
ne encore très insuffisante a été entreprise, il n'est

---

association révolutionnaire, la *Voix du Peuple*, ne
pas encore, et de temps à autres, plusieurs milliers
ches vont directement, sur tout le territoire, provo-
l'attention populaire et exciter les masses à la révolte
e « les galonnés ».
guerre déclarée au régime capitaliste et au patronat
pas moins ardente : on recommande le « sabotage ».
erait nécessaire, dit la *Voix du Peuple*, que l'outillage
éduit à la grève, c'est-à-dire au non fonctionnement...
ettre en grève et laisser en l'état normal les machines
outils est du temps perdu pour une lutte efficace. »
Quelques citations feront comprendre ce que doit être le
uge :
« ésir de grève dans l'alimentation ?... Quelques litres
role ou autre matière grasse et odorante répandus
sole du four... et renégats ou soldats peuvent venir
du pain... Ce pain sera immangeable, car les carreaux
oins pendant trois mois) garderont l'odeur de la ma-

aucun désordre de la vie privée, fût-il le plus abo
nable, qui n'ait aujourd'hui ses apologistes et ses th
riciens. Philosophes et poètes, romanciers et aute
dramatiques s'emploient avec entrain, non pas à ex
ser, mais bien plus à justifier, à légitimer, *à fonde*
raison et en droit les simples caprices ou les
étranges excès de la luxure. La complaisance que
met à célébrer les joies et les vertus des amant
droit de l'homme aux jouissances charnelles,
d'égale que celle avec laquelle on étale les conséquen
fâcheuses du célibat continent ou de la chasteté,
souffrances et les méfaits du mariage indissolubl
fécond.

Naguère, pour défendre le divorce, Diderot invoq
« la nature » et, après lui, George Sand et Victor H
se sont attachés, pendant un demi-siècle, à célé

---

tière et l'inculqueront au pain. Résultat : four inutilisabl
à démolir.

« Désir de grève dans la métallurgie ?... Du sable o
l'émeri dans les engrenages de ces machines qui, mons
fabuleux, marquent l'exploitation du prolétariat ; ce s
fera grincer ces machines encore plus fort que le patro
le contremaître, et le colosse de fer, le pondeur de tra
sera réduit à l'impuissance et les renégats aussi.

« Désir de grève parmi les limonadiers, garçons
chands de vin ?... Que le garçon serve double ratio
client et, à la fin du mois, le patron fera le total d
« bénéfices ».

« Que le sommelier, qui travaille à la cave, quan
l'appelle en haut, « oublie » quelques robinets ouverts
barriques pourront faire fonction d'arches de Noé.

« Je pourrais citer des exemples à l'infini. Cela n'est
utile.

« Ce qu'il faut, c'est nous pénétrer qu'on ne peut pas
révolutionnaire à demi ; on doit l'être complètement.

'amour, la passion, divinité suprême devant laquelle outes les lois morales et sociales doivent s'incliner. L'argument tiré de « la nature » nous semble aujourd'hui noins simple et moins probant que ne le pensaient les ncyclopédistes, et depuis que les Flaubert et les Zola nt dépouillé l'amour de ses parures romantiques, nous ne reconnaissons plus aussi volontiers les droits de la passion. Mais les théoriciens de l'immoralisme n'ont pas eu de peine à trouver d'autres positions, et d'innombrables « moralistes » et « psychologues » accommodent au goût du jour la défense des thèses chères à eurs concitoyens.

Au nom des droits sacrés de la personne humaine, le l'inaliénabilité de la liberté individuelle, du droit au bonheur, on proclame avec insistance que le mariage ndissoluble est une « cause de dégénérescence de l'espèce », une « institution génératrice de vice, de misère t de mort (1). »

« Le lien sexuel, dit M. Novicow (2), est contracté *uniquement* pour le bonheur des époux » et, M. Fournière, n des doctrinaires du néo-socialisme n'hésite pas à bérer des liens du mariage tous les époux que l'indissobilité empêcherait de « travailler à leur propre développement » (3).

Dans l'*Elargissement du divorce*, MM. Paul et Victor Margueritte écrivent :

« C'est parce que ce principe du droit moderne, proclamé par la Révolution : *La personne humaine est inaliénable* ; c'est parce que ce principe essentiel, expres-

---

(1) Naquet, *Religion, Propriété, Famille*, p. 244 et suiv. Paris, 1869.

(2) L'*Affranchissement de la Femme*. Paris, Alcan, 1903, p. 145.

(3) L'*idéalisme social* Paris Alcan 1898.

sion d'une morale nouvelle, est méconnu dans le m
riage et le divorce actuels, que nous voulons l'y intr
duire. L'esclavage est aboli, les vœux éternels sont i
terdits ; que le mariage malheureux ne soit pas u
condamnation à perpétuité, cesse de pouvoir être u
bagne !

« Union libre ? Non, puisque tant de gens n'y voie
encore que la satisfaction changeante de l'instinct, t
assouvissement d'égoïsme, et que la protection des e
fants n'y est pas légalisée ; mais mariage libre, tena
de son esprit de liberté même, avec la beauté de sa d
rée, sa valeur sociale (1). »

Dans une pétition déposée sur le bureau de la Cham
bre des Députés, le 18 octobre 1903, les deux publicist
demandent que le divorce soit désormais possible pa
consentement mutuel et qu'il soit également autori
au bout de trois ans, sur la demande d'un seul époux
lorsque la volonté de divorcer aura été exprimée tro
fois à une année d'intervalle. « En effet, le consent
ment mutuel est insuffisant. Il peut arriver que de deu
êtres liés ensemble, l'un par bassesse d'âme, vengeanc
cupidité, haine, veuille garder l'autre, poursuivr
l'exécution d'un contrat désormais privé de toute n
blesse, ravalé à on ne sait quoi de sordide, de despo
tique. Admettrons-nous qu'au vingtième siècle, alo
que la loi abolit l'esclavage, interdit les vœux éternels
une autre loi permette qu'un être reste asservi à u
être jusqu'à sa mort ou à celle de son bourreau ? »

Ainsi une logique implacable impose, paraît-il, l'éla
gissement du divorce, et les défenseurs du mariage e
de la famille auraient tort de se plaindre, puisqu'on leu
répondrait que ces deux institutions traversent un
crise très grave et que cet élargissement est précis

(1) L'*Élargissement du divorce*, p. 6.

ent le seul moyen d'en sauver les derniers débris. D'ailleurs ces raisons ne sont pas les seules que l'on isse alléguer ; aux intelligences plus réfléchies et us nobles, que ne persuade pas la théorie du droit au nheur, la Nora d'Ibsen offre des arguments plus sé-res, presque ascétiques :

« Notre maison, dit-elle, n'a pas été autre chose 'une salle de récréation. J'ai été poupée femme chez , comme j'avais été poupée enfant chez papa. Et nos fants à leur tour ont été mes poupées à moi. Je trou-is drôle quand tu jouais avec moi, comme ils trou-ient drôle quand je jouais avec eux. Voilà ce qu'a été tre maison, Forvald. Il me faut être seule pour me ıdre compte de moi-même et de tout ce qui m'entoure.

Helmer. — Ah, c'est révoltant ! Ainsi tu trahirais les voirs les plus sacrés !

Nora.— Que considères-tu comme mes devoirs les plus crés ?

Helmer. — Ai-je besoin de te le dire ? Ne sont-ce pas devoirs envers ton mari et tes enfants !

Nora. — J'en ai d'autres tout aussi sacrés.

Helmer. — Tu n'en a pas ! Quels seraient ces de-rs ?

Nora. — Mes devoirs envers moi-même.

Helmer. — Avant tout, tu es épouse et mère.

Nora. — Je ne crois plus à cela. Je crois qu'avant t, je suis un être humain au même titre que toi... au moins que je dois essayer de le devenir. Je sais ; la plupart des hommes te donneront raison, For-d, et que ces idées-là sont imprimées dans les livres, is je n'ai plus le moyen de songer à ce que disent les mmes et à ce qu'on imprime dans les livres. Il faut ; je me fasse moi-même des idées là dessus, et que saie de me rendre compte de tout. »

utant vaudrait supprimer totalement le mariage, et

c'est ce que propose M. Joseph Renaud qui consta
d'ores et déjà « la faillite du mariage désormais rempla
par l'union libre » (1).

A voir l'accueil souriant que l'opinion publique a r
servé à ces raisonnements, on peut juger combien
grave et profonde la désorganisation des intelligences
des mœurs dans notre pays. Messieurs Paul et Victor Ma
gueritte avaient eu soin de communiquer à toute la pres
le texte de leur pétition ; or, en dehors de quelques jou
naux religieux dont le zèle confessionnel est d'ailleu
plus notoire que la compétence sociale, aucun journ
important ne réfuta nettement les sophismes acc
mulés par les deux littérateurs ; au fumoir, de grav
messieurs, négociants enrichis ou professeurs décor
déclaraient à tout le plus que « la question mérit
d'être étudiée » et « qu'il n'était pas impossible qu'i
eût quelque chose à faire dans ce sens ». Peu de p
sonnes semblaient se douter que la société crouler
comme une vieille barque vermoulue le jour où
pareilles doctrines feraient partie intégrante de la m
talité française.

Quand l'opinion publique est si accueillante, on p
se permettre toutes les audaces et, comme il fallait
attendre, il s'est trouvé des publicistes pour penser q
le moment était venu de proposer aux simples
innovations morales et sociales encore plus révoluti
naires. M. Joseph Renaud a écrit au nom de ses am
« nous revendiquons, avec simplicité, le droit offi
à l'avortement » (2), lequel serait moins éloigné qu

(1) *La faillite du mariage et l'union future*, par Jos
Renaud.

(2) A l'automne 1906, un médecin, dont il est inutile

n'affecte de le croire, du droit officiel à l'infanticide. Bien avant lui, M. Paul Adam avait peint, il y a quelques années, dans un roman, le tableau de la Salente qu'il rêve ; « c'est l'état de nature tout crû et tout simple où la femme se donne librement à l'homme qui lui plaît, par cela seul qu'il lui plaît, tout de suite, sans autrement le connaître, à cause de sa moustache, de sa prestance, de son sourire ou de son regard, et l'État, complaisant pour ces couples d'une heure ou de moins encore, a ménagé des réduits propices partout et jusque dans les trains de chemins de fer ».

En cet état « de chiennerie pure », comme le dit avec une brutalité si juste l'éminent moraliste auquel j'emprunte ces lignes, M. George Fonsegrive, il est manifeste que les grands devoirs qu'imposent la transmission de la vie et l'éducation des enfants ne sauraient plus être acceptés des prophètes des « temps nouveaux ». Dans une longue préface d'un roman ordurier dont il vaut mieux ne pas citer le titre, un de ceux-ci expose avec cynisme que le mouvement de la civilisation moderne ayant eu pour effet d'assurer la maîtrise de l'homme sur les forces de la nature, il est temps de faire bénéficier enfin de ce progrès une des formes de l'activité humaine qui échappe encore au contrôle de la volonté ; aussi il est bon et salutaire que l'homme prenne toutes les dispositions qui lui plaisent pour arrêter la transmission de la vie.

Ces « précautions » sont encore un peu tracassières, et avec la crainte de « l'avarie », elles contribuent à

---

donner ici le nom, a fait paraître un ouvrage sous ce titre : *Le droit à l'avortement*. Des comptes rendus élogieux ont paru dans diverses revues et ont insisté sur le devoir qui nous incombe d'exercer toujours une critique sévère sur nos « préjugés ataviques ».

priver l'homme de « la plénitude » des plaisirs sensuels qu'il devrait goûter, mais on peut espérer que le progrès de la science permettra bientôt d'assurer cette émancipation. Chaque semaine, des journaux et des revues socialistes ou libres penseurs rappellent aux médecins combien il serait urgent que leur science connût enfin le moyen d'empêcher à volonté la fécondation ou de traiter efficacement la syphilis.

En attendant cet heureux jour, d'autres citoyens estiment qu'il importe de propager l'usage des moyens actuellement connus d'arrêter la transmission de la vie, et, pour rendre plus active une diffusion qui se faisait pourtant par d'innombrables brochures, M. Paul Robin a fondé en 1903, la *Ligue de la Régénération humaine*, qui doit renseigner les ignorants et les naïfs sur les pratiques malthusiennes et sur leur légitimité (1).

« Le point essentiel de la véritable émancipation de la femme, dit M. Robin, dans un appel qu'il adresse aux femmes, et par suite de toute la race, c'est à court terme le remplacement de l'humanité de hasard qui souffre partout aujourd'hui, par une population voulue, née et élevée dans de bonnes conditions. Les couples que l'amour a unis doivent savoir que, pour que leur

---

(1) Dans l'*Émancipateur* du 15 février 1904, à la suite d'un article intitulé *Libre maternité*, je relève l'information que voici : Ligue de la Régénération humaine (suit l'adresse qu'il vaut mieux ne pas donner ici). — Moyen d'éviter les grandes familles, brochures à 0 fr. 30.— Brochurettes à 5 centimes : Libre amour, libre maternité ; Population, prudence procréatrice ; Contre la nature ; Le néo-malthusianisme et la prochaine humanité ; L'éducation intégrale.— Feuillets de propagande à 60 centimes le cent. — *Régénération*, organe mensuel, 0 fr. 10 le numéro. Abonnement, 1 fr. 50 par an.

ssociation dure, il faut se garder d'en augmenter par égligence les inévitables soucis... Si vous avez déjà les enfants, vous pourrez les nourrir, les élever beaucoup mieux qu'en augmentant imprudemment leur nombre.

« Si vous n'en avez pas encore, choisissez sagement, our en avoir, le temps où votre conjoint et vous serez ans de bonnes conditions probables de santé, de bienre et de sécurité.

« Cela dépend absolument de vous ; vous êtes absolunent maîtresses de votre destinée. Il ne faut pas que ous ignoriez, ni vous, ni vos compagnes de souffrances, ue la science vous a émancipées de l'épouvantable atalité d'être mère contre votre volonté ! »

Cette propagande est approuvée et encouragée par ne masse immense d'hommes de toutes conditions. u mois de mars 1904, le journal l'*Action* relatait l'iniative de son « éminent ami Paul Robin, qui eut le érite de recevoir les injures de toute la cléricaille, ors qu'il était directeur de l'orphelinat de Cempuis, ù il sut montrer ses qualités de novateur hardi et uissant » et il ajoutait simplement, après avoir reproit les lignes que je viens de lui emprunter : « la begne est ardue, mais l'œuvre est généreuse et la tentare mérite d'être signalée ».

Le rédacteur de l'*Action* a tort de penser que la sogne est ardue ; elle l'est incontestablement beaucup moins qu'il ne le dit, et c'est un fait avéré que usieurs syndicats ouvriers en France, qui ne font uilleurs que divulguer parmi leurs membres les reettes depuis longtemps pratiquées par la bourgeoisie, achent une grande importance à la diffusion de ces octrines malthusiennes, pour l'élévation du taux des saires et l'amélioration de la condition des ouvriers. L'*Émancipateur*, « journal syndicaliste bi-mensuel,

organe de la Fédération nationale des travailleurs réuni de la marine de l'État », dans son numéro du 15 février 1904, était heureux de signaler avec éloges « le beau discours de la citoyenne Nelly Roussel » sur la liberté de la maternité, et le rédacteur terminait son article par cette phrase concise : « Aux camarades et compagnes intéressées de lire, de méditer et surtout *d'agir* (1)

(1) Voici un passage de ce discours où la citoyenne Roussel voulut « parler simplement, *en femme*, à des citoyennes ses sœurs » : « En dehors de toutes considérations économiques et philosophiques, nous avons d'autres raisons nous femmes, de ne point accepter le terrible fardeau d'une fécondité sans limites. L'ouvrier mal payé refuse son travail le droit de grève n'est plus contesté aujourd'hui. Eh bien ne sommes-nous pas, nous les femmes, nous les mères nous qui, de notre chair meurtrie, pétrissons toutes les vies humaines, sans jamais obtenir en échange autre chose qu'une dédaigneuse indifférence, ne sommes-nous pas les plus mal payés de tous les travailleurs ?... et quelle grève serait plus légitime que la nôtre ?

« Aux religions infâmes qui nous disent : « Tu enfanteras dans la douleur, sans trêve, sans repos, sans gloire ! L'amour profane est une souillure, et il faut tes souffrances de mère pour châtier ton crime d'amante ! » et à la société féroce qui nous crie : « Fais ta besogne, ô femme, il me faut des soldats, il me faut des esclaves, il me faut des hommes à manger ! »... à nos oppresseurs éternels, à tous les préjugés dogmes et conventions, à toutes les fausses morales, à tout les doctrines de contrainte et de servitude, à tout ce qui nous écrase, nous insulte et nous torture, nous répondrons par un cri de guerre !... et nous nous dresserons, indignées frémissantes, en face de tous ceux qui osent nous parler travail sans salaire et de devoirs sans droits.

« Nous sommes lasses de donner notre vie goutte à goutte nous sommes lasses de porter en nos flancs douloureux des fils qui, plus tard, apprennent à nous mépriser ou des fille

Ainsi, de tous côtés, par le roman comme au théâtre, r les revues et les journaux comme par les brochures les conférences, la propagande des doctrines immo- es se poursuit et se développe, exaltant les droits de passion et de la luxure (1).

---

tinées à la même vie de sacrifice et d'humiliation ! Trop gtemps, l'humanité, notre œuvre, a bafoué et renié son eur : l'auteur exaspéré abandonne son œuvre : l'Arbre Vie refuse des fruits à ses bourreaux !

Allons toutes, ô sœurs, allons sans hésiter vers ceux qui is apportent aujourd'hui la grande doctrine libératrice, doctrine d'affranchissement de la chair, qui nous rendra itresses de nos destinées ! Là n'est pas seulement *la gesse*, c'est *la Révolte* qui nous y conduit. » (*L'Emanci- eur, loc. cit.*)

On n'imagine pas la multiplicité des détails que l'on rrait fournir sur cette propagande des doctrines néo- lthusiennes poursuivie *avec le concours des syndicats vriers.* (Cf. *L'ouvrier syndiqué*, 15 mars 1906, 1er sep- ibre 1906, 1er novembre 1906.) A Brest, au cours d'une quisition faite naguère à la Bourse du travail, on décou- des objets ayant pour but de fournir les moyens pratiques faciliter la diminution des naissances, et, en pleine nion publique, un des meneurs, ouvrier de l'arsenal, ésita pas à affirmer que ces objets se vendaient dans la rse du travail. (*Journal des Débats* du 2 juin 1906.)

1) Par respect pour le lecteur, j'omets de relater ici cer- es doctrines relatives au vice contre nature. On sait qu'il te aujourd'hui toute une école de littérateurs réputés s'attache au récit des sensations inconnues du vulgaire : Il ait que ces actes cessent d'être immoraux pour les artistes qués du sceau divin, qui ont su se débarrasser des préjugés.

ans un autre ordre d'idées, il y aurait lieu de rapporter si les doctrines sur le suicide libérateur. Aux yeux de Carlyle, le suicide n'était pas seulement un moyen d'éviter e nal, il était encore une source d'inspirations bienfai-

Je n'ignore pas qu'à la lecture de ces pages, p
d'une personne me reprochera de pousser au noir
tableau de l'immoralité, de généraliser abusivement
méfaits qui sont exceptionnels, en ajoutant qu'il n'
pas légitime de ranger dans le même compartiment
divorce et l'avortement, le malthusianisme et le vice
Sodome.

On allèguera pour le prouver que maintes pers
nes qui se déclarent partisans du divorce réprouv
au contraire avec indignation telles autres doctri
abominables qui viennent d'être rapportées. Mais
peut répliquer par deux observations sur lesquel
doit être appelée l'attention loyale des hommes q
préoccupe l'avenir de notre race et de notre société.

D'une part, si l'on veut y regarder de près, on
pourra manquer de voir que ces doctrines abominab
que l'on repousse sont sœurs des autres doctrines q
l'on admet ; elles ont les mêmes auteurs, elles s'
mentent aux mêmes sources et le temps est proc
quoiqu'on en ait, où le mouvement social, bouscul
les dernières barrières du pharisaïsme ou des acc
tumances ataviques, contraindra tous les esprits
pensent à les condamner ou à les admettre tou
ensemble. De cette prémisse que le respect de
liberté individuelle forme la base de notre droit publ
on a tiré cette conclusion que l'indissolubilité

---

santes, grandioses et saintes. « L'éternelle négation av
dit : « Regarde, misérable bipède, tu es orphelin, pr
crit et l'univers est à moi ; à moi le mal. » A quoi tout m
moi répondit : « Je ne suis pas tien, je suis libre (par
facilité que j'ai de me suicider) et pour toujours je
hais ! » C'est de cette heure que j'incline à dater ma nouve
naissance spirituelle, mon baptême de feu ; c'est alors pe
être que je commençais à être un homme. »

riage ne pouvait plus être acceptée, qu'elle imposait l'homme une sujétion intolérable, « spécialement ns un ordre de choses où l'obligation de faire ou de pas faire peut devenir non seulement oppressive, ais encore répugnante et immorale » (1); sur cette nnée, on a établi le divorce pour motifs déterminés judiciairement reconnus. On s'était vanté d'entre-iller seulement la porte de sortie, mais l'événement lémontré qu'une force irrésistible était capable de la usser davantage et même de l'ouvrir toute grande.

Jn des hommes dont la loyauté égale la vigueur ellectuelle, M. G. Deherme, témoin peu suspect en la tière, écrivait il y a trois ans : « Présentement, is sommes dans l'impossibilité de remonter le cou-it qui nous entraîne. Ayant établi le divorce, nous mes dans l'obligation de l'élargir. Et l'élargissant ourd'hui jusqu'au divorce par consentement mutuel, is devrons l'élargir demain jusqu'au divorce par la onté d'un seul, et après jusqu'à l'union libre. C'est il ! (2) »

es courageuses paroles sont parfaitement justes, is il faut les compléter en reconnaissant que l'union e n'est pas, tant s'en faut, le seul aboutissement de maximes, et les autres désordres moraux que nous ns signalés cheminent aux côtés de l'union libre. même prémisse dont on a tiré la légitimité du ivorce peut aussi bien servir d'appui aux protago-ies de l'avortement, du vice de Sodome ou de hiennerie pure. N'est-ce pas une atteinte intolérable liberté que d'empêcher une femme de s'unir pour si peu de temps qu'elle le veut au mâle qu'elle le, et une femme enceinte n'est-elle pas également

) Naquet. *Journal Officiel*, 22 juin 1876, p. 4400.
) *La Coopération des Idées*, 1er mai 1904, p. 386.

fondée à déclarer que sa liberté est supprimée dès qu'on l'oblige à partager son sang et sa chair, parf au prix de sa vie même, avec le petit être encore soupçonné des autres, qui s'agite dans son sein ?

J'adjure le lecteur de réfléchir longuement sur graves pensées ; s'il consent à le faire, *avec la loya d'une méthode impitoyable*, il sera bien obligé reconnaître que ce qui manque encore à l'opini publique pour franchir les étapes, c'est l'entraîneme Mais cette lacune ne peut manquer d'être bientôt co blée, car les entraîneurs ne font pas défaut. D'ailleu il n'est pas au pouvoir de l'homme de professer u doctrine et d'empêcher en même temps l'apparit progressive des conséquences qu'elle doit logiqueme engendrer. Que chacun sonde ses reins et scrute s intelligence ! Les jeunes générations ne sont pas d'h meur à reculer devant les conséquences les plus trêmes des doctrines que nous avons eu l'imprude de leur vanter.

D'autre part, et en second lieu, lorsqu'il y a trente a M. Naquet et M. Alexandre Dumas fils commencèr en faveur du divorce leur vigoureuse campagne, annoncèrent, et ils croyaient eux-mêmes, que ce mo légal de rupture du mariage resterait exceptionnel, leurs adversaires pensaient du moins que certains r lieux, attachés aux croyances religieuses, refuserai toujours de se servir des facilités nouvelles que la loi cc cédait. Vingt-trois années se sont écoulées depuis que législation du divorce a été promulguée, et on a vu pl haut avec quelle rapidité l'institution s'est acclima dans les mœurs. La rupture légale de l'union conjug a cessé de paraître un fait anormal ou exceptionnel, mode de dissolution du mariage, à force d'être légal, devenu régulier, si bien que les milieux qui, il y a qu ques années encore, se tenaient sur la réserve à l'égal

es divorcés en sont venus à penser que cette attitude ait entachée d'une pudibonderie surannée et l'ont bandonnée. Or il est inutile de se leurrer soi-même ; n semblable travail d'acclimatation se poursuit sous os yeux à l'égard des autres désordres moraux qui ennent d'être signalés, et pour ne prendre que deux xemples, je ne crois pas qu'aucun éducateur en contact vec les jeunes gens de vingt ou vingt-cinq ans conteste ue, depuis quelques années, les méfaits d'avortement de vice contre nature ne se soient beaucoup multipliés. Ces méfaits n'excitent plus chez un grand ombre qu'une répugnance très atténuée, et l'amplitude e cette atténuation dépasse tout ce que l'on pouvait gurer ; tel vice, que des jeunes gens n'eussent autrefois osé avouer entre eux, fait maintenant l'objet de conersations fréquentes.

Ainsi, la raison atteste que cette extension est logique nécessaire, tandis que l'observation méthodique des its démontre que les mœurs et l'opinion acceptent tte extension : « La démocratie bourgeoise, écrit dans *Action* le compagnon Malato, marche, c'est incontestable, à l'élargissement du mariage, à l'élargissement du vorce, et à une foule d'autres élargissements, sauf à lui des antimilitaristes ! Mais il existe dans le cadre ême — se disloquant davantage chaque jour — de la ciété bourgeoise, le noyau grossissant d'une société uvelle dans laquelle purement et simplement on se ssera du mariage.

« La liberté, alors ? Ma foi, oui, toute la liberté. Liberté s'aimer et de se le prouver, sans aller en demander permission à autrui. Liberté de vivre ensemble, si les ractères se conviennent. Liberté de se séparer, si l'on peut se supporter.

« Que Tartuffe en prenne son parti. Les tendances humaines sont dans cette direction et cela sera. »

. Indubitablement, on tend à restaurer dans la condu
des hommes, comme dans leurs doctrines, les princi
du paganisme, et M. Brunetière a signalé avec rai
les symptômes de cette « Renaissance du paganism
dans la morale contemporaine. A l'envi, « on prê
l'épanouissement de toutes nos puissances... on décou
du divin dans tous nos vices.... on innocente, on g
rifie, sous le nom de nature, tout ce qu'il y a de nat
en nous, oubliant le mot de saint Augustin : *viti
hominis, natura pecoris ;* or cette divinisation
énergies de la nature, y compris les passions les p
grossières de l'homme, qu'est-elle autre chose sinon
retour aux pires doctrines du paganisme décaden
l'abandon des conquêtes morales faites depuis dix-n
siècles au prix des plus rudes efforts ? (1) »

Encore une fois — et il est indispensable de le répé
à satiété, pour éviter toute méprise — on n'a po
l'intention de nier qu'à côté des grands désordres mora
qui viennent d'être signalés, il n'y ait dans notre pa
et en très grand nombre, des exemples admirables
vertu, de chasteté, de fidélité conjugale, de dévouem
et d'abnégation, et on ne dira jamais assez qu'il exi
encore chez nous une phalange nombreuse de pères
famille qui, en dépit des traverses de la vie, acco
plissent virilement leur tâche quotidienne, pour sub
nir par le travail aux besoins de leurs enfants ; d'épou
et de mères qui acceptent courageusement les lour
charges de la maternité et de l'aménagement intéri
d'un foyer où la pénurie des ressources impose à c
cun un perpétuel contrôle de ses désirs ; de jeunes g
enfin qui, malgré les excitations de l'atelier ou les t
tations que multiplie une belle fortune, résistent à l'
traînement commun, parce qu'ils savent que la loi r

(1) Conférence prononcée le 10 juin 1903.

lle défend d'y céder et que le service d'une telle sou-
eraine mérite toutes les luttes et toutes les disciplines.
e le sais, et je sais aussi que ces beautés morales ne
nt le monopole d'aucun milieu social, d'aucune
oyance religieuse ou philosophique. En dépit de la
ise morale que traverse actuellement l'humanité,
lle-ci s'élèvera dans un avenir qui n'est pas très éloi-
né à une vertu plus haute, à une vie plus pure et
us consciente et, pour cette raison, les sociétés dans
squelles nous avons le bonheur de vivre méritent les
mpathies ardentes de toutes les âmes éprises d'idéal.
uis la question visée au présent chapitre est tout
tre. Il s'agit de savoir si, à notre époque, il n'y a pas
e masse immense d'individus qui en sont venus à
nsidérer comme licites et légitimes les pires actes
moraux, et si surtout il n'y a pas, derrière ce contin-
gnt, une masse bien autrement nombreuse encore,
ont la veulerie morale et le demi-dévergondage sont
complices plus ou moins conscients des excès des
tres et dont, en tout cas, les défaillances morales
rent déjà une gravité certaine que le pharisaïsme
d nos mœurs et le mensonge de nos conventions
ciales voilent seuls à nos yeux. A cette question ainsi
dimitée, il ne paraît pas qu'on puisse donner plusieurs
ponses contradictoires, et il est même certain que la
lé timité de la réponse affirmative n'est que trop sura-
bondamment et trop clairement démontrée.

II

près ce long exposé, il serait superflu de prouver
q les différentes formes du mal moral, qui ont été
si nalées, nuisent au bien social, au progrès de la col-

lectivité, et constituent un péril dont la gravité est pr portionnée à leur développement. Une nation est sain forte et prospère, lorsque les membres qui la composc ont un corps robuste et vigoureux, une intelligen éclairée, formée à raisonner avec méthode et précisio une volonté vaillante, capable à la fois d'initiati hardie et de persévérance tenace ; lorsque les dive compartiments de l'activité sociale, l'agriculture et commerce, l'industrie et la politique, le service de religion et celui des cultures intellectuelles, recrute sans difficulté un personnel bien formé et apte répondre adéquatement aux exigences de la professi et du milieu. Or, il n'est que trop évident que l déchéances morales signalées rendent impossible réalisation de ces conditions, et il serait facile d'én mérer leurs pernicieuses répercussions sur les dive éléments de la prospérité d'un peuple. Laissant de cô les répercussions d'ordre physiologique sur lesquell on peut se renseigner, soit en visitant les salles d asiles d'aliénés ou des hôpitaux pour tuberculeux, so en parcourant les innombrables rapports dans lesque les médecins signalent les ravages causés dans la san publique par l'alcoolisme et la luxure, soit enfin, et pl simplement, en écoutant le récit des mères qui pleure un fils enlevé par la débauche (1), on se bornera ici

(1) Combien il serait à souhaiter que les relations, tant apparentes et manifestes, tantôt subtiles et mystérieus qui existent entre le respect de la loi morale et la conserv tion ou le développement de la santé physique fussent mie connues. *Les Annales antialcooliques*, que dirige avec auta de talent que de désintéressement le savant docteur Legrai ont publié l'année dernière une étude fort curieuse sur l'i fluence de l'alcoolisme sur les accidents du travail. L'aute prend tous les accidents du travail d'une année et les répar

)peler sommairement les répercussions spécifique-
nt *sociales* de ces infirmités sur le travail et la
hesse, la famille, la religion et les pouvoirs publics.
)n sait depuis longtemps qu'une des principales rai-
ıs qui empêchent l'industrie et le commerce français
lutter, comme ils le devraient, contre la concurrence
angère se trouve dans les désordres et l'apathie
ïste d'un trop grand nombre de fils de famille qui,
lieu de s'élancer du terme de l'étape franchie par
r père à la conquête de débouchés nouveaux, pré-
ent les divertissements d'une vie licencieuse ou la
écure d'une fonction administrative, d'une carrière
érale, sans effort et sans responsabilité (1). De même

---

vant les jours de la semaine. Du vendredi au samedi, les
ues augmentent tout d'un coup d'un tiers ; ils se main-
ment au même niveau le lundi, puis décroissent durant
autres jours de la semaine. Ainsi la journée du mercredi
fournit que 1.432 accidents, alors que celle du samedi en
pte 1.876 et celle du lundi 1.997. Aussi certaines com-
nies d'assurances conviennent-elles d'accorder une réduc-
ı sur la prime aux « abstinents ». De même, tous ceux
se sont occupés de la réformation morale des jeunes dé-
ıs ou de l'enfance abandonnée ou coupable attestent que
progrès moraux de leurs pupilles entraînent toujours un
oissement de la vigueur physique.

) Qui pourrait nier la signification et l'importance des
fres suivants, qui concernent le commerce extérieur
paré de la France et de l'Allemagne ?

	France.	*Allemagne.*
n 1881.....fr.	8.424.000.000	7.332.000.000
n 1905.....	9.435.000.000	15.209.000.000
	Augmentation.	
n 1905..... ...	1.011.000.000	7.877.000.000

insi, tandis que nous avons augmenté notre commerce

quels dommages ne causent pas à notre agriculture
propriétaires ruraux oisifs et inutiles, qui, au lieu
promouvoir le progrès agricole dans leur région,
savent, avec le revenu des coupons ou des ferma
qu'ils touchent, qu'entretenir des meutes et des éq
pages de luxe ou traîner leur ennui sur la Côte d'A
et à travers les mondanités de la capitale ? Qui d
combien les abus de la richesse, les gaspillages d'arg
qui se multiplient chaque jour dans les grandes vill
attisent les colères populaires et, plus que tous
pamphlets révolutionnaires, suscitent les violen
prolétariennes ? A côté de ce méfait positif que de bi
on omet de faire ! Des œuvres de culture et d'éducati
démocratiques, dont le développement serait indisp
sable au progrès de la collectivité, périclitent faute
ressources.

De même, il n'est pas nécessaire de chercher lo
temps les raisons qui retardent en France le progrès
nécessaire du mouvement syndical pacifique, des gr
pements professionnels organiques et stables : l'iv
gnerie (1), la débauche, la veulerie morale sont là
collaborent avec l'insuffisante formation économiq
pour détourner les ouvriers du petit sacrifice pécunia

---

extérieur de 1 milliard 11 millions, les Allemands penda
la même période ont augmenté leur propre commerce
7 milliards 877 millions de francs, c'est-à-dire plus de s
fois plus que nous.

Au total nous avons accru nos affaires commerciales
1/8 de leur chiffre total de 1881, tandis que les Allema
ont plus que doublé les leurs.

(1) Le docteur Legrain, qui a maintes fois tracé
tableau des ruines sociales qui sont l'effet de l'alcoolis
évalue à 17 milliards la perte infligée à la fortune publi
française par l'intempérance alcoolique. (*Coopération*
Idées, mars 1906).

de la discipline persévérante qu'impose la marche
n *véritable* syndicat.
Chaque année, la licence des mœurs rend physique-
nt ou économiquement inutilisables des milliers de
nes gens des deux sexes dont la société était en droit
spérer la contribution au grand labeur collectif, et,
ndant qu'elle poursuit son œuvre néfaste, le triple
sordre de la chasse aux dots, du divorce et du mal-
isianisme désorganise la famille et prive la race
s indispensables ateliers où doit s'élaborer la généra-
n future. « La France s'en va faute d'enfants, dé-
re avec angoisse M. Ferdinand Buisson, et la natalité
ninue à mesure qu'augmente l'aisance. Continuons
si, et dans dix ans, le nombre des conscrits alle-
nds sera juste le double de celui des nôtres : les
nbres étaient égaux en 1860. Y a-t-il un remède ?
n'y en pas, c'est la fin, et de toutes la plus hon-
se, car c'est la fin par égoïsme, par indignité de
re (1). »
le même, le mélange astucieux des intérêts matériels
politiques et des intérêts religieux a causé à la reli-
gi un dommage considérable et, par là, privé la
so été du concours moralisateur si actif que doit four-
ni une institution religieuse sainement organisée.
Derière l'autel on a défendu le trône, et à l'abri du
M tère de la Sainte Trinité plusieurs ont voulu mettre
en sûreté leurs coffres-forts et les intérêts de leur
gr ipe : il se peut que cette tactique ait servi la cause
d'u certain nombre d'individus ou de certains clans

(1) *Morale sociale*, leçons professées au collège libre
de Sciences sociales. Paris, Alcan, 1899. — On connaît
la hrase de Guillaume II à notre adresse : « Peut-on
craindre un peuple qui n'a plus la force d'avoir des en-
fants ? »

fermés ; en tout cas, le préjudice infligé à la natio été considérable. Qui dira aussi combien l'empres ment à dénoncer ses frères et à accueillir les dénon tions, la surenchère méprisable dans la soumiss obséquieuse ou la crédulité la plus dénuée de critiq indignes parodies de la foi traditionnelle et de la fili obéissance qui convient aux enfants de la Lumiè nuisent au crédit de la doctrine chrétienne (1) ?

D'autre part, il est impossible de ne pas reconna avec M. Faguet que « l'anticléricalisme a fait beauc de mal à la France et qu'il continuera à lui en faire qui est difficilement calculable ».

Enfin, il est inutile d'insister sur la malfaisance diverses maladies morales qui affectent notre vie blique et nos institutions politiques : le fonction risme et l'exploitation du pouvoir, l'oubli des devo civiques les plus élémentaires, les passions qui accr sent les divisions entre les esprits, toutes ces infirm morales et d'autres encore compromettent gravem le bon fonctionnement des services collectifs de nation.

---

(1) Que de mélancolie dans ces quelques lignes adres par un correspondant au directeur de *Demain* : « Il eu et il y a encore, Dieu merci, dans le personnel des cultés de théologie, des savants sincères et fidèles à la thode. Mais la guerre qu'on leur fait tantôt sourde, ta ouverte, lasse les vocations. Ils disparaîtront. Les prê qui étudieront, dans vingt ans, seront des entomologiste des mathématiciens ; ils feront n'importe quoi, con avant 1870 : tout excepté la science religieuse. J'en ai co un, mort depuis longtemps, qui cherchait le mouven perpétuel : ce n'était pas un sot, il s'en fallait ! » (*Dem* 7 septembre 1906.) — Cf. aussi *Demain*, 16 novembre 1 sur l'étrange révocation de M. l'abbé Calvet, professe l'Institut catholique de Toulouse.

insi, pendant qu'on vante le droit de l'individu au heur, le caractère inamissible de sa liberté, le droit r chacun de vivre sa propre vie, un universel esprit discipline, d'anarchie et de révolte se répand dans semble du corps social et en trouble tous les anes. La collectivité souffre, mais cette souffrance neut plus les individus cantonnés dans leur égoïsme à certaines heures, le nombre des mauvais citoyens ait si grand qu'il semble que l'édifice social tout ier chancelle sur sa base.

'outefois, j'oserais dire que ce ne sont pas les heures trouble civique qui sont les plus dangereuses, ni les s excès du dévergondage des mœurs qui sont les s nuisibles. Si nous leur attribuons une importance ils n'ont pas dans la réalité, c'est d'abord à cause notre inexpérience, c'est surtout par crainte d'être igés de chercher dans notre propre conduite la véri- le cause des maladies sociales. En matière d'hygiène, médecins considèrent que ce qui est vraiment grave, n'est pas qu'il existe quelques milliers de tubercu- x à la troisième période qui vont mourir dans lques semaines, ou quelques centaines de malades ints de la fièvre typhoïde qui sont en grand danger mort : ce qui est vraiment grave, c'est de savoir il existe une multitude immense de personnes dont santé est fragile ou anémiée, dont la profession est alubre, dont les mœurs irrégulières diminuent la ueur ou qui vivent dans des conditions malsaines nourriture et de logement. Ces personnes, toujours état de réceptivité, cheminent au bord de l'abîme, osées à y tomber elles-mêmes et à y entraîner leurs cendants ; là est le vrai danger, le vrai péril phy- ogique. Ainsi en est-il en matière sociale : les indi- us qui tombent au dernier degré de la déchéance rale et de la dégradation sont très vite éliminés.

Comme ils n'ont d'ordinaire que très peu ou point descendants, l'espèce s'en éteindrait vite, s'il n'y av à côté d'eux que des individus jouissant effectiveme d'une bonne santé morale. Il s'en faut de beauco qu'il en soit ainsi ; le nombre est immense des débil des anémiés, et pour cette raison les maladies mora dont souffre la France contemporaine présentent u très réelle gravité sociale.

Paysans et ouvriers urbains, bourgeois et aris crates, nous nous croyons d'honnêtes gens en dépit la licence de nos mœurs durant notre jeunesse, dépit de nos unions libres, de nos divorces et de pratiques malthusiennes, en dépit de notre ardeu rechercher les grosses dots et de notre vie frivole oisive ; sachons du moins — sans qu'on veuille icid cune manière ni scruter les consciences, ni juger conduites — qu'au point de vue social, c'est no action malfaisante qui compromet le plus gravemen prospérité de la race et l'avenir de ce pays. L'hypo sie nous cache notre responsabilité, et la tradition vique, la naturelle retenue de notre milieu, les gences professionnelles nous inclinent à croire qu'il un abîme entre les pratiques que nous nous permett et les désordres que nous condamnons (1). Mais

(1) Combien il serait à souhaiter qu'un moraliste, capa d'analyses rigoureuses, vint percer à jour les conventi mensongères sur lesquelles les honnêtes gens échafau trop souvent leur vie morale. Comment ne voit-on pas le droit au divorce implique le droit à l'union la plus f tive, que le malthusianisme postule le droit à l'avorte et au vice contre nature, que le droit pour les riches à la indéfinitivement oisive et jouisseuse suppose le droit à la lence et ainsi de suite ! On ne le voit pas ou, du moins se comporte comme si on le ne voyait pas, la clairvoy

ns-y garde, la logique des doctrines et la marche pro-
essive des faits nous interdisent les illusions. Quoi
e nous en ayons, les actes que nous tolérons et ceux
e nous proscrivons sont de même ordre ; il existe
re eux une différence de degré, qui assurément n'est
s négligeable, mais qui n'empêche pas qu'il y ait au
d identité de nature. Ils ont même origine : la lâcheté,
goïsme anarchique et antisocial. Si nous en doutons,
ous suffit de regarder les faits : la vie quotidienne
nous atteste-t-elle pas que c'est dans nos rangs que
recrutent les victimes de la dépravation et de l'im-
ralisme. Pour tomber si bas, elles n'ont pas eu besoin
changer de doctrine, il leur a suffi de glisser insen-
lement !...

---

fait pas défaut mais on préfère la pénombre des illusions
ni-conscientes.

DEUXIÈME PARTIE

LES CAUSES DE LA CRISE MORALE

CHAPITRE V

La méprise des « enfants de l'esprit nouveau ».

La connaissance d'une maladie sociale est toujours incomplète tant qu'on n'en a pas déterminé les causes, tant qu'on n'a pas analysé les conditions physiologiques qui en ont favorisé le développement.

Puisque les infirmités de la vie morale des individus sont si multipliées et causent à la collectivité un dommage grave, il faut se demander comment il arrive que tant d'hommes, à notre époque, défaillent dans l'accomplissement de leurs devoirs. Pourquoi y a-t-il un tel défaut d'équilibre si inquiétant entre leur *capacité morale* et les *besoins de la vie sociale* ? Pourquoi, au milieu des admirables et universels progrès dont notre époque a été l'artisan et le bénéficiaire, y a-t-il un organe essentiel de la grande machine, *et un seul*, la valeur morale de l'individu, qui n'a point progressé, et qui même, selon toute vraisemblance, fonctionne moins bien qu'auparavant ?

Parfois on croit répondre à cette question, en signa-

lant l'attrait spécial de séduction que possède le mal, e
on ajoute que cet attrait est inévitablement plus fo
que celui du bien. L'explication est inadéquate ; si el
était admissible, il y a longtemps que l'humanité sera
tombée au dernier degré de la déchéance. Pour résist
à l'attrait du mal, il existe en nous-mêmes une for
motrice qui nous pousse à engager la lutte, et l
hommes réfléchis sont unanimes à constater que no
ne tirons pas suffisamment parti de cette force. Sa
doute, il serait vain d'espérer que tous les membres
la société devinssent un jour des héros. Encore est-il q
nous sentons que nous *pourrions* être, que nous *devrio*
être meilleurs que nous ne sommes. D'où vient do
que notre énergie morale est si lamentablement dé
citaire ?

Pour répondre à cette question, il faut étudier succe
sivement l'attitude qu'ont prise vis-à-vis de la
morale les deux grands groupements qui, depuis ce
cinquante ans, se disputent les suffrages des intel
gences. A prendre les choses en gros, il apparaît qu
pendant cette période d'un siècle et demi, les homm
se sont répartis en deux masses opposées, que, fau
d'expression meilleure, j'appellerai le groupement d
enfants de l'esprit nouveau et le groupement d
enfants de la tradition. Dans chacun des groupes,
répète à satiété que c'est « l'autre » qui est seul respo
sable de tout le mal. Ces affirmations contradictoi
n'ont rien d'inattendu. Il incombe à l'observati
méthodique de les soumettre à un examen critique, c
fera peut-être apparaître que la responsabilité
partagée.

I

vouloir condenser en une brève formule l'esprit
ie doctrine qui s'est développée au cours d'une
ue période d'années, on s'expose au double reproche
ertitude et d'injustice. Beaucoup d'ouvriers appor-
leur pierre à l'édifice sans se rendre compte de
hysionomie de l'ensemble ; beaucoup d'écrivains
ient surpris des conséquences lointaines de leurs
ries sociales et morales. Toutefois, si l'on embrasse
même regard la masse immense des écrits et des
ines des protagonistes de l'esprit nouveau, depuis
ncyclopédistes et la Révolution française jusqu'aux
ésentants les plus qualifiés du laïcisme contempo-
il semble que la doctrine et l'attitude de ces
nes au regard de la loi morale peut être résumée
ette formule : dans une société *bien organisée,*
à-dire *conforme à la nature et à la science*, fidèle
servir de tous les éléments *naturels* et de toutes
quisitions du *progrès* matériel et intellectuel, on
et on doit n'attacher qu'une importance très
daire et même vraisemblablement nulle, aux
pts anciens de *devoir*, de *loi morale*, d'*obligation*
le; ces concepts devront disparaître dans un ave-
ochain, et le jeu naturel des autres facteurs *extra-*
ux, biologiques, économiques, politiques, psycho-
ies, suffira à procurer *spontanément* l'accomplis-
t des actes utiles à la collectivité et au bien
al. Suivant les circonstances et les tempéraments
ctuels, suivant que l'auteur s'est plus ou moins
rassé des « préjugés » traditionnels ou que son
se plus méthodique lui a mieux permis de des-
en soi-même et de se connaître, la doctrine est

plus ou moins précise, et la négation de la loi mora
en tant qu'objet de conscience *séparé* et *distinct*,
plus ou moins formelle. Cependant, au fond, à trav
les prétéritions, les hésitations ou les négations, le pr
cipe demeure constant : on estime que les notions
l'éthique sont des notions périmées, qui n'ont plus
rôle directeur à exercer dans l'économie de la condui

La disparition de ces notions apparaît à la fois com
une précieuse simplification doctrinale et un inapp
ciable bienfait pratique, puisque, du même coup, on
débarrasse du bagage encombrant des concepts mé
physiques qu'elles traînaient derrière elles et sur l
quels les hommes n'avaient jamais réussi à se met
d'accord.

Qu'on ne croie pas qu'aux yeux des adeptes
l'esprit nouveau, cette négation expresse ou virtu
des principes moraux, signifie que l'homme peut
livrer à son aise aux actes réputés jusqu'ici immora
On serait très injuste si on imputait une conclus
aussi folle à des hommes qui ont, au contraire,
conviction que les actes immoraux et nuisibles au h
social vont devenir de plus en plus rares : plus
jamais, suivant eux, « la vertu sera à l'ordre du jou
et plus que jamais on s'emploiera à procurer une bo
éducation morale aux enfants et aux adolescents

---

(1) On omet à dessein de viser ici les joyeux compagn
qui, tout heureux d'avoir affirmé que la loi morale n'ex
pas, en concluaient que l'homme n'avait plus qu'à s'amus
plus possible et par tous les moyens possibles. Toute doct
est exposée aux déviations et aux « exploitations » les u
fâcheuses, et la doctrine des enfants de la tradition n'
pas non plus été exempte. En réalité, ces « exploitants » n
rattachent à aucun groupement, le dévergondage de leu
les empêche de penser et de s'intéresser à aucune doctri

s (et c'est la différence capitale du concept nou-
u), *ce sera désormais le régime rationnel des*
étés humaines qui mettra chaque individu dans
aturelle disposition à se conduire normalement ;
ulture *exclusivement intellectuelle* de l'homme
ira à arrêter les caprices et à combattre les igno-
es qui sont seuls capables de compromettre
rmonie foncière des tendances individuelles et
besoins collectifs. Ainsi l'humanité réalise un
ble et immense gain : désormais elle obtiendra
ntanément, et au milieu des allégresses de l'affran-
sement, une conformité à ses propres besoins
ours plus grande et tendant à la perfection, alors
naguère, « les sombres doctrines » ne procuraient,
la contrainte interne ou externe, qu'une colla-
ation médiocre au développement de l'humanité.
ant les âges anciens, il y avait eu opposition entre
tendances innées de l'homme et les conditions exté-
res au milieu desquelles son activité se manifestait,
et antagonisme avait engendré toutes sortes de
ux dont on avait par méprise rendu l'homme
onsable. Cette méprise avait été bienfaisante et
essaire, puisqu'elle avait amené la promulgation
ne catégorie spéciale de préceptes, appelés moraux,
e auxquels on avait pu dresser « le gorille ». Mais
ure est venue où l'humanité doit s'élever à un
le supérieur ; l'antagonisme séculaire va prendre
et l'homme, cessant de se contraindre et d'obéir, va
anouir au milieu d'institutions adéquates à ses
lances et à ses désirs.

uivant les temps, les disciples de l'esprit nouveau
mis leur confiance, pour remplacer le principe
ligation morale, en des substituts différents.
l'époque des encyclopédistes, la solution paraissait

simple : il suffisait de revenir à l'état de nature, de dégager des sophistications sociales que les homme par ignorance, routine ou méchanceté, avaient intr duites dans leurs combinaisons de vie individuelle collective : aussitôt on verrait de nouveau l'hom accomplir spontanément et avec joie les divers act utiles au bien de tous. « Il n'y a pas de perversité o ginelle dans le cœur humain », disait Rousseau et son exemple, Diderot se plaisait à signaler les méfa de la lutte entre l'homme de la nature et l'hom artificiel que la société avait si malencontreuseme fabriqué. « Il existait un homme naturel, on a intr duit dedans un homme artificiel... Tantôt l'hom naturel est le plus fort, tantôt il est terrassé p l'homme moral et artificiel... » Pour se débarrasser cet homme artificiel, il n'y a qu'à promulguer des l qui instaurent un régime nouveau conforme à la n ture. Au dire d'Helvétius, en effet, « c'est par de bonn lois qu'on rend les hommes vertueux ». De mêm c'est un des premiers penseurs de l'époque, Condorc qui écrivait, en 1779, cette phrase qui nous fait aujo d'hui sourire :

« Si, dans aucun pays, il n'y a eu jusqu'ici bonnes mœurs, c'est que, nulle part, il n'y a eu enc de bonnes lois. Pour détruire les mauvaises mœurs en faut ôter la cause. Et quelle est-elle ? Il n'y en qu'une : les mauvaises lois (1). »

Dans l'*Esquisse d'un Tableau historique des p grès de l'esprit humain*, le même philosophe pron solennellement de « rendre la justesse d'esprit u qualité presque universelle », en sorte que l'é habituel de l'homme, dans un peuple entier, s « d'être conduit par la vérité » et « soumis dans

(1) Réponse à d'Epremesnil.

duite aux règles de la morale ». Lorsqu'il n'y aura s ni rois, ni prêtres, les « travaux du génie et le grès des lumières » conduiront « infailliblement » générations futures « à une félicité dont on ne peut aire une idée » (1). « Les connaissances humaines », rvu qu'elles soient révolutionnaires « seront la base la liberté » (2).

vec quelle ardeur, pour appliquer ces principes, ne rme-t-on pas toutes choses, les institutions de la vie vée comme l'organisation de la vie collective : du *juin 1789 au 1er octobre 1791, l'Assemblée constante ne vote pas moins de 2.557 lois !* De toutes réformes, la plus logique aux yeux de ces hommes, is aussi la plus grave par ses conséquences morales, la loi qui autorise la rupture du lien conjugal. Le riage indissoluble, proclamé contraire à la nature et raison (3), est condamné, et, après diverses me-

---

1) Condorcet promet aussi à l'homme la prolongation éfinie de son existence ici bas.

2) Duhem, discours prononcé à la tribune de la Convenn, le 8 brumaire An II.

3) « Ces préceptes singuliers, écrit Diderot, (qui font qu'un ame et une femme, après le mariage, s'appartiennent à l'autre exclusivement pour toute leur vie), je les trouve osés à la nature et contraires à la raison : contraires à la ure parce qu'ils supposent qu'un être pensant, sentant et e, peut être la propriété d'un être semblable à lui : sur i ce droit serait-il fondé ? Ne vois-tu pas qu'on a confondu s ton pays la chose qui n'a ni sensibilité, ni pensée, ni ir, ni volonté ; qu'on quitte, qu'on prend, qu'on garde, on échange, sans qu'elle souffre et qu'elle se plaigne avec hose qui ne se change point, ne s'acquiert point ; qui a rté, volonté, désir ; qui peut se donner ou se refuser r un moment, se donner ou se refuser pour toujours ; se plaint et qui souffre et qui ne saurait devenir un effet

sures préparatoires votées d'acclamation par l'Asse
blée nationale, on promulgue le décret du 20-25 se
tembre 1792 « qui détermine les causes, le mode et l
effets du divorce » (1). Bientôt après, le décret d
12 brumaire an II assimile l'enfant naturel à l'enfa
légitime et lui reconnaît les mêmes droits.

---

de commerce sans qu'on oublie son caractère, ni qu'on fas
violence à la nature. Contraires à la loi générale des êtres
rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui pro
crit le changement qui est en nous, qui commande une con
tance qui n'y peut être, et qui viole la liberté du mâle et de
femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'u
fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à
même individu ; qu'un serment d'immutabilité de de
êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant
même, sous les astres qui menacent ruine ; au pied d'
arbre qui se gerce, sur une pierre qui s'ébranle. » (*Jacq
le Fataliste*, OEuvres posthumes, édit. Brière, Paris, 182
t. II, § 3, p. 382, cité dans Fonsegrive, *op. cit*, p. 100.)

(1) Voici le curieux préambule et les premiers articles
ce décret : « L'Assemblée nationale considérant combien
importe de faire jouir les Français de la faculté du divo
qui résulte de la liberté individuelle, dont un engageme
indissoluble serait la perte, considérant que déjà plusie
époux n'ont pas attendu pour jouir des avantages de la d
position constitutionnelle, suivant laquelle le mariage n'
qu'un contrat civil, que la loi eût réglé le mode du divo
décrète :

Art. 1er. — Le mariage se dissout par le divorce.

Art. 2. — Le divorce a lieu par le consentement mut
des époux.

Art. 3. — L'un des époux peut faire prononcer le
vorce sur la simple allégation d'incompatibilité d'hum
ou de caractère.

Art. 4. — Chacun des époux peut également faire pron
cer le divorce sur des motifs déterminés, savoir...

s révolutionnaires votent sans hésiter ces réformes
aves, parce qu'ils savent que le règne de la vertu
désormais assuré : chacun est convaincu que le
le français est par la Révolution, non pas seule-
t libéré, transformé, mais *recréé* (1). Le 16 prairial
, l'abbé Grégoire s'écrie à la tribune de la Conven-
: « La probité, la vertu sont à l'ordre du jour, et
rdre du jour doit être éternel » (2). « L'âme de la
iblique est une vertu », déclare Robespierre, et
iud-Saint-Étienne proclame que l'instruction com-
e et obligatoire est « un moyen infaillible de com-
iquer incessamment à tous les Français à la fois des
essions uniformes et communes dont l'effet soit de
endre tous ensemble dignes de la Révolution, de la
té, de l'égalité... de cette élévation simple et noble
espèce humaine a été portée depuis quatre ans ».

humiliante expérience morale, poursuivie pendant
volution française, est venue montrer que la nature
moins digne d'éloges qu'on ne l'avait cru. Aussi,
ue, après leur long silence du Premier Empire et
Restauration, les disciples de l'esprit nouveau se
rent à exposer leurs doctrines, témoignèrent-ils
is de confiance dans la collaboration de la nature.
evanche, ils pensèrent que le développement extra-
naire de la *richesse matérielle* et le progrès de la
nce autorisaient tous les espoirs et garantissaient
ccès final.
événement ne démontrait-il pas combien avait

---

(1) Le mot est de Billaud-Varenne.
(2) Le soir même, le tribunal révolutionnaire livrait au
eau 16 condamnés. et, le lendemain, il faisait tomber
tes.

été clairvoyante l'affirmation des grands économistes
la fin du XVIIIe siècle, des fondateurs de l'économie po
tique utilitaire ! Naguère, l'homme ne disposant q
d'un outillage rudimentaire, réduit à ses seules for
et au secours que pouvait lui fournir le travail des a
maux, était contraint de se soumettre à un effort péni
pour une maigre production ; aussi lui avait-on ens
gné qu'il devrait gagner son pain à la sueur de s
front. Le progrès mécanique était venu réviser ce
impitoyable condamnation ; les forces de la nature, en
connues et utilisées, permettaient de produire la
chesse en quantité illimitée, de rendre le labeur
l'homme à la fois plus productif et moins pénible. Il
avait plus qu'à exploiter largement ces ressources.
qui importe essentiellement à l'homme dans les rapp
sociaux, *c'est la recherche du bien-être matériel,*
poursuite de la richesse en soi, dégagée de toute pré
cupation morale et de tout sentiment d'altruis
Porté par sa nature à rechercher invinciblement le p
sir et à fuir la douleur, l'individu réalise, en obéissa
ses instincts, le maximum d'effet utile pour lui-mêm
pour les autres. Son intérêt personnel le guide sûrem
dans la meilleure voie à suivre et l'harmonie rè
inévitablement entre les membres d'une même soci
dès que chacun est laissé libre de régler à sa guise
actes qu'il exécute pour s'assurer la jouissance des bi
indispensables à la satisfaction de ses besoins.

Pendant que les économistes libéraux et orthodo
exposaient avec insistance cette identification des i
rêts individuels et des intérêts collectifs, et que Bas
publiait ses « Harmonies Économiques », d'autres
blicistes se chargeaient de montrer à leurs concitoy
comment l'instruction et la culture *exclusivement*
tellectuelle de l'homme dirigeaient spontanément
volonté vers le bien et la vertu. Sur la spontanéit

valeur sociale de cette direction, les disciples de l'es-
t nouveau ne conçoivent pas que l'on puisse hésiter :
remplir l'école, s'écrie Victor Hugo, c'est vider la
son et l'hospice ». Cette formule devient, pour de
gues années, le thème d'innombrables harangues,
maints articles de journaux et de revues. Elle est
nsidérée comme énonçant une vérité si évidente
'elle s'impose à tout esprit droit, et Jules Simon,
ns la préface de l'*Ouvrière*, exprime son étonnement
ce qu'il soit si nécessaire de répéter tant de fois un
horisme d'une justesse si manifeste.

Aussi, de tous côtés, et pendant que les savants tra-
illent dans les laboratoires, les apôtres de l'instruc-
n populaire se multiplient. Vers la fin du Second
npire, Jean Macé entreprend de les grouper et d'ac-
oître par l'association l'efficacité de leur action : il
nde, en 1867, la *Ligue de l'enseignement* et com-
ence avec méthode sa vigoureuse propagande en
veur de l'école et des bibliothèques. « Nous sommes
s faiseurs de lumière sans plus », aime-t-il à répéter.
patrimoine béni, dit-il encore, où est le *salut* de
umanité, c'est le livre qui le représente. Tout homme
tre les mains duquel le livre n'arrive pas est donc
strué du meilleur de son héritage. Non seulement, la
orale se développe à l'ombre des écoles et des biblio-
èques, mais encore la force de ses préceptes se trou-
ra singulièrement accrue, puisque, désormais, « elle
ra au-dessus de toute controverse, dans le trésor des
nnaissances humaines ».

Développement de la richesse et progrès de la culture
tellectuelle, tels sont donc les deux éléments sociaux
r lesquels, entre 1830 et 1870, les adeptes de l'esprit
ouveau comptent exclusivement pour assurer la colla-
oration de l'individu au bien collectif.

Le succès paraît d'autant plus certain que ces deux

éléments fournissent exactement, à leurs yeux, remède *adéquat* aux deux seuls maux sociaux, la m sère et l'ignorance. En analysant la vie sociale, trouve-t-on pas toujours l'un ou l'autre de ces deu fléaux, parfois tous les deux, à l'origine de tous l vices, de toutes les tares et de toutes les déchéances ?

C'est le défaut de ressources suffisantes qui pousse l'inconduite tant d'infortunées jeunes filles ; c'est misère qui conduit à l'infanticide tant de filles-mère Pourquoi les jeunes gens se détournent-ils du mariag sinon parce qu'ils craignent de ne pouvoir subven par leurs gains aux charges qu'il entraîne ? Pourqu l'alcoolisme fait-il de si grands ravages, sinon par que les enfants ne sont pas, de bonne heure, instrui des funestes effets de l'alcool, même consommé en tr petite quantité. D'autre part, le nombre des intemp rants serait-il aussi considérable si l'alimentation travailleur manuel était abondante et hygiénique, son travail n'était pas excessif, si son foyer était mieu aménagé ? De même, lorsqu'on aura découvert u méthode plus rationnelle de distribuer les richess entre les hommes, le respect de la propriété sera faci à tous, et la répression du vol deviendra superflu comme aussi on n'aura plus besoin de prêcher au hommes le devoir d'assistance, que, d'ailleurs, ils o servent avec si peu d'empressement. Pareillement, respect de l'autorité publique deviendra naturel à d hommes qui auront, par leur bulletin de vote, constitu cette autorité même ; ainsi disparaîtront les révolutio violentes et les meurtres politiques, et, comme le su frage universel est la seule puissance « qui doit enge drer l'autorité sous toutes ses formes, par la pratiq de la liberté totale » (1), la corruption des fonctionnair

(1) Jules Favre, aux électeurs de 1869.

endra presque impossible, puisque les électeurs eront naturellement leurs suffrages sur les plus es et les plus capables.

insi, à travers toute la série des phénomènes so- x, *il n'est aucun mal* auquel la science, le dévelop- ent de la richesse, le progrès des institutions n'ap- ent un efficace remède.

u milieu de cet universel renouvellement, on aurait croire qu'une institution au moins, et de toutes lus essentielle, la famille, devait rester soumise aux - ennes règles qui en avaient fixé la constitution ; au raire, c'est elle qui doit subir les transformations les profondes. Il est démontré en effet qu'il y faut oduire deux modifications capitales : l'une consis- à utiliser plus largement les ressources indé- s de l'amour entre les sexes, à reconnaître les oits sacrés de la passion », l'autre à reprendre la rme introduite dans la législation par la Révolu- Française, répudiée par la Restauration, et à per- tre le divorce.

a morale ancienne, fondée sur le culte de la dou- et de la restriction de l'être, voyait avec défiance, nd elle ne le maudissait pas, l'amour humain qui aîne irrésistiblement deux êtres l'un vers l'autre et fait goûter les ivresses du bonheur. En un temps des perspectives si larges de joie s'ouvrent pour manité, il ne convient plus de maintenir cette ance : il faut, pour la constitution des foyers et des illes, faire largement usage de cette grande force de our, et l'on verra combien sont légers et doux des s et des devoirs qui paraissaient naguère si pesants. ourtant comme la conception bourgeoise du mariage t égarer parfois des jeunes gens dans le choix de

leur conjoint, ou que deux êtres élus peuvent ne s
découvrir l'un l'autre qu'après que l'un d'eux est déj
engagé dans les liens d'une autre union, ou encore qu
l'un des deux conjoints peut, sous l'action de cause
impossibles à prévoir, devenir indigne de tout amou
comme de toute estime, il faut admettre le divorce
soit pour motifs déterminés, soit par consentement mu
tuel. Il faudra même ultérieurement, lorsque l'opinio
publique mieux instruite sera moins effarouchée, auto
riser le divorce, par la volonté d'un seul. Ce mode lég
de rupture du lien conjugal sera un grand bienfait ;
tendra à faire disparaître l'adultère et il mettra fin au
tortures imméritées qu'infligent à des milliers d'épou
leur choix erroné ou l'indignité de leur conjoint.

Pendant un demi-siècle, l'amie d'Alfred de Musse
George Sand, qui ne faisait d'ailleurs que continue
l'œuvre de Mme de Staël, « s'emploie avec le succès qu
l'on sait à révéler à toutes les femmes incomprises d
son temps les tyrannies et les horreurs du mariag
indissoluble, en même temps qu'elle exalte les droi
sacrés de la passion ». La déclaration suivante de *Jacque*
semble résumer fidèlement les théories matrimoniale
de George Sand : « Le mariage est toujours, selon mo
une des plus barbares institutions qu'elle (la société
ait ébauchées. Je ne doute pas qu'il ne soit aboli,
l'espèce humaine fait quelque progrès vers la justi
et la raison » (1). Pour elle, comme pour les roma

(1) *Jacques*, l. IV.

Il y a barbarie à soumettre à une règle unique des cara
téres et des tempéraments si différents.

« A mesure que je vis, écrit Lélia à Sténio, je ne pu
me refuser à reconnaître que les idées adoptées par
jeunesse sur l'exclusive ardeur de l'amour, sur la possessi
absolue qu'il réclame, sur les droits éternels qu'il reve

ues, l'amour a tous les droits : il autorise, il excuse
it, ou plutôt il embellit, il grandit, il glorifie tout.
Par l'amour Victor Hugo réhabilite Marion Delorme,
la purification amoureuse de la courtisane devient
lieu commun de toute la littérature. Qu'importent
horreurs et les impuretés d'une vie ? Pourvu qu'elle
rouve le sentiment passionné, pourvu qu'elle aime
ritablement, cette vie est tout entière régénérée,
pable des plus rares dévouements, des plus hautes
rtus, du plus sublime héroïsme (1). »

Ainsi, dans toutes les manifestations de l'activité
maine, les enfants de l'esprit nouveau faisaient
straction de la loi morale et professaient que l'unique

---

ue sont fausses ou tout au moins funestes. Toutes les
ories devraient être admises et j'accorderais celle de la
élité conjugale aux âmes d'exception. La majorité a
utres besoins, d'autres puissances. A ceux-ci la liberté
iproque, la mutuelle tolérance, l'abjuration de tout
ïsme jaloux. — A ceux-là de mystiques ardeurs, des
ix longtemps couvés dans le silence, une longue et volup-
use réserve. — A d'autres enfin le calme des anges, la
steté fraternelle, une éternelle virginité. Toutes les
es sont-elles semblables ? Tous les hommes ont-ils les
mes facultés ? Les uns ne sont-ils pas nés pour l'austérité
la foi religieuse, les autres pour les langueurs de la
upté, d'autres pour les travaux et les luttes de la passion,
utres enfin pour les rêveries vagues de la poésie ? Rien
st plus arbitraire que le sens du véritable amour. Tous
amours sont vrais, qu'ils soient fougueux ou paisibles,
suels ou ascétiques, durables ou passagers, qu'ils mènent
hommes au suicide ou au plaisir. » (*Lélia*, IIIe partie,
. XXXIX.)

(1) Fonsegrive, *op. cit.*, p. 125.

tâche à accomplir consistait à combiner si habileme
les organismes sociaux que le plaisir et l'intérêt
chacun, collaborant avec les forces de la nature, pu
sent suffire à maintenir dans l'ordre le meilleur tou
les institutions et tous les hommes. L'amour et l'a
croissement des biens matériels, la liberté et le régi
démocratique, la diffusion de l'instruction et les déc
vertes scientifiques, la concurrence et le machinism
la biologie et l'économie politique, toutes ces forc
tous ces éléments et toutes ces connaissances devaie
chacun à leur rang, concourir à la solution des p
blèmes que nos pères n'avaient pu résoudre qu'en f
sant appel au dévouement, à la résignation, à
patience, parfois même à l'héroïsme du martyre.

A peine, dans l'ordre nouveau, verra-t-on quelqu
individus malavisés refuser de conformer leur condu
aux enseignements de la science et aux exigences de
dignité humaine. A ceux-là c'est la nature même q
infligera un dur châtiment. Cette toute-puissante m
tresse de l'ordre humain dispose à la fois des sa
tions physiologiques et des sanctions économiqu
Grâce aux inventions mécaniques et aux moyens p
fectionnés de transports, la concurrence acquiert chaq
jour une action plus étendue, et elle est aussi apt
châtier les plus petites défaillances qu'à récompens
dignement les plus beaux exploits de la valeur. Inlas
blement elle accomplit son œuvre de sélection des p
capables et des meilleurs. Aucun méfait ne lui échapp
aussi peut-on l'identifier avec le bien social même,
comme le dira plus tard M. Yves Guyot, « la mora
c'est la concurrence ».

Au terme de leur construction naturaliste, les enfa
de l'esprit nouveau aboutissaient en définitive à dres
à la Science un glorieux autel : n'était-elle pas la di
nité souveraine qui inspirait aux savants dans le

oratoires des découvertes propres à renouveler le nde, et qui, dépouillant sa majesté, descendait sque dans les écoles primaires et les bibliothèques pulaires pour initier les petits et les humbles à la atique joyeuse et facile des plus précieuses vertus iques. Avec Elle et par Elle, rien n'est plus impos-le : l'invention des anesthésiques venait de suppri-er la douleur physique ; les médecins, en prolongeant durée de la vie, faisaient reculer jusqu'à la mort ême.

Dans leur culte pour la Science, les enfants de l'es-it nouveau ne visaient d'ailleurs que les sciences de nature, les sciences opérant sur des éléments maté-els, que l'on peut étudier au bout d'un scalpel ou d'un icroscope, ou ramasser au fond d'une cornue (1). Ils montraient indifférents ou hostiles aux croyances ligieuses et prenaient la même attitude à l'égard des ncepts de la métaphysique, toujours suspects d'avoir ué quelque alliance avec elles. A plus forte raison, dée d'un Dieu personnel et libre ne leur inspirait-elle ie de la défiance. Naguère, les grands ancêtres de Encyclopédie et de la Révolution Française, par l'effet principe social inéluctable qui oblige les novateurs s plus hardis à accepter dans leurs doctrines et dans urs actes un régime de transition, avaient encore rofessé la croyance à l'Être Suprême (2), mais bientôt

---

(1) Une formule prononcée par Duhem le 8 brumaire, II, à la tribune de la Convention, exprime bien cette nsée : « Je regarde, avait-il dit, les connaissances humaines mme la base de la liberté, mais je les veux *révolution-tires.* »

(2) Cette croyance n'était d'ailleurs pas acceptée de tous. ici par exemple la déclaration faite à la tribune par le nventionnel Dupont : « La nature et la raison, voilà

la pensée scientifique s'était affirmée plus ferme et pl précise. Laplace, l'illustre auteur de *La Mécaniq céleste* et de *L'Exposition du système du mond* interrogé sur le rôle qu'il réservait à Dieu dans s spéculations, avait répondu « qu'il n'avait pas eu beso de cette hypothèse ». Ses travaux ultérieurs avaie démontré qu'en effet cette hypothèse était inutile. So le Second Empire, un des docteurs les plus éminents la pensée moderne avait écrit : « Quand l'homm ayant déchiré le voile et pénétré tous les mystère contemplera face à face le Dieu auquel il aspire, ne trouvera-t-il pas que ce Dieu n'est autre chose q l'homme lui-même, la conscience et la raison de l'H manité perfectionnée. » Un autre penseur, plus affi matif, déclarait que « l'Infini n'existe que quand il rev une forme finie. Hors cette forme finie, Dieu n'exis pas » (1).

Cependant, les docteurs les plus réfléchis de l'esp nouveau ne se croyaient pas autorisés, par cela mêm qu'ils avaient supprimé Dieu, à déclarer que l'homm était déjà en possession de tous les secrets de la natur et que la grande énigme de la vie et de l'univers éta désormais déchiffrée. Ils pensaient au contraire que raison première et le terme final des choses devaie

---

les dieux de l'homme, voilà mes dieux ! .. Hâtez-vous propager ces principes .. Il est plaisant en effet de voir pr coniser une religion monarchique dans une République, voir préconiser une religion dans laquelle on enseigne qu vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Je l'avouerai bonne foi à la Convention : je suis athée. »

(1) On connaît la phrase souvent cité de Renan : « Die Providence, Immortalité, autant de bons vieux mots, peu lourds peut-être, que la philosophie interprétera da un sens de plus en plus raffiné. »

us que jamais préoccuper l'esprit humain ; ils affir-ient seulement que la Science (et nous savons com-nt ils la définissaient), donnerait un jour, avec ses thodes et ses investigations, la solution du mystère, que seule elle pourrait la donner. Dans *L'Avenir de Science*, dont la composition date, on le sait, de 1847, nan vitupère avec véhémence ceux qui n'envisagent science que par ses résultats et qui ne voient en elle u'un petit procédé pour se former le bon sens, une on de se bien poser dans la vie et d'acquérir d'utiles curieuses connaissancees ». « Misères que tout cela, crie Renan. Pour moi, je ne connais qu'un seul sultat de la science : c'est de résoudre l'énigme, c'est dire définitivement à l'homme le mot des choses, st de l'expliquer à lui-même, c'est de lui donner, au m de la seule autorité légitime, qui est la nature maine tout entière, le symbole que les religions lui nnaient tout fait et qu'il ne peut plus accepter. Vivre ns un système sur les choses, c'est ne pas vivre une e d'homme... Je comprends la foi, je l'aime et la grette peut-être. Mais ce qui me semble un monstre ns l'humanité, c'est l'indifférence et la légèreté. Spi-uel tant qu'on voudra, celui qui en face de l'infini ne voit pas entouré de mystères et de problèmes, celui-n'est à mes yeux qu'un hébété (1). »

---

(1) C'est dans le même sens que M. Berthelot a écrit dans préface d'un de ses ouvrages « qu'il n'y a plus de mys-es ». Par cette phrase, que l'on a souvent mal interpré-, l'illustre auteur de *La Chimie organique fondée sur synthèse* voulait dire qu'il n'y a rien d'inexplicable à ntelligence humaine, d'inaccessible à sa méthode, d'irré-ctible à quelque loi commune de la forme de celles que us connaissons. Cf Balfour, *Ces bases de la Croyance* et la éface de M. Brunetière, en tête de la traduction française.

Sans doute, en attendant que la science pût don
cette interprétation de l'univers, les esprits qu'on s'
ployait à détourner des anciennes croyances religieu
ou des doctrines métaphysiques traditionnelles, étai
exposés à souffrir, parfois même jusqu'à l'angoisse,
l'incertitude où on les laissait. Mais, comme le di
encore Renan, « on n'appauvrit pas un homme l
qu'on retire de son portefeuille les mauvaises vale
qu'il contient », on ne lui enlève que ses chimè
et cette perte des illusions était bienfaisante et né
saire, ne fût-ce que pour exciter le zèle des cherche

Ainsi parlaient et pensaient, entre 1835 et 1870,
enfants de l'esprit nouveau. Si la doctrine même q
professaient rebutait les indolents et les paresse
leur groupement, nombreux et puissant, se recru
dans tous les milieux : savants de tous ordres, arti
et hommes de lettres, économistes, industriels et né
ciants capables, financiers clairvoyants, agricult
progressistes, ouvriers d'art et contremaîtres d'usi
bref la très grande majorité des hommes doués
vigueur d'esprit et de puissance de travail s'emp
saient de grossir leurs rangs. Les uns, qui se senta
peu enclins aux rudes batailles de la vie morale, éta
attirés par les perspectives d'une vie facile et commo
d'autres (et ils étaient beaucoup plus nombreux q
ne le croit communément) voulaient surtout se sépa
du groupement adverse. Là, en effet, on leur avait
tout prêché la méfiance du sens propre, la vanité
même le danger du développement des énergies vita
d'une critique trop aiguisée, d'une culture intellectu
trop développée. Or, au premier contact qu'ils ava
pris avec la vie, tout leur attestait la nécessité d'une a
vité sans cesse en éveil, d'une capacité de produire

ours plus grande, d'une aptitude toujours plus développée à analyser et à critiquer. Dans la famille comme l'atelier, dans la vie publique comme dans la science, il allait surtout faire preuve de personnalité et de vigueur; dans tous les domaines de l'activité humaine, la victoire était réservée aux hommes dont le tempérament physique et intellectuel était le plus robuste. Entre les prescriptions morales qu'on leur avait enseignées « *de l'autre côté* » et les exigences certaines de la vie, ils n'étaient pas gens à hésiter : le succès était d'un côté, la défaite était de l'autre, on le voyait, on le touchait du doigt : le choix s'imposait.

Il apparut, sans doute, en maintes circonstances, qu'au milieu de ces nombreuses phalanges, la vertu n'était pas aussi souvent à l'ordre du jour qu'on eût pu le souhaiter. La pureté des mœurs privées et la pratique des vertus familiales semblaient, notamment, ne plus attirer que des sympathies médiocres. On ne s'alarmait point de ce déclin passager qui était conforme aux lois des transitions. Pendant la période intermédiaire, il était inévitable que, privés de l'appui des anciennes doctrines ou croyances qui avaient été jusqu'à ce temps les seuls ressorts de la vie morale, certains individus, encore insuffisamment imprégnés de la pensée nouvelle, fussent ballottés, sans pouvoir trouver le gouvernail capable de maintenir l'esquif dans la ligne droite. Ce phénomène, tout regrettable qu'il fût au point de vue de la prospérité sociale, ne pouvait émouvoir que les pusillanimes. L'invention des chemins de fer, à ses débuts, avait entraîné la ruine des entrepreneurs de roulage, sans satisfaire entièrement les besoins des transports. Pourquoi donc s'inquiéter d'un phénomène moral si conforme à la loi générale du progrès ? Aussi bien, la concurrence était toujours là, prête à éliminer ceux qui répondraient le moins aux exigences morales du milieu. La société

n'aurait souffert que pendant peu de temps et jouir ensuite indéfiniment du progrès accompli (1).

Telle était, il y a quelque cinquante ans, la doctri des Quinet, des Proudhon, des Ledru-Rollin, des M chelet, des Prévost-Paradol, des Théophile Gautier de tant d'autres hommes illustres qui se groupèr naguère autour de M. Buloz et fréquentèrent au *Siè* On sait comment Gambetta et Jules Ferry, Paul Bert Spuller, Challemel-Lacour et Sully-Prud'homme, B deau et Ferdinand Buisson, furent sous la troisiè République, les continuateurs de la même œuvre laïq et rationaliste. On sait aussi comment quelques homm qui, comme Victor Hugo, Renan, Marcellin Berthe ont eu le privilège d'être, aux deux époques à la fo les représentants de cette même doctrine, ont attesté fidélité des disciples à l'enseignement des maîtres. ceux-là comme en ceux-ci, nous retrouvons la mê confiance dans l'aptitude des forces biologiques et é nomiques à procurer spontanément en toutes choses plus grand bien social, la même conviction qu'il su à l'homme de recevoir une culture intellectuelle p devenir un bon citoyen, la même certitude qu'au b des scalpels et des microscopes on découvrira un j la réponse à l'énigme suprême de la vie (2).

---

(1) Le fléchissement des mœurs est d'ailleurs favorable développement des beaux-arts, et cette compensation paraissait pas négligeable. « Il manquerait quelque chos la fête de l'Univers, a dit Renan, si le monde n'était peu que de fanatiques iconoclastes et de lourdauds vertueux

(2) « Nous devons, déclare l'un d'eux, éliminer l'influe religieuse, sous quelque forme qu'elle se présente, même dehors et au-dessus du cléricalisme. Je vais plus loin encc nous devons éliminer toutes les idées métaphysiques ou, p mieux dire, toutes les croyances qui, ne relevant pas d

Les événements politiques qui se sont déroulés en rance depuis 1877 ont même mis à la disposition des nceptions physico-naturalistes de la vie sociale des oyens de propagande et de diffusion d'une singu- ère efficacité. Pour n'en citer qu'un, je rappelle qu'à heure actuelle, en cette année 1907, une somme de 2 millions et demi est inscrite au budget de l'instruc- on primaire et que plus de cent vingt mille institu- urs et institutrices sont spécialement chargés d'ensei- ner aux enfants de nos écoles populaires les doctrines pératrices. La culture intellectuelle, clament chaque ur des milliers de voix, là est le grand, l'unique besoin e l'homme ; « lorsque l'idée réelle et essentielle d'une stitution a été nettement dégagée et comprise », l'in- vidu tend spontanément à y conformer sa conduite, , chaque année, d'innombrables ouvrages, manuels ı études approfondies s'attachent à dégager « l'idée ssentielle » des institutions.

Pour éviter les redites, il ne sied pas de multiplier i les citations, ni de rappeler les formules, d'ailleurs ésentes à tous les esprits. Si l'on excepte les quinze ernières années pendant lesquelles une élite, très peu mbreuse, d'hommes plus réfléchis et plus disciplinés la méthode d'observation, a manifesté quelque hési- tion, ou même explicitement fait part de ses alarmes, ı peut dire qu'à aucune époque les disciples de l'es- it nouveau n'eurent une confiance plus sereine en fficacité mécanique de leurs procédés, une assurance us formelle du succès de leurs efforts à édifier la cité uvelle. Je ne prélèverai que deux échantillons, em- untés à dessein aux écrits consacrés à la description un aménagement rationnel de la vie privée.

---

ience, de l'observation des faits, de la seule et libre raison, happent à toute vérification et à toute discussion. »

Mme Anna Lampérière, dont on connaît la participation active à l'œuvre scolaire de la troisième République, a écrit sur le *Rôle social de la Femme* un petit livre d'où j'extrais cette définition du mariage : « Le mariage réel est le choix fait, l'accord établi sous l'empire de la loi de sélection ou d'amour, entre deux êtres qui voient l'un dans l'autre l'être vraiment digne de toute admiration, de toute confiance, de toute tendresse, de tout respect, parce qu'il accomplira en toute harmonie sa contribution à la vie individuelle et au progrès de l'espèce. » Puis Mme Lampérière expose scientifiquement le contenu de « l'idée réelle » du mariage, idée qui, suivant elle, « est chose parfaitement conforme aux lois biologiques », et, *pas une seule fois*, elle n'a besoin de faire appel aux concepts de loi morale, de devoir, d'obligation, de dévouement : elle ne s'adresse qu'à l'intelligence, car elle est persuadée « qu'il suffit d'éclairer à la lumière de la science des idées vaguement traditionnelles... « Du savoir, de l'éducation, il n'en faut pas plus pour déterminer le mouvement général, si nécessaire, en vérité, vers la lumière de la raison, de la justice (1). »

---

(1) *Le Rôle social de la Femme.* Paris, Alcan, 1898, p. 7 et 79. — Mme Lampérière professe que le divorce pourra être non seulement demandé par un époux, mais encore imposé par la loi. « Le besoin de se défendre peut se faire sentir et s'affirmer ; il peut aller jusqu'à la désunion réelle : en ce cas, le divorce ne doit plus être seulement permis, il doit être imposé... Il ne faut pas que l'idée de mariage soit ravalée au point où nous la voyons, telle qu'on accepte fort bien la préparation à la vie d'êtres nouveaux dans un milieu où la défiance réciproque est maîtresse, sinon l'injure, à celui qui donne la vie n'est point jugé digne de garder la bourse. » (p. 96.)

De même, quelques années auparavant, M. Benoît lon écrivait :

« La pureté ou chasteté est destinée à croître dans monde avec la diffusion des lumières, l'affinement s sentiments et le nombre croissant des situations lépendantes. Lorsque l'amour et l'estime présideront uls à l'union des sexes, ce qu'on est convenu d'appe- la débauche disparaîtra rapidement (1). » M. Tarde rtageait aussi cet espoir, car, disait-il, « la rebutante reté des coutumes qui pèse si cruellement sur les us faibles de l'humanité (femmes, enfants, pauvres) sur les animaux, cette cruauté inconsciente est le t de l'ignorance, elle s'adoucit dans les milieux cul- rés (2). »

Ainsi la vie privée se trouvera transformée et puri- e, et on ne doute pas que les groupements de la vie llective ne marchent d'un pas égal vers des progrès milaires. Cette universelle ascension morale semble utant mieux garantie que la cause de la vertu a ésentement la fortune de recevoir l'appui d'une doc-

---

1) Benoît Malon, *Morale sociale*. Paris, Girard et Brière, 37, p. 375.

2) Dans ces lignes, M. Tarde escomptait plutôt les mou- ments du cœur que la saine direction de l'esprit, car il outait la curieuse note que voici : « Il n'est pas douteux, effet, que la culture de l'esprit, poussée à un certain gré, ait pour effet direct d'étendre et de creuser le champ s impressionnabilités douloureuses et sympathiques, donc s généreuses affections. Et par là, elle est certainement oralisatrice, puisqu'après tout, à la base de l'idée morale, rgument le plus solide et le plus convaincant, avouons-le, hilosophes, c'est la pitié, c'est la bonté, c'est l'amour. » *iminalité comparée*. Paris, Alcan.

trine économique, chaque jour plus puissante aupr
de l'opinion publique, le socialisme. Entre les doctrin
collectivistes et socialistes et les préceptes de la l
morale une singulière affinité existe, ou plutôt ces do
trines sont elles-mêmes une morale, et cette morale
peut manquer d'exercer sur la conduite un pouvo
prestigieux de séduction et d'attirance, puisqu'el
plonge ses racines dans l'égoïsme même du cœur h
main, qu'elle transmue en altruisme humanitaire.

« Le socialisme, dit M. Jaurès, dans son introducti
à *La Morale sociale* de Benoit Malon (1), n'a pas beso
d'allumer sa lanterne pour aller à la recherche d'u
morale, il est déjà en lui-même et par lui-même u
morale. Il l'est théoriquement et pratiquement.
Pratiquement, il développe l'idée de solidarité. En effe
les militants socialistes combattent-ils pour eux-mêm
ou pour leurs camarades, ou pour leurs enfants,
pour les enfants de leurs enfants, ils ne le savent poin
et c'est dans cette noble incertitude qu'ils vont tous l
jours à la bataille, affrontant ou les privations ou l
périls... La solidarité sort de l'égoïsme même. Ils so
égoïstes, eux, les prolétaires, et brutalement; i
veulent vivre et bien vivre, et ils ne le cachent point
Ils subissent l'énergique poussée des instincts éléme
taires. La faim d'ailleurs n'est pas la mauvaise co
seillère dont parle le poète, elle est au contraire
bonne conseillère, c'est elle qui, tout le long de l'histoi
préhumaine et humaine, a créé ou aidé à créer l
espèces supérieures ou les civilisations supérieures.
Le prolétariat avoue et proclame son égoïsme, et par l
au lieu de flotter comme un lierre sentimental, il s'e
racine au sol et plonge dans la nature même, pour

(1) Benoit Malon, *La Morale sociale*, introduction p
Jaurès, Girard et Brière, 1887, p. IV.

ıvertir la sève en énergie de progrès. Seulement, par
vivant paradoxe, que réalise souvent la nature
ıaine, et que le socialisme favorise en liant le
n de l'individu à une organisation d'ensemble,
égoïsme du prolétariat est un égoïsme imperson-
. »

Avec quelle pompe l'orateur socialiste ne célèbre-t-il
s cette transubstantiation magnifique de l'égoïsme
ividuel en dévouement sublime à la cause de l'huma-
é, et quel enthousiasme pourrait en effet paraître
essif, pour vanter une si admirable conquête ! « Com-
nt l'égoïsme prolétarien, s'écrie l'éloquent leader,
lieu d'être l'égoïsme d'un individu on même d'une
sse, ne serait-il pas l'égoïsme sacré de l'humanité
e-même ? Ou plutôt, comment ne serait-il pas, à la
s, en une palpitation indivisible : égoïsme individuel,
ïme de classe, égoïsme humain ? Comment par
te, le mouvement socialiste n'aurait-il pas à la fois la
idité et la netteté de l'intérêt immédiat, l'âpre et
ıle passion des revendications de classe et la gran-
ır des aspirations humaines ? Oui, quand le proléıiat va ainsi à la bataille, il y a, en lui, à la fois,
ıme les trois rayons tordus par Vulcain en un seul
ıir : appétit, passion, sacrifice. J'avais le droit de dire
: le socialisme ne devait pas chercher hors de lui et
dessus de lui une morale, qu'il était lui-même, praıement, une morale (1). »

'uisque les actes immoraux et socialement nuisibles
pour cause l'opposition qui existe entre l'intérêt
ividuel et l'intérêt collectif, on ne peut douter que
ntification de ces deux intérêts n'assure en toutes
ses le respect de la loi morale. « Dès que les condiıs matérielles à réaliser pour atteindre le bien-être

(1) *Idem*, loc. cit., p. XIII.

individuel seront aussi les conditions du bien-êtr social, nous verrons surgir de cette concordance un morale basée sur la conscience acquise de la solidarit sociale et telle que l'action de l'individu aura non plu seulement pour résultat nécessairement atteint pa ricochet, mais aussi pour mobile et pour but, l'intérê social, le plus grand bien de tous (1). »

Cette convergence mathématique entre les deu intérêts, si souvent contradictoires jusqu'ici, de l'indi vidu et de la société sera assurée sans effort et san douleur. M. Anatole France prédit dans une confé rence aux ouvriers de Grenelle, que « la religion de l souffrance va disparaître avec les sombres croyance du Moyen Age » et il ne nous restera plus « qu'à rire à écouter de beaux vers et à danser des rondes frate nelles ».

Lors même que cette grande espérance collectivist devrait être déçue, la perspective n'en reste pas moin très encourageante. Qu'ils acceptent ou qu'ils répudien les doctrines socialistes, les disciples de l'esprit nouvea s'accordent à penser que l'humanité est désormais e possession de la clé d'or qui doit ouvrir la porte d paradis, non pas de ce paradis chimérique que, dan son enfance elle plaçait à ses origines et qu'elle croya avoir perdu, mais de ce paradis réel et tangible, fa de notre terre transformée par le travail et par science, et sur laquelle l'homme, désormais affranc de toute lutte contre ses tendances naturelles, édifie sans contrainte la cité de la justice, de la bonté et d bonheur.

---

(1) Gabriel Deville, *Principes socialistes*, p. 68. — O trouvera aussi dans le roman de M. Emile Zola, *Travail*, t très séduisantes descriptions de la société harmonique t l'avenir.

elle est, dans ses grandes lignes et dans son fond, octrine des disciples de l'esprit nouveau au regard a loi morale. La diversité des formules ne change au principe essentiel ; partout se retrouvent la me négation des préceptes moraux *en tant qu'ils stitueraient un ordre distinct de lois*, et la même viction que les *autres* normes, qui conditionnent re activité et la règlent, doivent désormais *absorber* lois morales et se substituer à elles. Plus n'est oin de s'attacher à méditer les anciens préceptes de onduite : par leur convergence admirable, les autres du monde physique et social suffisent à assurer la spérité collective.

Que vaut cette doctrine ? Quelle en est la valeur iale ?

Pour répondre avec impartialité à cette question, il t observer méthodiquement les faits sociaux et enre-rer avec fidélité le témoignage de l'expérience. uis bientôt cent vingt ans, cette doctrine a reçu de mbreuses applications, dont plusieurs ont pu être es non seulement en toute liberté, mais même avec oncours empressé de l'opinion publique et du pou-r gouvernemental. L'épreuve est donc probante. On saurait alléguer la malveillance des témoins ou des périmentateurs, ni tirer argument des éléments per-bateurs : il doit être *possible* et il est *légitime* de er l'arbre à ses fruits,

II

i l'on enregistre d'abord les réussites et les victoires « enfants de l'esprit nouveau » il apparaît qu'ils remporté un admirable succès dont ils peuvent

être justement fiers, puisqu'ils sont parvenus à donn
à tous les éléments sociaux qui, *de l'extérieu.*, e
cadrent et conditionnent la vie de l'homme, le magn
fique développement et l'incomparable essor que no
devons admirer sans réserve.

Sans doute, il serait exagéré d'attribuer exclusiv
ment aux hommes imprégnés de cette doctrine n tur
liste les étonnants progrès réalisés de toutes part
aussi bien dans l'industrie que dans la science. Depu
Ampère jusqu'à Pasteur, la cohorte est nombreuse d
savants illustres dont l'intelligence est demeurée att
chée à une autre conception de la vie. De même,
nombre est grand des industriels progressistes qui o
su maintenir l'industrie française au rang qu'e
occupe encore et qui auraient formellement refusé
souscrire à cette doctrine.

Néanmoins, et ces réserves faites aussi largeme
qu'il est légitime de les faire, comment peut-on méco
naître que, dans cet universel et magnifique essor,
part qui est, de beaucoup, la plus importante revie
aux disciples de l'esprit nouveau. Avec quel entrain
quel enthousiasme ils ont perfectionné l'outillage d
ateliers, construit des usines et des chemins de f
percé des tunnels, creusé des canaux, renouvelé
méthodes agricoles, lancé sur les mers de grands bâ
ments transporteurs de voyageurs et de marchandise
Avec quelle ardeur ils ont multiplié les laboratoires
les établissements de haute culture, construit aussi
milliers d'écoles où les enfants du peuple devaient ê
initiés aux connaissances élémentaires ! Avec que
activité enfin ils ont amélioré les institutions sociale
le régime démocratique et le suffrage universel, a
liberté de la presse et des syndicats, l'allègement d
charges militaires et la réforme de l'impôt, la liberté e
réunion et la liberté d'association, tout cela est l

vre exclusive, ou presque exclusive, et, en la consi-ant, on comprend que leur cœur se gonfle d'une itime fierté.

Dans certains milieux, on répète volontiers que ces grès étaient voulus par la force des choses, et qu'il dépendait de l'homme ni de les accélérer, ni de les entir. Mais on est bien vite renseigné sur la valeur cette affirmation intéressée quand on sait quelle tilité tenace, et trop souvent déloyale, plusieurs de progrès ont rencontrée, et aussi quand on se rappelle quel état de misère matérielle et intellectuelle, en elles institutions régressives et funestes languissaient languissent encore les peuples qui ont été privés la propulsion énergique de ces robustes travail-rs (1). De plus, on ne saurait nier que la confiance ente que les disciples de l'esprit nouveau ont eue is la puissance sociale de leur doctrine, la *foi* housiaste qu'ils ont mise en son aptitude à amé-ger parfaitement la vie privée et la vie collective largement contribué à multiplier les recherches, isciter les efforts, à accélérer les découvertes et les entions.

Cet immense labeur a réussi à rendre la vie de mme plus confortable et plus douce, mieux garantie tre les risques et les surprises, plus dégagée des intes des perturbations qui autrefois la dominaient rop souvent l'écrasaient. A cet égard les disciples l'esprit nouveau sont même parvenus — et c'est là le question qui soit en cause dans la présente de — à résoudre, par une utilisation rationnelle des ces biologiques, physiques et économiques, un vaste

---

1) Il suffit de rappeler la situation de *tous* les États de lie, avant 1860, la situation actuelle de l'Espagne, de la sie.

ensemble de problèmes pour la solution desquels faisait autrefois appel aux sentiments vertueux l'homme et à son esprit d'abnégation. Avant de montrer, par quelques exemples précis, ne pourrait pas en condenser la formule en un apologue ?

Dans une gorge des Alpes existait jadis un passa très dangereux ; le chemin était escarpé et étroit, les voyageurs couraient le risque, soit de glisser d les précipices, soit d'être entraînés par les avalanc qui descendaient des pentes en surplomb. Toutefo comme cette route était la seule qu'on eût pu ouv dans ces parages, elle était très fréquentée ; les pays la prenaient pour mener leurs bestiaux au pâturage aller au marché, et les touristes pour rejoindre le sites préférés. Chaque année on signalait plusie accidents. Aussi, à un détour du chemin, un pi religieux était venu habiter une petite cabane ab donnée, afin de se trouver toujours là, prêt à por secours aux victimes. Sa vie était pauvre et dévouement sans bornes : il recherchait les cadav pour les ensevelir et il soignait les blessés qu'il exh tait à la patience, en leur montrant que la souffra était le partage naturel de l'homme sur cette te qu'il aimait à appeler une vallée de larmes.

Un jour, un ingénieur anglais vint à passer ; tou cheminant, il inspecta attentivement la gorge et e sinuosités de la route, puis calcula que des trav d'art relativement peu coûteux et la construction d'u passerelle métallique suffiraient à supprimer u danger. Il s'ouvrit de son projet à l'autorité canto qui l'accueillit avec empressement ; sous sa direc technique les travaux furent rapidement exécuté bientôt, en dépit d'un accroissement énorme d circulation, on n'eut plus à déplorer aucun accid L'ingénieur reçut une large rémunération pour

vices précieux, ce pendant que le saint religieux, nstatant qu'il n'y avait plus ni morts à ensevelir, ni ssés à soigner, se retirait ailleurs. La science de n avait rendu inutile le dévouement de l'autre,

Cet apologue ne met-il pas en relief une vérité *nstatée et éprouvée*, à savoir que le meilleur amégement des éléments *externes* de la vie humaine ut, sans le concours d'aucun perfectionnement moral erne, contribuer efficacement, *sur certains points*, à mélioration de la condition de l'homme, et même penser l'individu d'accomplir, en de très nombreuses casions, des actes vertueux, parfois même héroïques, gés naguère indispensables au soulagement de l'humaé?

il est certain, par exemple, que la connaissance des s de l'hygiène et du fonctionnement des organes de tre corps a permis d'éviter ou de guérir certaines ladies que le dévouement le plus empressé eût été apable de prévoir ou de soulager. En 1898, le cteur Variot dirigeait, à l'ancien hôpital Trousseau, service des maladies contagieuses pour les enfants, i était alors installé dans un bâtiment insalubre et nbant de vétusté. Les petits malades étaient décimés la broncho-pneumonie et, sur 700 enfants traités ur la rougeole pendant l'année 1898, la mortalité uit été de 29 0/0. Cinq ans après, en 1903, dans le uveau pavillon de l'hôpital des Enfants Malades, nstruit suivant toutes les règles de l'hygiène moderne, 601 enfants atteints de la rougeole, on a enregistré décès. Le taux de la mortalité s'est donc abaissé de 0/0 à 12,31 0/0, *et le personnel médical était le me, les soins généraux étaient semblables, la thode thérapeutique restait identique.* Une meilre hygiène a seule procuré cet immense bienfait; à seule, elle a suffi pour rendre les soins plus efficaces

et pour sauver plus de cent enfants (1). Chaque anne ce miracle du savoir se renouvelle et se multip partout où la science peut éclairer. Quel dévouemer si admirable soit-il, quel personnel d'infirmières ardente que soit sa charité chrétienne, pourrait vanter d'obtenir de semblables résultats ! Plusie milliers de traits semblables pourraient être rapport Faut-il rappeler encore que les méthodes aseptiqu ont permis, en évitant la fièvre puerpérale, de p server des milliers de jeunes mères qui, en d'aut temps, eussent été vouées à la mort? ou que, chac année, les progrès de la puériculture garantiss contre les maladies infantiles un nombre immense petits êtres que le dévouement de leurs mères eût impuissant à sauver? (2)

Ces progrès de la médecine et de l'hygiène ont mê été si grands qu'il est peut-être permis d'envisager

---

(1) Rapport du docteur Variot.

(2) Dans la commune d'Arques (Pas-de-Calais), dans cinq années qui ont précédé l'établissement d'une consu tion de nourrissons, la mortalité des enfants de moins u an était de 191 pour 1.000 naissances : le docteur Alexan maire de la ville d'Arques, ayant établi un service de pu culture, les décès sont devenus si peu nombreux parmi enfants qui ont suivi les consultations de nourrissons qu mortalité *générale*, pour *toute* la ville, est tombée, en 9 et en 1904, à 112 et 101 pour 1.000, au lieu de 191 ; soit n différence de près de moitié. Dans les communes voisi où il n'y a pas eu de consultation de nourrissons, la m talité infantile de 1905 a été de 190 à 200 pour 1.0 (Communication du professeur Budin à l'Académie Médecine, dans la séance du 15 février 1905). Cf. a communication du même professeur sur les résultats d nus par les services de puériculture établis à Liège Madrid.

intenant un régime social dans lequel le soin des lades, sous réserve de quelques maladies spéciales endant les périodes d'épidémies meurtrières, devien- it simplement, pour les infirmiers, un acte de la vie nomique, que les hommes accompliraient sous l'em- e des mêmes mobiles qui les poussent à tisser le coton à extraire de la houille. Il y aurait là une profession te semblable aux autres, et la notion de l'utile suffi- t à lui assurer le recrutement d'un personnel alifié.

Qui dira aussi le nombre des familles ouvrières aux- elles la fondation de syndicats, de sociétés coopéra- es de consommation, de sociétés de secours mutuels tre la maladie, la vieillesse ou le chômage, d'asso- tions pour le développement de la petite propriété la construction des habitations à bon marché, a curé un accroissement de bien-être, sous la forme n supplément de recettes ou d'un meilleur emploi de gent dépensé. Si, au lieu de fonder ces utiles insti- ions, on se fût borné à exhorter les pauvres à la ignation, les riches à la charité, combien de souf- nces individuelles n'auraient pas disparu ! combien désordres sociaux auraient affligé l'humanité !

Une conception plus large et plus humaine des fonc- ns de l'autorité publique a permis de porter plus effi- cement remède à beaucoup d'infortunes imméritées. vant la remarque de M. Ferdinand Buisson, le contri- ble français verse aujourd'hui, sans contrainte et s même s'en apercevoir, les sommes nécessaires à tretien et à l'éducation de ces petits abandonnés que comparable charité d'un saint Vincent de Paul allait rcher naguère sur le parvis Notre-Dame.

ans les pays comme la Grande-Bretagne et les États- s, où les familles riches, plus habituées à l'effort du ail professionnel, ont conservé davantage la cons-

cience de leur fonction sociale, la participation de
richesse aux œuvres de solidarité sociale ne se bor
pas au paiement de l'impôt. Chaque année, de l'au
côté de l'Atlantique, non seulement les « rois »
l'acier, de la viande ou du pétrole, mais aussi
innombrables industriels, négociants ou hommes d'
faires, qui prennent modèle sur eux, versent cinq cen
millions aux universités américaines. Certes,
mobiles qui poussent ces donateurs sont moins élev
et moins désintéressés que ceux qui, il y a cent c
quante ans, poussaient Jean-Baptiste de la Salle à fo
der l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. Cepe
dant, grâce à leurs dollars, une jeunesse extraordin
rement plus nombreuse que celle qu'eût jamais
accueillir la charité du saint fondateur, reçoit gratui
ment, dans les plus somptueux bâtiments, les labo
toires les mieux outillés et les bibliothèques les p
complètes, un enseignement supérieur des belles lettr
des sciences naturelles, de la philosophie et de la re
gion, qui laisse bien loin le modeste enseignement
« la lecture, de l'écriture et des quatre règles ».

Des profits d'une autre nature encore ont été assur
L'emploi de la vapeur et de l'électricité, le perfecti
nement des métiers mécaniques ont libéré l'humani
d'un labeur écrasant qui opprimait le corps et at
phiait l'intelligence ; d'autre part, on doit admettre q
la satisfaction plus facile des premiers besoins matér
a contribué, dans certains milieux, à développer
moralité : la parole de Franklin est toujours vraie : l
est difficile qu'un sac vide se tienne debout ».

De même, la diffusion de l'instruction a procur
beaucoup d'hommes des moyens d'élévation sans s
quels ils fussent restés dans la médiocrité de leur co
dition première, et elle a aussi rendu plus facile l'ac
tation de certaines prescriptions morales dont o

compris l'utilité. Les modifications apportées au
e politique ont été bienfaisantes, et personne
pterait le rétablissement d'une chambre des pairs
suffrage censitaire. La liberté de la presse a per-
exercer sur les actes des gouvernants une sur-
ıce qui a rendu plus difficiles et plus rares cer-
abus de pouvoir.

si, dans toute la série des institutions sociales,
cieuse prétention des enfants de l'esprit nouveau,
t qu'elle s'attachait à résoudre un certain nombre
roblèmes moraux d'un ancien état social, s'est
ée justifiée, et, dans une large mesure, le succès a
nné leurs efforts (1). Il est permis de penser que
rminables discussions et beaucoup de luttes intes-
eussent été épargnées à notre pays, si on eût con-
à reconnaître tout ce que cette entreprise avait
tionnel et de *légitime*, disons mieux, tout ce
e supposait de noblesse d'âme, de vaillance et de
osité. Mais l'esprit de parti veillait ; il n'a pas
que cette constatation impartiale fût faite. Il faut
lre la nombreuse cohorte des « braves gens » qui,
avoir proclamé, au nom de leur foi, la bonté infi-
Père céleste, ne sont pas parvenus à discerner
es institutions de l'ordre naturel les manifesta-

Faire les lois, rendre la justice, administrer le pays,
oin le défendre, instruire la jeunesse, secourir les vic-
des accidents naturels et sociaux, prévenir par la pré-
ce, la mutualité, la coopération, toutes les souffrances
uvent être écartées et soulager les autres par l'assis-
organisée au nom de la solidarité sociale, ce sont là
tes tout humains qui peuvent se faire par des motifs
ns, dans les formes et suivant les règles exclusive-
umaines. Et c'est là tout le crime d'une société laïque. »
isson, article publié dans *Le Siècle*).

tions admirables de cette même bonté. On eût dit, entendre, que les provisions infinies de la puissan de la charité divines risquaient de s'épuiser, s'il fallait remplir du même amour les cadres de la naturelle aussi bien que ceux de la vie surnaturelle Il fallait que le Dieu de la raison fût terrible afin q Dieu de la foi eût l'occasion de manifester sa bonté disciples de l'esprit nouveau ont eu confiance l'harmonie profonde de toutes les forces de la nat l'événement a démontré que cette confiance était j fiée, et la démonstration eût été plus éclatante et glorieuse encore, s'ils n'eussent pas méconnu une

---

(1) « La création n'est pas l'œuvre d'un génie mauv la Providence a mis dans les lois naturelles qui régiss monde plus d'amour, de douceur et de bonté que tout tendresses du cœur n'en sauraient mettre ou même c voir. Après tout, le médecin qui arrache à la mort une de famille fait, en un sens, une œuvre de charité plus plète que la femme qui recueille les jeunes orpheli celle-ci, à son tour, malgré son dévouement, ne do jamais que des caresses bien froides auprès de celle leur mère leur eût prodiguées, par la *naturelle* expa de sa tendresse. De même les hommes qui ont inven métiers à filer et à tisser le coton et la laine ont pern vêtir plus de pauvres que le dévouement le plus indus n'eût jamais pu le faire. » (Paul Bureau, *Le Conf Travail ; Le Rôle des Syndicats professionnels.* Alcan, 1902. Introduction, p. 5.)

Emerson exprimait la même pensée, dans une fo qu'on ne peut approuver sans réserve, lorsqu'il écri « Que sont les services rendus par un Vincent de Pau un Pestalozzi, à côté des bienfaits involontaires répand le monde par les capitalistes cupides qui ont sillonné l rique de voies ferrées et soulevé l'énergie de m d'hommes. »

n essentielle de cette collaboration qu'ils demant à la nature pour l'établissement d'une société ite.

premier et admirable succès n'est pas le seul serque les disciples de l'esprit nouveau aient rendu ause du progrès social et moral de l'humanité. oit encore porter à leur actif une forme de collaion plus spécifiquement limitée aux intérêts de la orale. En dépit des prémisses posées, la construc*amorale* de la vie sociale n'était possible que si, leurs relations, les hommes acceptaient d'observer ines règles indispensables au fonctionnement ra- et simplifié des organes complexes de la vie écoque. Ainsi l'on vit s'établir, dans les rapports nerciaux, de précieuses coutumes de sincérité, de ité, de fidélité aux engagements contractés, qui ne pas aussi anciennes qu'on pourrait le croire et par extension, donnèrent à beaucoup d'autres ons extra-commerciales une allure plus franche i je puis ainsi parler, une rondeur de bon aloi. doute, ces habitudes meilleures relevaient plutôt nalyse exacte d'un intérêt économique bien en- que d'un véritable développement de la moralité ne. Mais l'habitude, une fois établie, pouvait à son réagir sur les sentiments intimes.

ssi bien, il apparut, en plusieurs circonstances res, que l'esprit nouveau était capable d'entraîner nfants jusqu'aux sommets les plus élevés de la vie le, jusqu'aux sacrifices les plus sublimes. Telle l'ardeur de la confiance que ceux-ci avaient mise ur doctrine, tel était l'enthousiasme qu'elle était is susceptible d'éveiller, qu'on vit, aux heures euves, cette confiance et cet enthousiasme revêtir

la forme d'une foi mystique capable de hausser l'ho jusqu'à l'héroïsme. Ce fut cette foi qui, il y a cent q ans, soulevait les « grands ancêtres » et les millie sans-culottes. Ceux-là versaient leur sang génér ment et, en dépit des conditions matérielles d rables, ils surent montrer à l'Europe surprise qu formes renouvelées de la vie, toutes remplies de la nouvelle, étaient capables de l'emporter sur les fo anciennes que la routine et les transformations éc miques avaient vidées de leur contenu. Ce fut e cette foi qui, en 1852, au lendemain du Coup d' conduisit sur les chemins de l'exil, les Quinet, les chanel, les Blanqui et tant d'autres avec eux, au milieu des scandaleux applaudissements salua succès, firent entendre la fière protestation du dr de la conscience. Cette croyance mystique était si sante que toutes les nobles causes pouvaient in remment faire appel aux dévouements et aux gé sités sublimes dont elle était la source. En 1870 mêlait sur les champs de bataille le sang des en de l'esprit nouveau à celui des enfants de la tradi heureux les uns les autres de donner à la patrie preuve suprême de leur fidélité. Ce serait elle e qui, demain, s'il était nécessaire, entraînerait v frontière, aux côtés des Lévy, des Lagardelle mê des Griffuelhes, tant de jeunes hommes, imprégn l'esprit laïque ; en dépit des propagandes impies, seraient prêts à affronter la mort pour défendre fois la patrie de la Révolution Française et le patrio de la cité nouvelle.

Il faut évoquer le souvenir de ces exploits, si veut juger équitablement les capacités de vie m des disciples de l'esprit nouveau, et malheur à qui ne savent pas les admirer, sous prétexte « viennent de la maison d'en face ». Pourtant, les

ences d'une analyse méthodique ne semblent pas permettre d'inscrire à l'actif d'une doctrine des actes héroïsme qui, s'ils honorent grandement la mémoire ceux qui les ont accomplis, sont aussi, il faut le connaître, en très médiocre concordance avec les incipes que ces hommes ont professés. En agissant mme ils l'ont fait, ces héros ont été meilleurs que urs théories, et même ils se sont mis en contradiction recte avec elles. Quoiqu'ils en aient pensé, ils obéissient alors aux poussées intérieures de la vie morale ui se manifestent en nous, en dépit de nos doctrines formatrices de la réalité : ni l'économie politique ilitaire, ni les sciences biologiques ou naturelles, ni le ogrès des institutions politiques ne suffisent à expliuer pourquoi un homme verse son sang pour le serice d'une cause supérieure, ou accepte pour elle les énibles sacrifices de l'exil et de la pauvreté (1).

*
* *

Tels sont les succès, telles sont les victoires que les représentants de la pensée laïque peuvent inscrire au crét de leur doctrine. Mais il s'en faut de beaucoup que colonne du débit soit restée blanche, et, à la suite des rofits, il faut enregistrer les pertes, qui ont été nomreuses, et les échecs, qui ont été retentissants. Pour s'en nvaincre, il suffit, après l'exposé, qui a été présenté ans la première partie, des graves dommages que iuse à la vie sociale l'insuffisante valeur morale des ividus, de rechercher le lien de filiation qui rattache

(1) *Vide infra*, quatrième partie, chapitre xi.

les défaillances morales constatées aux erreurs et au méprises commises depuis un siècle et demi par l adeptes de l'esprit nouveau. Or, cette liaison, cette rel tion de causalité et de dépendance n'apparaîtront ma heureusement que trop évidentes aux esprits impa tiaux, habitués à l'observation des faits sociaux. L mêmes forces biologiques, économiques, politiques q ont été capables d'assurer les magnifiques résultats q viennent d'être signalés, se sont prêtées, avec la mêm souplesse et avec une fécondité aussi redoutable, a utilisations perverses et aux usages immoraux, que n pas manqué de combiner la malice des hommes.

Au début de leur entreprise, les enfants de l'esp nouveau se sont trouvés en présence d'une société do ils ont observé, analysé les maux et les besoins. Ils sont dit : grâce à la nature, au progrès des richesses aux découvertes de la science, nous guérirons les mau nous donnerons satisfaction aux besoins. Mais en cet audacieuse affirmation, ils méconnaissaient un fa teur essentiel, le facteur *moral*, et, l'ayant méconn ils ont été obligés d'avouer qu'un certain nombre problèmes *anciens* demeuraient sans solution, et surto que l'aménagement nouveau donné à la vie sociale me tait soudain les hommes en présence de difficultés m rales *nouvelles*, *inconnues de leurs ancêtres*. Puisqu'o ne voulait plus accorder qu'une attention distraite à culture morale de l'homme, il était inévitable que l'ina titude de l'individu à fournir la somme de vertus indi pensables pour la subsistance de l'ordre nouveau e gendrât le malaise et la souffrance, et nous pouvo constater journellement combien ce malaise est pr fond, combien cette souffrance est aiguë.

La connaissance des lois de l'hygiène et de la bi logie, en même temps qu'elle permet de sauver d milliers d'existences précieuses et d'éviter bien d

nes, sert aussi à pratiquer sans danger et sans dou- l'avortement et l'ovariotomie, à éviter la féconda-, à décharger du devoir sacré de l'allaitement des es emportées par leur soif insatiable de plaisir, en not à favoriser tous les excès de la mollesse et de la ure.

e même, si les progrès de l'outillage industriel et le eloppement de la richesse ont été un grand bienfait r l'humanité, il suffit de fréquenter les quartiers es d'une grande ville comme Paris ou New-York, r savoir combien la fortune accumulée, en permet- de satisfaire tous les caprices de l'égoïsme et de iveté, favorise la grossièreté des mœurs et la esse des sentiments, l'une et l'autre mal dissimulées ière les toilettes du meilleur tailleur pour dames ou hapeaux de soie à huit reflets (1). Dans les milieux riers, il n'est pas rare que les hauts salaires contri- nt à la désorganisation sociale, et sans parler des elliers de Saint-Pierre-les-Calais qui, depuis trois ées, profitent trop souvent de leur gain de cent cin- nte à deux cents francs *par semaine* pour mener ie que l'on devine, on peut bien dire, sans crainte e démenti par aucun économiste au courant de ndition des travailleurs manuels, que presqu'in- blement la précocité et l'étendue du dérègle- t des mœurs des apprentis et des jeunes ouvriers exactement proportionnelles aux taux de leurs s (2).

La phrase de Franklin, citée plus haut, n'est pas acte, mais l'Évangile dit aussi : il est plus difficile à un d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un cha- de passer par le trou d'une aiguille (Matt. xix, 24).

Il y a quelques années, un ancien déporté de la Com- e, père de six enfants qu'il aurait voulu élever dans le

Enfin, parmi les paysans, la petite propriété ru
et le développement de la richesse sont les plus fer
appuis du malthusianisme et de l'égoïsme ; il
dûment constaté que, sous réserve de quelques
rares exceptions, la famille paysanne prolifique n
trouve plus que dans les contrées demeurées pau
et où la propriété foncière est encore restée aux m
des grands propriétaires.

Les chemins de fer, qui ont amené la disparition
famines et favorisé entre les peuples l'établissement
relations plus équitables et plus pacifiques, ont a
fourni à une clientèle riche l'occasion de se rendre s
fatigue aux lieux où, à chaque moment, elle trouv
mieux de quoi satisfaire son incurable frivolité, e
sont eux aussi qui, chaque matin, apportent jusqu'
gare du plus petit village la feuille luxurieuse et
saine qui collabore si activement à énerver les coura

---

respect du devoir, me racontait comment l'ainé de ses
âgé de 19 ans, venait de quitter la maison paternelle
moment précis où son salaire de typographe lui assu
sept francs par jour : le malheureux communard, qui
d'ailleurs resté parfaitement fidèle à ses doctrines mat
listes et révolutionnaires, reconnaissait que l'école laïqu
réussissait pas à donner aux enfants l'éducation mo
nécessaire, et il m'exprimait les angoisses qu'il éprouv
relever chez ses autres enfants les indices précoces du m
dévergondage probable.

Quelques semaines après cette conversation, il mo
subitement et, sur sa tombe, les camarades célébraient
progrès des lumières qui avait permis à l'humanité, lib
enfin des superstitions anciennes, de s'élever à une v
plus haute et à une vie plus joyeuse ! »

A côté des dangers moraux des hauts salaires, il
viendrait de mentionner ceux qui résultent de l'accro
ment des loisirs.

t à corrompre les intelligences (1). Ce sont eux encore ui ont permis la constitution de ces immenses cités odernes où l'entassement des hommes favorise toutes s entreprises qui spéculent sur le vice et la débauche, ù les tentations sont plus nombreuses et plus vives, ù le contrôle de l'opinion publique et du voisinage 'existe plus, où il faut enfin une santé plus robuste, ne vertu plus haute, une volonté plus ferme pour ester un bon citoyen, constituer un foyer et élever ans le respect d'une discipline morale des enfants xposés, à chaque pas, à tous les pièges de la perver- ité.

Les statistiques et l'expérience commune ne permet- ent pas davantage de conserver des illusions sur efficacité *nécessaire et automatique* de la diffusion es connaissances.

En dépit du grand nombre d'écoles construites ou grandies avec raison depuis vingt-cinq ans, il ne paraît as que la France soit en voie de vider les hospices et s prisons. L'accroissement du nombre des lecteurs a lus spécialement profité aux écrivains pornographi- ues qui, par le journal quotidien ou hebdomadaire, la evue et le roman, empoisonnent les intelligences. On est oins fier des « victoires remportées sur l'empire des énèbres », quand on se souvient que la production con- emporaine du roman est évaluée à trente-cinq mille olumes « remplis d'histoires amoureuses, pathétiques, ntastiques, judiciaires, où s'emmêlent le viol, le faux, meurtre, la suppression d'enfant, le duel, la trahison,

(1) Dans les localités qui ne sont pas très éloignées des rands centres, le service des chemins de fer est très ap- récié des jeunes bourgeois et des officiers de la garnison ui peuvent aller chercher dans la grande ville voisine les distractions » qu'ils souhaitent.

le mystère, le suicide, l'héroïsme, l'adultère, oh ! l'adul tère surtout, la folie et l'inceste » (1).

La « légende du maître d'école » s'est dissipée comm tant d'autres, et il faudra bien qu'à un jour prochain, l conscience nationale accepte enfin de se poser la ques tion que formulait déjà, il y a plus de douze années, u homme dont on ne contestera ni la clairvoyance, ni l sympathie pour les doctrines modernes. « Je m demande avec inquiétude, écrivait M. Pécaut, pour qu et pour quoi nous travaillons, pour qui et pour quo nous exerçons ces enfants du peuple à lire, à com prendre, à se rendre compte, à prendre possessio des choses et d'eux-mêmes. Est-ce pour livrer ces âme à peine débrouillées à de nouveaux et étranges éduca teurs, à ces livraisons de romans à bon marché, à de feuilles corruptrices à un sou, parées des plus perfide attraits de l'image illustrée, de la nouvelle, de la chan son, et même, hélas ! de l'article doctrine qui envahisse nos bourgs et nos villages, à mesure que nous y semon les premiers sentiments du savoir ? Et tant de labeur d notre part, tant de sacrifices de la part de l'État n'abou tiraient-ils, en accroissant la clientèle de cette honteus littérature, qu'à accélérer et généraliser le mouvemen de dissolution morale, déjà si marqué dans les classe supérieures et moyennes !... Nous sommes visiblemen menacés de désorganisation morale et, par conséquen de décadence politique (2). » Depuis que ces lignes on

---

(1) Philibert Audebrand : *Cent ans de roman françai* Revue des Revues, 1er et 15 février, 1er mars 1901.

(2) Cité dans G. Fonsegrive, *Les Livres et les Idées*, p. 18 S'il était utile de joindre un témoignage à une parole autorisée, voici un extrait du *Rapport sur l'administrati de la justice criminelle en France pendant l'année 190* « L'influence des progrès de l'instruction sur le nombre

té écrites, les faits se sont chargés de prouver la légi-imité de ces questions et de cette angoisse. L'heure est roche où le péril primaire apparaîtra si menaçant, où 'impuissance de l'école laïque, telle que l'ont conçue es disciples de l'esprit nouveau, apparaîtra si notoire, i incontestable, qu'en dépit des formules sonores des oliticiens, l'émotion publique éclatera et ne pourra lus être contenue.

L'établissement du régime démocratique et du suf-rage universel a été un bienfait, mais il faudrait une onne volonté que beaucoup sans doute trouveraient u-dessus de leurs forces, pour affirmer que, d'une ma-ière générale, le vote populaire s'est porté sur les ci-oyens les plus dignes et les plus capables. Ne faudrait-il

---

a nature des crimes commis reste un problème que les onnées de la statistique criminelle ne peuvent éclaircir. Il st permis de supposer que si le nombre des accusés igno-ants a décru depuis vingt ans de moitié, tandis que celui es accusés sachant lire et écrire s'est augmenté d'autant, 'est que les individus que leurs instincts conduisent au crime nt suivi, au point de vue de l'instruction, le même sort que population tout entière : illettrés dans le passé, ils savent re et écrire aujourd'hui. » *J. O.*, 20 septembre 1902, p. 6264. es lignes concernent les crimes proprement dits, c'est-à-dire s méfaits justiciables de la cour d'assises. En ce qui con-erne les délits, on sait que l'accroissement des délinquants ettrés a été considérable. Récemment M. Albanel, juge 'instruction à Paris, a, au nom de son expérience person-elle, signalé la coïncidence entre le progrès de l'école anti-eligieuse et l'augmentation de la criminalité dans la jeu-esse. Cet acte de courage civique a suscité la colère de *a Lanterne* qui réclame un châtiment contre un magistrat ui n'a pu « sans manquer gravement à ses devoirs, médire e l'enseignement de l'État dont il est le salarié ». (*La Lan-erne*, du 13 septembre 1906).

pas plutôt dire, suivant l'expression de M. Anatole Leroy-Beaulieu, approuvée par M. Élisée Reclus, que « les politiciens contemporains à tous les degrés, depuis les conseillers municipaux jusqu'aux ministres, représentent, pris en masse et la part faite de quelques exceptions, une des classes les plus viles et les plus bornées de sycophantes et de courtisans qu'ait jamais connues l'humanité. Leur seul but est de flatter bassement et de développer tous les préjugés populaires, qu'ils partagent d'ailleurs vaguement pour la plupart, n'ayant jamais consacré un instant de leur vie à la réflexion et à l'observation (1). »

Enfin, quant à la concurrence, dont les sanctions automatiques devaient, paraît-il, dans la cité moderne récompenser les actes socialement bienfaisants et châtier les actes socialement nuisibles, qui donc ignore aujourd'hui que cette puissance redoutable, essentiellement amorale en son principe, rémunère avec le même empressement et l'industriel ingénieux qui découvre des procédés nouveaux de fabrication ou utilise des métiers perfectionnés, et l'employeur cupide qui tend tous les ressorts de son intelligence pour organiser dans son usine un système savant de surveillance, de primes et d'amendes, de telle manière qu'il n'y ait aucun ouvrier

---

(1) Élisée Reclus, l'*Évolution, la Révolution et l'Idéal anarchique*. Paris. Stock, 1902, p. 72. — De même M. Fouillée, répondant à une enquête de la *Revue Bleue,* sur l'Élite intellectuelle et la Démocratie, écrivait : « Le danger de nos démocraties est ce que Balzac appelait la « médiocratie ». Bien plus c'est l'aristocratie à rebours ou le gouvernement des pires, la « cakistocratie »... Le suffrage universel sacrifie les minorités, il écrase les élites, il tend à devenir le gouvernement nominal des foules, représentées par quelques meneurs et exploiteurs qui ont seuls le gouvernement réel. »

on ne soit assuré d'extraire, dans le minimum de
ps, le maximum de travail. N'est-ce pas la concur
e qui, en d'innombrables ateliers au XIXe siècle, a
mis à un labeur écrasant, parfois pendant 14, 15 et
eures par jour, des hommes, des femmes et jusqu'à
enfants de huit ans, que leurs parents réveillaient
uatre heures du matin à coups de nerfs de bœuf ?
t-ce pas elle, qui, au moment même où ces lignes
écrites, oblige encore de pauvres femmes à manier
guille pendant douze ou treize heures chaque jour,
s leurs mansardes, pour un misérable salaire quoti-
n de vingt-cinq ou trente sous ? (1)

bandonnée à elle-même, la concurrence suppose
x principes essentiels : le premier que l'individu
à tenir compte que de son intérêt personnel, le
ond qu'il lui est loisible, pour parvenir à ses fins,
ser de tous les moyens, quels qu'ils soient, les plus
pres à lui assurer le succès. Or, nous avons toutes
ons de savoir que ces deux principes menacent
vement la prospérité sociale et, en dépit de notre
vouloir, nous ne pouvons plus croire à cette iden-
nécessaire de l'intérêt privé et de l'intérêt collectif,
excitait l'enthousiasme d'un Ricardo ou d'un Bas-
Sous la pression de la concurrence, on a vu s'éta-
, dans la conduite des hommes des distinctions
nges entre les actes licites ou tolérés et ceux qui ne
ont pas. Ainsi, la règle des mœurs, la tempérance,
délité conjugale, les devoirs envers les enfants, la
nission loyale aux charges militaires, n'ayant pas

(1) On ne saurait trop recommander la lecture du livre l'abbé Mény, sur *Le travail à bon marché* (Paris, d et Cie, 1907), aux personnes qui aiment encore à croire harmonies nécessaires des forces économiques et à aillibilité de la concurrence.

pour effet d'assurer la suprématie économique de ce
qui les observent, ont été négligés ou méconnus. B
plus, l'observance de ces règles a été souvent ouver
ment répudiée, comme constituant une surcharge q
les concurrents devaient éviter, sous peine de se trou
« handicapés ». Souvent cette méconnaissance ou ce
répudiation formelle ne se sont arrêtées qu'à la lim
extrême où les méfaits de l'égoïsme risquaient d'av
sur l'état physique ou intellectuel de l'individu u
répercussion qui l'aurait mis en état d'infériorité po
affronter la lutte pour la vie. Il se peut qu'avec
pareilles doctrines, certains individus, qui se croi
« malins », « tirent leur épingle du jeu ». Ce qui
certain, c'est que la prospérité sociale est compromis
que la vie collective est atteinte jusqu'en ses sour
vives (1).

(1) Comme les erreurs qui pactisent avec nos faibles
morales sont toujours difficiles à déraciner, il n'est peut-ê
pas inutile de rappeler, après tant d'autres, que ce qui est
ici des sanctions de la concurrence peut être répété dans
mêmes termes à l'égard des sanctions biologiques. S
doute l'alcoolisme et le dévergondage des mœurs conduis
à la tuberculose, mais cette terrible maladie décime au
les malheureuses ouvrières qui s'épuisent de travail p
nourrir leurs enfants, et s'il est vrai qu'on s'expose à une
xion de poitrine, lorsqu'on sort sans pardessus d'un mau
lieu à trois heures du matin, il est vrai aussi que l'ouv
qui, au sortir de l'atelier, se précipite dans la Seine pour sau
un homme qui se noie s'expose à un refroidissement do
ne peut ignorer les très graves conséquences. Puisque cha
reconnaît que ces rapprochements, et mille autres enc
sont justifiés, ne pourrait-on pas obtenir que l'argument
sanctions naturelles, chargées d'assurer sur terre le règn
la morale, soit enfin laissé aux politiciens de profession
de vocation ?

insi (1), tout le long de la série des phénomènes iaux et à travers toutes les institutions de famille, telier et de pouvoirs publics, qu'il s'agisse des entions les plus minimes ou au contraire des découtes les plus considérables, la constatation demeure la me : les forces biologiques, physiques, économiques, n loin qu'elles soient par elles-mêmes capables de iger mécaniquement l'activité de l'homme dans le s socialement le meilleur, supposent au contraire z celui qui en fait usage une *aptitude morale* à ne employer que pour les progrès de la vie et le bien ectif. Lorsque cette aptitude morale fait défaut, ces ces, essentiellement *amorales* de leur nature, se tent *avec une égale souplesse* aux combinaisons du e et des entreprises malsaines ; dans ce cas, leur fécon- même devient la source d'un mal social plus grave, sque la productivité de l'effort humain, décuplée et tuplée par la collaboration de leurs énergies, peut indre une puissance de nocuité autrefois inconnue. insi, à l'extrémité du long chemin qu'ils ont parru, les disciples de l'esprit nouveau se sont trouvés face du problème moral. Sans doute, pendant que cheminait sur la route, la formule de ce problème

---

) Il va sans dire que beaucoup d'autres exemples pourent être joints à ceux qui viennent d'être rapportés ici, que l'on vise les progrès de l'habitation ou de l'indus- tels que « le tout à l'égout », les cartes postales illus- s ou l'automobilisme, soit que l'on considère les libertés 'ordre moral, telles que la liberté de la presse ou de eignement supérieur. On sait que « le système du tout gout » a singulièrement facilité les crimes d'avortement infanticide et, d'autre part, le sous-secrétaire des Postes , il y a quelque temps, prendre des mesures pour arrêter rculation des cartes postales obscènes.

s'est trouvée modifiée et les grandes transformati
survenues dans le régime de la famille, de l'atelie
des pouvoirs publics et dans la représentation des in
rêts moraux en ont changé les termes. Mais la difficu
foncière demeure la même. Aujourd'hui comme hie
avant-hier, la société a besoin de trouver en cha
individu des dispositions généreuses à accepter
sacrifice, *l'effort* et la *discipline morale*, à ne pla
en certaines circonstances, beaucoup plus nombreu
qu'on n'affecte de le croire, son intérêt person
qu'après celui de la collectivité. Lorsque ces disp
tions n'existent pas, il y a souffrance, malaise socia
et, de même qu'un cœur généreux et dévoué, fû
celui d'un pauvre Breton ignorant ou d'un paysan d
Lozère, peut toujours en dépit de la médiocrité de
moyens, accomplir des actes singulièrement préci
pour le maintien et le développement de la prospé
collective, de même au contraire, il n'est aucun indivi
quels que soient la puissance de ses dons intellectu
et l'outillage économique ou scientifique qu'il explo
qui puisse vraiment être considéré comme un
citoyen, si ses sentiments sont vils et ses appétits gr
siers, si aucune pensée noble ne vient soulever son c
et réfréner son égoïsme.

On s'est plu à répéter que les inventions moder
avaient en quelque manière mis sur une terre nouvell
homme nouveau. La formule est partiellement exa
mais encore faut-il reconnaître qu'en cet homme nouv
quelque chose subsiste de l'homme ancien, et c'est
moins la propension au mal et à la recherche immod
de la jouissance. Dès lors, la nécessité d'une forte é
cation morale n'est pas moins pressante, elle le dev
même davantage, puisque les inventions modernes, m
tipliant la puissance de l'action personnelle, expo
l'individu à plus de tentations et la société à plus de

s. On s'est vanté de résoudre par la science et une tech-
que meilleure les problèmes moraux que nos pères
vaient résoudre par la vertu : la prétention n'était pas
alement injustifiée, mais on n'avait pas songé que la
me nouvelle de la vie sociale allait à son tour imposer
s devoirs nouveaux. L'employeur de nos grandes usines
a plus besoin des qualités que devait posséder naguère
le maître », au temps des corporations, et on ne de-
ande plus au citoyen de nos démocraties la soumission
spectueuse qui devait distinguer le loyal sujet de l'an-
en régime. Toutefois, la vertu, sous une autre forme,
t toujours nécessaire, pour être un bon employeur,
n bon syndiqué, un bon citoyen, et rien ne démontre
ue les formes inédites, sous lesquelles se présente pour
us le devoir, soient plus aptes que les anciennes à
couer notre mollesse ou à mettre en mouvement notre
nne volonté. Tant que cette bonne volonté n'est pas
tenue, le progrès des éléments externes qui encadrent
vie de l'homme n'apporte que des améliorations par-
lles, qu'annihilent d'ailleurs d'autres utilisations
alfaisantes. Pour emprunter un exemple à un ordre
recherches qui préoccupent vivement l'avant-garde
groupement laïque contemporain, on peut dire qu'en
tat actuel de l'humanité, ce serait un grand malheur
ur elle si un médecin découvrait demain une méthode
icace de traitement de « l'avarie » ou un moyen
tionnel soit d'empêcher à volonté la fécondation de la
nme, soit de pratiquer l'avortement sans risque
ératoire. Il est des progrès scientifiques que l'huma-
té n'est pas encore capable de supporter : ces progrès,
n de *produire* mécaniquement la moralité, la *pos-*
lent au contraire et la *requièrent*.

Telles sont les vérités qui, en ces premières années

du xx^e siècle, peuvent paraître difficilement conte
tables. De grands maux eussent été évités, si el
eussent été discernées plus tôt par les hommes qui,
l'époque moderne, ont eu, soit par la puissance de leu
entreprises industrielles, soit par l'étendue de le
savoir, soit par l'importance de leurs fonctions po
tiques, une influence sur leurs contemporains. Puisse
du moins, tous les esprits loyaux entendre la dure leç
que les faits nous donnent avec une persistance et u
régularité qui ne laissent place à aucune hésitation !

En face de cet enseignement si clair, il n'est mê
plus loisible aux disciples de l'esprit nouveau d'invoqu
l'excuse des transitions nécessaires et des étapes q
doit franchir l'humanité avant d'avoir trouvé l'amé
gement de sa vie morale. Deux fois, en 115 années,
France a fait l'expérience de leur doctrine naturali
et, chaque fois, les résultats ont déjoué les espéran
des initiateurs. Sans insister sur les excès sanguinai
de la Terreur dont il serait peut-être injuste de tirer
un argument, on peut du moins rappeler qu'en dépit
la prédiction de Condorcet et de la déclaration
Billaud-Varenne, la Révolution fut loin d'amener
progrès des mœurs qui avait été escompté : elle retro
dans les citoyens affranchis l'humanité des anci
jours, avec ses abnégations et ses héroïsmes, mais au
avec ses passions mauvaises, ses débauches et
ambitions. Au milieu de ces hommes recréés con
mément à la nature, la vertu fut moins à l'ordre du j
qu'on ne l'avait annoncé, et, dès l'année 1795, plusie
députés, qui n'étaient pourtant pas des adversaire
l'esprit nouveau, demandaient la révision, dans un
restrictif, de la loi de 1792 sur le divorce. Mailhe, j
l'un des promoteurs de cette loi, la déclarait désastre
« les parents, dit-il, abandonnent leurs enfants. V
ne sauriez arrêter trop tôt le torrent d'immoralité

oulent ces lois désastreuses... La loi du divorce est lutôt un tarif d'agiotage qu'une loi » (1).

Un siècle plus tard, le même essai loyal a été recom- ıencé avec plus de méthode et des visées moins uto- iques. Ni la bonne volonté, ni la faveur de l'opinion, i le concours des autorités et des finances publiques ont manqué, et pourtant on constate le même effrite- ent de l'édifice national, la même impuissance à orga- iser la vie familiale et la vie collective.

Comme s'il fallait que l'épreuve fût parfaitement émonstrative, ce sont précisément les milieux qui ont çu le plus abondamment la semence nouvelle, et dans squels des soins attentifs en ont le mieux assuré la rmination, qui se distinguent aussi par les symptômes n équivoques de désorganisation sociale et d'anarchie. sont les départements, les villes et les quartiers qui t accueilli avec le plus d'empressement la doctrine norale proposée *et qui ont le plus complètement iminé de leur vie les pratiques et les croyances en position avec cette doctrine*, qui se signalent aussi r les excès du dévergondage précoce, le nombre des ions libres et des divorces, les atteintes à la fidélité njugale, les recours à la violence, la répudiation

---

1) Cité dans Fonsegrive, *op. cit.*, p. 115. Cf. aussi Glas- n. *Le Mariage civil et le Divorce dans l'antiquité et ns les principales législations modernes de l'Europe.*— ns les vingt-sept mois qui suivirent la promulgation de la de 1792 sur le divorce, les tribunaux de Paris pronon- ent 5.994 divorces : dans les trois premiers mois de 1793, ombre des divorces égala à Paris le nombre des mariages; ıs le seul mois de pluviôse an III (janvier-février 1795), y eut, à Paris, 223 divorces, et, durant l'an VI (sep- mbre 1797-1798) le nombre des divorces dépassa le nom- des mariages.

bruyante des devoirs patriotiques les plus essen
tiels (1). Lorsque l'on passe de ces constatations g
nérales à des observations particulières portant sur l
individus et les familles, la même conclusion se d
gage, et, s'il était permis de citer des noms de litt
rateurs renommés (2), de grands industriels ou n
gociants, d'hommes politiques investis des plus haut
fonctions, on montrerait aisément combien ces hon
mes, qui ont été les représentants les plus notoir
de l'esprit nouveau, qui ont pleinement écarté de le
foyer, de leur entourage et de leurs enfants les influe
ces traditionalistes qu'ils réprouvaient, ont été impui
sants à former en ces mêmes enfants des citoye
capables d'entretenir et de promouvoir la vie social
On aimait à redire que l'amour suffirait à fonder
famille, que le secours de la loi morale était inutile
des fiancés qui avaient la sagesse de suivre les raiso

---

(1) Pourtant ces départements, ces villes et ces quartie
sont aussi ceux où le progrès du bien-être matériel a été
plus sensible, où le développement de l'instruction popula
a été le plus considérable, où l'ardeur du citoyen à user
son droit de suffrage politique a été la plus grande. Le d
veloppement de la richesse n'a pas rassasié les appéti
pas plus que l'usage du bulletin de vote n'a détourné de
violence. Cet ensemble de constatations est étrangem
démonstratif.

(2) C'est une des raisons qui expliquent la persévéra
de l'attention que nos littérateurs, principalement les *pa
ris* du public, apportent à la réforme du mariage. « Serait
un effet de leur condition? Gens de lettres font souv
pauvre figure de maris. Les exemples foisonnent. n
citerait difficilement, à Paris, six écrivains mariés s
histoire. Ils font des romans « audacieux » que le
femmes (et eux-mêmes) se chargent de vivre. » *Les cah
de l'Université populaire*, 10 mai 1906, p. 207.

leur cœur, et bientôt la logique implacable des faits nnait un démenti à ces téméraires affirmations. Cette ion, à laquelle tant de joies terrestres paraissaient réervées, était prématurément brisée par la discorde et le vorce ; cet amour, qu'on avait déclaré suffire à toutes s tâches, ne réussissait même pas à s'entretenir soiême au-delà de quelques mois, parfois même de uelques semaines !

Tels ont été les échecs et les insuccès des disciples de sprit nouveau.

Ces échecs et ces insuccès ont été si notoires et si aves qu'en dépit des admirables progrès réalisés dans ménagement des éléments extérieurs de la vie, la octrine est apparue comme définitivement impuissante constituer la vie sociale. Les mots de faillite et de nqueroute ont même été prononcés. Ce jugement raîtra trop sévère à ceux qui n'oublieront pas le mbre et la magnificence des victoires remportées. us simplement, il faut dire qu'il y a eu méconnaisnce d'un principe d'analyse, pourtant familier à tous s savants, et d'après lequel un phénomène ne se réae qu'autant que les conditions *nécessaires et suffintes* se trouvent réunies. L'exploitation ardente, tensive, vigoureuse de toutes les forces mises à jour r le travail moderne était *nécessaire* au progrès cial, et on a eu raison d'avoir confiance en elle. Mais tte condition n'était pas *suffisante*. Puisqu'on tendait fonder la cité du progrès, on devait parallènent, et avec la même ardeur, cultiver la formation orale des citoyens. Pour avoir négligé d'accomplir tte seconde tâche, l'on a échoué. Echec humiliant ut-être, mais qui nous grandit et nous élève, puisqu'il montre que l'essor de l'industrie et du commerce, des

sciences et des institutions politiques ne justifie pas l
espérances qu'il éveille, s'il ne s'accompagne d'un pr
grès plus difficile et plus nécessaire : celui de not
valeur personnelle, de la pureté de nos sentiment
de notre vaillance et de notre bonne volonté à respect
la loi morale.

CHAPITRE VI

méprise des « enfants de la tradition. »

'erreur commise par les enfants de l'esprit nouveau si grave, elle suppose chez les hommes qui l'ont fessée ou la professent encore une méconnaissance si gulière des témoignages précis de l'expérience com- ne aussi bien que de l'observation scientifique, qu'il eût été à tout jamais impossible d'obtenir l'adhésion a multitude innombrable des intelligences qu'elle a iites, si elle n'eût rencontré la collaboration, certes ı involontaire, mais néanmoins très active, des ınts de la tradition. Ceux-ci sont tombés, en effet, de côté, dans une méprise *non moins grave et non ns funeste.*

I

uelle était, au regard de la loi morale, la doctrine enfants de la tradition ? Autant qu'on la peut mer en quelques lignes, on dirait volontiers que les nts de la tradition concevaient essentiellement la u comme une disposition primordiale de l'âme à pter pleinement et loyalement l'état de fait que un trouve à sa naissance. Respecter ce qui est ıbli », « constitué », concourir à sa « conservation », rmir, s'il vient à être ébranlé, le « restaurer, » s'il a létruit par des mains orgueilleuses, telle est pour

eux la forme la plus haute de la vertu, ou plutôt ce
disposition primordiale leur apparaît comme la mo
lité commune, comme le vêtement nécessaire que d
revêtir la pratique des diverses vertus. Partout
toujours, au foyer comme à l'atelier, dans la cité com
à l'église, cette disposition morale est déclarée ess
tielle ; celui qui la possède est jugé pouvoir se rele
toujours de ses autres défaillances, et, au contrai
celui à qui elle fait défaut, si vertueux qu'il s
par ailleurs, est tenu en suspicion. Elle apparaît
bien à tous comme le *substratum* commun et indisp
sable de toutes les vertus que les mots, pour la désign
se multiplient dans notre langue ; suivant les nuanc
on l'appelle soumission, docilité, obéissance, douce
respect, méfiance du sens propre, patience, confian
abandon, humilité, résignation, mortification, et
aime à retrouver le parfum de l'une ou l'autre de
vertus en chacun des actes de tous les hommes que l
considère comme les exemplaires de la beauté mor
On se représente la vie morale beaucoup plutôt com
une minutieuse surveillance exercée sur soi-même,
ses tendances mauvaises, que comme la culture e
développement des énergies productrices du bi
Aussi, dans l'éducation de la jeunesse, s'attache-t
surtout à discipliner et à réfréner, à rendre les enfa
très sages et très obéissants, fort peu à les dévelop
et à cultiver en eux les capacités de l'intelligence e
la volonté. Le développement de la personnalité ris
d'être une tentation dangereuse pour celui qui
avant tout être un continuateur révérencieux des ir
tutions établies, et l'esprit critique, que le Malin ain
exploiter, est trop exposé à faire mauvais ménage a
l'esprit de docilité et d'obéissance. Il est plus pru
de laisser dans l'ombre des qualités qu'on n'aurait g
l'occasion d'utiliser et qui, à la moindre déviat

traient en danger l'épanouissement de la vertu esti-
: la plus nécessaire.

ne sert à rien de critiquer ou de vanter *a priori*
e conception de la vie morale, cette représentation
a vertu. Il est plus scientifique de constater que
ie et l'autre furent, il y a 150 ans, le nécessaire point
ioutissement d'une longue évolution malheureuse-
nt suivie par la France depuis plusieurs siècles, et il
ît, pour s'en convaincre, de jeter un regard sur les
tre institutions de famille, d'atelier, de pouvoirs
olics, de religion qui encadraient alors la vie de
dividu et conditionnaient sa formation morale.

Pour la famille, les deux assises sur lesquelles elle
ose sont l'autorité absolue du père, la soumission de
emme et des enfants. Le chef de famille désigne à
.cun de ses fils la carrière qu'il doit embrasser ou la
ıation dont il doit se contenter; il choisit pour ses
:s, presque sans les consulter, les maris que sa solli-
ıde juge les meilleurs. La coutume des ancêtres
le la répartition du patrimoine, et ce règlement
:t, par le régime des substitutions fidéi-commissaires,
:indre les générations les plus lointaines; les couvents
ont ouverts et les fonctions ecclésiastiques seront
ervées à ceux des enfants que le chef de famille et la
dition destinent au célibat et qui ne doivent pas
ıinuer la part héréditaire de leurs frères.

Dans cette combinaison, à la fois savante et arbi-
ire, les choses et les personnes ne sont à leur place
: si les enfants se montrent dociles et respectueux. On
oute plus que tout que le tempérament plus vigou-
ıx des uns ne vienne, par la rébellion, troubler la vie
; autres. Que le fils aîné du seigneur refuse de conti-
er au manoir la vie de son père, que le cadet refuse

de prendre la carrière des armes ou de vivre dans célibat ecclésiastique, que la jeune fille refuse d'en au couvent et l'édifice entier s'écroule. Il faut à t prix éviter un pareil malheur. Aussi l'éducation a-t- pour première mission d'empêcher l'éclosion de mauvais esprit ; sa première tâche est de persuade chaque enfant qu'il n'est qu'un rouage au service d' association dont la vie déborde sa propre existence savoir la famille.

D'innombrables traits empruntés à la vie famil du dix-septième et du dix-huitième siècles pourrai être cités ici, pour prouver, s'il en était besoin, telle était bien alors la méthode de vie familiale. D notre société contemporaine cette méthode reçoit core des applications partielles, dont l'une, surve il y a quelque trente-cinq ans, s'est trouvée porté ma connaissance personnelle et peut être rappor ici, parce qu'elle paraît singulièrement topique. s'agit d'une famille aristocratique, dont le père, c seiller de la Cour des Comptes, avait six fils et fille. Sa fortune, sans être considérable, lui assurait large aisance. Un soir, alors que la jeune fille ve d'atteindre sa vingtième année, celle-ci entendit parents lui déclarer sans émotion qu'elle devait uniq ment aménager sa vie au foyer paternel et ne jam laisser son esprit évoquer aucune pensée de maria « Nous ne pouvons, lui dit-on, te donner une dot su sante pour que tu te maries sans déchoir ; tes frè grâce à leur nom, se marieront aisément, mai importe que tu saches dès maintenant que tu dois re dans le célibat ». La jeune fille accepta avec séré cette décision paternelle qui lui parut très sage et n causa aucune souffrance. Que l'on songe à l'éduca qui est nécessaire pour qu'une pareille communicat que beaucoup jugeraient aujourd'hui plus que sir

e, ait été possible, sans éveiller aucun sentiment de olte ou de désespoir chez celle qui écoutait ce ret.

i, du foyer on passe à l'atelier, on voit que, dans la ception traditionnelle, le régime du travail exige moins impérieusement les mêmes qualités de ilité et de soumission. Pour le paysan, la démons- ion n'a pas besoin d'être faite ; sa condition est errée dans des cadres si rigides qu'il lui est presque ossible de la modifier, et la permanence même des cédés traditionnels de culture développe en lui au rême degré l'esprit de conservation et d'imitation, ssé jusqu'à la routine. Des impôts très lourds absor- t d'ailleurs le plus clair de son revenu net, et la ère qui l'accable trop souvent diminue encore son rgie personnelle.

)ans l'industrie, les maîtrises et les jurandes, avec :s règlements arbitraires et tracassiers requièrent mêmes dispositions à l'obéissance. Au lendemain de grande secousse du XVI^e^ siècle, l'industrie faillit un ment s'émanciper. Mais bientôt Colbert survint, et, content d'avoir établi le funeste système des manu- ures royales (1), avec leur personnel d'ouvriers enré-

---

) Les historiens nous racontent à l'envi, non pas comment, Louis XIV, telle ou telle industrie s'est développée en nce, grâce à l'initiative de tel ou tel chef de métier, ou lisans étrangers venus s'établir spontanément en France, s « comment *Colbert dota la France*, tour à tour, de lustrie des glaces de Venise, des dentelles de Venise, des fes de soie, crêpes, taffetas, velours, damas, brocarts alie, des draps de Hollande, des bas d'estame et de laine otée d'Angleterre, de la trempe de l'acier, qui était un et anglais, du fer blanc d'Allemagne, dont il n'y avait

gimentés, il entreprend de réglementer l'industrie entiè
en portant au complet le système des corporations, ten
d'ailleurs dans la pleine dépendance du roi (1). Chac
corporation fixe, pour tous ses membres, les jours
heures de travail, les matières premières qui peuv
être employées, les outils et métiers dont on doit se serv
Continuer à faire ce qui se fait, ne pas chercher à d
ner la clientèle par l'appât d'une marchandise de qua
supérieure ou de prix moins élevé, tels sont les devo
du bon artisan ; celui qui travaille plus longtemps,

---

jusque là qu'un fabricant en France, etc., etc. C'est Colb
qui fait tout cela... Il n'a derrière lui que des ouvriers cho
par lui à l'étranger et achetés par les finances royales p
enseigner les méthodes de travail; quand ils haussent le
prétentions, ou deviennent inutiles, il les renvoie chez
comme des gens à son service ». H. de Tourville, *Histo
de la Formation particulariste*, p. 473. Paris, Firm
Didot, 1905.

(1) L'édit de 1673 porte que « ceux qui font profession
commerce, denrées et arts et qui ne sont d'aucune comm
nauté seront établis en corps, communautés et jurande
qu'il leur sera accordé des statuts ». Le règlement
24 décembre 1670 décide que « les étoffes non confor
aux règlements seront coupées, déchirées, brûlées ou con
quées, suivant qu'il aura été ordonné. Et en cas de réci
pour la troisième fois, le marchand et l'ouvrier seront mi
attachés au dit carcan avec des échantillons des marchand
sur eux confisquées, pendant deux heures. » On saisit ici
le vif l'effet de l'autoritarisme gouvernemental contraign
de rétrograder, vers la hiérarchie et la discipline, l'indus
que le sentiment éclairé de ses membres eût poussé d
les voies de la liberté et de la concurrence. Soixante
auparavant, aux États généraux de 1614, le Tiers État a
demandé une réforme qui tendait directement à établi
liberté industrielle. Cf. Henri de Tourville, *Histoire d
Formation particulariste*, p. 474.

invente une machine nouvelle, ou qui essaie de faire
si bien, avec une matière première de moindre prix,
ui-là est un perturbateur, un mauvais compagnon.

Après la famille et l'atelier, est-il nécessaire d'indi-
er en quel sens s'exerce la pression de l'État ?
On sait comment la monarchie française, sous l'ac-
n des légistes, aboutit à l'absolutisme. « Les États
néraux, les Parlements, les États provinciaux, les
ganismes locaux, tout a disparu ; l'assemblée des
ables ne peut plus même être supportée, et successi-
nent le monarque a témoigné qu'il ne tolérera plus
le contrôle, ni le conseil de ce corps, ni même le
seil d'un premier ministre. Le Prince est à lui seul
at, et, le jour où Louis XIV déclare ouvertement :
État, c'est moi, » il n'énonce en ces trois mots qu'un
très justement observé et très exactement formulé. »
si il ne doit plus y avoir en France qu'une indivi-
alité dirigeante, toutes les autres doivent demeurer
sives ; ce sont des sujets, *subjecti*. On estime que le
et loyal sujet est celui qui se montre le plus em-
ssé à obéir, le plus prompt à se confier à la sollici-
e du Prince. Le roi n'est-il pas le père de tous, celui
ui « une sorte de sacrement », le sacre, dispense des
nières spéciales ? Tout homme qui n'est pas préparé
'obéissance la plus exacte, dans tous les domaines,
un libertin, un perturbateur de l'ordre social.

Ainsi les trois grandes institutions de la vie sociale
ccordent ensemble pour développer chez l'individu
mêmes dispositions morales et leur effort combiné
contre la collaboration empressée du quatrième grou-
nent de la vie sociale, de celui qui peut agir sur les
elligences avec plus d'efficacité encore, la religion.
naçée au XVe siècle, dans sa morale, par les débau-

ches de la Renaissance italienne, attaquée au XVIe siè
à la fois dans sa morale et dans ses dogmes par
révolte de Luther et de ses collègues (1), l'Église n'a
faire front à l'assaut qu'en fortifiant son unité, en c
centrant ses phalanges, en restaurant chez ses enfa
l'esprit de hiérarchie et de discipline. Ignace de Loy
et sainte Thérèse furent les chefs écoutés de ce gra
mouvement de concentration, et ce fut justice, puisq
avec plus de lucidité que personne, ils discernèrent
le seul moyen vraiment efficace de résister à l'enva
sement de l'individualisme anarchique se trouvait d
la pratique intensive des vertus opposées. Malheureu
ment, il est difficile, dans l'ardeur de la mêlée,
garder la juste mesure. Au lendemain de la gra
bataille, il eût été bon, en tous cas, que l'Église

---

(1) Suivant le mot de Taine, la Renaissance italie
transforma l'Italie en un coupe-gorge et un mauvais li
D'autre part, le mouvement de la Réforme fut loin d'
aussi favorable à la restauration des bonnes mœurs qu
le croit communément. Sans parler du divorce de Henri
d'Angleterre, on ne doit pas oublier la scandaleuse con
tation donnée par Luther, Melanchton, Bucer et leurs
lègues, au landgrave de Hesse : celui-ci relevait d'une gra
maladie, qu'il devait à ses débordements, et, ne pouvan
ne voulant changer de vie, il demanda et obtint du patria
de la Réforme l'autorisation d'épouser une seconde fem
tout en gardant la première. « L'Évangile, dit en effe
consultation, n'a ni révoqué, ni défendu ce qui avait
permis par la loi de Moïse à l'égard du mariage, et la
pense de la monogamie peut être accordée pour conse
ou recouvrer la santé ». Le landgrave de Hesse s'empr
de profiter de la permission accordée, et, dans son act
mariage polygamique qui est un des plus beaux écha
lons du pharisaïsme, il expose que « pour vivre selon Di
il a résolu « d'ajouter une seconde femme à la premièr

andât si l'effort fait par le chrétien pour compri-
en lui la vie, pour ressembler à un cadavre, *perin-
c cadaver*, ou à un bâton dans la main du voya-
, représentait vraiment la meilleure manière de
ndre au souhait de Celui qui avait dit : *Ego veni
tam habeant, et abundantius habeant*, et qui s'était
même défini un jour en ces termes : *Ego sum via,
tas et vita*. Pratiquement, on omit de se poser
e question ; le souvenir du grand danger couru et
pertes éprouvées, la crainte de nouveaux assauts
gèrent le catholicisme à se constituer à l'état de
ntre-réformation perpétuelle », et, *plus encore que
ncouragement*, les besoins et les impulsions des
autres groupements de la vie sociale poussèrent
lise à persévérer dans la voie où elle s'était dirigée
XVIe siècle (1). On continua de regarder avec mé-

Les croyants et les incroyants trouveraient grand
tage, quand ils dissertent sur le tempérament moral
dèle, soit pour le critiquer, soit pour le vanter, soit pour
rcer de l'infléchir dans une direction déterminée, à ne
ublier que ce fidèle n'est pas une entité métaphysique
ndue en l'air et venue comme une *pâte molle* d'un
u social amorphe*, mais qu'au contraire ce fidèle est
tre vivant en un temps donné* et *dans un milieu
l donné*, et qui apporte nécessairement dans le sanc-
des dispositions intellectuelles et morales dont le
groupement de la famille, du travail et de la vie
que a imposé ou favorisé le développement. C'est la
on de toute religion de purifier et de moraliser ces dis-
ons intellectuelles et morales, mais elle ne réussit
s (et aussi bien ce n'est jamais sa fonction) à les con-
rer dans leur nature foncière : elle n'agit sur elles
respectant en elles tout ce qui n'est pas nécessaire-
immoral ou injuste. Ce principe élémentaire, qui pour-
il était compris, épargner bien des efforts inutiles à

fiance toute affirmation quelque peu vigoureuse d
personnalité humaine : volontiers on considéra
affirmation comme une manifestation de l'orgueil,
s'habitua à flairer « le libertinage » dans les es
même les plus modérés et les plus légitimes de l'es
critique. Le chrétien idéal est celui qui brille sur

---

certains hommes présentement chargés de l'orientation
rituelle du groupement religieux, devrait aussi ne pas
méconnu par ceux qui imputent à l'Église romaine, et à
seule, la recrudescence si funeste et si dangereuse d'au
tarisme, qui, à partir du XVIe et du XVIIe siècles, est v
pervertir toutes les institutions sociales des nations lat
L'Église a été là bien moins une instigatrice qu'une col
ratrice réquisitionnée par les autorités sociales. Po
démontrer, il suffit de signaler la part si importante de
pagne dans ce mouvement autoritariste et centralisate
la thèse opposée etait juste, il faudrait prouver que
pagne était le pays catholique par excellence, et pers
n'est en mesure de fournir cette preuve. Il apparaît au
traire que ce pays était, plus que tout autre, par l'eff
l'immigration mauresque et arabe, sous l'influence de
tiques et des doctrines de l'autoritarisme oriental, et
influence était d'autant plus prépondérante que l'Esp
pour son malheur, avait été soustraite à toute invasion
manique. Par là même la péninsule ibérique prés
un terrain doublement préparé pour l'éclosion de ce r
table fléau d'une monarchie autoritaire et militarist
n'est que plus tard, et sous l'influence espagnole, (or
naît l'influence de l'Espagne sur la France au déb
XVIIe siècle), que la France évoluera dans le même
sous la direction de Richelieu, de Mazarin et de Loui
Or rien n'autorise à considérer ces trois hommes com
types spécialement représentatifs de l'esprit chré
l'Église n'a jamais songé à canoniser les deux premi
elle se souvient d'avoir eu avec le troisième des d
retentissants.

ar son esprit de soumission, de docilité, d'abandon de oi-même, de méfiance de l'esprit propre, de renoncement et de résignation ; on n'ose pas dire que ces vertus sont les seules qu'on prise en lui, mais du moins ce ont celles, et de beaucoup, qu'on prise le plus (1).

Ainsi, toutes les institutions de la vie sociale traditionnelle travaillaient de concert à entretenir la conception de vie morale et de vertu qui a été résumée us haut. Entre cette conception et la doctrine des sciples de l'esprit nouveau, l'opposition était manifeste, l'antinomie irréductible, et, naturellement, les assions des hommes se chargèrent de l'accentuer ncore, s'il était possible.

La première attitude des disciples de la tradition fut e se tenir éloignés de la contagion du siècle et de aintenir loin de tout contact impur les institutions et s doctrines philosophiques, économiques ou scientiques dont la société civile et religieuse les avait constitués les gardiens. « Aussi extrême dans sa soumission

(1) Les âmes dociles qui s'efforcent de suivre le plus actement les courants dominants dans l'Église vont enfermer dans les cloîtres, et c'est là aussi que l'on va, au ir de la vie, expier ses fautes. En ces lieux, l'œil ne conmple plus aucune chose qui vaille la peine d'être regardée, l'oreille n'entend plus que des conseils salutaires sur la cessité de se renoncer soi-même et de se mortifier. Le soin qui presse l'Église de maintenir ses défenseurs milieu de la société laïque a seul atténué la règle du oître pour les ordres religieux d'hommes. Mais le cloître ste universellement recommandé pour les femmes, et on it au prix de quelles difficultés saint Vincent de Paul t parvenu à fonder un ordre non cloîtré de femmes. Saint ançois de Sales avait, peu de temps auparavant, échoué ns cette entreprise.

au prince que dans son obéissance à Dieu, le chréti
se serait cru non moins coupable en improuvant l'adm
nistration du roi qu'en blasphémant contre la Prov
dence, et, dépouillé par l'excès même de son dévou
ment de toute influence sur les affaires, il alla de lu
même s'enfermer sous les verrous de la gothiq
Sorbonne. Là, il se retrancha contre les attaques
l'incrédulité, et, bloqué par elle, il y resta sans
douter, ni même s'enquérir de ce qui se passait a
leurs (1) ».

Un semblable isolement, loin de nuire à l'expansi
des doctrines nouvelles, les favorisa au contraire
leur laissant le champ libre. Comme les abus signal
par les partisans de ces doctrines n'étaient que tr
réels, l'opinion publique ne pouvait se ranger du cô
de ceux qui adoptaient une attitude simplement conse
vatrice. Aussi, lorsqu'une poussée irrésistible eut m
en déroute, sur tous les champs de bataille à la foi
les défenseurs des anciennes conceptions économique
intellectuelles et politiques, les enfants de la traditi
pensèrent qu'il ne suffisait plus de se tenir soi-même
l'abri de la contagion, mais qu'il fallait, pour sauver
vie sociale troublée jusqu'en ses sources, commenc
contre les idées nouvelles une guerre opiniâtre et in
placable. Puisque les disciples de l'esprit nouveau vo
laient tout réformer à la fois, lois, gouvernemen
mœurs, industrie, régime de propriété, relations civile
relations internationales, rapports entre l'Église
l'État, philosophie, morale, religion, sciences ; puisqu
dans leur ardeur réformatrice, ils s'attaquaient égal
ment aux institutions sociales et aux doctrines morale
philosophiques ou religieuses qui en étaient le pl
indépendantes, il apparut aux enfants de la traditi

(1) C. de Coux. L'*Avenir*, 29 décembre 1830.

e l'immense agitation dont ils étaient les témoins
it tout entière mauvaise et funeste, en ses revendi-
ions comme en ses doctrines, et qu'il fallait, pour
re front à l'ennemi, opposer le bloc de la tradition
bloc de la nouveauté. « La Révolution française est
anique *en son essence* », proclame un jour Joseph
Maistre, et cette formule, qui devient un cri de
liement, signifie que tout, dans le régime social et
ellectuel nouveau, est pernicieux et malsain, non
s seulement ce qui paraît ouvertement tel, mais
core ce qui, à un esprit moins averti, pourrait à
emière vue sembler acceptable ou même bienfai-
nt : pour découvrir le venin, il suffit d'y regarder
près.

Quand on a posé une telle prémisse, il reste à tirer
conclusion ; les enfants de la tradition ne sont pas
mmes à faillir à cette tâche. Pendant quarante an-
es, on les vit s'y employer avec ardeur, souvent avec
ent. Mais, comme ils ont pris l'engagement de
nontrer, non pas que la doctrine de leurs adversaires
ntient des erreurs dangereuses, mais, ce qui est bien
l'érent, qu'elle ne contient que cela, que *tout*, en elle,
mauvais et faux, il va leur falloir, pour tenir cette in-
isemblable gageure, prendre exactement, en chaque
pothèse, le *contre-pied* de l'assertion adverse. Tac-
ne périlleuse entre toutes, où l'on ne triomphera de
nemi qu'en sacrifiant, dans sa propre doctrine, non
lement la meilleure partie de ce qu'elle renferme de
té, de miséricorde, de compassion pour l'humaine
ère, mais même ses positions rationnelles et logi-
s. Malheureusement, la bataille est si vive que les
nts de la tradition ne croient pas pouvoir adopter
tre plan, et c'est un spectacle souverainement dou-
eux que celui donné par des hommes qui, dans leur
vi privée, se montrent bons, bienveillants et raison-

nables, et qui, dans leurs paroles ou leurs écrits, pou
sent leurs doctrines jusqu'aux conséquences les pl
dures, j'allais dire les plus farouches, comme s'ils vo
laient rendre à jamais impossible toute entente ent
les deux groupements intellectuels de notre pays.

A leur tête marche Joseph de Maistre, cet hom
extraordinaire, digne à la fois d'admiration et d'horreu
dont les ouvrages ont fourni aux enfants de la tra
tion un formulaire moral que pendant trois générati
on ne se lassera pas de vanter, de méditer et de réi
primer. Ecoutons l'auteur des *Soirées de Saint-Pété
bourg* réfuter une à une chacune des thèses essentiel
de l'adversaire.

Condorcet et ses amis ont posé le principe du p
grès indéfini de l'espèce humaine et de la pos
bilité pour l'homme de monter sans fin vers p
de bonheur, de justice et de vérité. Joseph de Mais
pose à la base de sa doctrine morale et religieuse
double principe : l'injustice est la loi du monde,
voulue de Dieu, comme l'irrationnel est la loi de
vérité.

L'injustice d'abord, et sous sa forme la plus tragi
et la plus odieuse, puisque l'effusion du sang innoce
du sang du juste, est la loi primordiale qui préside
l'économie des sociétés humaines. Ce n'est pas seu
ment du sang du coupable (1), c'est aussi de sang in

(1) On connaît l'éloge du bourreau : « Toute grandeur, to
puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur; i
l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du mo
cet agent incompréhensible, dans l'instant même l'ordre
place au chaos, les trônes s'abîment et la Société dispa
Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc a
du châtiment; il a jeté notre terre sur ces deux pôles.
Jéhovah est le maître des deux pôles et sur eux il a

t que la terre a soif, et dont elle doit être abreuvée, qu'à la consommation des temps. Le philosophe èbre avec enthousiasme la loi universelle du carnage. sent, à la majesté et à la splendeur du style, que horrible sujet l'inspire et l'enflamme (1).

---

rner le monde ». (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, édition nier, t. I, p. 32.)

1) Voici la page souvent citée : « Dans le vaste domaine la nature vivante, il règne une violence manifeste, une èce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua iera* ; dès que vous sortez du règne insensible, vous uvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mes de la vie. Déjà dans le règne végétal on commence entir la loi ; depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus nble graminée, combien de plantes *meurent* et combien t *tuées !* Mais dès que vous entrez dans le règne animal, loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une ce à la fois cachée et palpable se montre continuelle- nt occupée à mettre à découvert le principe de la vie par moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce male, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle hargés de dévorer les autres : ainsi il y a des insectes de ie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des pois- s de proie, des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un ins- t de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé mme, dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui : il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue ir s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer : roi erbe et terrible, il a besoin de tout et rien ne lui résiste. ait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira barriques d'huile ; son épingle déliée pique sur le carton musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le som- t du Mont-Blanc ou du Chimboraço ; il empaille le croco- e, il embaume le colibri ; à son ordre le serpent à son-

Il énumère, avec une singulière ardeur de convictio
avec une véritable allégresse, les sept raisons pour le

---

nettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit
montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateur
Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pava
sous la peau de ce même animal ; l'homme demande tou
la fois à l'agneau ses entrailles, pour faire résonner u
harpe, à la baleine ses fanons, pour soutenir le corset de
jeune vierge, au loup sa dent la plus meurtrière pour po
les ouvrages légers de l'art, à l'éléphant ses défenses po
façonner le jouet d'un enfant ; ses tables sont couvertes
cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment
carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand to
Mais cette loi s'arrête-t-elle à l'homme ? Non sans dou
Cependant quel être exterminera celui qui les extermine
tous ? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homm
Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est
être moral et miséricordieux ; lui qui est né pour aimer ;
qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trou
du plaisir à pleurer et qui finit par inventer des fictions po
se faire pleurer, lui enfin à qui il a été déclaré *qu'on re*
mandera jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il au
versé injustement ? C'est la guerre qui accomplira *le décr*
N'entendez-vous pas *la terre* qui crie et demande du san
Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni celui des coupab
versé par le glaive des lois... La *terre* n'a pas crié en vai
la guerre s'allume. L'homme saisi tout à coup d'une fure
divine, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur
champ de bataille sans savoir ce qu'il veut, ni même ce q
fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme ? Rien n'
plus contraire à sa nature, et rien ne lui répugne moins
fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur... *innoce*
meurtrier, instrument passif d'une main redoutable...

« Ainsi s'accomplit sans cesse depuis le ciron jusq
l'homme, la grande loi de la destruction violente des êt
vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sa
n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit ê

uelles la guerre est divine, et, comme cette loi de effusion du sang innocent lui paraît digne de longues t admiratives méditations, il y revient dans une étude péciale sur les *Sacrifices humains* (1).

Quand on est si convaincu de la divinité de la guerre, n ne peut s'empêcher de qualifier d'antipatriotes dan- ereux et malfaisants les hommes qui rêvent de main- enir la paix entre les peuples et d'abaisser les fron- ères. Aussi bien, les enfants de la tradition n'y anquent-ils pas, et les plus ardents sont heureux d'in- oquer en faveur de leur thèse le texte du Deutéro- ome, « Quand le Très-Haut assigna aux nations leur éritage, quand il sépara les enfants des hommes, il t les limites des peuples (2) ».

Qu'on n'espère pas qu'il puisse jamais être apporté ucun adoucissement à cette loi de l'effusion du sang umain posée par le *décret divin* ; c'est bien plutôt le ontraire qui est vrai, car nous devons « songer u'avec toute notre intelligence, notre morale, nos iences, nos lettres et nos arts, nous sommes précisé-

---

mmolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la con- mmation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à mort de la mort ». *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II., . 22-24. — Cf. aussi t. II, p. 16.

(1) A cette loi de l'effusion du sang innocent, Joseph de aistre rattache « l'usage même de la circoncision, opéra- on douloureuse et sanglante, faite sur les organes de la production et qui signifie anathème sur les générations umaines et salut par le sang ». Idem, t. II p. 113. — Pour uteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ce qu'il y a de au dans la Croix, c'est qu'un innocent, choisi comme tel à titre d'innocent, est frappé et qu'il l'est en lieu et place un coupable, et pour expier la faute d'un coupable ». (Cf. guet sur Joseph de Maistre).

(2) XXXII, 8.

ment à l'homme primitif, c'est-à-dire aux saints, ce qu
le sauvage est à nous », et « dans un certain sen
l'état de civilisation et de science est l'état naturel
primitif de l'homme (1) ». Ainsi et du même coup, e
démontrée l'erreur profonde de ceux qui s'emploient
multiplier les découvertes de la science ou s'efforce
d'en assurer la diffusion dans les milieux populaire
Cette double entreprise sera funeste de tous points
pour trois raisons.

D'abord, l'individu fait une perte, non un gain, lo
qu'il substitue sa science à l'ignorance qui vient
Dieu : « Je remercie Dieu, dit l'auteur des *Soirées*
Saint-Pétersbourg, de mon ignorance encore plus q
de ma science ; car ma science est de moi, du moi
en partie et par conséquent je ne puis être sûr qu'e
est bonne ; mon ignorance, au contraire, du moins ce
dont je parle, est de lui, partant j'ai toute la confian
possible en elle. Je n'irai point tenter follement d'e
calader l'enceinte solitaire dont la sagesse divine no
a environnés..... (2) ». En second lieu, la science e
nuisible à la religion : « La croyance aux lois invariabl
de la nature mène droit à ne plus prier, c'est-à-dire
perdre la vie spirituelle » (3) et « la superstition e
l'ouvrage avancé de la religion qu'il ne faut p
détruire, car il n'est pas bon qu'on puisse venir sa
obstacle jusqu'au pied du mur, en mesurer la haute
et planter les échelles »(4). Enfin on aboutirait à donn

---

(1) Joseph de Maistre, *op. cit.*, t. I, pp. 77 et 81.
(2) Idem, t. II, p. 180.
(3) Idem, t. I, p. 193.
(4) Idem, t. II, p. 185. — « Ce n'est point la lecture, c'
l'enseignement de l'Écriture sainte qui est utile : la dou
colombe avalant d'abord et triturant à demi le grain qu'e
distribue ensuite à sa couvée est l'image naturelle

x savants, dans la société, une prépondérance très
neste au bien social. « De toutes parts les savants ont
urpé une influence sans bornes, et pourtant s'il y a
e chose sûre dans le monde, c'est à mon avis que ce
st point à la science qu'il appartient de conduire les
mmes. Il appartient aux prélats, aux nobles, aux
ands officiers de l'État d'être les dépositaires et les
rdiens des vérités conservatrices, d'apprendre aux
tions ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai
ce qui est faux dans l'ordre spirituel ; les autres
ont pas le droit de raisonner sur ces sortes de ma-
ères ; ils ont les sciences naturelles pour s'amuser ; de
oi pourraient-ils se plaindre ? Quant à celui qui écrit
our ôter un dogme national au peuple, il doit être
endu comme voleur domestique. Rousseau lui-même
est convenu, sans songer à ce qu'il demandait pour
i. Pourquoi a-t-on commis l'imprudence d'accorder la
arole à tout le monde ? C'est ce qui nous a perdus (1). »

La morale et la vertu ont tout à craindre de cette
ffusion des connaissances et il faut combattre sans
lâche la curiosité dangereuse qui pousse les individus
vouloir se renseigner, à vouloir savoir, connaître,
oir ; ce sont là des dispositions funestes à la paix des
milles et à l'ordre social. Les Jansénistes avaient rai-
on de signaler la *passion de savoir (libido sciendi)*
omme plus malfaisante encore que la passion de jouir
ibido sentiendi) ; moins grossière et plus insinuante,
'où il résulte qu'on s'en défie moins, elle engendre
lus sûrement l'orgueil.

Craint-on de se priver des bienfaits que procure le

Église expliquant aux fidèles cette parole écrite qu'elle a
ise à leur portée. Lue sans notes et sans explication, l'Écri-
ure sainte est un poison. » Idem, t. II, p. 241

(1) Idem, t. II, p. 103.

progrès des sciences et des inventions mécaniques ? I
sacrifice est mince en vérité. Ce progrès matériel do
on est si fier n'a abouti qu'à accroître la misère de
famille ouvrière, et, pendant que les économistes su
putent avec allégresse l'accroissement du nombre d
broches dans les filatures et s'extasient devant les pil
amoncelées d'étoffes de laine ou de coton, le machinis
poursuit son exploitation intensive et odieuse de
femme et de l'enfant. D'autre part, l'intérêt que l'
porte au développement de la richesse n'est prop
qu'à détourner l'homme des trésors autrement précie
de la vertu et de la vie future ; la terre n'est qu'u
vallée de larmes, et la vie présente n'est qu'un tem
d'épreuve pendant lequel l'homme est inévitableme
voué à la souffrance et à la misère. Aussi, toute tent
tive pour faire disparaître la pauvreté de ce mon
est-elle chimérique et funeste ; elle n'est qu'une révol
de l'orgueil, doublée d'un défi jeté à une parole de l'Éva
gile : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous
Répudions de folles espérances, et revenons simpl
ment à la pratique de la résignation et de la patienc

Ces vertus nous préserveront aussi d'un autre flé
directement issu de l'Encyclopédie et de la Révolutio
Française, la liberté. « On s'en va partout répéta
depuis Rousseau : « l'homme est naturellement libre
or, partout il est dans les fers ». On en conclut qu'il fa
l'affranchir. Etrange raisonnement en vérité, tout à fa
semblable à celui-ci : « les moutons sont nés carnivore
et partout ils mangent de l'herbe ». S'il est vrai q
partout on trouve des hommes qui obéissent, c'est qu
sans aucun doute, il est conforme à la nature de l'hom
qu'il en soit ainsi (1). » Certains individus en pe

(1) Faguet, *Politiques et Moralistes au* XIXe *siècle*, Josep
de Maistre.

mbre, ont été providentiellement établis pour com-
nder, d'autres, beaucoup plus nombreux, ont pour
voir d'obéir. Que chacun accomplisse bien la tâche
i est la sienne, sans chercher à s'élever à un rang
périeur à celui qui lui est destiné. Que ceux qui
ivent commander veillent à ne se servir de leur
torité que dans l'intérêt de ceux qui sont soumis à
rs ordres; que ceux qui doivent obéir se montrent
ciles et confiants, et ainsi, la prospérité de la société
a assurée.

Ces mêmes arguments ont une égale valeur contre le
ncipe révolutionnaire de l'égalité. Où a-t-on vu l'éga-
dans la nature? et n'est-il pas évident au contraire
e l'inégalité est une des lois primordiales de tous les
ganismes vivants? La souveraineté du peuple en po
que n'est donc encore qu'une chimère, et une chi-
re malfaisante. Suivant la remarque du P. Ventura,
1830, « de la souveraineté des peuples en politique
souveraineté des fidèles en religion, il n'y a qu'un
bien glissant et bien facile à faire : ces deux prin-
es marchent toujours ensemble *et conjurant amice* ».

Ainsi, les enfants de la tradition s'attaquent successi-
nent à toutes les idoles de l'esprit nouveau. Sans
aler devant les conséquences les plus extrêmes, ils
rment ce qu'ils croient être les principes de leur doc-
e morale et religieuse, et ce qui n'en est en réalité
la caricature et la déformation. Mais la mêlée est si
ude, la polémique si ardente que la contradiction
olue opposée aux affirmations de l'adversaire semble
eul moyen de maintenir sa propre doctrine.

ourtant une objection demeure, qui semble irrésis-
e. S'il est vrai que ce soient l'autoritarisme et non la
rté, la hiérarchie et non l'égalité, la guerre et non

la paix, la pauvreté et non la richesse, qui sont
formes à la nature humaine, comment expliquer
l'homme, dans sa conscience et dans sa raison, conç
toujours comme le meilleur, comme l'idéal tout ce
l'on proclame funeste et mauvais ? L'homme redou
pauvreté et cherche la richesse, il craint la servitud
aspire à la liberté.

Pour les enfants de la tradition, cette objection
fait que justifier leur doctrine, et, de même que l'in
tice est la loi de ce monde, de même l'irrationnel
déraisonnable sont l'attribut de la vérité. L'économi
notre vie terrestre a été à jamais troublée et détr
par l'introduction du mal dans le monde ; donc la
tradiction est la loi de notre nature. A chaque ins
et en toutes choses, il doit y avoir et il y a antinc
entre nos souhaits et nos institutions, entre nos d
et la réalité, entre nos pensées et les faits. Cette
nomie est fondamentale et si essentielle que c'est
moment même où nous cherchons à établir l'harm
entre nos pensées et nos institutions, en élevant cell
au niveau de celles-là, que le conflit éclate avec le
de brutalité et que les faits donnent le plus écla
démenti à nos désirs. La Révolution Française
faite, à l'intérieur, le champion de l'égalité et, à l'
rieur, le champion de la fraternité universelle et
paix ; or, vit-on jamais plus brutal mépris des droit
l'individu, alors que quelques citoyens, réunis en Co
de salut public, faisaient sur l'heure arrêter quico
leur déplaisait et, sans forme de procédure, l'envoy
à l'échafaud ? D'autre part, quelle période fut
féconde en guerres effroyables, au point d'ensangla
toute l'Europe occidentale pendant vingt-trois an
consécutives ? De même, on recherche avec passi
richesse et on se vante de la produire en quantités il
tées : en réalité on n'a réussi qu'à appauvrir le plus g

ombre et à aiguiser chez tous le désir immodéré de argent. Voilà les conséquences que les faits démontrent. ue ces conséquences soient irrationnelles et scanda- ent la raison, personne ne le nie. Il suffit de savoir 'elles sont *réelles* : elles sont un fait constaté, et elles laissent plus aux partisans des doctrines nouvelles droit de prétendre que le vrai doit être raisonnable (1).

Il serait superflu de dresser la liste des institutions ciales que les enfants de la tradition appuient de

(1) On pourrait se demander comment, dans une pareille octrine, il est possible de soutenir que Dieu est infiniment n et miséricordieux, et de parler de la providence divine. objection n'a rien qui embarrasse Joseph de Maistre et ses nis : Dieu est, en effet, infiniment bon et miséricordieux, ulement le péché du premier homme l'a contraint à éta- ir sur cette terre un régime d'iniquité, d'injustice et de rpétuel défi à la raison. Dans l'autre vie, tout sera remis ordre. Au surplus, à y regarder de près, ces étranges ctrinaires ont à ce point posé le principe de l'universelle justice sur cette terre qu'il n'est pas très certain que Dieu soit pas atteint du même défaut : aux yeux de J. de Maistre prière prouve au fond que l'homme croit à l'injustice de eu, et le farouche philosophe a écrit cette phrase inouïe : En accordant même que Dieu est injuste, cruel, impitoya- e, qu'il se plait au malheur de ces créatures, c'est une ison de plus, et rien n'est plus évident, qu'il faut le prier le servir avec beaucoup plus de zèle et d'amitié que si sa iséricorde était sans bornes, comme nous nous l'imagi- ns. » *Op. cit.*, t. II, p. 101. — La preuve que nous croyons e la terre est mauvaise et que Dieu le veut ainsi, « c'est e nous le prions. Qui s'avise d'adresser une prière à la i ? personne, c'est qu'on la sait inflexible. On prie Dieu, st le supposer prévaricateur, et le lui dire. » Cf. Faguet, r de Maistre.

leurs suffrages et patronnent de leur influence. Auc
doute n'est possible à leurs yeux : puisque l'arbre d
être jugé à ses fruits, le régime nouveau inauguré
1789 est incontestablement mauvais, et, comme, d'au
part, sous l'ancien régime, on jouissait d'une prospér
aussi grande que le permet la vie terrestre, il faut « r
taurer » les institutions de l'ancien régime, et, ava
tout, restaurer en chacun l'esprit de tradition et l'esp
d'obéissance, de hiérarchie, qui sont à la base de
institutions. Dans la famille, il faut donc « restaure
l'indissolubilité du mariage et l'autorité paternelle s
les enfants ; dans le régime du travail, il faut « resta
rer » ou maintenir l'autorité du patron sur l'ouvrie
dans la propriété, il faut « restaurer » la stabilité et
fixité ; dans l'organisation des pouvoirs publics, il fa
« restaurer » le principe monarchique de droit divin ;
religion enfin, il faut plus encore que partout « resta
rer » la soumission et la docilité, l'aversion pour
fausses doctrines d'indépendance et d'insubordinatio

Plus que toutes les autres, car elle en doit être à
fois le premier auxiliaire et le fondement, cette resta
ration religieuse apparaît comme nécessaire aux enfa
de la tradition. Ceux-là même, parmi eux, qui font
réserves sur les dogmes ou les préceptes moraux de
doctrine révélée, approuvent du moins hautement
merveilleuse puissance de discipline et d'ordre soc
que l'Église représente : ils comptent sur elle po
prêcher aux pauvres la résignation, aux riches la ch
rité, à tous l'esprit de discipline et d'obéissance a
puissances établies.

Lorsque les « sujets » seront revenus à ces heureu
dispositions morales, la société retrouvera le calme,
paix et l'ordre qui ont été compromis, et on s'apercev
alors que ces nouveautés, autour desquelles on a f
tant de bruit, la science et les inventions mécaniqu

a richesse et la liberté, ne changent rien à la donnée ssentielle du problème de la vie : la morale est éter- elle, et l'homme, enclin aux penchants mauvais, ne oit considérer que comme une épreuve le temps qu'il asse sur cette terre ingrate.

On s'emploie donc avec zèle à rétablir toutes choses n leur état ancien. A peine la charte de 1814 a-t-elle spontanément octroyé » aux sujets une constitution, ue *la Restauration* s'empresse, par de multiples is et ordonnances, de replacer dans leur condition remière le régime de la famille et des successions, de enseignement et de l'Église (1). En dépit de cet effort, n ne peut pas supprimer toutes les innovations. L'une elles notamment, et de toutes la plus redoutable, emeure menaçante : les imprimeries sont trop nom- reuses et la presse, sous toutes ses formes, peut dis- ler le venin. On multiplie, du moins, les précautions

(1) Loi de 1816, sur l'abolition du divorce, loi du 17 mai 26 sur les substitutions et les majorats, concordat de 1817, sur le sacrilège, etc., etc.

Sur un certain nombre de points d'ailleurs, notamment ce qui concerne les ouvriers de l'industrie, la presse, Jniversité et l'Église catholique, Louis XVIII et Charles X, rent peu de mesures nouvelles à prendre ; il leur a suffi maintenir l'état de choses existant. Avant eux, la France ait eu pour maître un soldat de génie qui n'aimait ni les ologues, ni les journalistes, ni les avocats, ni les ouvriers s villes, ni surtout les consciences religieuses fières et llantes. On sait comment il soumettait les ouvriers de ıdustrie à un odieux régime de surveillance, semblable à ux qu'on appliquait aux vagabonds et aux prostituées, nment il envoyait aux camps les jeunes prêtres dont le ractère manquait de souplesse. En toutes ces matières, la staurationn'avait qu'à suivre les errements napoléoniens; p souvent elle le fit sans modération.

et les mesures de surveillance (1). Le pouvoir gouve
nemental n'ignore aucun des dangers auxquels expo
la lecture ; aussi n'inscrit-il encore au budget de 18
qu'un misérable crédit de 100.000 francs, au chapitre
l'instruction primaire, et lorsque, vers le même tem
on s'occupe de la réorganisation judiciaire, plusieu
demandent la réduction du personnel et la suppressi
de la moitié des cours et tribunaux, « lieux dangere
et dont il faut autant que possible éloigner le public

Mais quelque vigilance qu'on apporte à établir cl
soi-même une police morale minutieuse, on ne demeu
pas moins exposé aux infiltrations du dehors. Heur
sement, par-delà les frontières, d'autres souverai
exposés au même péril, partagent les mêmes préoc
pations. Le roi de France forme avec eux une va
association de défense contre la propagande et
mouvements dangereux : c'est le fameux Traité de
Sainte Alliance. Dans leurs congrès annuels,
monarques alliés surveillent l'Europe et recherchen
en quelque endroit l'esprit d'orgueil a suscité la re
lion (2).

---

(1) L'article 8 de la Charte garantissait aux Françai
droit de publier et de faire imprimer leurs opinions. N
moins, la loi du 21 octobre 1814 consacra la censure préal
de tous les ouvrages et la servitude absolue des journau
gouvernement est autorisé à retirer le brevet de tout im
meur ou libraire qui aura subi une condamnation
contravention à ses dispositions. Les quatre lois sur la pr
des 9 novembre 1815, 28 février et 30 décembre 1817 allè
plus loin encore : censure préalable, profusion d'amen
et de peines corporelles contre les imprimeurs et les aut
rien n'y était épargné. La loi de 1824 inaugura un ré
plus libéral, mais elle ne fut qu'une « erreur », bientôt
pudiée par les ordonnances de 1830.

(2) Cf. Le Manifeste de la Sainte Alliance (26 septe

nsi ont parlé, pensé et agi, pendant les quarante
ières années du XVIIIe siècle et jusque vers 1840,
enfants de la tradition ». A deux reprises, au cours
IXe siècle, il sembla que la double erreur, commise
ceux-ci et par leurs adversaires, allait être percée
ır, et que la France allait enfin compter parmi ses
nts des hommes capables de mettre une égale
ur au service de la vertu la plus haute et du pro-
social le plus ambitieux. Mais cet espoir ne fut
ne illusion. Ni en 1830, ni en 1848, le mouvement
Lamennais, des Lacordaire, des Montalembert,
inué plus tard par le P. Gratry, ne put résister au

, document étrange et dans la composition duquel en-
, à doses difficilement appréciables, le mysticisme reli-
et le sens des réalités pratiques, le dévouement sincère
goïsme retors ; on recommande aux princes la pratique
ertus divinement enseignées par le Sauveur Jésus, aux
es la soumission, la confiance et la docilité aux aver-
nents de ceux qui se disent leurs pères. — Dans une
he, en date des 19/31 janvier 1821, au ministre russe
les, le comte de Nesselrode déclare que « les souve-
sont définitivement déterminés à ne reconnaître
s une révolution produite par le crime et qui, d'un
nt à l'autre, pourrait troubler la paix du monde ».
le même temps, dans sa dépêche aux ministres près
ois cours, le grand président du conseil international,
nce de Metternich, déclare que « les souverains alliés
pu être arrêtés par les vaines clameurs de l'ignorance
la malice, les accusant de condamner l'humanité à
ıt de stagnation et de torpeur, incompatible avec la
ıe naturelle et progressive et avec le perfectionnement
stitutions sociales... Les changements utiles ou néces-
dans la législation ou l'administration des États ne
ıt émaner que *de la volonté libre, de l'impulsion*
hie et éclairée de ceux que Dieu a rendus responsa-
u pouvoir. »

feu convergent des deux adversaires. Les enfants
tradition ont réussi à maintenir leur doctrine mor
sociale, et celle-ci s'est perpétuée jusqu'aux dern
années du XIXe siècle.

En un temps, où l'opinion publique porte sur
un jugement si sévère et si injuste, il ne sied peut
pas de multiplier les citations pour justifier cette a
tion. Pourtant il est permis de rappeler que, nag
Grégoire XVI déclarait malfaisante et funeste l'inve
des chemins de fer et de la télégraphie, et procla
qu'il ne tolérerait jamais, durant son pontificat, la
d'aucun rail, ni d'aucun fil télégraphique dans les
de l'Église. De même, on ne connaît que trop l'em
sement étrange que les enfants de la tradition, tou
engoués d'autoritarisme, ont mis, en chaque occa
à saluer un maître ou à demander « un sabre », à
citer une discipline *extérieure*, fût-ce celle d'un p
parjure, comme en 1851, ou d'un général d'avet
comme en 1889. Avec quelle ardeur n'a-t-on pas sig
l'orgueil de la science et la vanité de ses découv
que l'on condamnait au besoin, et hors de tout pro
au nom de la Révélation, à l'instar de ce théo
étrange qui dénonçait naguère comme une hér
théorie des infiniment petits et osait écrire : « le
infinitésimal est fondé tout entier sur une erre
qui pis est, une erreur contraire à la Révélation[1]
On ne se lassait pas de commenter la célèbre
de saint Paul *Scientia inflat*, comme si le

(1) A. de Lapparent, *Science et Apologétique*. Pa
Bloud et Cie, 1906, p. 275. — Cet éminent professeur
également (p. 286) l'exemple d'un apologiste qui s'étai
à lui seul une théorie toute personnelle, et d'ailleurs
tement absurde, de la submersion générale du gl
restre, sollicitait bruyamment l'anathème contre to

re n'avait pas été aussi le premier à recommander
cessité d'un *rationabile obsequium* (1).
i dira l'ardeur extraordinaire apportée pendant
nnées 1871 à 1890 à convaincre les Français qu'il
e une opposition essentielle entre les principes de la
noderne, admis depuis le XVIIIe siècle, et les doctri-
norales et religieuses ? Dans un discours prononcé
eptembre 1878, devant les ouvriers des Cercles ve-
en pèlerinage à Chartres, M. le comte Albert de Mun
re publiquement la guerre à la Révolution dont il
ale « l'impuissance », « la banqueroute sociale » et

---

qui ne s'en inspirait pas exclusivement. L'ardent
endeur d'hérésies avait en effet cru trouver dans un
tre des Saints Livres, sans aucun rapport avec la Genèse,
stification de sa théorie.

ns un collège municipal de province, l'aumônier vou-
nettre ses élèves du catéchisme en garde contre les
nents de la raison, leur disait : « Au surplus, Messieurs,
savez que le mot français raison vient du latin « *reso-*
».

En 1872, un publiciste, dont l'indigeste traité en
e volumes sur *la Révolution* jouit pendant un temps
relque crédit, écrivait dans l'introduction de son
ge : « La Révolution est conduite par une intelligence
plus vaste et plus puissante que celle qu'on pourrait
ntrer chez les révolutionnaires et même chez un homme
mque..... Cette intelligence s'appelle Satan..... Aussi
s moyens les plus efficaces à opposer aux révolution-
serait de remettre en honneur les exorcismes dans
e. » *De la Révolution*, par Auguste Onclair. Bruxelles,
aère, 1872, t. I, p. XXI. La recommandation ne peut
aujourd'hui que l'hilarité. On est bien obligé de
que l'étrange formule de l'auteur était acceptée alors
grand nombre de ses coréligionnaires, quand on se
le l'étourdissant succès des écrits de Léo Taxil, après
tendue « conversion ».

« le mensonge ». « Non, non, s'écrie l'orateur, no
sommes pas et nous ne serons jamais des socialis
Le socialisme, c'est la Révolution logique, et nous
mes la contre-Révolution irréconciliable. Il n'y
de commun entre nous ; mais, entre ces deux ter
n'y a plus de place pour le libéralisme (1). »

Dans une toute autre note, n'était-ce pas un
des sanguinaires doctrines de Joseph de Maistre
P. Ollivier faisait entendre le 8 mai 1897 dans la
de Notre-Dame de Paris. L'incendie du Bazar
Charité venait d'unir pour quelques jours da
même sentiment de tristesse les Français d'ordin
divisés, et cependant, l'orateur sacré ne songeait
évoquer le souvenir des méfaits et des crimes co
par certains enfants de la France contre les trad
nationales et la patrie. Il ne pensait qu'à l'expiati
en quels termes ! « Sans doute, ô Maître souvera
hommes et des sociétés, vous avez voulu donn
leçon terrible à l'orgueil de ce siècle, où l'homme
sans cesse de son triomphe contre vous. Vous
retourné contre lui les conquêtes de sa science, si
quand elle n'est pas associée à la vôtre, et, de la fl
qu'il prétend avoir arrachée de vos mains, con
Prométhée antique, vous avez fait l'instrument
représailles..... Il semble qu'on entend l'écho
parole biblique : « Par les morts couchés sur
route, vous saurez que je suis le Seigneur. » L'h
catastrophe était « une vengeance » de Dieu
laquelle le Créateur « alliait les exigences de sa g
celles de sa miséricorde plus pressantes encore
qu'il est avant tout l'éternel amour ».

Ce farouche langage n'était pas celui d'un

(1) Comp. : *L'Église de France sous la troisième R*
blique, par E. Lecanuet. Paris, 1907.

interprétait au contraire fidèlement la pensée d'un grand nombre. « A entendre certains prêcheurs, écrivait récemment M. George Fonsegrive, l'homme n'aurait dû avoir pour la vie que défiance et que dédain ; toutes les eaux de la terre sont souillées et toutes les fleurs sont impures. L'ombre du mal est sur tout. Les plus saintes affections, dès qu'elles sont naturelles, doivent être tenues pour suspectes, et on nous vantait le tout jeune saint qui ne voulait pas regarder sa mère. L'intelligence, la science, le progrès humain devenaient des sources dangereuses, d'où on ne pouvait guère attendre que la pestilence et l'erreur (1). »

M. l'abbé Hemmer constatait aussi les mêmes tendances, lorsqu'il notait en ces termes les traits principaux de l'esprit « dit réactionnaire » : « goût de l'autoritarisme au-delà de ce qui est nécessaire au maintien de l'autorité ; prévention contre le suffrage universel et contre les phénomènes sociaux qui travaillent à l'élévation rapide des classes inférieures et au remplacement des aristocraties de naissance par l'aristocratie des capacités ; méfiance contre la liberté et contre les fortes initiatives individuelles ; lenteur à s'ouvrir aux transformations sociales commandées par la rapidité des changements économiques ; penchant à confondre avec le vice de l'orgueil, la joyeuse confiance et l'heureuse audace de l'humanité en présence des progrès de la civilisation matérielle : recherche par le clergé pour son apostolat des conditions anciennes de privilège exclusif ou tout au moins de protection partiale plutôt que des conditions nouvelles de concurrence et de lutte par les idées ; espoir mis dans l'action politique pour assurer l'efficacité de l'action religieuse ou même pour

(1) *Le Peuple Français*. George Fonsegrive, 19 octobre 1906.

peser sur la conscience religieuse des individus, sinon pour la contraindre. Tels sont, en raccourci, les caractères les plus apparents de l'esprit réactionnaire, les traits les plus avérés et les plus fâcheux de sa physionomie morale » (1).

II

Telle fut, jusque dans les dernières années du XIXe siècle, la doctrine morale de la majorité des enfants de la tradition. Pour rechercher quelles ont été les *conséquences pratiques* de cette doctrine sur l'état moral de notre pays, il faut, suivant la méthode déjà employée pour analyser l'œuvre sociale de leurs adversaires, dresser successivement les comptes actifs et passifs du « bilan » des enfants de la tradition.

Il serait injuste de ne pas d'abord reconnaître *hautement* les très précieux et très importants services qu'les enfants de la tradition ont rendus à la cause de la vertu et du bien moral. Il est démontré que le progrès des éléments extérieurs ne suffit pas à détruire les mauvaises inclinations de l'homme, et que même il peut leur fournir des occasions plus nombreuses de satisfaction et de développement. On ne saurait donc louer trop hautement l'active collaboration des citoyens qui opiniâtrement et indéfectiblement, ont affirmé l'obligé

(1) *Politique Religieuse et Séparation.* Paris, Picard 1905, p. 69. — Cf. le livre si finement écrit de M. l'abbé Klein, *La découverte du Vieux Monde par un étudiant de Chicago.*

étroite où nous sommes de lutter contre nos pas-
ns perverses et de nous entraîner sans relâche aux
ailles, parfois si rudes, de la vie morale. Si admi-
le qu'ait été l'accroissement de la richesse, on ne
t pas oublier que la masse est immense, et le sera
gtemps encore, des familles ouvrières, paysannes et
aines, que les circonstances économiques, soudées
emble comme en un cercle d'acier, condamnent à
pénible labeur et enchainent à la pauvreté, voire
fois à la misère. Or, le mécontentement et la protes-
ion vigoureuse contre la souffrance sont bien des
iliaires indispensables du relèvement, mais ils
ivent engendrer la révolte et la haine, lorsqu'un sen-
ent plus doux de résignation, de patience et de
nté n'en apaise pas les ardeurs, et nombreux sont
pauvres dont les souffrances ont été exaspérées sans
on ait pu y porter remède. Le nombre est grand égale-
nt des travailleurs de toutes catégories qui, en dépit
hauts salaires, restent toujours aigris, inquiets et
vieux, parce que leurs mœurs désordonnées ou l'im-
dération de leurs désirs empêchent qu'il y ait équi-
re entre leurs gains et les dépenses qu'ils font ou
haitent de faire ! On doit donc témoigner de la
onnaissance aux hommes modestes et désintéressés,
ients et modérés dans leurs ambitions, qui ont rap-
é à leurs frères que, dans les temps nouveaux plus
ore que dans les temps anciens, ces vertus étaient à
dre du jour. La contribution de ces hommes au
intien de la paix sociale n'apparaîtra pas petite à
x qui voudront bien se demander ce que serait
enue notre société, si l'impétuosité des réclamations
it été plus grande encore, et si les citoyens plus
ifiques étaient venus grossir les rangs des assaîl-
ts. Sans doute, les exagérations des uns ont parfois
ssé les autres aux excès les plus notoires, mais

cependant nul ne peut nier non plus qu'elles n
contribué à maintenir de nécessaires et bienfais
résistances.

A un autre point de vue, on doit aussi signaler
mirable floraison d'œuvres d'assistance et d'entre
charitables de toutes natures (crêches, orphel
dispensaires, asiles de nuit, hospices, hôpitaux,
nies agricoles, visites à domicile, etc., etc.) qui,
dant le cours du XIXe siècle, se sont employées à s
rir les malheureux et les abandonnés. Au tem
l'économie politique orthodoxe régnait, on a bea
médit de la charité, et, de nos jours encore,
société est, avec raison, plus soucieuse de faire
la justice que de multiplier les secours gratuits. (
dant, il ne semble pas que les critiques aient
leur âpreté d'antan, et les lois de solidarité social
on vante si naïvement les mérites, sont elles-
un emprunt à des doctrines naguère répudiées. E
cas, en attendant la promulgation de ces lois, les
prises privées d'assistance et de secours ont re
précieux services à des malheureux qui, opprim
la concurrence et la redoutable loi des salaires,
trop souvent réduits au plus extrême dénuem
Même, pour l'avenir, il faudrait beaucoup de pr

---

(1) La soudaineté et l'étendue des transformations
miques ont été telles que l'homme, formé pour u
milieu social et brutalement jeté dans un monde
connaissait pas, s'est trouvé souvent désarmé et imp
Les œuvres d'assistance privée ont amorti les choc
un sens, facilité les transitions. La loi des salair
connue que depuis cinquante ans, (encore beaucoup
sonnes l'ignorent-elles actuellement), et les moyens r
d'en paralyser les effets funestes ne sont connus qu
moins de temps encore.

tion pour garantir la complète inutilité de ces œuvres charitables.

De même, le reproche trop souvent adressé à l'orgueil de la science n'est pas toujours mal fondé. On a entendu des savants affirmer que leurs microscopes et leurs cornues les dispensaient de s'incliner devant aucun mystère : ils déclaraient que l'énigme de l'univers était déchiffrée, ce pendant qu'ils professaient aussi un souverain mépris pour le peuple même qui les encensait. On voit encore des demi-savants qui regardent avec dédain les travaux manuels et les « êtres inférieurs » qui s'y livrent. Il a été bon et salutaire que des hommes se soient trouvés qui aient affirmé que l'humilité était une vertu toujours nécessaire, et que la confiance excessive en ses propres lumières était un danger. Enfin, à l'égard de tous les devoirs qui concernent la règle des mœurs, la pureté, le mariage, la fidélité conjugale, le service rendu par les enfants de la tradition a été plus précieux encore, et on doit même dire qu'il l'a été infiniment. Quand on songe qu'une propagande de quelques années a suffi, au XVIIIe siècle, aux enfants de l'esprit nouveau pour annuler l'effort moral de plusieurs siècles, pour désorganiser la famille et pour multiplier à ce point les divorces que les auteurs mêmes de la législation nouvelle furent, moins de deux ans après, saisis d'effroi à la vue de leur œuvre et demandèrent avec instance la réforme des lois ; quand on constate qu'un siècle plus tard, sous la Troisième République, la prédominance de la même doctrine a engendré les mêmes ferments de désorganisation et de dissolution, il paraît impossible de traiter avec légèreté la contribution de ceux qui, serrés en phalanges compactes, ont proclamé en toute occasion que la charité, la pureté des mœurs, la fidélité conjugale, les devoirs envers les enfants étaient à leurs yeux des biens plus

précieux que la connaissance des microbes ou l'accroissement de la puissance des locomotives. Quand on voit, même aujourd'hui, même au milieu des préoccupations morales qui assiègent les meilleurs citoyens, combien est encore indécise et molle l'action moralisatrice du laïcisme contemporain, combien sa morale, sous prétexte de se faire plus « *humaine* » et de ne point paraître pactiser avec l'ascétisme religieux, est peu exigeante pour tout ce qui concerne la sensualité et les relations entre les sexes, on est obligé de reconnaître que ce sont les enfants de la tradition qui ont sauvé du naufrage ce qui reste de contrôle sur les appétits charnels et de régime familial. En le constatant, on n'a pas le dessein de suspecter ici les intentions des « enfants de l'esprit nouveau ». Beaucoup de ceux-ci pensaient au contraire, que la vertu fleurirait plus que jamais sur la terre de France, et cette honnête pensée remplissait leurs cœurs d'allégresse. Mais les faits ne tiennent pas compte de nos illusions et de nos intentions ; ils découlent logiquement des prémisses qui les engendrent. *Or, la constatation ne laisse place à aucun doute*, et s'il est vrai, comme il faut le répéter sans cesse, que les vertus qui entretiennent le bon fonctionnement de la vie privée et familiale ont, au regard de la prospérité collective, une importance *primordiale*, il devient manifeste que le service rendu ici a été immense, et que la violence de l'assaut n'a rendu que plus difficile et plus méritoire la tâche des défenseurs.

Ainsi les enfants de tradition ont largement et efficacement contribué au progrès moral et au bonheur des individus, et par là même au bonheur de la société tout entière. Il y a quelques années encore, alors que dominait dans la science le naturalisme matérialiste, on aurait couru le risque de ne pas apprécier cette contribution à sa véritable valeur. Il n'en peut plus être ainsi

aujourd'hui, après les innombrables observations récentes qui ont prouvé la puissance des réactifs moraux sur les éléments sociaux et économiques, et même sur le régime physiologique de l'organisme. Pendant que les Américains enregistrent méthodiquement les extraordinaires résultats de la *mind cure*, nous constatons aussi, de ce côté de l'Atlantique, les vertus curatives d'un meilleur tempérament moral sur la santé physique et sur la capacité économique et intellectuelle. « Les tares physiologiques, écrit un jeune sociologue, loin d'être toujours les causes de la criminalité, en sont très souvent les conséquences. Ce ne sont pas seulement les sentiments d'un enfant que flétrit une précoce débauche, c'est aussi sa physionomie qu'elle déforme, sa santé qu'elle use. Il est intéressant à ce sujet de comparer, au Patronage des jeunes détenus et des jeunes libérés du département de la Seine, les photographies que l'on prend des enfants à leur entrée au patronage, et celles qu'on prend à leur sortie. Leur front s'est redressé, leur physionomie s'est éclairée, l'air parfois souffreteux et inquiet est devenu sain et calme, une vraie modification physiologique s'est produite pendant l'intervalle (1). »

Ainsi, et par une voie beaucoup moins indirecte qu'on ne serait enclin à le croire, une collaboration très active a été fournie au progrès même des éléments matériels, physiques, économiques de la vie sociale, et, tandis que les docteurs qui faisaient profession de ne s'attacher qu'à ces éléments échouaient parfois si lamentablement, leurs adversaires ont pu, en maintes circonstances, enregistrer les répercussions heureuses et lointaines de leur action spécifiquement morale.

---

(1) L'*Etude de la Jeunesse coupable*, par Paul-Olivier Lacroye, dans *Demain*, 27 avril 1906.

Toutefois, si large qu'on veuille faire dans les divers compartiments de la vie sociale, la participation des enfants de la tradition à la prospérité collective, il faut avoir le courage de le dire, leur contribution a été beaucoup moins grande qu'ils ne la souhaitaient et même qu'elle n'aurait dû être.

Ils ont, eux aussi, commis une *erreur essentielle* et cette méprise a trop souvent stérilisé leurs efforts.

La première et la plus apparente des défaillances consiste en ce qu'en d'innombrables circonstances les jeunes gens des deux sexes, qui avaient été le plus entièrement soumis au mode de formation morale préconisé par les traditionalistes, n'ont pas opposé aux séductions du mal la résistance qu'on avait escomptée.

Souvent, au premier contact avec la vie et la société modernes, on a pu constater la déplorable faiblesse d'un grand nombre, qui renonçaient aussitôt à la lutte, et passaient sans vergogne au camp du désordre et de la désorganisation sociale. Certes, quand on connaît les immenses ressources dont dispose à notre époque l'esprit d'immoralité, il n'est aucune formation morale, si excellente soit-elle, qui garantisse contre les défaillances tous les sujets qui l'ont reçue et bien présomptueux serait l'éducateur qui n'escompterait pas une proportion déterminée d'insuccès. Mais l'expérience atteste aussi que cette proportion varie avec les *méthodes de formation* suivies et avec la *nature* du tempérament moral que l'on a cherché à développer chez l'enfant. Pourquoi les jeunes hommes sortis de collèges chrétiens, pourquoi les jeunes domestiques, venues de leurs provinces chrétiennes, ont-ils parfois des modalités de vie morale si différentes ? Dans leur milieu d'origine, leur vertu paraissait sem-

ble, et pourtant la transplantation a été, pour les s, l'occasion d'une chute que les autres ont évitée. xplication n'en est-elle pas dans les méthodes d'édu- ion suivies ? Or, il ne semble pas que les enfants de radition aient su le plus souvent choisir les meil- res. S'il est vrai qu'on doit juger l'arbre à ses fruits, n doit présumer que ces méthodes recèlent un vice erne et que les éducateurs qui s'en sont inspirés ont p souvent préparé, sans le savoir, des victimes à mmoralité.

En fait, le mode de formation préconisé par les tra- ionalistes était emprunté à une époque où les mmes, solidement encadrés dans les armatures ides de la famille ou de l'atelier, des institutions litiques et des institutions religieuses, trouvaient à aque moment de leur vie un appui pour les soutenir, conseil pour les éclairer, ou même parfois une rrière presque infranchissable pour les arrêter, tant de sauvegardes dont chacune ne cessait son ion protectrice qu'au moment où une autre venait remplacer. Dès lors, cette éducation ne pou- it que se trouver impuissante et inadéquate à une oque où les jeunes gens, jetés de bonne heure au nd carrefour de la vie, devaient, sans appui *exté- ur* et sans guide, affronter seuls tous les dangers. vie sociale de ces deux époques ne se ressemble ère. Dès l'âge de 16 ou 17 ans, les jeunes gens vont ls, dans les grandes villes, suivre les cours des Fa- ltés ou des Ecoles. Les enfants des familles ouvrières trent, plus jeunes encore, à l'usine, à l'atelier de ture, au magasin ou dans les bureaux des télégra- es ou des téléphones (1). L'universel renouvellement

(1) Dès la période scolaire même, les enfants sont expo- aux influences les plus malsaines : dans les grandes

des institutions de la vie économique semble prendr
tâche de multiplier pour tous les épreuves mora
et les tentations, et ceux-là même qui échappent a
dangers de l'atelier ou du magasin affrontent souv
des périls plus redoutables encore. Les innombral
filles des champs qui viennent, sans transition pré
ratoire, s'exposer aux pièges inconnus des gran
villes, apprennent trop souvent, à leurs dépens, qu
cloison d'une mansarde parisienne est un rempart b
fragile pour protéger la vertu d'une jeune fille de
huit ans ! (1)

Dans ces situations diverses, la vigueur du tempé
ment moral, l'énergie de la volonté, la perspicacité
jugement sont des auxiliaires indispensables.

Or, ce ne sont pas ces qualités que les enfants d
tradition jugent le plus nécessaire de développer.
sait même qu'ils sont plutôt enclins à s'en défier. P
suivant sans relâche, et en dépit de l'enseignem
réitéré des faits, leur conception idéale de vie hié
chisée, soumise, moralement et socialement, à
disciplines extérieures, ils continuent de chercher d
la docilité, la soumission, la méfiance vis-à-vis du ju
ment personnel, la première assise de la moralité
s'attachent plutôt à discipliner des volontés qu'à for
des consciences libres, à enseigner l'obéissance
tremper les caractères.

---

villes, on ne cesse de se plaindre des dangers de la ru
dans les campagnes, pour d'autres raisons, la situatio
à peine meilleure.

(1) Pour la période 1878-1887, — le travail de statistiqu
pas été continué depuis cette époque, — le médecin en
du dispensaire de la préfecture de la Seine avait con
que, sur 6.842 filles soumises, reconnues malades, 2
soit plus du tiers, étaient des domestiques.

rsque la mêlée est ardente, les fautes de tactique ient chèrement. Aussi les défaillances furent-elles preuses et, tandis que les uns, à l'intelligence plus ée et naturellement confiants, trouvaient, par une e dérision, dans la fidélité même qu'ils avaient rtée à suivre certaines recommandations de leurs res la première raison de leur déchéance, d'autres, mpérament plus vigoureux, passaient sans transi- de la soumission la plus docile à la rébellion la violente. On les voyait alors au premier rang des mis qui portaient à leurs anciens maîtres les plus s coups, et les excès de leur jacobinisme autoritaire aient suggérer de pénibles réflexions aux théori- qui avaient eu l'imprudence de mettre toutes leurs ances de paix et de prospérité sociale dans la té du grand nombre à obéir docilement aux ordres minorité, supposée capable de commander (1).

nsi, les chutes ont été fréquentes et les désertions nbrables. Le nombre en a même été si grand qu'on pourrait comprendre ni la fréquence, ni surtout gularité mécanique, si on ne savait que d'une de manière encore les enfants de la tradition con- èrent à décourager la fidélité de leurs partisans et

---

On sait que plusieurs des principaux *leaders* de l'anti- lisme contemporain ont reçu une éducation chrétienne, t simplement constater un fait que de rappeler, après oup d'autres auteurs, que la génération de 1830, élevée ntact de « l'autre jeunesse », nous a donné le mouve- le 1848, si ouvert à toutes les généreuses initiatives et s les bonnes volontés, tandis que les générations s sous le régime de la séparation des deux jeunesses nt dotés de l'anticléricalisme et se sont embrigadées s coalitions les plus étranges au service de l'autorita- agressif.

à donner du retentissement aux succès remportés leurs adversaires.

On sait comment le XIXe siècle a développé dans proportions indéfinies la puissance de l'homme. être dont les jambes ne peuvent qu'avec peine suppo une marche journalière de quinze ou vingt kilomè dont les bras ne peuvent soulever que quelques grammes, dont la voix ne porte qu'à une faible dista dont les forces sont si fragiles et si peu alertes qu moindre travail les épuise ou que le moindre obs les paralyse, devenait soudainement capable de chir l'espace avec une vitesse de quatre-vingts mètres à l'heure, de soulever des poids de cent to de faire résonner le son de sa voix à des centain kilomètres et de produire en quantités indéfinies tu les choses nécessaires à l'entretien de sa vie.

La science opérait tous ces miracles, et ces g changements dans le domaine matériel n'étaient ce prélude et l'origine de changements plus grands e dans l'ordre intellectuel, économique et social. Di même temps, les sciences anciennement connues é renouvelées et de nouvelles se constituaient à l'en.

Or, il se trouva que cet immense et merveilleux vement, dont ceux qui croient en Dieu ne célèb jamais assez les splendeurs, fut très loin de suci l'enthousiasme d'un grand nombre des défenseurs la loi morale. Ils semblaient être si profondément trés de la faiblesse humaine qu'ils refusèrent de à l'orthodoxie de cette extraordinaire expansi puissance ; comment ce « ver de terre » pouvait-il de pareilles audaces et quelle place serait réserv vertu de résignation, si l'homme réussissait si lutter contre la douleur et la pauvreté ? On vit spectacle étrange et pénible entre tous, les enfants

de miséricorde se défier des améliorations maté-
s apportées à la destinée des pauvres et des petits,
s enfants du Dieu de lumière ne marcher que les
iers à la poursuite des découvertes scientifiques;
e complurent, tâche facile, à montrer les insuffi-
es et les dangers des nouveautés introduites, ne
ernant pas que leur collaboration même était le
en le plus efficace de corriger les unes et de conju-
es autres. Ils s'obstinèrent à ne voir dans le pro-
des inventions mécaniques et le développement de
chesse que l'effet de la révolte contre la loi du tra-
ou la manifestation d'un désir insatiable de jouis-
e ; suivant la parole d'un évêque américain, « le
e devint pour eux le monde ténébreux contre lequel
hrist mettait autrefois en garde ses disciples » (1).
insi l'opinion publique s'habitua à ce jugement, que
nombrables faits confirmaient chaque jour, qu'il
tait dans la cité des hommes qui étaient des pro-
eurs énergiques du progrès matériel, de la science
e la richesse, et qu'à côté de ces hommes, d'autres,
n'étaient point leurs amis, étaient indifférents à ces
grès ou même leur étaient délibérément hostiles.
par l'effet d'une coïncidence, d'abord incomprise,
; néanmoins dûment constatée, il arrivait presque
ours que les premiers ne réservaient aux préoccu-
ons de la vie morale qu'une place très secondaire
même en niaient ouvertement l'utilité, tandis que les
nds ne cessaient de « prêcher », et, se désintéressant
ous les autres progrès, déclaraient tout attendre de
ule discipline aux préceptes moraux.
tte première constatation, déjà si dangereuse pour
use du bien, fut encore appuyée d'une autre, non

1 *L'Église et le Siècle*, conférences et discours de
Ireland. Paris, Lecoffre, 1894, p. 31.

moins démonstrative. Les changements survenus d
le régime de l'atelier et dans l'ordre des connaissan
intellectuelles, entraînaient naturellement la modif
tion des relations sociales et politiques ; de nouve
lois devinrent nécessaires, et là encore on remar
que le même déclanchement automatique semb
répartir les hommes en deux groupes. Les défense
de la morale, toujours attachés à « restaurer »
à « conserver », sous prétexte de maintenir l'or
social, furent conduits par leur doctrine même à
discerner que les derniers l'utilité des réformes pro
sées. La clairvoyance fut leur moindre défaut ; ils
montrèrent hostiles ou indifférents à des mesures p
gressistes et bienfaisantes, laissant ainsi à le
adversaires la peine de les avoir défendues et le fr
tueux honneur de les avoir fait accepter. Ainsi, p
ne citer que quelques exemples, les heureux cha
ments apportés à la forme du gouvernement et
institutions politiques, les efforts accomplis pour a
rer une plus large diffusion de l'enseignement prima
les lois sur la presse et sur la nomination des mai
sur les syndicats professionnels et la réduction à t
années du service militaire quinquennal, sur les cla
des cahiers de charges imposés aux adjudicataire
travaux publics et sur les accidents du travail, to
ces mesures, et beaucoup d'autres encore, furent ré
parées et votées, sans leur concours et souvent ma
leur résistance (1).

(1) Ce thème est si connu qu'il défraie les conversa
et remplit les colonnes de certains journaux conservate
religieux qui ne cessent de vanter l'habileté, l'esprit pra
l'ardeur au travail de leurs adversaires et déplorent au
traire la mollesse, la désunion et les erreurs de tacti
leurs partisans. Seulement, comme l'esprit sophisti

l apparaissait donc que, dans la politique et les ires de la vie publique, comme dans les inventions ustrielles et les découvertes de la science, les repré- tants de la vertu étaient décidément moins clair- ants, moins instruits, moins capables de promouvoir rogrès.

On comprend sans peine combien cette situation a funeste à la cause du bien et de la morale. Elle lui té funeste d'une double manière. D'abord, elle a jeté

---

l jamais ses droits, plusieurs se risquent à démontrer cette infériorité des enfants de la lumière vis-à-vis des ants du siècle est textuellement annoncée et constatée s le Nouveau Testament. (Luc, xvi, 8.)

propos de la loi de 1884 sur les syndicats, comme il ve parfois qu'on attribue à l'Œuvre des Cercles et à ses x initiateurs, MM. le comte de Mun et de la Tour-du-Pin, participation directe à son élaboration, je fais remar- r que cette assertion est en contradiction directe avec faits, et il existe une opposition *radicale* entre le mouve- nt syndical de nos grandes sociétés industrielles et le me corporatif rétrograde qu'une école catholique, qui a lleurs rendu sur d'autres points quelques services, vou- « rétablir ». Le témoignage de M. de Mun lui-même est lleurs parfaitement clair : « Nous voulons reconquérir le t de réunion professionnelle. Mais persuadés que ce t est nécessairement stérile, s'il est exercé par les iers à l'exclusion des patrons et qu'il conduit alors fata- ent à la guerre et à la répression violente, nous appelons ns et les autres à s'unir ensemble dans une commune sée de concorde et de devoir accompli. C'est l'association essionnelle, c'est la coopération catholique, *qui n'est un syndicat*, ni un tribunal d'arbitrage, mais un foyer tivité chrétienne, où l'intérêt professionnel est au-dessus l'intérêt particulier, où l'antagonisme du maître et de vrier fait place *au patronage chrétiennement exercé et ement accepté.* » (Discours du 8 septembre 1878.)

sur elle le discrédit et lui a retiré la confiance et
faveur de l'opinion publique. Comme le progrès
inventions mécaniques, des sciences et des institutio
sociales s'avançait toujours d'un pas plus accéléré
s'est trouvé que ceux qui avaient lié leur cause à
progrès, qui s'en étaient faits les hérauts enthousiast
ont remporté chaque jour de nouvelles victoires. L'o
nion publique les a acclamés et on les a vus remplir
Académies et les grandes revues, fournir à la ha
banque et à l'industrie, au négoce et aux arts un p
sonnel d'élite ; au contraire, leurs adversaires, obli
trop souvent d'abandonner le lendemain la posit
qu'ils croyaient imprenable la veille, étaient réd
« à prendre leurs quartiers d'hiver dans leurs pe
cénacles où, entourés d'une petite troupe de fidè
ils pouvaient se préserver, eux et leurs amis, d
contagion envahissante (1) ». Cette attitude humi
contrastait péniblement avec l'attitude triomph
des adversaires ; on *sentait*, on *voyait* que ceu
« avaient le vent en poupe », et comme, suivant le
connu, rien ne réussit comme le succès, chaque n
velle victoire attirait encore de nouvelles recrues (2

Bien plus, à côté des indécis et des médiocres,

---

(1) Ireland, *op. cit.*, p. 32. — On a parlé souvent,
notre pays, des émigrés à l'intérieur.

(2) On connaît cette phrase souvent citée, de M. An
Leroy-Beaulieu : « Par ses malédictions chagrines, l'É
semblait elle-même se réléguer de ce monde qui se re
d'elle. Prétendait-elle encore s'adresser à eux, les pe
ne la comprenaient plus. Nombre même de ses enfan
lui prêtaient qu'une oreille inattentive. C'est qu'elle les
guait de ses doléances sur le malheur des temps, ne ce
de vanter le passé à des générations qui n'avaient d
que pour l'avenir. » (*La Papauté, le Socialisme*
Démocratie.)

s empressés à suivre le char du triomphateur,
tres transfuges, de tempérament plus vigoureux,
guaient pour légitimer leur désertion des raisons
rses plus dignes d'attention. Par suite de la fâcheuse
ique des enfants de la tradition, la vie honnête et
ueuse ne s'offrait plus seulement comme une vie
s laquelle l'individu peut être appelé à sacrifier son
rêt apparent ou personnel à l'intérêt plus élevé de
facultés supérieures ou de la collectivité. On aimait
si à répéter qu'elle requérait dès maintenant, et uni-
ment à raison de simples dangers éventuels, le sacri-
d'aspirations plus profondes qui comptent parmi
plus légitimes et les plus nobles de l'esprit humain :
nour de la liberté et de la science, la haine des
sses idoles, la recherche du bonheur et de l'égalité
re les hommes. On avait eu l'imprudence de laisser
tre un conflt entre ces sentiments élevés et le senti-
nt du devoir, et on ne s'apercevait pas qu'on avait
oduit ainsi, *au fond et dans l'intérieur de chaque*
humain, un antagonisme redoutable entre des
es qui, loin d'être hostiles, devraient au contraire
rêter un mutuel secours. On ne fut pas longtemps
nnaître les résultats de cette grave méprise ; tandis
les uns, les plus héroïques, se réjouissaient follement
e nouveau sacrifice fait à la vertu, les autres, les
s nombreux, se révoltaient contre la possibilité
ne de cette opposition (1) ; ils concluaient qu'une

---

1) En 1831, M. de Coux écrivait ce qui suit, à propos
ne situation voisine : « L'économie politique n'a point
qué d'une manière directe les dogmes des nations catho-
es, mais elle a accusé ces dogmes de la prétendue mi-
de ceux qui les professaient ; elle a affirmé que leurs
trines étaient incompatibles avec ses principes ; enfin,
a répété tant de fois que leur attachement aux trésors

loi morale que son auteur, quel qu'il fût, n'avait été capable de rendre harmonique avec la marche l'humanité ne méritait pas d'être obéie, et que vrais blablement ses prescriptions étaient différentes celles qu'on lui prêtait. En tout cas, les lois éc miques et les vérités scientifiques exigeaient a impérieusement l'adhésion de l'activité et de l'int gence ; dès lors, l'hésitation n'était plus raisonna puisqu'en prenant un certain parti, on avait au m la certitude de respecter la plus prochaine et la apparente des deux obligations.

Pour beaucoup, le choix fut bientôt fait, et on sa quel sens ils le firent ; le nombre des transfuges immense et, chose plus douloureuse à dire que to reste, ces transfuges arrivés au camp ennemi ép vaient je ne sais quelle joie mi-partie malsaine et r vaise, mi-partie bonne et justifiée que leur procu la certitude d'être désormais initiés à une vie large et plus puissante, à des pensées plus fécond plus généreuses, loin de tout un ramassis bar d'idées surannées, vieillottes, de préjugés erronés jugements sans fondement (1). Et là, dans ce m

---

de l'éternité les privait de trésors plus prochains, qu mêmes ont fini par le croire. Les uns, les plus fervent moins nombreux s'en sont réjouis comme d'un nou sacrifice fait à notre Dieu : mais les autres, les plus breux, les masses se sont indignées du prix attribué à salut. Avant de cesser de croire, ils ont désiré ne plus c et la philosophie, qui leur offrait en perspective le bi promis par l'économie politique, est aisément parve vaincre des consciences qui soupiraient après leur p défaite. » *L'Avenir* du 10 janvier 1831.

(1) Je n'oublierai jamais, pour ma part, la conversatio j'eus, il y a quelques années, avec un jeune homme qui v de déserter la pureté des mœurs qu'il avait gardée jusqu'

ouveau, ils gardaient encore parfois aux jours de euil, d'épreuve ou de maladie, l'habitude de s'adres- er à leurs anciens alliés, qu'ils savaient plus dévoués t plus aptes à les consoler, à les soutenir ou à les soi- ner : mais ils se gardaient bien de se confier à eux ans toutes les entreprises de la vie saine, normale et uissante, qu'il s'agît de l'instruction de leurs enfants, e la fondation des grandes entreprises industrielles ou ommerciales ou de la gestion des affaires publiques (1).

Ainsi s'établissait dans les consciences et dans les nœurs une sorte de partage étrange d'attributions, et ombreux étaient ceux qui en venaient à penser que e respect de la loi morale était à la fois la fonction et

---

m'expliquait sa vie nouvelle, dans un milieu nouveau et insistait surtout sur l'impression qu'il avait ressentie d'un grandissement d'être, d'une expansion de capacité et de uissance. Et pendant que je l'écoutais, ma conscience m'in- erdisait de lui répondre que *tout* dans cette joie était mal- ain et mauvais, et cette concession partielle que je devais ui faire était infiniment douloureuse. Aussi cette rencontre cheva-t-elle de me résoudre à écrire le présent ouvrage.

(1) Ainsi des religieuses ont été souvent appelées à soigner es malades dont les fils étaient instruits dans des doctrines natérialistes et athées, et on sait que les ouvriers urbains iment à vanter le dévouement inépuisable des membres es conférences de Saint-Vincent-de-Paul, à qui d'ailleurs s se garderaient bien de confier la gestion des intérêts unicipaux. De même le Parlement a récemment proscrit s congrégations enseignantes et autorisé les congrégations ospitalières. On a coutume, dans certains milieux, d'insis- er sur l'inconséquence des hommes qui admettent cet trange partage de leurs sympathies, mais il y aurait eu de faire à ce sujet des réflexions bien autrement graves ur la signification de ce choix à l'égard des adversaires qui n sont l'objet.

le soutien des veuves et des orphelins, des religieux qu soignent les tuberculeux et les vieillards, des mères d famille abandonnées par un mari ivrogne ou débauché Mais l'ouvrier vigoureux et habile, le mécanicien pros père, le négociant et l'industriel qui gagnent de l'argen le savant qui conquiert la réputation, presque tous le hommes en un mot qui avaient besoin de plus de forc et de plus d'expansion ne pouvaient accepter ces liga tures et ces rétrécissements. Les événements semblaien attester qu'il existait à notre époque une mésintell gence secrète et tenace entre la force et la loi morale entre la production intensive et le décalogue, entr l'esprit critique et la vertu ; le mieux semblait êtr d'en prendre son parti, d'utiliser chacun suivant s compétence. Les uns, habitués à l'obéissance passiv qui convient aux *sujets* d'une monarchie, seraie tenus à l'écart des affaires de l'État : on les laissera soigner les malades et fonder des asiles de nuit, et serait leur fonction de maintenir au niveau nécessai les vertus privées et publiques indispensables. L autres, les *citoyens,* fonderaient des syndicats et d coopératives, étendraient les débouchés du commer et de l'industrie, pousseraient plus loin les découverts de la science et dirigeraient la république (1).

---

(1) « Si nous avons quelque part dans tous ces mou ments de la science, c'est une part qui passe bien inap çue. Quoi que l'on discute, et quoi que l'on conclue, n n'attend point notre sentiment ; on ne nous le demar point ; on ne s'inquiète nullement de ce que nous dirons, ni si nous dirons quelque chose ; il semble que nous ne soyons pas pris au sérieux.

« On veut bien nous laisser prêcher la morale et nous reconnaître certaine qualité pour faire le bien parmi la foule des humbles et des petits. Mais d'écouter notre dis

Certes, je suis loin de prétendre qu'il faille rendre les nfants de la tradition seuls responsables de ce bizarre ıgement porté sur la répartition des tâches au sein de ı collectivité : je constate seulement que cette manière e voir est encore admise plus ou moins consciemment ar un grand nombre d'individus et je ne crois pas qu'on uisse nier que l'attitude des enfants de la tradition a ontribué activement à en favoriser l'adoption. Aussi ien n'était-ce pas un méfait de ce genre que signalaient hacun en leur temps deux témoins peu suspects : Iontalembert d'abord qui, s'adressant naguère aux ca-ıoliques, leur disait : « Soyez seulement un fait, au lieu 'être une ombre, un bruit ou une ruine », et trente-cinq ns plus tard, Mgr d'Hulst, qui, se plaignant un jour des *iéthodes* d'éducation suivies par des maîtres dévoués, 'écriait : « Nous leur demandons des hommes, ils nous nvoient des enfants de chœur (1) ! »

---

ur une question scientifique comme on écoute l'avis d'une niversité anglaise ou allemande ; de craindre notre con-ôle et nos démentis ; de citer nos livres et nos travaux ; n y songe peu ou pas du tout. Nous n'avons pas voix aux élibérations et aux arrêts de la science. » *Le Clergé fran-ais en 1890*. Berche et Tralin, Paris, 1890, p. 26.

(1) Que d'erreurs et de désastres eussent été évités, si l'on ût voulu se rappeler, dans certains milieux, que la force st un don du Saint-Esprit et que l'étymologie même du ıot vertu, *virtus*, indique que le respect de la loi morale 'exclut pas l'énergie vigoureuse des volontés. Il est fâcheux u'on ait ainsi parfois donné à la loi morale l'aspect d'une ieille dame renfrognée qui n'aime plus la force parce u'elle est faible et qui traite volontiers d'orgueilleux ses nfants, déjà parvenus à un âge avancé, lorsqu'ils mani-estent simplement le désir de diriger eux-mêmes et sous eur responsabilité leurs propres affaires.

Ces déviations du sens moral et religieux ont causé de

Enfin, la doctrine des enfants de la tradition a nu d'une troisième manière encore, aux intérêts de la m rale en acheminant trop facilement vers la frivolité c l'impuissance un grand nombre de ceux-là mêmes qu parmi ses disciples, faisaient ouvertement profession c lui rester fidèles.

Depuis quelques années, on s'efforce de mieu connaître la nature des liens étroits de solidarité qui uni sent ensemble les membres de la grande famille h maine. Or, cette solidarité qui établit une incessan communication entre tous les frères de cette famill produit en matière morale des effets qui mériteraie d'attirer l'attention des éducateurs ; notamment elle e assez étroite pour qu'il ne soit permis à aucun de no de s'élever à une vie morale vraiment puissante féconde, s'il ne communie d'abord à la vie sociale pr fonde de son pays et de son temps.

Tous ceux qui ont l'habitude des enquêtes social dans les centres industriels se souviennent certaineme de l'impression étrange et pénible que leur ont laiss les quelques rares visites qu'ils ont eu l'occasion faire à de petits manufacturiers dont les bâtiments n entretenus et tombant en ruines sont en harmonie av le matériel vieillot et suranné qu'ils abritent. Lo qu'on interroge le patron sur ses rapports avec clientèle et avec les ouvriers, celui-ci ne manque jam de répondre que ses clients sont de fidèles amis c

---

graves dommages et, en petit comité, tout le monde les gnale, mais officiellement chacun parle et agit comme il les ignorait. « Nul n'ose parler, ô Église qui sus donner à la parole tant de franchise et tant d'éclat ! On craint de tr bler ta paix ; on a peur de scandaliser les petits ; on ne v pas offenser les puissants. » *Le Clergé français en 18* p. IV.

connaissent depuis longtemps et que ses *vieux ouvriers* sont pour lui comme des enfants sincèrement attachés à leur père, par la longue accoutumance d'un travail commun. Et pourtant, il suffit de pousser un peu l'enquête pour découvrir que ces anciens clients fidèles ne sont pour la plupart que de petits commerçants gênés et mauvais payeurs, que ces ouvriers sont surtout de braves gens, pas méchants sans doute, mais aussi, peu capables et indolents, qui fournissent en échange d'un maigre salaire un travail de mauvaise qualité. L'usine ne recrute ni ouvriers, ni clientèle, et, en la quittant, on éprouve l'impression qu'on vient de visiter une ruine ; la vie se retire à la fois des hommes et des choses, et une même décrépitude atteint simultanément le patron et les ouvriers, le matériel et les acheteurs, les bâtiments et les méthodes. Quand on cherche la cause première de cette déchéance générale, on n'en trouve pas d'autre que celle-ci : le patron n'a pas été capable ou a refusé d'adopter les méthodes nouvelles et progressistes de fabrication et de commerce. Il a cru pouvoir conserver ses procédés et son outillage anciens, et laissant à d'autres le soin de suivre le progrès, il a pensé que lui, moins ambitieux, pouvait se contenter de fabriquer son « article classique » ; et voici que sa spécialité même lui échappe, parce qu'il n'est pas permis à l'homme de séparer son travail, si modeste soit-il, du grand labeur collectif qui s'accomplit chaque jour autour de lui...

Ainsi en est-il de la vie morale. Quoi que nous en disons, notre vie morale doit toujours être en fonction de la vie économique, sociale et intellectuelle du temps et du milieu où nous vivons, et à aucun de nous il n'est donné d'assurer en son âme la végétation puissante du petit arbre qui doit porter les fruits savoureux d'une vertu agissante, si cet arbre ne plonge d'abord ses ra-

cines dans les terres profondes du milieu qui nous
toure. A cette condition seulement, les rameaux peuv
trouver les sucs vigoureux sans lesquels l'effort de no
bonne volonté serait inefficace.

Il n'était pas au pouvoir des enfants de la traditi
de se soustraire à cette grande loi de la vie, et l'ex
rience ne démontre que trop qu'ils ont été soumis
son empire. Aussi, pendant qu'une petite minor
d'hommes d'élite, pour lesquels on n'aura jamais as
de respect et de vénération, réussissaient à mainte
en leur cœur la flamme de la générosité morale, bea
coup d'autres, qui restaient encore dans les rangs
défenseurs de la vertu dont ils se disaient prêts à so
tenir la cause, se signalaient surtout par leur inap
tude à réaliser les bons desseins qu'ils formulaient.

Les uns, les plus nombreux, s'abandonnaient a
étreintes d'une frivolité incurable qui, à travers
divertissements sans fin et dont la multiplicité mê
accroissait la niaiserie et la malfaisance, consum
peu à peu leur provision de vaillance morale. On
trouve inertes, également incapables de bien et
mal, semblables à ces poupées innocentes qui p
noncent les mots sacrés de « papa » et de « m
man », et n'attachent aucun sens aux sons qu'e
émettent, ne tirent aucune vie des pensées sublim
dont elles évoquent le souvenir. Il semble à les vi
que les préceptes moraux se ramènent pour eux à u
formulaire de pratiques et de gestes, ordonné
l'avance, et dont les rites extérieurs, ne correspond
jamais à des sentiments internes, sont incapables d
tretenir dans les profondeurs de la conscience une vr
table vie morale (1).

---

(1) « Nous avons connu ce type du jeune homme, tel
sortait de nos collèges réputés les plus chrétiens. D'une

Les autres, qui évitent cet écueil, paraissent cependant impuissants à développer en eux-mêmes cette rdeur généreuse qui est nécessaire pour combattre iniquité et produire le bien. Habitués à considérer la oi morale surtout comme une limite, comme un arrêt, t la vertu surtout comme un incessant travail de surveillance minutieuse sur soi-même (1), ils sont plus ptes à gémir et à se résigner qu'à agir (2).

---

ire d'esprit soignée, de manières distinguées, il était docile t respectueux, pieux même, il fréquentait l'église et les acrements, mais le plus souvent passif, sans virilité ni nitiative, peu de curiosité intellectuelle, peu d'ouverture sur es besoins du temps, peu de souci des classes populaires ; il e préoccupait surtout de couler doucement une vie qu'il épensait inutilement. » Mgr Péchenard, *Vers l'action*. Paris, Bloud et Cie, 1907, p. 317.

(1) Ceux qui ont contribué à répandre parmi les hommes ette manière commune aujourd'hui de se représenter la loi norale ne se douteront jamais du mal qu'ils ont fait. Oui, ertes, la vie morale suppose l'étroite et infatigable surveilance exercée sur nos penchants mauvais, mais elle est aussi, t essentiellement, la mise en valeur de nos énergies, la bération joyeuse du meilleur des deux hommes, que nous ortons en nous, des servitudes humiliantes et *douloureuses* ue l'autre, le mauvais, fait peser sur lui. Comme la érité, la vertu est un affranchissement, et non un enchainement, et elle ne limite en apparence que pour mieux faire panouir les activités profondes de notre être.

(2) Dans une lettre pastorale écrite au mois de septembre 907, Mgr Gibier, évêque de Versailles, déclare : « Nous avons perdu trente ans à gémir, à maudire... et à nous bstenir. » — Dans une conférence faite à la IIIe Semaine Sociale de Dijon, M. P. Imbart de la Tour parlait aussi « de es fils dociles, mais impuissants, qui n'ont su que pleurer sur os défaites, sans les prévenir et les réparer ». *Les Conditions de la Renaissance religieuse en France*. Paris,

Sous prétexte de résignation, ils acceptent trop fac
lement... surtout pour les autres, le règne de l'inju
tice, ne s'apercevant pas que la résignation « quand
n'est pas à l'inévitable qu'elle se soumet, n'est qu
lâcheté, et que le sacrifice, quand il perpétue l'iniqui
parmi les hommes, est le complice de cette iniquité (1)
Quand ils se résolvaient à agir, on eût dit, à voir l'e
clusivisme de leurs procédés, qu'ils tenaient moins a
résultat moral qu'au moyen employé pour le produir
Le plus souvent, ils se vantaient de n'employer qu
des moyens strictement confessionnels (2), et ainsi, a
milieu d'un peuple devenu chaque année plus étrang
à la foi chrétienne, leur action morale demeurait comm

Bloud, 1906, broch. Ces deux témoignages, que je cite par
qu'ils sont récents, ne font que signaler un mal depuis lon
temps reconnu.

(1) Benoît Malon, *Morale sociale*, introduction p
M. Jaurès, p. III.— De même la belle vertu de charité p
rait trop souvent avoir perdu son antique saveur et ce bea
mot de charité qui exprimait autrefois l'amour du procha
et le don joyeux de l'activité au service d'autrui, n'éveil
plus que l'idée d'une aumône, d'un don en argent. « I
charité, s'il vous plaît ; en entendant ces mots, remarq
M. Gide, qui de nous traduit : aimez-moi comme vous-mêm
s'il vous plaît. On se contente de jeter une petite piè
d'argent, et au lieu d'amour, on n'a pour le mendiant q
dédain ou indifférence. ».

(2) Je signalerai, après beaucoup d'autres, la déconce
tante attitude d'abstention et de réserve méfiante gard
par tant d'honnêtes gens à l'égard de nombreuses ligues
associations qui se proposent de relever le niveau moral
notre société, ligues contre l'alcoolisme, contre la licen
des rues, contre la traite des blanches, ligues pour le rep
du dimanche, associations pour le développement de l'ar
trage international, etc., etc.

ıspendue en l'air, sans contact avec le milieu même
ır lequel ils souhaitaient exercer une influence.
Encore n'était-ce pas là le dommage le plus grave
fligé à leur vie morale par l'isolement social dans
quel ils se renfermaient ; parfois ils semblaient moins
ɔtes que leurs adversaires, les enfants de l'esprit nou-
eau, à la pratique de certaines vertus naturelles et
ciales que notre démocratie tient à juste titre en
ute estime et que naguère l'illustre Père Hecker si-
nalait à l'attention des catholiques américains. La
robité dans les affaires, la fidélité à garder la parole
nnée, l'ardeur au travail, la rectitude dans le paie-
ent des impôts ou l'acquittement des dettes, l'honnê-
té parfaite pendant les périodes électorales, toutes ces
ertus, et quelques autres encore, ne trouvaient pas,
armi les enfants de la tradition, l'accueil empressé
'on eût pu souhaiter, et ainsi s'accréditait l'opinion
ıe ceux-là aussi qui se donnaient comme les repré-
ntants de la vertu et de l'ordre moral n'étaient pas
eilleurs que les autres. On en venait à penser que
ır doctrine était loin d'avoir l'efficacité morale qu'ils
i attribuaient, puisque ceux-là mêmes qui faisaient
vertement profession de l'admettre ne savaient se
éserver des défaillances communes que d'autres, qui
ichaient moins bruyamment leurs prétentions à la
rtu, réussissaient aussi bien à éviter.

Telles furent, au cours du XIX^e^ siècle, les conséquences,
ureuses ou funestes de l'attitude adoptée par les
fants de la tradition à l'égard de la loi morale. Si
n fait la balance des comptes actifs et passifs, il faut
connaître que « le solde » est loin de répondre aux
pérances, et cependant la gravité de l'erreur initiale
permettait pas qu'il fût plus élevé. Cette erreur a
nsisté à poser en axiome que les changements surve-

nus dans le régime économique et intellectuel d'
société ne devaient exercer aucune influence sur
formes de l'activité morale des individus, et que ce
ci, sans tenir compte de ces changements, deva
simplement s'attacher à pratiquer dans la perfection
formes de vertus que les générations précéde
avaient prisées et recherchées. Or, il s'en faut de be
coup que cette prémisse soit justifiée, et bien pl
devrait-on dire que les traductions et les interprétati
que chacun de nous doit faire, pendant sa co
existence, de la même beauté morale que nous co
vons, sont essentiellement relatives et contingentes
comme ailleurs, la pérennité et l'unité de la trame n
cluent pas la variabilité indéfinie des broderies, et,
contraire, elles la supposent et la postulent, puis
sans elle, les vies des hommes et des sociétés ne sera
que la répétition indéfinie du même modèle. Notre
peur voudrait empêcher les renouvellements, « le p
risaïsme est une loi de la nature humaine. On le tro
dans les bureaux, dans les académies, comme dans
églises ; il exprime notre inertie, notre tendance à
fermer pour jamais la vie dans les formes qu'elle a
fois réalisées. Respect de ce qui est convenu, aveu
ment volontaire à toute idée nouvelle, idolâtrie d
qui est, il détruit la morale dans son principe
rieur ; il substitue à la réflexion l'habitude, à la lib
l'automatisme, à la conscience le scrupule ; il che
ce qui doit être dans ce qui n'est plus ; faisant ce
d'autres ont pensé, ont voulu, il détache les acte
raisons qui ont pu les justifier ; il confond la
avec le supplice d'habiter un corps dont l'âme
retirée (1). »

(1) *Les affirmations de la conscience moderne.*
p. 122.

Heureusement notre paresse et notre somnolence ne ent pas la norme des choses ; la nature, inépuisable- nt féconde, poursuit toujours sa marche vers des nbinaisons et des formes inédites. Vainement, lorsque is avons trouvé un modèle à la taille de notre peti- se, assez commode pour ne pas gêner nos aises, ez décent pour faire bonne figure devant nos contem- rains, nous voudrions en faire le mode uniforme de tes les activités et déclarer que celles-là seulement t honnêtes qui prennent mesure sur lui. La vie a tôt t de renverser nos misérables constructions ; elle sse majestueuse, comme les corps ressuscités, à vers les murailles de nos ombrageuses précautions.

*
* *

l serait puéril, à la fin de cette analyse, de recher- r si l'erreur commise pas les traditionalistes a été s grave et plus funeste que celle dans laquelle sont nbés leurs adversaires ; ou si, au contraire, c'est la prise de ces derniers qui a eu sur l'état de nos urs les plus graves répercussions. Ces dosages sub- des responsabilités n'offrent aucun intérêt. Au con- re, il n'est pas sans importance de remarquer ce furent les excès et les exagérations des uns engendrèrent les excès et les exagérations des res. L'âpreté des luttes politiques et sociales enga- s dans notre pays depuis le milieu du XVIIIe siècle n'a re permis d'atténuer par l'esprit d'équité et de mo- ation les oppositions et les divergences des deux trines, et, d'autre part, l'égale impuissance des x groupements à organiser la vie sociale, leurs

échecs réitérés se sont chargés de fournir aux
adversaires une provision toujours renouvelée d'e
ples à citer, d'arguments à présenter. « Voyez, s'éc
on d'un côté, comme ces hommes sont incapable
fonder des familles stables et prospères, de main
les bonnes mœurs et de réfréner l'égoïsme. Sous
direction, la vie privée se dissout dans la débauch
les institutions publiques les plus essentielles sont
nacées. » — « N'apercevez-vous pas, clamaient
l'autre camp des milliers de voix, combien ceux-là
inhabiles et inexpérimentés dans la gestion des int
économiques et politiques ; ils ont peur de la sci
peur du progrès, peur de la richesse et de la liberté
quelle déchéance irrémédiable ne tomberait pas
pays, si jamais leur doctrine pouvait y prévaloi
puis ils affectent la vertu, sans en avoir plus que
la réalité ! »

Ainsi, chaque jour, sous le feu roulant des affi
tions et des ripostes, des contradictions et des i
ques, l'animosité des combattants s'excitait ; cha
pour être plus sûr de ne pas pactiser avec l'enn
s'empressait d'exagérer sa doctrine jusqu'aux co
quences les plus extrêmes, jusqu'aux conclusio
plus folles.

La mêlée était si chaude qu'on en venait à p
que toutes les institutions sociales et toutes les iv
tions mécaniques, même celles dont la neutralité m
était le plus évidente, devaient être une arme
mieux atteindre l'ennemi ; et de même que j'
signaler plus haut qu'au service d'un esprit p
tout, jusqu'au système du tout-à-l'égoût et des
postales illustrées, peut devenir un instrument
version et de désordre, de même on pourrait sig
ici que les chemins de fer et la houille, la crémat
la tour Eiffel, la chimie alimentaire et les ane

, le calcul infinitésimal et les microbes (1) ont
i tour à tour d'argument pour harceler l'adver-
e et au besoin, joie suprême, pour le « terrasser ».
ant les circonstances, on les employait à démon-
qu'on pouvait enfin se passer « des niaiseries des
caux et des jésuites », ou à prouver « l'orgueil
ï des libres penseurs et des francs-maçons ». Ainsi
boutissait au burlesque, et on serait parfois tenté
ire au souvenir des scènes comiques qu'alimen-
nt l'ignorance et la passion d'un grand nombre,
n pouvait oublier que toutes ces batailles tragiques
omiques compromettaient, au point de le supprimer
sque, le grand œuvre de l'éducation morale des gé-
ations nouvelles.

) Pour le calcul infinitésimal, *vide supra*, p. 212. —
que les anesthésiques furent inventés, vers le milieu du
siècle, cette admirable découverte fut déclarée contraire
Bible par plusieurs pasteurs protestants anglais qui y
ıt une rébellion intolérable contre la loi de la douleur,
ns franchir la Manche, ni remonter à 1860, il ne man-
pas aujourd'hui de personnes « très bonnes », qui se-
ıt désolées de voir les médecins découvrir enfin le
en de procurer aux mères leur délivrance sans dou-
Ce serait là un défi jeté par l'incrédulité à la parole
que : « Tu enfanteras dans la douleur ». On connaît
olémiques, aussi enfantines des deux côtés, auxquelles
émation a fourni un aliment. Plus que toutes les autres,
oire de la tour Eiffel a procuré quelque gaieté aux
éraments hypocondriaques. Plusieurs oracles de la
-pensée déclarèrent alors qu'on allait enfin prendre la
nche de l'échec de la tour de Babel, « maintes fois
ré par les calotins », et de leur côté, des journalistes,
pieux que bien avisés, prophétisèrent l'insuccès d'une
prise qui n'avait d'autre dessein que « d'humilier la
ion ».

Quelles que fussent, en effet, leurs divergences deux groupements aboutissaient du moins à un m résultat, à priver le pays de la robuste et saine mation morale que les transformations de la vie daient chaque jour plus indispensable. Sans do les raisons de cette lacune n'étaient pas sembla pour les deux groupements : les enfants de l'es nouveau ne donnaient point de formation mo parce qu'ils jugeaient inutile d'en donner et n'ava d'ailleurs aucune doctrine qui leur permît de le fa les enfants de la tradition, au contraire, jugeaient formation morale essentielle, mais le défaut de au point de leur méthode, leur attachement obsti des concepts surannés et à des institutions vie empêchaient que leur bonne volonté fût efficace. l'une et l'autre voie conduisaient au même carre des individus également inhabiles à vouloir cèrement le bien, également désemparés en des assauts multipliés de l'immoralité. Cette abs d'éducation morale ou, ce qui revient pratiquel au même, de toute éducation morale adéquate, à ce point complète, qu'il m'a toujours paru q désorganisation des mœurs dans la France con poraine, *loin de surprendre ceux qui en re cheront méthodiquement les causes, ne peu contraire manquer de leur apparaître comme l coup moins avancée que ne le comporteraient les trines couramment admises.* En fait, il faut av courage de le dire, la France moderne depuis un ne reçoit plus d'éducation morale : parmi les g services d'utilité publique, le plus grand et le essentiel de tous ne fonctionne plus, et, dans ces tions, la désorganisation des mœurs privées et ques devrait être beaucoup plus grande qu'e l'est. Seul l'élan que nous avons reçu de nos pères

intient en mouvement : nous respirons encore « le rfum d'un vase vide » et nous ressemblons à ces fils famille insouciants qui réussissent, pendant une ou ux générations, à vivre du capital accumulé par ffort persévérant de leurs grands-parents. Mais ces ploits de l'imprévoyance ne peuvent durer long- mps : la vie moderne n'est pas tendre aux institu- ns qui n'ont pour elle que l'accoutumance, et voici e, depuis vingt-cinq années, nous assistons à l'épa- uissement logique des conséquences contenues dans s prémisses et que notre mollesse se refusait à recon- ître. Chaque année, le groupement de ceux qui ne ulent être que des enfants de la tradition se dissout vantage et devient moins capable d'exercer une fluence sur la vie sociale ; d'autre part, il suffit de se nner la peine d'analyser les différences profondes i séparent, à vingt années de distance, la doctrine que des Paul Bert, des Gambetta, des Jules Ferry des Spuller, de la doctrine non moins laïque des urès, des Buisson, des Clémenceau, des Pelletan et s Hervé, pour ne plus pouvoir garder aucune illusion r le sens de l'évolution accomplie et sur la direction mouvement (1). Des germes, dont les propriétés cives étaient ignorées ou délibérément méconnues, mmencent à porter leurs fruits, et, de l'aveu de tous, fruits sont malsains. Ainsi l'œuvre de désagréga- n de la vie sociale se poursuit ; chaque année des nences plus mauvaises sont déposées dans les terres fondes qui pourraient fournir à notre démocratie moissons si belles de justice et de beauté. Après oir vécu d'une ombre, on peut vivre quelques

(1) J'ai esquissé cette comparaison dans un article publié s *Demain*, numéro du 2 mars 1906, sous ce titre : ingt-cinq années de laïcisme ».

années « de l'ombre d'une ombre », mais un jour vie
où la réalité toute nue apparaît ; alors on s'ape
çoit, trop tard peut-être, que la magnificence ext
rieure du décor de la vie économique ne fait que do
ner plus d'éclat à la laideur des âmes, et rendre pl
tragiques les colères et les désespérances des malhe
reux qu'on a trompés, en se trompant soi-même.

TROISIÈME PARTIE

LES ÉTAPES FRANCHIES
DEUX FAUSSES PISTES

CHAPITRE VII

a position nouvelle du problème moral.

En 1858, Proudhon écrivait, dans le discours préliminire d'un de ses ouvrages, cette profonde parole : « La ance a perdu ses mœurs », et le pamphlétaire de nie signalait « cette perte de l'intelligence et de la nscience morale », cet envahissement du scepticisme ral comme le grand mal, comme le mal unique quel il était urgent de porter remède. « Par le scepsme, disait-il, l'attrait purement moral du mariage, la génération, de la famille, l'attrait du travail et de cité étant perdu, l'être social se dissout, la population me tend à s'éteindre. Là est le côté grave de l'immoité actuelle..... Nous nous sentons déchus de notre nité, ce qui veut dire de notre virtualité sociale (1).» Près de quarante années devaient s'écouler avant que rtissement du penseur, au regard prophétique, ne

(1) *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, velle édition, Marpon et Flammarion, t. I, p. 73.

fût entendu. Pourtant, un jour vint, et ce fut si je ne
trompe aux environs de 1890 (1), où il fallut consta

(1) Il semble que lorsqu'on écrira, plus tard, l'histoire
idées morales de ce temps, on devra considérer les ann
1890 à 1892 comme ayant été celles pendant lesquelles
mouvement nouveau a pris naissance. A la vérité, Edmo
Schérer avait publié, dès 1884, une étude intitulée : *la Cr*
de la Morale ; mais, en dépit du grand talent de l'aute
cette étude passa presque inaperçue. Le 1er janvier 18
M. Melchior de Voguë, dans un article adressé « *A ceux*
ont vingt ans » et publié dans la *Revue des Deux-Mond*
signalait ces « arrivants » qui croient sur toutes choses q
faut resserrer le lien social. L'illustre écrivain n'avait pas sa
une vision imaginaire. A la fin de 189[illegible], M. Paul Desjard
publiait, avec le succès que l'on sait, son excellent ouvra
le *Devoir présent*, et simultanément M. Lagneau inscriva
au début de ses *Simples notes pour un programme d'un*
et d'action, cette déclaration précise : « Nous nous uniss
pour lutter par notre initiative contre l'affaiblissem
chaque jour plus visible et plus menaçant du lien socia
(*Revue Bleue*, 13 août 1892). Le 26 octobre 1892, *le Bu*
tin de l'Union pour l'action morale était fondé. Aux y
des bons citoyens qui fondaient cette association, il ap
raissait comme « manifeste » qu'il existe un « écart exce
entre l'idéal moral que notre conscience est parven
dégager et notre moralité effective..... Notre civilisat
en excitant les appétits vers de faux biens, et en ne comp
pour les régler que sur la contrainte morale et le jeu
lois économiques, de la concurrence, de l'offre et d
demande, etc., a semé un esprit de non-acceptation d
révolte vaine et douloureuse. Et ce qui la condamne, es
qu'ayant ainsi aggravé la douleur inévitable, elle n'a pro
aucun principe qui rendît celle-ci intelligible et la fît ap
raître comme autre chose qu'un accident fortuit, irration
(*Notre esprit*, *Bulletin de l'Union pour l'action mo*
1er novembre 1893.)

D'autre part, Mgr Lavigerie prononçait le 11 novembre 189

e ni le progrès des richesses, ni le perfectionnement
s institutions politiques, ni les découvertes de la
ience n'avaient été capables d'éliminer ou de résoudre
problème moral. Au début, une petite cohorte
hommes clairvoyants et dévoués au bien public se
qua seule à diverses tentatives d'éducation morale, et
pinion resta indifférente. Toutefois cette insouciance
ra peu ; l'évolution rapide et parfaitement logique
laïcisme contemporain s'accentuait chaque jour, les
mptômes précis d'une désorganisation sociale pro-
essive apparaissaient : aussi, il devint impossible de
rmer les yeux plus longtemps (1). Depuis quelques

---

fameux toast qui préparait la voie aux directions pontifi-
les ultérieures. L'encyclique *Rerum novarum* est du
mai 1891 ; la lettre du même pape aux Français, bien-
t commentée par la lettre à Mgr Fava, est du 16 février
92. Le 3 mars 1894, M. Spuller prononçait son grand dis-
urs sur l'esprit nouveau. « Nous avons le devoir rigoureux,
sait-il, d'observer la marche des choses, de tenir compte
ce que les événements comportent avec eux de change-
ent, de modification. ... Cet esprit nouveau doit être un
prit haut et large de tolérance, de rénovation intellectuelle
morale, tout différent de celui qui a prévalu jusqu'à pré-
nt ». *J. O.* documents parlementaires, 1894, p. 387.
Quelques mois plus tard, le capitaine Dreyfus était condam-
et l'*Affaire* commençait. Les hommes habitués à ne juger
vie intellectuelle et sociale que par ses manifestations dans
rdre politique, pensent que cette *Affaire* a clos le débat
que le mouvement de 1890 a avorté. S'il n'oubliaient pas
e la vie politique n'est qu'une petite fraction de la vie
égrale d'une nation, ils discerneraient combien leur
reur est profonde. Le mouvement est beaucoup plus puis-
nt en 1907 qu'en 1890, et il n'est au pouvoir de personne
l'arrêter.

1) On trouvera, sur le développement progressif des révé-
ions concernant l'inefficacité de l'enseignement moral à

années, le problème de la vie morale à reconstitue dans la France contemporaine préoccupe très vive ment l'opinion publique : l'émoi est grand, et même, certaines heures, il semble dégénérer en panique. Dan les milieux scientifiques, la question morale est au pre mier rang des préoccupations : les revues philoso phiques et pédagogiques publient avec persévérance d longues séries d'articles sur le fondement de la moral ou l'éducation morale de la jeunesse (1), et, de leur côté les professeurs de l'enseignement secondaire ou supé rieur s'unissent aux instituteurs les plus éclairés pou rechercher ensemble les méthodes les plus propres développer chez les enfants et chez les jeunes gens le énergies vigoureuses, qu'une volonté disciplinée doi mettre au service du devoir (2).

---

l'école primaire, des renseignements intéressants dans u ouvrage de M. Eugène Tavernier, *La Morale et l'esprit laïqu* Paris, Lethielleux, notamment aux pages 83 et suivantes.

(1) Cf. notamment le *Volume*, la *Revue pédagogique*, *Revue de l'enseignement primaire*, la *Revue philos phique*, la *Revue de métaphysique et de morale*.

(2) Cf. spécialement le compte rendu du Congrès intern tional de l'éducation sociale, et *L'Éducation morale da l'Université*, enseignement secondaire, conférences et d cussions présidées par M. Alfred Croiset, 1900-1901. — l seule énumération des ouvrages relatifs à la morale publ dans ces dernières années remplirait plusieurs pages. Je m borne à signaler : *Science et morale*, de M. Berthelot ; l'- *ducation de la démocratie* et *le Cours de morale* e M. Payot ; *Solidarité* de M. Léon Bourgeois ; *Discours e combat* de M. Brunetière, et les articles du même aut publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* sur *L'utilisat n du positivisme ; Leçons de morale* de M. Henri Marion *a Conception morale et civique de l'enseignement* de M. Fo llée ; *l'École d'aujourd'hui*, de M. Goyau ; *la Religion a*

Soit dit en passant, l'acuité et la persistance de ces éoccupations ne laissent pas de déconcerter beaucoup esprits, au déclin d'un siècle qui croyait avoir à jamais livré l'humanité de semblables soucis, et au moment ême où la science, « poursuivant ses démonstrations humiliantes pour notre orgueil, achève de nous raser sous le poids des mondes (1). »

---

orale et la Science : leur conflit dans l'éducation con-mporaine, de M. Ferdinand Buisson ; *l'Idéal socialiste*, M. Fournière ; *Essai d'une philosophie de la Solidarité*, nférences et discussions présidées par MM. Léon Bour-ois et Alfred Croiset, Paris, Alcan, 1902 ; *la Crise morale le positivisme*, par M. P. Grimanelli, in-8°, Paris, Société sitiviste, 1904, et surtout trois ouvrages, publiés simultané-ent, au commencement de cette année même, par des oralistes et des philosophes attachés à des doctrines ès différentes, mais chez qui on admire également la énétration de l'analyse, la vigueur de l'intelligence et la rande érudition ; *Études de morale positive*, par M. Gus-ve Belot, Alcan, 1907 ; *Morale et Société*, par M. George nsegrive, Bloud et Cie, 1907 ; *L'individu, l'association et État*, par M. Fournière, Alcan, 1907.

D'autre part, il est difficile de se faire une idée du nombre s sociétés d'éducation morale qui ont été constituées puis quinze années. Citons parmi les plus importantes, à té et à la suite de *l'Union pour l'Action morale*, — il porte désormais le titre d'Union pour la vérité, — la ciété libre pour l'Etude psychologique de l'enfant, la gue contre la licence des rues, la Société pour l'éducation ciale, l'Union démocratique pour l'éducation sociale, nion des Parents éducateurs, la Ligue Française de la oralité Publique, qui publie une revue mensuelle, *Le Relè-ment social*, etc., etc.

(1) « Notre monde, que nous imaginons si grand, est perdu, lé dans un coin de l'espace ; les étoiles les plus rappro-ées de nous sont un million de fois plus éloignées que le

Au milieu de cet univers, dont l'immensité fait r
sortir notre petitesse, au milieu des générations ind
nies de la chétive famille humaine dont nous ignor
chaque jour davantage la lointaine histoire, à mes
que nos connaissances se développent, une société
peu de chose et un individu n'est plus rien, et, cepend
voici que plusieurs sections de cette même scien
unissant ensemble leur témoignage à celui de l'ex
rience commune, viennent attester la souveraine imp
tance de la conduite morale de l'individu. Preuves
mains, elles démontrent que, suivant la pression de
petit grain de sable que nous sommes, la société sou
ou progresse, se désagrège et se dissout, ou, au c
traire, ramasse ses forces accrues pour de nouve
ascensions.

---

soleil ; les étoiles de seizième grandeur, limite actuelle
pouvoir de pénétration de nos lunettes, seraient 965
plus éloignées que celles de première ; la lumière, qui
court 75.000 lieues par seconde et qui vient du soleil à
en huit minutes, emploierait 30.000 ans à parcourir la
tance qui nous en sépare ». (Faye, l'*Origine du Mo*
p. 182.)

« Que dire maintenant de la Terre, le séjour de celui
se croyait le roi de la Création? Elle n'est plus le centr
monde et elle est déchue de sa place privilégiée : ce
plus par rapport à elle que s'accomplissent tous les mo
ments des corps célestes, dont le rythme se répercut
dans les mouvements qui produisent à sa surface les qua
des choses, la chaleur, la lumière, la vie et la beauté ;
est un point dans l'espace, un astre subalterne, circulat
son rang entre Vénus et Mars ». (G. Séailles, *op. cit.*, p.

Pendant que l'astronomie fait ces vertigineuses dém
trations, l'anthropologie, la géologie, la biologie e
sciences historiques apportent à la barre les assertion
l'on sait.

Ce jeune homme qui est là devant vous, à qui ses
ents ont transmis vingt mille francs de rente et qui
gagne huit mille autres dans un grand établissement
ustriel, va-t-il rester dans son célibat égoïste et
ncieux, va-t-il centraliser pour sa seule satisfaction
sonnelle les ressources combinées de sa fortune et
la grande ville qu'il habite, ou au contraire, va-t-il
epter la salutaire discipline du mariage, va-t-il
oisir une vaillante compagne, et tous deux, solide-
nt appuyés sur la fidélité conjugale, fonderont-ils
emble une véritable famille ? Cet ouvrier ajusteur
elligent, actif, habile dans son métier, qui haran-
uit si ardemment, il y a huit jours, ses camarades
unis en un meeting de grève, va-t-il aujourd'hui
epter les 6.000 francs qu'un employeur déshon-
te lui offre pour assurer la reprise du travail ?
magistrat, qui sait qu'en ce moment le prévenu
is sur le banc du tribunal correctionnel est un
teur influent et grand ami du député de la cir-
scription, va-t-il transiger avec sa conscience et
quiescer à une pénalité mitigée qui lui vaudrait
fructueuse compensation d'un avancement plus ra-
e ? Quel parti vont prendre ces hommes ?

La question morale prend à nos yeux ces précisions
anges, elle descend à ces spécialisations, à ces
ividualisations. Les sciences s'accordent à démontrer
notre vie est liée à d'innombrables réactions et
binaisons ; le moindre écart dans la gravitation
ne de ces étoiles qui, à des millions de lieues de
us, gravitent, depuis des centaines de siècles, dans
pace infini, suffirait à bouleverser l'univers et à
ser notre perte, et pourtant, voici qu'en quelque
nière il nous apparaît que notre conscience est aussi
centre d'énergies motrices dont la société ne peut se
ser. Nous ne sommes qu'un grain de sable, mais le

refus de ces grains de sable de supporter pour leur p
le poids de la vie sociale suffit à faire chanceler l'i
mense char, et la prospérité collective est suspendu
la contribution de cette misérable cellule vivante q
nous sommes.

Insondable mystère sur lequel aucun homme
saurait, sans déchoir, s'abstenir de méditer suivant
lumières et suivant ses moyens !

En tout cas, comme l'action ne supprime pas
méditation, mais au contraire la rend plus saine et p
féconde, et que le péril immédiat devient chaque j
plus menaçant, il importe dès maintenant de rech
cher les remèdes. De quel outillage et de quels moy
la société dispose-t-elle pour procéder à une reco
truction morale que tous s'accordent à déclarer urge
et nécessaire ?

La tâche à accomplir est difficile, mais tout ne r
plus à faire. Depuis quinze années, quelques princ
ont obtenu l'assentiment unanime de tous les hom
judicieux ; on peut donc les considérer comme acq
et solidement fondés.

En premier lieu, il est dûment établi, à l'issue
douloureuses expériences du XIXe siècle, que l'ordre
phénomènes de la vie morale est un ordre distinct
séparé des autres, irréductible à aucun ordre de
phénomènes biologiques ou économiques. Les noon
de devoir, de loi morale, d'obligation morale ont eu
originalité propre et répondent à des réalités mys
rieuses sans doute, mais à des réalités certain
objectives. Personne n'est plus autorisé à dire qu
notions ont été insérées dans les intelligences par le
sombres doctrines du Moyen Age » et que l'humanit
affranchie doit désormais se borner à la culture *exclu*

ent intellectuelle des individus (1). Ces affirma-
naguère très répandues, sont aujourd'hui répu-
bien qu'elles soient encore acceptées de quelques
ciens de faubourg, peut-être même de quelques
ores attardés de la Ligue de l'Enseignement. Nous
es très loin des doctrines sociales purement intel-
listes qui paraissaient évidentes à Victor Hugo, à
Simon, à Jean Macé : nous savons ce qu'elles nous
ûté et nous n'y reviendrons plus.
envi, philosophes et professeurs, économistes et
iens reprennent à leur compte la belle formule de
lhon. Il y a quelques années, M. Durkheim donnait
étude sur la *Division du travail* cette conclusion
icative : « Notre premier devoir actuellement est
us faire une morale » et certes M. Buisson et
illes ne me contrediront pas, si je dis que ces

---

(1) Cf. le dernier ouvrage de M. Ribot : *Essai sur les*
ns. Analysant ce livre, M. J. Bourdeau écrit, dans le
l des Débats : « Il n'est rien de plus dangereux,
de plus absurde, que le préjugé rationaliste et intel-
ste, si répandu en France, depuis le XVIIIe siècle et
nine aujourd'hui notre pédagogie officielle, préjugé
lequel il suffit d'éclairer les hommes, pour les
maîtres d'eux-mêmes. « La raison, écrit Herbert
, dans une page du *Social Statics*, qu'on ne saurait
éditer, n'est pas un pouvoir, c'est un instrument ; ce
s une chose qui meut, mais une chose qui est mise
re (worked) par des forces qui agissent derrière elle.
r que l'homme est gouverné par la raison est aussi
que de dire que l'homme est gouverné par ses
. La raison n'est que la lanterne au moyen de
la passion cherche la voie la meilleure pour atteindre
... *Aussi, toute éducation purement intellectuelle,*
nt rationaliste est-elle nécessairement une éduca-
ravée. »

deux éminents professeurs ne cessent aussi de r
veler le même avertissement (1). Les socialistes d
côté sont très loin de demeurer inactifs ; à ma
reprises, mon savant collègue, M. George Rena
combattu avec force les théories matérialistes et
mies de la morale, mises en circulation par Mar
en 1904, au congrès de la Libre Pensée tenu à Ro
acceptait de rédiger une déclaration morale de la
Pensée, dans laquelle il proclamait explicite
« qu'une morale est essentielle à toute société huma
M. Fournière s'est attaché à montrer l'harmonie
morale et du régime socialiste, et M. George S
affirmé avec insistance que « le facteur juridi
moral reste essentiel à la solution du pro
social ».

Encore une fois, il se peut que ces obligation
rales soient pour nous un mystère, mais une int
qui ne trompe pas et à laquelle de récentes
philosophiques ont, à juste titre, accordé une
rationnelle si grande, nous avertit que ces réal
sont pour nous plus réelles et plus essentiell
toutes les autres. Bien plus, c'est la constatation
de ce drame intime qui se déroule au-dedans d

(1) Le congrès de la Ligue de l'Enseignement, e
Amiens au mois de septembre 1904, a été presque
vement consacré à l'étude du problème moral ; au
nous référerons de préférence à ce congrès, toutes
qu'il s'agira de rechercher la doctrine morale de ce
sante association. — Les hommes politiques eux-
tiennent à témoigner qu'ils s'associent à ces préoccu
« L'école primaire, déclare M. Leygues dans un
prononcé au mois de juin 1906, doit enseigner n
ment la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoi
géographie, mais encore la patrie, la liberté, la ju
solidarité et la République. »

nt nous connaissons à la fois et les péripéties issantes et l'ineffable grandeur, qui restaure en et sur des bases indestructibles, le sentiment de la té humaine (1).

second lieu, l'accord existe aussi sur le contenu de morale, sur la liste des préceptes auxquels il con- de reconnaître le droit de commander à la ience. Sans doute, les partisans de la morale e aiment à répéter, avec les Congrès de la Ligue de eignement, que « la morale est le produit de l'Evo- n humaine » (2), et au Congrès international de la Pensée tenu à Rome en 1904, M. George Renard ait ses collègues, et en particulier les philosophes savants, « à élaborer, perfectionner, propager et er fièrement en face des morales religieuses qui les morales du passé, cette morale laïque qui est orale de l'avenir ». Mais, derrière les formules es, il est aisé de découvrir que ce grand travail boration doit s'appliquer beaucoup plus au fonde- de la morale qu'au contenu de ses préceptes. nne n'a l'intention de soutenir que l'adultère est , que le vol mérite des éloges et que la séduction jeune fille ne doit plus être considérée comme aute ; dès lors, il n'y a aucune raison de déclarer

---

« D'ou vient-il ce sentiment qu'un Taine, qu'un Renan nt ridicule et dangereux, et qui peut-être, en effet, as fondé en raison ? Peu importe, c'est une force, ne force morale, c'est une faculté nouvelle de l'âme ne, un sens de l'humanité et de la justice, une exi- impérieuse, et qu'on n'éludera pas, de la conscience poraine ». Revue de Métaphysique et de morale, 1900, p. 272. *La Morale chrétienne et la conscience poraine*, par M. Darlu.

Cf. notamment le Congrès de 1904.

que les préceptes moraux anciens de l'humanité, moins ceux qui ont été enseignés et admis depuis l chrétienne, ne conviennent plus à nos consciences dernes. Déjà, dans l'antiquité, les stoïciens et les curiens, irréductibles adversaires dans le domaine principes, s'accordaient à prescrire les mêmes rè de conduite (1) ; de nos jours, la même unanimit retrouve dès qu'il s'agit de formuler les préceptes tiques (2). Prenons acte de cet heureux accord, co lequel ne s'élève aucune protestation (3).

---

(1) On sait que Sénèque se plait à emprunter indiffé ment ses formules tantôt à Epicure et tantôt à Zénon.

(2) « Il est difficile, disait Schopenhauer, de fonde morale ; il est aisé de la prêcher ». John Stuart Mil son côté, remarque que la règle suprême de son utilit me se confond avec le précepte de l'Evangile : « Aime ton chain comme toi-même ». Enfin, plus récemment, M. Brühl constate, après tant d'autres, que les différentes rales, kantienne ou criticiste, utilitaire, pessimiste, pos évolutionniste, spiritualiste, théologique se ressem toutes, dès qu'il s'agit de formuler les règles directric la conduite, les préceptes concrets de la justice et de la rité. *La Morale et la Science des Mœurs*. Paris, A 1905, p. 36.

(3) Il est entendu que cette fixité des préceptes m n'exclut pas le progrès dans le discernement des ap tions pratiques dont ils sont susceptibles, ni moins e la variabilité de ces applications ; *vide supra*, chapitr surtout *infra*, chapitre x. — Il est entendu aussi c l'on voulait se livrer à un examen analytique détail trouverait quelques divergences, et parmi celles-ci plu ne sont pas sans importance : sans parler des chevau-g de l'avant-garde dont les doctrines étranges ont été g lées plus haut, on doit remarquer que les partisan morale indépendante ne sont pas tous d'accord sur l ment qu'il convient de porter sur le suicide. De mê

troisième lieu, personne aussi ne conteste — et
rplus cette troisième conclusion n'est que le dévelop-
ent de la première — que le seul moyen efficace d'ob-
l'observance exacte de ces préceptes soit de s'adres-
la raison et à la conscience de l'homme, de faire pré-
ir en chacun des membres de la cité, sans distinc-
de milieu ou de rang, une volonté assez ferme,
conscience assez droite pour qu'en chaque circons-
e le décret souverain du devoir soit entendu et
. Puisque la vie moderne accroît tous les jours les
voirs et la liberté de l'individu, et que parallèle-
ent l'action des contrôles extérieurs — autorité fami-
ou patronale, surveillance du voisinage, souci de
inion publique, répression des lois, — va dimi-
nt sans cesse, il devient manifeste que la vie mo-
ne peut être considérée comme vraiment instituée
s l'individu et dans la société qu'autant qu'elle pé-
e les consciences et reçoit son développement du
concours des volontés. M. Gabriel Séailles a écrit
ce devoir personnel et toujours inachevé de notre
ation individuelle une très belle page qui veut être
tout entière :

Que l'individu réclame d'abord la liberté comme
ouvoir, comme l'absence de contrainte, comme le
de disposer de lui-même, c'est bien, mais libéré
yrannies du dehors, il n'est pas au terme de son
re, il la commence, il lui reste tout à faire, tout ce
ne dépend que de lui, la tâche que l'on ne réalise
dans un élan de colère, la tâche de courage, de

---

ssement manifeste s'est, comme l'a remarqué M. Ana-
Leroy-Beaulieu, produit parmi eux relativement à la
le sexuelle. Mais il serait probablement illégitime de
lérer ces « hésitations » comme conformes à la véri-
doctrine de la morale indépendante.

patience qu'il faut toujours reprendre, pour ne l'a
ver jamais tout entière. C'est en nous que nous
vons la menace de la pire servitude, c'est de nous
que nous pouvons attendre la vraie liberté.

« Nous voulons être des hommes, le mot est bi
dit, mais le droit se retourne en devoir, devoir
auquel il n'est personne, qui plus ou moins ne dé
Nous voulons être libres, nous le proclamons d'u
de menace ; si nous appelons liberté le bon plais
servitude de l'instinct, ne faisons pas tant les fie
nous parlons de la vraie liberté, ceignons nos re
préparons-nous à la lutte qui ne doit plus finir. Dè
nous disons, *je*, *moi*, dès que nous nous opposo
monde et aux autres hommes, nous nous imag
que nous existons d'une existence réelle, nous pa
de notre unité, de notre identité, de notre liber
nous en concluons superbement que nous so
immortels et fils de Dieu. Hélas ! si nous essa
seulement de saisir ce *moi*, d'en prendre la
conscience, il se dérobe à nos prises ; si nous l'a
sons, il se résout en une multiplicité d'êtres in
rents qui se nient l'un l'autre ; il se divise par les
contradictoires qui tour à tour le constituent ;
tout, excepté lui-même, les préjugés qu'il sub
objets qui le tentent ; sa prétendue liberté n'es
l'esclavage qu'il ne sent pas, pour n'y point résis
nous voulons être hommes, et pour être homme
libres, si là est la première exigence de la cons
moderne, ne nous berçons pas d'une illusion
sachons que le droit que nous revendiquons à j
titre n'est que le droit à un devoir qu'il dépend d
seuls d'accomplir (1). ».

---

(1) *Op. cit.*, p. 134. — On trouvera une pensée a
exprimée sous une forme différente dans un inte

Que nous voilà loin des formules de Condorcet et des yclopédistes ! Certes là aussi un grand progrès a été lisé et on ne saurait en exagérer l'importance.

Sans doute, comme le remarque encore le même proseur, dans un autre ouvrage, « il y aurait un pharisme odieux à proclamer cette éducation nécessaire à la rendre impossible, en laissant subsister un mi- social qui exclut de la vie humaine la grande maité des hommes. Mais l'esclavage renaîtra toujours de servilité, la tyrannie de la lâcheté de ceux qui la oissent et vont au devant d'elle » (1). Un socialiste ge, qui nous offre souvent l'occasion d'admirer la rueur de son intelligence, M. Vandervelde, est encore é plus loin et a déclaré que « si les travailleurs triomhient sans avoir accompli les évolutions morales qui t indispensables, leur règne serait abominable, et le nde serait replongé dans des souffrances, des brutas et des injustices aussi grandes que celles du prét » (2).

---

icle publié par M. Jules Delvaille, dans la *Nouvelle Re-*, numéro de février 1904. L'auteur parle de la nécessité pprendre à l'individu à dégager en lui-même ce qu'est sa son, ce qu'est sa liberté.

1) *Education ou Révolution*. Paris, Colin, 1904, préface.

2) Déjà, il y a cinquante ans, Auguste Comte écrivait ces fondes paroles : « Il faut voir dans le communisme le grès spontané, plutôt *affectif* que *rationnel*, du véritle esprit révolutionnaire, tendant aujourd'hui à se occuper surtout des questions morales, en rejetant au ond plan les questions économiques proprement dites. ns doute, la solution actuelle des communistes reste ene essentiellement politique, mais la question qu'ils ont ée exige tellement une solution morale, sa solution polique serait à la fois si insuffisante et si subversive, qu'elle peut rester à l'ordre du jour sans faire bientôt préva-

Ainsi, faisons d'abondantes provisions de courage
vaillance et ceignons nos reins pour affronter les r
batailles de la vie morale. Ne prenons pas à tâch
nous cacher à nous-mêmes la vérité : quelque peu
riante que doive paraître cette perspective à un g
nombre, qui essaieraient encore de garder ici une
chère illusion, cette réforme profonde de nos mœu
devra pas seulement atteindre notre vie publiqu
politique. On affecte souvent de croire qu'il suffira
substituer un groupement de citoyens conscient

---

loir l'issue décisive que le positivisme vient ouvrir
besoin fondamental, en présidant à la régénération f
des opinions et des mœurs. » *Système de Politique*, I,

Des considérations du même ordre pourraient être
sées ici, pour démontrer la fragilité des méthodes techni
et externes au moyen desquelles on essaierait de sup
aux défaillances de notre moralité. Ainsi, par exemple
a pensé que l'on pouvait porter remède à la décroissan
la natalité, en diminuant le taux de la mortalité infa
Loin de moi la pensée de décourager les bons citoyens
ont fondé les « gouttes de lait » et les pouponnières.
permis cependant de leur rappeler qu'une race ne peu
il faut s'en féliciter, être sauvée par de semblables mo

Depuis quelques années, en dépit du progrès de la puér
ture, l'excédent des naissances sur les décès ne cesse d
croître. Les chutes de la moralité sont plus rapides qu
progrès de la science. On pourrait aussi démontrer qu
soins de la puériculture risquent en un sens de nuire
race en conservant la vie à des êtres plus faibles ; si ce
avaient été éliminés, d'autres, plus robustes peut-être
raient été procréés, puisque la stérilité est systématiq
volontaire. Rien n'est plus faux que de dire, en face
enfant sauvé de la mort : « Ce sera toujours un Franç
plus. » Neuf fois sur dix, on ferait mieux de dire : « Pu
celui-là vit, les parents vont désormais veiller à n'e
avoir d'autre ». Il faut vraiment beaucoup d'inexpérien

praux « à un troupeau d'électeurs ayant tout juste
e conscience collective, une conscience de classe,
i assure l'unité de son bêlement et de son vote ». Si
réforme ne faisait que cela, elle ne ferait rien, ou
utôt le jour où on entreprendra vraiment de réaliser
tte œuvre, on ne manquera pas de s'apercevoir qu'il
us faut au préalable accomplir une autre tâche, sin-
lièrement plus ardue et plus importante, celle de la
stauration véritable des mœurs de notre vie privée,
s mœurs de nos jeunes gens et de nos jeunes filles,
s mœurs de nos foyers et de nos familles (1).

---

ale pour penser que, dans tout ménage bourgeois qui a eu
malheur de perdre successivement cinq enfants en bas-
e, il y aurait inévitablement cinq enfants assis à la table
famille, si l'on avait pu préserver ce foyer des terribles
alheurs qui l'ont éprouvé. Trop souvent, s'il n'y avait pas
de décès, il n'y aurait pas eu de nouvelles naissances ;
ilà tout.

De même les mutualistes et les « prévoyants » ont-ils ré-
échi à ce que les régions de la France, Normandie et Anjou,
les institutions de prévoyance et d'assurance de toute
rte sont le plus développées, sont aussi celles où sévit le
althusianisme le plus cynique ? L'explication de la relation
tre les deux phénomènes n'est que trop apparente.

(1) Ce n'est pas un des moindres méfaits des coalitions
liticiennes qui nous divisent que d'entretenir dans l'opinion
blique l'erreur séculaire qui nous porte à confondre la so-
été tout entière avec ses organes administratifs et poli-
ues, et qui nous voile la primordiale importance de la
nne organisation des mœurs privées. Mais un jour viendra,
on peut croire qu'il ne peut guère tarder, où les bons
oyens reconnaîtront enfin cette grande vérité et en feront
centre de la réforme morale à réaliser. Alors on aimera
méditer sur cet admirable agencement des éléments so-
ux, en vertu duquel les manifestations les plus secrètes,
plus cachées, les plus autonomes de notre activité libre,

Vainement nous nous efforçons de nous convain
que le travail urgent à accomplir peut n'être n
étendu, ni si profond : la logique du fait saura c
traindre les plus récalcitrants à reconnaître que là s
lement est la grande réforme, la réforme profonde
efficace. Les actes de la vie privée échappent enti
ment à l'action des lois : un tribunal correctionnel
peut les punir, ni un répartiteur frapper leurs auto
d'impôts supplémentaires, et pourtant malgré cela,
dis-je, à cause de cela même, ils sont les seuls qui i
ressent vraiment la prospérité sociale, les seuls
suivant leur direction, donnent aux peuples la force
la vigueur expansives, ou au contraire les achemin
vers la dissolution et la ruine.

Enfin, l'accord subsiste encore sur un quatrième
dernier point, à savoir que l'éducation morale
fonde des individus, en général, et des enfants en pa
culier, ne saurait être faite qu'en fonction de la
économique et politique contemporaine. Quoi qu'on

---

sont aussi les plus graves et les plus fécondes par leurs
séquences sociales, heureuses ou funestes; comme si la
vidence voulait nous témoigner le souverain respect qu
professe pour nous et nous montrer qu'elle a voulu confi
prospérité des nations à la seule bonne volonté des in
dus. Les lois pénales punissent le vol, le meurtre, l'incer
mais elles ne punissent pas le dérèglement des mœ
l'ivrognerie, l'adultère, l'abandon des enfants, la cupi
le malthusianisme, et elles ne punissent plus qu'en th
l'infanticide et l'avortement; et pourtant ni le vol, ni
cendie, ni le meurtre n'ont jamais fait périr aucune soc
tandis qu'au contraire on ne compte plus celles don
autres méfaits ont amené la ruine. Comme tout cela
beau, comme tout cela est magnifique, si seulement
des yeux pour le voir et la probité intellectuelle pour le
diter !

it, la houille et la machine à vapeur, l'électricité et la himie, les grandes agglomérations urbaines et le jour- al quotidien, les syndicats et le régime démocratique ont des *faits* que personne ne peut heureusement plus ter du patrimoine de l'humanité, et toute éducation norale qui voudrait les ignorer ou les contredire serait ouée à de lamentables échecs. Tout au plus, les indi- idus qui l'auraient reçue ressembleraient-ils à des oldats, à qui une longue préparation militaire aurait nseigné l'art de se servir du fusil à pierre, et qui se rouveraient désemparés en face des armes modernes perfectionnées. Là encore, « nous avons appris notre eçon », à l'école expérimentale du XIX^e^ siècle, et l'expé- ience ne sera pas oubliée.

Si précieux que soit l'accord sur ces quatre principes, l demeure cependant à peu près stérile, faute d'une entente sur un cinquième et dernier point. Ici le désac- cord est complet. Sans doute, le souvenir des étapes déjà franchies est encourageant, et on peut espérer que la seule difficulté qui arrête aujourd'hui tant de bonnes volontés sera résolue à son tour. Mais, en attendant cet heureux moment, qui peut être est moins lointain que plusieurs ne le croient, on ne peut que constater la désunion et la regretter infiniment, puisque, tant qu'elle dure, elle rend pratiquement impossible la régénération morale de la France contemporaine.

Tous ceux qui ont quelque expérience de l'éducation des jeunes enfants et des adultes savent que l'efficacité de la formation morale dépend presque exclusivement de la valeur du fondement sur lequel on a fait reposer l'enseignement qui a été donné, et de l'appréciation de cette valeur par ceux qui ont reçu cet enseignement. Certes, il est bon et utile de démontrer que l'impureté

les mœurs ou la cupidité sont des vices funestes à la société, mais combien cette démonstration laisse indifférent ce jeune homme en chair et en os qui est là devant nous et qui a toutes sortes de raisons, dont beaucoup sont spécieuses, *et quelques-unes même sont valables,* de préférer son plaisir au bien de la collectivité. Aucune hésitation n'est possible : un enseignement moral est vicié dans son essence, une éducation est atteinte dans son principe, si l'éducateur ne peut *fonder* la morale qu'il enseigne, s'il ne peut trouver le principe moteur capable d'entraîner les volontés et de susciter les sentiments.

Il se peut qu'à une conscience droite et à un esprit loyal le bien se rende à soi-même son propre témoignage, et il est possible qu'à une époque d'harmonie des intelligences, ce témoignage soit plus fort que tous les arguments pour décider les hommes à accepter la salutaire discipline de la loi morale ; mais, ce qui est certain, c'est qu'à notre époque ce témoignage est pratiquement et théoriquement insuffisant. Chaque jour, des milliers de voix avertissent nos contemporains que la loi morale n'existe pas ; que les illusions dont nous sommes dupes n'ont d'autre origine que les suggestions intéressées, perfidement entretenues dans notre cerveau par la nature ou la société ; que nous n'avons aucune obligation de collaborer au plan de la nature, laquelle d'ailleurs, poursuivant égoïstement ses fins propres, s'empressera de nous mettre au rancart comme une vieille défroque, lorsqu'elle aura obtenu de notre naïveté le concours qui lui est indispensable... etc., etc... Dès lors, un moment vient inévitablement où l'esprit met la morale en demeure de légitimer ses origines, de montrer ses titres au respect de l'humanité et comme en cet examen critique notre chair et nos passions et notre égoïsme sont engagés, il est à craindre

e que l'impartialité ne soit ici le moindre défaut de xaminateur.

Si personne ne songe à contester la légitimité de te exigence (1), personne non plus ne niera qu'elle soit singulièrement embarrassante. Il est aisé de terminer les devoirs, il est difficile de définir l'idée bien, d'en exposer l'origine, d'en démontrer la légiité rationnelle. Oui, certes, comme le dit excellemnt M. Fouillée, « habituer les citoyens de demain à ttre l'intérêt général au-dessus des égoïsmes indivi-els, à placer le souci de l'avenir national avant la éoccupation matérielle de l'heure présente, voilà le ai besoin moderne laïque et démocratique. » Mais mment déterminer les hommes à répondre à ce besoin imordial, comment les détourner de l'anarchie des oïsmes incontrôlés, comment les persuader qu'une ême loi morale, spontanément acceptée par tous, doit donner leurs activités en un groupement harmoni-e ? Là est la question capitale, et même on peut dire nique problème moral du temps présent. S'il est ai, suivant la belle formule d'un philosophe anglais, qu'un terrible détroit sépare chaque homme du reste l'univers, et que ce bras de mer est constitué par la

(1) Cette exigence est en parfaite harmonie avec les beins essentiels de l'esprit moderne. Puisque j'ai le devoir le droit d'appliquer à toutes les choses qui me concernt, fussent-elles les plus minimes ou les plus grandes, les océdés rigoureux d'une analyse méthodique, qui donc erait soutenir que, parmi ces choses, il en est une et une le qui doit jouir du privilège singulier d'échapper à la cussion de ses titres, à l'examen de ses exigences, et st-il pas évident au contraire que le droit de commandent souverain revendiqué par la loi morale implique chez ui qui doit obéir le droit corrélatif à l'examen des titres oqués.

conscience « subjective » qu'a chaque homme de sa jouissance propre et de ses besoins propres, quelque lié qu'il soit aux autres par une solidarité objective » comment déterminer la volonté à franchir ce détroit ? Où trouver le pilote assez résolu pour lancer le navire, sans déviation, le long de la ligne droite tracée par la conscience ? Les éléments conjurés pour la perte du navire, les assauts de la tempête et les attaques des pirates sont moins à redouter que les insinuations caressantes des sirènes tentatrices qui, déjà sûres de notre complicité, ont commencé de mettre la main sur la barre du gouvernail.

La question à résoudre est si grave, le problème à étudier est si complexe qu'il semblerait logique de multiplier ici les précautions et de s'entourer de toutes les sauvegardes intellectuelles qu'une bonne méthode scientifique ménage aux hommes probes, soucieux de vérité. Suivant cette méthode, la seule attitude légitime consisterait à se mettre bien en face de la vie, non pas de cette vie inerte et factice qui n'est encore trop souvent que le type falsifié sur lequel on échafaude tous les jours dans les chaires, les tribunes ou les revues tant de raisonnements débiles, mais de cette vie réelle et brutale qui palpite, si j'ose dire, dans les ateliers, dans les villages de nos campagnes, aux carrefours de nos grandes villes et dans les prétoires de nos tribunaux. N'ayant d'autre crainte que de n'être jamais assez en contact avec les faits, on interrogerait la réalité sociale, on multiplierait les enquêtes et les monographies, et on se demanderait loyalement et en toute indépendance de l'esprit ce que la vie sociale témoigne d'elle-même ; on rechercherait comment vivent les hommes privilégiés qui ont réussi à résoudre un pro-

ème que leurs frères sont d'ordinaire impuissants à soudre. A chaque pas, on n'avancerait qu'en trem- ant ; vingt fois, cent fois on recommencerait l'en- uête, et chaque conclusion serait soumise à une cri- que serrée et vigilante.

Cette méthode parfaitement logique est manifeste- ent la seule qui soit conforme aux exigences de l'es- rit scientifique moderne. Nous connaissons trop la uissance des méthodes d'observation pour que rien, emble-t-il, puisse jamais nous détacher des salutaires isciplines qu'elle impose à notre esprit, et puisqu'on e vante de toutes parts d'avoir enfin « fait rentrer dans a nature la réalité sociale », il faut, sans hésiter, em- loyer ici des procédés qui ont permis ailleurs d'arra- her à la nature tant de secrets et conduit à de si admi- ables découvertes.

Cependant, il n'en va pas ainsi. Comme le remarquait éjà Leibnitz, la question ici débattue nous touche et ous émeut à ce point que notre coutumière impartia- té scientifique est aussitôt mise en déroute. Nous *avons*, nous *sentons* que notre vie même, et si j'ose ire, notre chair et notre pensée tout entière sont enga- ées dans le débat, nous redoutons le résultat de l'en- uête, et aussitôt, sans même que nous en prenions onscience, nous répudions les règles les plus essen- elles de la recherche rationnelle. Tandis que la plu- art des enfants de la tradition persistent, en dépit de ous les échecs et de toutes les déroutes, à poursuivre n idéal de vertu irréalisable, en la forme qu'ils eulent lui donner, et contradictoire aux réquisitions de a vie économique, les docteurs du laïcisme posent au euil de leur enquête morale une prémisse étrange, ouïe, inexplicable, qui, en toute autre matière, sem- lerait un défi jeté à la raison et une violation patente e la méthode. *A l'avance et antérieurement à toute*

observation, ils déclarent que le fondement de la mo
rale à trouver doit être essentiellement laïque, c'est-à
dire indépendant de toute religion, et même, ajouten
plusieurs, de toute métaphysique.

Il n'entre pas dans le plan de cette étude, qui veu
rester exclusivement sociale, d'insister sur le caractèr
nettement antiscientifique de ce procédé, ni sur la gra
tuité d'un postulat, mis bénévolement au seuil de
études morales. Certes, ce n'est pas une des moindre
surprises de notre temps que de voir de prétendus posi
tivistes, ennemis de tout dogme religieux, s'incliner
sans examen critique préalable, devant des affirma
tions dont la nature dogmatique est évidente. On est s
persuadé parmi les « laïcs » qu'il suffit de répudier le
dogmes spécifiquement religieux, pour être assuré d
se tenir dans le domaine des investigations puremen
rationnelles, qu'on ne s'aperçoit même plus du carac
tère tendancieux des prémisses posées. On adhère
des dogmes sans le savoir, ne remarquant même pa
que ceux-ci ont au moins sur les autres, les religieux
une infériorité certaine, puisqu'ils trompent leur
croyants sur leur véritable nature et se donnent
eux comme des conclusions méthodiquement démon
trées.

Au lieu de condamner aigrement les partisans de l
morale laïque, il est plus raisonnable d'observer qu
l'incorrection scientifique commise n'est après tout qu
le dernier vestige des erreurs autrefois professées
aujourd'hui rejetées. Si l'on a conservé le souvenir d
l'âpre persévérance avec laquelle, il y a un siècle et dem
les initiateurs du laïcisme contemporain, les encyclop
distes, s'employaient à séparer la morale de la religio
on n'est pas surpris de constater que les disciples de c
maîtres illustres apportent encore de nos jours tant d'a
deur à maintenir une doctrine qui, sur d'autres champ

ailles, a remporté de si éclatantes victoires. Puis-
a déjà répudié des erreurs graves, on doit penser
tte défaillance de méthode sera reconnue à son
l faut savoir attendre l'œuvre du temps ; une mise
neure hautaine et acariâtre ne servirait à rien, et
rait injuste. Les grandes évolutions doctrinales ne
nt être que lentes et progressives ; il est naturel
a dernière partie du chemin, sur lequel on a déjà
uru plusieurs étapes importantes, semble spécia-
t rebutante à un grand nombre. Aussi importe-
ıe chacun ait le loisir de se livrer à un examen
ieux et ne se décide qu'en connaissance de

.

oi qu'il en soit, la prémisse est aujourd'hui ferme-
maintenue par les adeptes de la morale laïque, et
la déclaration très nette que formulait en leur
un de leurs chefs les plus justement écoutés :
lles que soient nos divergences sur le fondement
morale, nous avons du moins reconnu qu'il y a un
ipe nouveau qui nous est commun et qui fait l'ori-
té de la morale laïque. La morale religieuse et
ssionnelle, telle du moins que l'Église en tant de
s l'a façonnée dans notre Occident, a pour trait
éristique de lier étroitement, rigoureusement le
dans l'autre monde, et, dans celui-ci, tous les
, tous les devoirs, au fait d'adhérer à un certain
, de soumettre une fois pour toutes sa raison à une
té doctrinale prétendue surnaturelle. Voilà le
ble poison théologique et théocratique.

e mal, le danger, ce que Gambetta appelait l'en-
ce n'est pas telle croyance, telle ou telle doctrine
use ou politique, c'est la prétention d'attacher la
e à un dogme, quel qu'il soit, c'est le dogmatisme
taire qui plie à son joug la raison et la conscience
mmes.

« Rejeter ce joug, pour la société et pour l'indiv
tel est l'effort essentiel de l'esprit laïque (1) ».

Bien plus, comme en pareille matière, on ne sa
prendre trop de précautions et qu'une expérience s
laire témoigne qu'il existe une affinité secrète entr
métaphysique et la religion, toujours empressé
conclure ensemble de sournoises alliances, un g
nombre de « laïcs » vont plus loin encore et ils décla
que « la morale est absolument indépendante de t
métaphysique » (2).

Fermement attachés à cette conclusion préjudici
considérée comme irréfragable, les penseurs se sont
à l'œuvre et, nouveaux Diogènes, suivant l'expres

---

(1) Discours prononcé par M. Ferdinand Buisson
séance de clôture du Congrès de la Ligue de l'Enseigner
tenu à Amiens au mois de septembre 1904.

(2) Voici le texte de la déclaration votée d'acclamat
ce même congrès d'Amiens par les membres de la Lig
l'Enseignement : on remarquera que la formule va
coup plus loin que le discours du président ; on sait, en
que sur ce point et sur plusieurs autres, M. Ferdinand
son est considéré comme sensiblement « en retard ».

« Le Congrès, considérant qu'il importe au développ
de la morale laïque que ses fondements, c'est-à-di
origine et son objet, soient nettement précisés et com
ment dégagés de toute influence métaphysique ou reli

« Emet le vœu que la question du « fondement de la
laïque » figure dans les programmes officiels et que l'
de l'origine et de l'objet de la morale mette en lumi
principes suivants :

« 1° La morale a une origine naturelle ; elle est le p
de l'évolution humaine ; son perfectionnement méthod
lui donnera sans cesse davantage les caractères d'un
table science ; elle est donc absolument indépenda
toute religion et de toute métaphysique et essentiel
laïque.

I. Jaurès, ils s'en sont allés une lanterne à la
à la recherche du fondement « humain » de la
le. Depuis l'effondrement définitif de la morale de
rêt, qui n'était en réalité que la négation de la
le même, leurs investigations minutieuses ont
ti à la mise à jour de deux doctrines morales qu'il
ient d'analyser, et dont il importe de connaître la
r éducative, en vue de la formation morale de nos
craties : la *morale évolutionniste* et la *morale
solidarité*.

2° La morale a pour objet la prospérité terrestre, tant
rielle que spirituelle de l'homme, le progrès social, le
eur humain. »

CHAPITRE VIII

La morale de l'évolution.

« Suivant l'école de l'évolution, dit M. Fouillée, l'i
morale, l'idée de loi, d'obligation morale ont
origine dans la lutte de deux instincts qui se trouv
également en nous, l'instinct égoïste et l'instinct
truiste. » Il y a en nous comme une force collec
emmagasinée ; quand elle se manifeste, nous éprouv
l'instinct moral. Quand donc nous voulons oppose
force de notre intérêt individuel et égoïste à cette s
de puissance sociale qui réside en nous, nous éprouv
une résistance et un sentiment de contrainte ; ce se
ment de contrainte devient le remords, lorsque n
avons refusé de soumettre l'instinct égoïste à l'inst
altruiste.

Le sentiment de contrainte que nous éprouv
est d'ailleurs accompagné d'un acte rationnel
tout en subissant l'action de cette puissance sociale
est en nous, nous en comprenons la raison, parce
les conditions de la société se justifient aisément à
yeux. Quand les êtres vivants forment une société,
a des conditions d'existence collective et de jouiss
collective qui s'imposent nécessairement aux indivi
et ainsi la société, collaborant avec la nature, finit, gr
aux lois de l'hérédité et de la sélection naturelle,
imprimer dans l'organisme individuel ses propres
d'existence et de bien-être ; toutes deux, par l'entas
ment des siècles, façonnent peu à peu l'homme à

e et reproduisent la constitution collective dans la
itution individuelle. L'individu naît avec l'intuition
ctive des lois qui le dominent, comme il naît avec
ition de l'espace.
ndant longtemps, le caractère moral de ces lois ne
pparaît pas, et Herbert Spencer signale avec finesse
on des trois contrôles politique, social (réprobation
le), religieux qui d'abord sont seuls efficaces pour
r la conduite. Au temps où la société ne peut être
que par un pouvoir fort, la répression pénale
la première défendre les actes nuisibles à la col-
vité. Ultérieurement la réprobation de l'opinion pu-
ue devient une barrière suffisante pour arrêter l'ac-
olissement de ces actes. Enfin « lorsque le pouvoir
ique est devenu stable et que les esprits des chefs
nts, considérés comme plus puissants et plus im-
ables que les autres esprits, sont l'objet d'une
te spéciale, alors commence à se dessiner la forme
tenue que l'on nomme religieuse. » Après cette
étape, apparaît le frein proprement moral, c'est-
e tiré de la considération des effets dommageables
rofitables qu'un acte entraîne. « Ni la pensée de
risonnement, ni celle d'une punition divine, ni celle
défaveur publique ne constituent la véritable rai-
norale pour ne pas voler, mais bien la pensée du
nage fait à la personne dépouillée avec une vague
ience des maux généraux produits par le mépris
oit de propriété. »
Il est en l'homme la genèse de l'idée morale, et
t seulement par ces sentiments et ces freins d'un
inférieur que pouvaient être maintenues les con-
s dans lesquelles les sentiments et les freins plus
se développent..... C'est seulement après que des
politiques, religieux et sociaux ont produit une
unauté stable qu'il peut y avoir une expérience

assez grande des peines positives et négatives, sen
tionnelles et émotionnelles que causent les agressi
criminelles, pour engendrer contre elles l'aversion r
rale constituée par la conscience de leurs mauvais
sultats intrinsèques » (1).

Ainsi, l'idée du bien moral et de l'obligation n'est
la conscience réfléchie des empreintes déposées pe
peu en nous par le milieu social ; elle est un inter
diaire entre l'instinct encore imparfait du passé et l'i
tinct plus parfait qui résultera, dans l'avenir, du p
grès même des sociétés (2). Quand cet instinct se s
formé, la réflexion deviendra inutile, la moralité s
alors organique, c'est-à-dire inhérente à notre cerv
même, comme l'instinct de faire un nid est inhérent
cerveau de l'oiseau, l'instinct de bâtir une cabane
cerveau des castors. « Un jour viendra, dit Spencer,
l'instinct altruiste sera devenu si puissant, si exclu
si bien incarné dans notre organisme même, que
hommes se disputeront l'occasion de l'exercer, les oc
sions de sacrifice et de mort. » Ainsi, dans un naufra
un incendie, une calamité publique quelconque, — au
que la guerre toutefois, car il va sans dire qu'à c
époque, les guerres auront disparu depuis longtemps-
une compétition s'établira entre les témoins de ce
sastre pour se disputer le poste où la mort est la p
certaine, et seul le sentiment du plaisir que les au
éprouveraient aussi à exposer leur vie pour leurs fr
arrêtera les égoïstes altruistes qui seraient tentés d
caparer pour eux-mêmes ce plaisir. Lorsque, com
l'implique l'hypothèse, les plaisirs altruistes au
atteint une plus grande intensité que celle qu'ils
maintenant, « chacun sera détourné de les poursu

(1) Herbert Spencer, *La morale évolutionniste*, p. 1
(2) Cf. Fouillée, *La morale d'après M. Guyau*, p. 8

ne manière excessive par la conscience de ce fait que autres personnes aussi désirent ce plaisir, et qu'il leur laisser l'occasion d'en jouir. Même aujourd'hui peut observer dans des groupes d'amis où il y a me une rivalité d'amabilité, que les uns renoncent, r les laisser aux autres, à profiter des occasions ls auraient de montrer leur dévouement : « laissez- enoncer à cet avantage, vous lui ferez plaisir ; lais- le prendre ce souci, il en sera content » : ce sont des seils qui, temps de à autre, témoignent de cette dis- ition d'esprit. La sympathie la plus développée veil- aux plaisirs sympathiques des autres, aussi bien leurs plaisirs intéressés. Ce qu'on peut appeler une ité supérieure empêchera d'empiéter sur le domaine activités altruistes de nos semblables, comme la pathie inférieure défend d'empiéter sur le domaine curs activités inférieures, et par la retenue imposée qu'on peut appeler un altruisme égoïste, seront pêchés des sacrifices excessifs de la part de chacun. » a nature fixe elle-même à chaque moment le point uilibre convenable entre les sentiments altruistes es sentiments d'égoïstes. Un régulateur automatique pêche que les progrès des premiers soient trop ides ou trop lents, et la manière dont s'impose truisme n'est pas autre, en réalité, que la manière t s'impose l'égoïsme. « Tandis que, d'un côté, en nquant à accomplir des actes d'égoïsme normal, on pose à l'affaiblissement ou à la perte de la vie, et suite à l'incapacité d'accomplir des actes altruistes, n autre côté, un pareil défaut d'actes altruistes, de me qu'il cause la mort des descendants ou leur déve- pement incomplet, implique dans les générations ires la disparition de la nature qui n'est pas assez uiste, par suite la diminution de la moyenne de oïsme. En un mot, chaque espèce se débarrasse con-

tinuellement des individus qui ne sont pas égoïs
comme il convient, tandis que les individus qui ne s
pas convenablement altruistes sont perdus pour ell

Ainsi, la même nécessité contraignante, qui pousse
avant l'évolution des espèces vivantes, promeut au
le progrès moral, et « loin d'être le produit de l'art
moralité est une phase de la nature, comme le dével
pement de l'embryon ou l'éclosion de la fleur » (1).

La doctrine de la morale évolutionniste, et spéci
ment la doctrine du philosophe et du moraliste
génie, Herbert Spencer, qui, par la richesse de sa do
mentation et la vigueur nerveuse de ses formules, e
été le représentant le plus autorisé, compte en Fra
de très nombreux partisans. Dans ces dernières anné
MM. Durkheim et Lévy Brühl se sont employés à
mieux asseoir la justification doctrinale.

« L'exégèse, écrit M. Lévy Brühl, fait voir avec
froide impartialité de la science comment telle croya
ou telle pratique est apparue, dans une société donn
à un certain moment, et par l'effet d'un ensemble
circonstances déterminées. Comment ce qui est a
« situé », incorporé à la réalité historique, conser
rait-il son caractère surnaturel et transcendant,
resterait-il l'objet d'une vénération presque religieu
En cherchant dans l'histoire la justification de ce
est traditionnel, on n'a pas pris garde qus cette jus
cation même en entraînait la relativité.....

« Insensiblement, l'histoire a ainsi dépossédé la m
physique. Ce n'est plus seulement des empires qu'
recherche les conditions de naissance, de dévelo
ment et de mort, c'est aussi des civilisations,
espèces, des mondes : et dans notre monde, des
gions et des institutions : par exemple des différe

(1) *Idem*, p.176.

mes de la propriété et de la famille. Un siècle qui a mmencé par l'histoire comparée des langues et qui a i par l'histoire comparée des religions, soumettait à à l'idée de la relativité universelle tous les objets s « sciences morales ». C'est dire qu'il préparait la ence positive de la réalité morale et qu'il continuait ns le vouloir l'œuvre du XVIIIe siècle, alors même 'il s'en déclarait l'adversaire (1). »

Les socialistes de leur côté se sont empressés de faire vir à leurs desseins les conclusions de la morale évo- ionniste. Pour eux, la conscience morale n'est autre ose que le plaisir instinctif que nous causent les mes d'actions propres à faire avancer les sociétés maines vers une communauté idéale. « Dès que les nditions matérielles à réaliser pour atteindre le bien- re individuel seront aussi les conditions du bien-être

---

(1) *Morale et Science des Mœurs*, 2e édition. Paris, can, 1904, p. 180.

On aimerait à louer sans réserve la méthode excellente ec laquelle sont écrites la plupart des pages de cet ouvrage, nt la lecture s'impose à tous ceux qui désirent connaître conclusions les plus récentes de « la physique des mœurs ». is l'auteur n'a discerné qu'une section du phénomène ral. « Etant donné le passé d'une certaine population, sa gion, ses sciences, ses arts, ses relations avec les popu- ons voisines, son état économique général, sa morale est erminée par cet ensemble de faits dont elle est fonction. n état social entièrement défini correspond un système ts ou moins harmonique) de règles morales entièrement nies, et un seul... La morale d'une société est toujours visoire. Mais elle n'est pas sentie comme telle. Au con- re elle s'impose avec un caractère absolu qui ne tolère a désobéissance, ni l'indifférence, ni même la réflexion ique. Son autorité est donc toujours assurée *tant qu'elle et réelle* », (p. 145).

social, nous verrons surgir de cette concordance u
morale basée sur la conscience acquise de la solidar
sociale, et telle que l'action de l'individu aura non pl
seulement pour résultat nécessairement atteint p
ricochet, mais aussi pour mobile et pour but, l'inté
social, le plus grand bien de tous. »

Le jugement par lequel nous reconnaissons que
société, de laquelle nous sommes solidaires, exige te
conduite conforme à son bien général constitue *tout*
sentiment *d'obligation*, et ce jugement n'a d'aut
cause que la poussée altruiste qui tend vers l'idéal
bonheur social, c'est-à-dire vers l'idéal collectiviste (

Le caractère exclusivement *social* de cette étude
comporte pas un examen critique de la morale évo
tionniste. Si on voulait l'entreprendre, il serait éq
table de reconnaître d'abord la haute valeur de
contribution fournie par cette doctrine à la pl
complexe de toutes les sciences morales. Sur ce poi
il y aurait accord unanime, depuis longtemps déjà,
d'une part, les partisans de la morale évolutionni
avaient apporté moins de persévérance à mainte
leur conception matérialiste des idées de devoir, de
morale, d'obligation morale, et si, d'autre part, le
adversaires avaient mis moins de ténacité à s'enfer
dans des formules dont ils négligeaient de scruter
sens. On déclare que « la morale est absolue et ét
nelle », et on atteste que cette profession de foi
dictée par la conscience, mais la réalité sociale
trop complexe pour se laisser enfermer en une form
aussi abusivement simplifiée.

Sans examiner ici la valeur d'une maxime en laqu

(1) Gabriel Deville, *Principes socialistes*, p. 69.

t d'hommes ont mis leur confiance, du moins peut-
signaler qu'elle est exposée aux interprétations les
s erronées, si on n'en détermine pas exactement la
tée, si on oublie qu'un principe ne dispense point
'obligation d'étudier et d'analyser méthodiquement
faits concrets.

I. Lévy Brühl a raison de dire que « la socio-
ie fait voir par contraste combien l'idée de « l'hom-
» en général, dont la psychologie et la morale
orique se sont contentées jusqu'à présent, est artifi-
le et pauvre » (1). Les anathèmes et les déclarations
prétendus docteurs en philosophie scolastique ne
ngent rien à la réalité des constatations. Affirmer que
cienneté de certaines maximes morales démontre la
ennité des préceptes moraux, c'est user d'un argu-
nt misérable, qui prouve simplement qu'on peut être
dialecticien habile et ne point savoir se soustraire,
l'observation méthodique des faits, à la piperie
formules. De ce que, « depuis une antiquité très
ulée, le langage a permis une expression abstraite
rapports moraux essentiels », il ne suit pas, bien
de là, que ces normes doctrinales de la conduite
nt eu de tout temps la même signification, et au
traire, « les préceptes positifs sont l'expression d'un
re social donné, applicables seulement dans cet
re social, impraticables et même inintelligibles pour
contemporains qui appartiennent à une civilisation
érente » (2).

es moralistes empiriques exagèrent, qui affirment
s réserve que « partout et toujours il se forme
mi les hommes une théorie conforme à leur pra-
e ». Mais leurs adversaires, quand ils soutiennent

) Lévy Brühl, *op. cit.*, p. 81.
) *Idem*, p. 278. Cf. notamment pp. 217 et s.

que les hommes ont toujours entendu la voix de l
conscience leur édicter les mêmes devoirs et les mêm
prescriptions morales (1), réussissent seulement

(1) On peut emprunter quelques exemples à l'ouvr
d'Herbert Spencer. « Avec la soumission à un pouvoir des
tique assez sévère dans la répression pour discipliner
natures barbares, se produit la théorie d'un gouvernem
de droit divin et la croyance au devoir d'une soumiss
absolue. Là où l'existence de voisins belliqueux fait regar
la guerre comme la principale affaire de la vie, les ver
requises pour la guerre sont bientôt considérées comme
vertus suprêmes : au contraire, lorsque l'industrie
devenue dominante, la violence et les actes de pillage, d
les gens de guerre se glorifient, ne tardent pas à passer p
des crimes. C'est ainsi que la théorie du devoir réellem
acceptée (et non celle qui l'est nominalement) s'accomm
au genre de vie que l'on mène chaque jour. Si cette
rend nécessaire la privation habituelle de plaisirs et l'acc
tation fréquente de souffrances, il se forme bientôt
système moral d'après lequel la recherche du plaisir
tacitement désapprouvée, et la souffrance ouvertem
approuvée. On insiste sur les mauvais effets des plais
excessifs et l'on passe sous silence les avantages que p
curent des plaisirs modérés ; on fait valoir avec force
bons résultats obtenus en se soumettant à la douleur et l
néglige les maux qui la suivent

« Tant que les antagonismes sociaux sont habituels et t
que, pour rendre efficace l'action contre d'autres sociét
une grande soumission à ceux qui commandent est néc
saire, il faut pratiquer surtout la vertu de fidélité e
devoir d'une obéissance implicite : le mépris de la volo
du chef est puni de mort. Mais lorsque la guerre cesse d'è
chronique, et lorsque les progrès de l'industrie habitu
les hommes à défendre leurs propres droits tout en resp
tant les droits d'autrui, la fidélité devient moins profon
l'autorité du chef est mise en question ou même niée
rapport à diverses actions, à diverses croyances privées.

ontrer combien ils ignorent les différences pro-
es qui séparent les institutions des différents
ples.

es constatations ne suffisent pas, cependant, à
ver que l'utilité sociale crée de toutes pièces le
cipe du devoir correspondant. Une analyse plus
ntive révèle, semble-t-il, que les différents devoirs,
apparaissent successivement à mesure que les uti-
sociales se transforment et se différencient, ne sont
les formes, les vêtements, les modalités d'une
stante préexistante, à savoir la notion du devoir (1).
n prend les diverses techniques morales des civilisa-
s passées et on dit que les hommes de ce temps-là
aient n'obéir qu'à leur conscience en accomplis-
tel ou tel acte. Nous qui voyons à la fois et l'acte et
conditions sociales qui le déterminent, nous en

---

de l'État sont bravées avec succès dans plusieurs direc-
s, et l'indépendance politique des citoyens est bientôt
rdée comme un droit qu'il est vertueux de défendre et
leux d'abandonner. Il arrive nécessairement que, dans
ransition, ces sentiments opposés se mêlent d'une
ière peu harmonieuse.

Il en est encore de même pour les institutions domes-
es, sous les deux régimes... » (*Les bases de la morale
utionniste*, p. 83).

mment contester que le penseur qui a écrit des pages
me celle-ci ait puissamment contribué à l'avancement
étude de la morale !

) « J'étais, dit Darwin lui-même, continuellement frappé
urprise, en voyant combien les trois natifs Fuégiens,
ivaient vécu quelques années en Angleterre et pouvaient
er un peu d'anglais, nous ressemblaient étroitement
ispositions, et pour la plupart de nos facultés men-
l. » Cité, dans Fouillée, *La Morale socialiste*, *Revue
Deux-Mondes*, 15 juillet 1901, p. 386.

jugeons mieux. Nous savons quel rapport unit consciences individuelles à la conscience sociale qu'el expriment. Mais ce raisonnement n'est légitime qu'a tant qu'on n'oublie pas que ces conditions sociales s très loin d'exprimer l'acte moral tout entier. Sinon, ressemblerait à un homme qui, visitant une antiq cathédrale, croirait avoir la compréhension totale pensées qu'elle exprime, parce qu'il est capable d'évalu exactement le poids et la composition chimique des m tériaux utilisés et d'indiquer les raisons qui ont fait p férer l'ogive au plein cintre, ou tel dessin d'architectu à telle autre ligne. Ce visiteur pourrait expliquer ai des relations qui échappaient peut-être à la conscien même des constructeurs. Il n'en resterait pas mo que ceux-ci avaient l'intention d'exprimer des pens *profondes* et *puissantes*, que l'analyse incomplète ce savant ne signale pas. Sans doute, quand on v sculpter une statue, le marbre et le ciseau dont on sert, les traits du visage, le geste et l'attitude sont c ditionnés par le milieu social, mais ces éléments ré lateurs ne sont pas la statue tout entière, ils n'en s même que l'accessoire, simples outils approprié l'expression de la beauté idéale aperçue par l'arti Ainsi en est-il de l'acte moral : on a voulu réagir c tre ceux qui, pour mieux affirmer sa filiation célee se refusaient à le *localiser*, à le *situer* dans le te et dans l'espace ; utile et très bienfaisante dans principe, cette réaction a fait tomber, par son exag tion, dans une erreur non moins grave. La vigil qu'on a apportée à situer l'acte moral est à ce p excessive qu'elle aboutit en réalité à vider cel de son contenu moral, à ne le considérer que co un *acte de physique sociale* dans lequel ses aut ne reconnaîtraient certes ni les ardeurs de leur dév ment, ni les générosités de leur foi religieuse. n

rifices de leur patriotisme. Poursuivant le dessein constituer une science des mœurs, on a commencé réalité par fausser la nature de l'acte vertueux, et te déformation a été, si j'ose dire, le châtiment d'une lation première du principe initial de toutes les ences, qui oblige à aller du connu à l'inconnu, du ésent au passé, de ce qui est facilement saisissable à qui est difficilement saisissable.

Rien n'autorise à affirmer que le contenu total de ée morale peut être ramené à l'utilité sociale et aux onctions des pouvoirs publics. On devrait voir au traire que la déférence modérée avec laquelle nous eptons les règlements édictés par le pouvoir central les pouvoirs locaux n'a rien de commun avec le pect souverain qu'éveillent dans les consciences déli- es les prescriptions majestueuses de la loi morale. est vrai que toutes les obligations morales aient même temps pour effet d'assurer la prospérité iale, la considération de cette utilité sociale ne pro- t, pour les raisons qui seront expliquées plus loin, ropos de la solidarité, qu'une très faible impression l'esprit de l'homme et, tout au contraire, *l'inefficacité sociale du sacrifice, parfois héroïque, qui lui demandé par sa conscience, est le meilleur argument dont il se sert, au jour des défaillances, pour excuser sa lâchete.*

Vainement, pour expliquer l'autorité qui s'attache à conscience, on soutient que nous voulons « imiter torité extérieure. Nous ne nous conformons pas lement au milieu social, nous le reproduisons en s. Nous ne nous contentons pas de répondre au mandement du dehors par une sorte d'obéissance sive, nous finissons par nous commander à nous- mes. L'individu est un petit état où se retrouvent le voir législatif, le pouvoir exécutif, le pouvoir judi-

ciaire. La nécessité extérieure sociale prend ains
forme d'obligation sociale ou de commandement i
rieur ». Cette explication est inadéquate.

Loin de nous borner à imiter l'autorité extérieu
nous sentons au contraire en nous l'action d'une p
sance plus haute qui la domine et la juge, et parf
aux heures tragiques, le conflit entre les deux sou
rains nous apparaît si brutal et si aigü que nous
yons devoir affronter la persécution, les supplices
mort même, plutôt que d'obéir à la loi mauvaise
hommes. Les annales de l'humanité sont toutes r
plies de récits de ces drames, et notre expérience m
des faits contemporains atteste que cette opposi
entre « le moral et le social » sera longtemps encore
réalité douloureuse. Naguère Antigone opposant
loi inique de Créon la loi divine immortelle, s'écri
« Je ne pensais pas que vos arrêts dussent avoir tan
force que de faire prévaloir les volontés d'un hon
sur celles des immortels, sur ces lois qui ne sont p
écrites et qui ne sauraient être effacées (1) », et Cicé
en appelait aussi à ce Tribunal suprême, lorsqu'il dé
rait « qu'il y a dans les codes des peuples des pro
sitions funestes, pernicieuses, qui ne méritent pas
le nom de lois que des conventions faites entre des
faiteurs ». Ces fières paroles ne formulent rien a
chose que la protestation de la conscience individu
opprimée, et ceux qui les prononçaient ne songea
guère aux souffrances sociales infligées à la collecti
par l'injustice d'une législature tyrannique.

Ainsi la doctrine de la morale évolutionniste dé
ture l'acte moral, sous prétexte de l'expliquer (2), et

(1) Sophocle.

(2) « Il est bien vrai, écrit judicieusement M. Fouillée,
nos croyances morales ont, dans les sociétés humaines, l

nd compte ni de la majesté impérative de la loi
le, que Kant a si magnifiquement exprimée, ni de
uveraine et harmonique beauté de l'acte ver-
(1).

oi qu'il en soit de ces observations, et pour revenir
onsidérations proprement sociales, on doit recon-
e que la doctrine de la morale évolutionniste est
alement impuissante à entraîner vers la vaillance
sacrifice délibérément accepté la volonté de
me aux prises avec les passions et les excitations
rales. Puisque la nature et la société savent si
régler le développement progressif des sentiments
stes, l'individu n'a pas à se préoccuper d'apporter
etit grain de sable à la construction du grand
e que les forces physico-économiques élèvent dans
ssement des siècles. Si la moralité est une phase
nature comme le développement de l'embryon ou
sion de la fleur, laissons la nature assurer elle-
la succession de ses phases avec la même
hmie qu'elle apporte au développement de l'em-
ou à l'éclosion de la fleur, et ne commettons pas

---

ions de développement ; mais en revanche, ni les
onnistes, ni les socialistes n'ont montré : 1° que la
ence morale, en son origine, soit *tout entière* l'effet
ociété sur l'individu, sans action propre de l'individu
; 2° que la moralité, en son essence, s'épuise *tout*
dans les relations sociales et qu'il ne s'y mêle aucune
it de la valeur de l'individu pensant, en *lui-même*,
la valeur du monde entier, soit du but que peuvent
ivre l'humanité et l'univers. » La Morale socialiste,
des Deux-Mondes, 15 juillet 1901, p. 384.
gnore-t-on qu'il existe des hommes dont la conscience
et affinée goûte supérieurement la beauté et
mie de ces belles œuvres d'art que sont les actes de
upérieure.

la maladresse, doublée d'une outrecuidance, de
immiscer dans les œuvres de son fécond labeur.

C'est là une première raison de nous abstenir ;
il y en a d'autres encore, ne fût-ce que l'incertitu
nous sommes toujours sur le point de savoir, si,
moment donné, dans telles circonstances do
notre dévouement servirait mieux le progrès é
de la société que notre égoïsme. Comme le rem
M. Balfour, « dans le système biologique, nous so
forcés de regarder les appétits les plus gros
l'égoïsme le plus mesquin et le plus noble héro
comme issus tous de causes analogues et tous évo
vers des buts similaires ». De plus, « nous ne po
guère douter que les augustes sentiments étroit
unis aux idées de devoir et de sacrifice ne soient
chose en somme qu'un piège tendu par la nature
nous pousser à l'accomplissement d'actions altru
La fourmi ouvrière consume sa vie à travailler
un dévouement plus que maternel au profit d'une
périté qui n'est pas la sienne ; et pour ce qui co
la race des fourmis, elle agit certes utilement.
tinct, le penchant héréditaire à suivre une ce
ligne de conduite, sans conscience nettement a
de son but final, est ici l'instrument choisi par la
pour arriver à ses fins. Pour l'homme, des mé
moins sûres, mais plus flexibles ont dû être suivie
mais l'exploitation est la même, et il y aura
que de la naïveté de notre part à y donner
concours bénévole. Il est possible que ce re
concours retarde de quelques siècles le moment
constitution humaine sera parfaitement adapt
formes de vie sociale ». Mais il est aisé de se co
de ce retard, puisque les perspectives ouvert

(1) Balfour, *Les Bases de la Croyance*, p. 6.

lutionnisme moral ne sont susceptibles d'exciter
os âmes qu'un enthousiasme mitigé. Aussi bien ne
on pas oublier que « le même genre de causes qui
ent la conscience superflue nous délivrera de la
ssité de l'effort intellectuel, et qu'à l'époque où nous
ns tous parfaitement bons, nous serons tous aussi
aitement idiots » (1).

histoire sociale est très loin, d'ailleurs, de vérifier
xation dans la race, sous l'empire de l'hérédité, des
endus instincts moraux dont on fait tant de cas.
au a démontré au contraire que « tout instinct tend
détruire en devenant conscient » (2), et le progrès
a civilisation, en élargissant le domaine des actes
chis et délibérés, au détriment des actes instinctifs
utomatiques, tend à mettre en péril l'accomplisse-
t d'un grand nombre d'actions socialement bien-
ntes. Ainsi « l'instinct de l'allaitement, si impor-
chez les mammifères, tend de nos jours à dispa-
e chez beaucoup de femmes ». On peut faire la
e remarque à l'égard de l'instinct de la généra-
et ce que nous savons des mœurs des Indiens
x Rouges de l'Amérique du Nord ou des nègres de
ique centrale, atteste que ces tribus pratiquent cer-
s vertus que nous sommes réduits à leur envier (3).
ogrès moral que l'on constate dans les sociétés
aines, spécialement chez celles qui ont bénéficié, il
a ix-neuf siècles, de la grande poussée morale du
rtianisme, ne se maintient que grâce à la persévé-
n bonne volonté des hommes vertueux. Loin de

(1) *Idem*, p. 54.
(2) Cf. notamment *Esquisse d'une Morale sans obligation ni sanction*. Paris, Alcan, 1885, p. 56.
(3) Bagehot remarque aussi qu'en raisonnant à l'excès sur
pl eur, on peut l'affaiblir et graduellement la perdre,

constituer un gain définitivement réalisé par l'h
nité, qui n'aurait plus à se préoccuper de l'entreter
est toujours menacé de décroissance ou même de
parition, aussitôt que l'effort moral des individ
relâche, que la tension des volontés diminue. Tain
une page célèbre et souvent citée, a constaté la la
table facilité avec laquelle l'humanité, privée un
tant de la « paire d'ailes » que lui fournit le chr
nisme, retombe dans la sensualité grossière et l'égo
brutal (1). Notre expérience contemporaine ne dém
que trop la fragilité de certaines conquêtes morale
nous avions l'illusion de croire mieux assurées, sin
ment parce qu'elles étaient plus anciennes.

S'il est vrai qu'aucun code de morale ne peut
efficace qu'à la condition d'inspirer à ceux do
réclame l'obéissance des sentiments de souverain re
et de souverain amour, on doit dire que ce syst

---

(1) « Aujourd'hui, après dix-huit siècles, sur les deux
tinents, le christianisme opère comme autrefois dan
artisans de la Galilée, et de la même façon, afin de s
tuer à l'amour de soi l'amour des autres.

« Il est encore la grande paire d'ailes indispensable
soulever l'homme au-dessus de sa vie rampante et d
horizons bornés, pour le conduire à travers la patien
résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité : pour
porter, par delà la tempérance, la pureté, la bonté, jus
dévouement et au sacrifice.

« Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sit
ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs pub
et privées se dégradent ; l'égoïsme brutal et calcul
reprend l'ascendant, la cruauté et la sensualité s'étale
société devient un coupe-gorge et un mauvais lieu.

« Il n'y a que le christianisme pour maintenir dan
société la douceur et l'humanité, l'humilité, la bonne
la justice. »

ment biologique et mécaniste, est sans prise sur la
nté de l'homme, être moral et doué du sentiment
a justice. Un esprit qui en serait vraiment impré-
et qui voudrait sincèrement en traduire dans sa
les conséquences logiques, se désintéresserait de
e préoccupation éthique ; il serait d'abord complè-
nt *amoral*, pour s'abandonner bientôt aux séduc-
s de la perversité.

ucune illusion n'est possible ; cette conception biolo-
e des normes de la conduite, *amorale par sa nature*
rinale, est proprement et foncièrement *immorale*
s *ses conséquences pratiques*, dans son applica-
vécue, et ce caractère lui est commun avec toutes
octrines qui, non contentes de rattacher l'activité
aine à l'ensemble de l'univers, font de l'être hu-
une simple pièce de l'immense mécanique univer-
. Qu'il le voulût ou non, Taine formulait une doc-
à la fois pessimiste et immorale, lorsqu'il écri-
:

Au suprême sommet des choses, au plus haut de
er lumineux et inaccessible, se prononce l'axiome
iel, et le retentissement prolongé de cette formule
rice compose par ses ondulations inépuisables
nensité de l'univers (1)..... Nos actions, nos voli-
ont, comme tout le reste des phénomènes natu-
été prononcés par avance dans cet axiome, dont
sont le retentissement et l'on peut dire de l'homme
« est un théorème qui marche » (2).

Taine, *Les Philosophes contemporains*, ch. XIV,
.

Ibid., p. 354. — Taine, dans sa jeunesse, aimait à cé-
, comme Eschyle ou Sophocle, l'universelle nécessité,
ifférente, l'immobile, l'éternelle, la toute puissante, la
ice..... Quand elle dévoile sa face sereine et sublime,

Qu'elle soit purement matérialiste ou évolutionn
cette conception qu'on peut appeler *cosmiqu*
l'homme aboutit inévitablement au dilettantisme i
lectuel et à l'indifférence morale.

« La constante habitude de regarder les choses
maines du point de vue de l'univers a pour conséqu
de leur enlever à la fin leur caractère tragique et
parable. Le contemplateur s'aperçoit qu'à une cer
distance, les volontés les plus fortes et les plus fa
se confondent, et que les unes et les autres se trou
en définitive avoir collaboré pour une œuvre antér
à elles, dont, la plupart du temps, elles ne se dout
même pas. Chaque génération apparaît tôt ou ta
philosophe de cette école un peu comme une fourn
voyageurs entassés dans un train de chemin de
Parmi ces voyageurs, les uns dorment, les autres
sent, d'autres jouent aux cartes, d'autres lisent. C
dant le train roule, et, à quelque emploi qu'ils aie
pensé les heures du trajet, paresseux ou actifs, trist
gais, ces voyageurs arrivent également. C'était là
l'affaire. On est bien tenté, quand on raisonne ains
dire aux prisonniers du train en marche ; « Passez
le temps comme vous voudrez. » Voilà l'indulgen
sage qui ne peut s'empêcher de sourire devant l'in
agitation des hommes (1). »

Ces considérations méritent de retenir l'attentio
esprits que préoccupe la régénération morale de
pays. Aussi est-il permis de trouver étrange que
qui se donnent pour mission d'être aussi bien les
cateurs moraux qu'intellectuels de notre démo
commencent par accepter les théories naturalist

---

il n'est point d'esprit d'homme qui ne ploie consterné
miration et d'horreur ».

(1) Bourget. *Œuvres complètes*, t. I, p. 92.

gine de la morale. Comment ne voient-ils pas ce
j'ai personnellement constaté en maintes circons-
es, que leur enseignement fournit des excuses à
es les lâchetés, accorde le bénéfice des circonstances
nuantes à toutes les désertions ? Où les disciples
aura formés puiseront-ils les éléments de ce géné-
enthousiasme du bien, de cette vaillance morale,
e courage sans lequel, dans les circonstances pré-
es, un jeune homme ou une jeune fille ne sauraient
onter le courant, ni se préserver des contacts
urs ? Au milieu de l'universelle veulerie, quelle rai-
auraient-ils d'affirmer, dans leur vie vécue et dans
pensée réfléchie, la suprême autorité des comman-
ents moraux ? Renan, qui connaissait mieux que
onne les ravages que peut faire dans une âme
sprit cosmique », et qui poussa si loin les deux
équences signalées plus haut, le dilettantisme in-
ctuel et l'indifférentisme moral, Renan savait aussi
bien cette doctrine était socialement malfaisante et
uptrice ; à certaines heures de plus claire vision des
es, il remerciait ses aïeux, avec émotion, de lui
r, par une existence pure et une conviction ardente,
nservé la vigueur de l'âme en un pays éteint, en un
e sans espérance ».

l est vrai, comme on tend de plus en plus à l'ad-
re, que, dans tous les ordres de connaissances,
itude d'une formule à procurer à l'individu plus de
sance et d'énergie, à la société plus de force et
rmonie, soit le meilleur témoignage de sa valeur
ntifique, s'il est vrai que la maxime : « de la vie,
re de la vie, toujours plus de vie », soit le critère
toute doctrine doive affronter l'épreuve, on ne
s'empêcher de concevoir les plus grandes mé-
es à l'égard de la morale évolutionniste. Appréciée
point de vue, cette doctrine apparaît nettement

comme un agent de *régression* et de *rétrécisse* de la vie individuelle et de la vie sociale. Sembla cet égard, à beaucoup d'autres formules en circu à notre époque, elle ne réussit à se faire accep certains esprits, peu habitués à l'analyse exact phénomènes sociaux, que parce que, à côté d'e malgré elle, des doctrines opposées combatten effets nocifs et atténuent ses conséquences. La plexité des phénomènes économiques collaborant la désorganisation intellectuelle favorise ces mép Qui de nous n'a rencontré de ces esthètes volup qui passent leur temps à ridiculiser la vertu e lourdauds qui la pratiquent ? les malheureux ne même plus capables de discerner que leur vie s'é drerait à l'instant, dans sa honte et ses désordr ces « lourdauds » ne continuaient pas à être cha à se marier et à avoir des enfants (1). Il en est de r de la morale évolutionniste. Comme un petit no d'esprits l'admettent théoriquement, et que, p ceux-là, la plupart se comportent comme s'ils la diaient, on en discerne mal les funestes effets ques ; mais c'est cette inconséquence seule qui sau doctrine et lui permet encore de recruter des a rents.

Manifestement impuissante à influencer efficace la conduite, la morale évolutionniste pourrait moins, se débarrasser enfin des conceptions ma listes auxquelles on l'a si arbitrairement soudée ; pourrait cesser de se donner et d'être consi

---

(1) Les membres des associations de cambrioleurs brigands sont d'ordinaire plus clairvoyants : ils savent ne peuvent poursuivre leurs opérations que dans une s où le droit de propriété est fermement établi et res Un pacte tacite interdit aussi le vol entre associés.

mme antagoniste aux notions anciennes de devoir, loi morale et d'obligation morale, telles que les finissent la philosophie spiritualiste et les croyances igieuses. Le jour où ce progrès serait réalisé, il n'y rait qu'une voix pour reconnaître les immenses ser-ces rendus par la morale de l'évolution à l'avance-ent de la science des mœurs (1).

---

1) Le temps est proche, et même il est déjà venu, où l'on connaîtra que la morale de l'évolution n'est pas plus contraire à la morale traditionnelle que l'évolution biologique est en opposition avec les doctrines créationnistes. Nous trouvons ici une des innombrables manifestations de la bande équivoque qui, depuis 150 ans, fait dégénérer tant d'efforts et tant de doctrines ; tout atteste d'ailleurs qu'en dépit des concours très actifs qui, à droite comme à gauche, emploient à entretenir cette équivoque, celle-ci est près de se dissiper.

CHAPITRE IX

La morale de la solidarité.

L'insuffisance doctrinale et pratique de la mor
évolutionniste est si notoire, son inaptitude à four
aux consciences le point d'appui qu'elles requièr
est si apparente, que ses partisans les plus avérés se s
de tout temps gardés de la présenter comme une r
rale complète et n'ont revendiqué pour elle d'au
honneur que celui d'une explication des origines des p
ceptes régulateurs. L'esprit laïque contemporain a d
poursuivi ses recherches. Malgré le nombre, le tale
l'ardeur des chercheurs, ces recherches restaient infr
tueuses, lorsqu'un jour vint, au cours de l'année 18
où on entendit un cri de triomphe : on venait enfin
trouver le fondement de la morale, et ce fondem
réunissait toutes les qualités requises, étant purem
« humain » et parfaitement vérifiable par l'expérien
L'analyse la plus minutieuse n'avait révélé en lui
cune trace de concepts métaphysiques ou religieux.
fondement, c'était la solidarité, et la découverte é
due à un homme politique, à M. Léon Bourgeois.

Ce n'est pas diminuer le mérite de l'inventeur que
remarquer que l'idée de rattacher la morale à la
tion de solidarité n'était que le développement nouv
d'une pensée très ancienne. Sans parler du dog
catholique de la communion des saints, qu'il n'est
juste de mentionner, et auprès duquel le concept laï
de solidarité paraît assez incolore, on doit rappeler
les économistes avaient, dès le XVIIIe siècle, signalé

nnexités qui relient la vie de chaque individu à lle des autres et les avantages de la division du tra- il, de la coopération et des échanges (1).

Plus tard, les biologistes, avec Milne Edwards, taient aussi attachés à retrouver dans l'organisme loi de la division du travail et de la solidarité des nctions. Mais on avait à peine tiré parti de ces cons- tations : les biologistes s'étaient arrêtés aux relations tre les diverses parties d'un même organisme animal; ant aux économistes, ils s'étaient montrés le plus uvent anarchiquement individualistes.

On peut croire que le grand philosophe dont on re- ouve l'empreinte sur tant de doctrines chères à la nsée contemporaine, Auguste Comte, eût attaché son m à la morale laïque de la solidarité, si ce penseur, i fut l'irréconciliable ennemi des théologiens, n'avait son tour fondé une religion. « Nul en effet n'a, plus goureusement que le fondateur du positivisme, nié le oit de l'individu qui n'est qu'un mythe et à qui il n'est s permis d'avoir des fins propres. » « Nous naissons, t-il, chargés d'obligations de toute sorte envers la so- été. » Suivant lui, l'idée de droit est une entité méta- ysique : seule l'idée de devoir est positive, chaque mme ayant par le fait de l'organisation sociale une nction à remplir. Devoir et fonction sont synonymes, y a corrélation, la différence n'étant que du point de ie objectif au point de vue subjectif, entre la morale l'organisation sociale (2) ». A sécula riser cette con-

(1) En fait, le développement des moyens de transport et la spécialisation professionnelle devait rendre toujours is sensible le perpétuel échange d'actions et de réactions i s'opère entre les activités individuelles.

(2) Ferdinand Brunetière, *Sur les chemins de la Croyance*, partie, l'Utilisation du positivisme. Paris, Perrin, 1904,

clusion du positivisme se sont employés les partisa
modernes de la morale de la solidarité.

Comme la morale de la solidarité est connue de tous
suffit d'en résumer brièvement les conclusions prin
pales, en les empruntant à M. Léon Bourgeois lui-mêm

I

Par nature, l'homme est grevé d'innombrables dett
vis-à-vis de ceux qui vivent à côté de lui et de ceux
l'ont précédé dans le temps. « Les aptitudes de no
corps, les instruments et les produits de notre trav
les instincts qui veillent en nous, les mots dont n
nous servons, les idées qui nous guident, la conna
sance que nous avons du monde qui nous entoure,
nous presse et que cependant nous dominons, tout c
est l'œuvre lente du passé ; tout cela, depuis le jour
notre naissance, est sans cesse mis par ce passé à no
disposition, à notre portée, et, pour la plus grande pa
s'incorpore à nous-mêmes.

« Dès que l'enfant, après l'allaitement, se sépare d
nitivement de la mère, et devient un être distinct, re
vant du dehors les aliments nécessaires à son existen
il est un débiteur ; il ne fera point un pas, un geste
ne se procurera point la satisfaction d'un besoin
n'exercera point une de ses facultés naissantes, s
puiser dans l'immense réservoir des utilités accumul
par l'humanité.

« Dette, sa nourriture : chacun des aliments q
consommera est le fruit de la longue culture qu

---

et Cantecor, l'*Idée commune de solidarité*, dans Re
de Métaphysique et de Morale, 1901, p. 377.

puis des siècles, reproduit, multiplié, amélioré les
pèces végétales ou animales dont il va faire sa chair
son sang. Dette, son langage encore imparfait ; cha-
n des mots qui naîtra sur ses lèvres, il le recueillera
s lèvres de parents ou de maîtres qui l'ont appris
mme lui, et chacun de ces mots contient et exprime
e somme d'idées que d'innombrables ancêtres y ont
cumulée et fixée..... Dettes, et de quelle valeur, le
re et l'outil que l'école et l'atelier lui vont offrir ; il ne
urra jamais savoir ce que ces deux objets qui lui
mbleront si maniables et de si peu de poids ont exigé
efforts antérieurs ; combien de mains lourdes et mala-
oites ont tenu, manié, soulevé, pétri et souvent laissé
mber de lassitude et de désespoir cette forme de l'outil,
ant qu'elle soit devenue l'instrument léger et puissant
i l'aide à vaincre la matière ; combien d'yeux se sont
verts et longuement fixés sur les choses, combien de
res ont balbutié, combien de pensées se sont éveillées,
orcées et tendues, combien de souffrances ont été
bies, de sacrifices acceptés, de vies offertes pour
ttre à sa disposition ces caractères d'imprimerie, ces
tits morceaux de plomb qui, en quelques heures,
pandent sur le monde, par milliers d'exemplaires,
nombrable essaim des idées, ces vingt-quatre petites
tres noires où l'homme réduit et représente le système
monde ? Et plus il avancera dans la vie, plus il
ra croître sa dette ; dette à chaque pas sur la route ;
te, à chaque tour de roue de la voiture ou du wagon,
haque tour d'hélice du navire ; dette, à chaque con-
nmation d'un produit de l'agriculture, de l'industrie
de la science ; dette envers tous les morts qui ont laissé
héritage..... (1) ».

---

1) Léon Bourgeois, *Solidarité*. Paris, Armand Colin,
3, p. 118 et suivantes.

Cette dette si lourde, que nous contractons à l'ég
des ancêtres, entr les mains de qui pourrons-n
l'acquitter ? Ce ne peut être qu'entre les mains de
descendants, et la seule manière de le faire consis
à disposer notre vie et notre activité en fonction d
grande vie collective, afin d'accroître à notre tour le pa
moine que nous avons reçu en dépôt. « A moins
faillir à la loi d'évolution qui est la loi même de sa
personnelle et de la vie de son espèce, chaque hon
contracte à sa naissance l'obligation de concourir,
son propre effort, non seulement au maintien de la c
lisation dont il va prendre sa part, mais encore au d
loppement ultérieur de cette civilisation » (1).

La situation est si nette, l'existence de la dett
manifeste, l'obligation de la payer est si inéluctа
qu'un être doué de raison ne peut pas ne pas comp
dre son devoir social, et qu'un être doué de sensib
ne peut pas ne pas éprouver un sentiment de sympa
pour la société dont il est membre. On emprunte
jurisconsultes leur notion traditionnelle du quasi-c
trat, et grâce à cet emprunt toutes les obligations d
vie sociale se trouvent fondées et légitimées. Ains
trouve fondée, en dehors de toutes les conceptions e
tous les systèmes philosophiques et religieux, la thé
du *devoir social*, c'est-à-dire la morale même, puis
d'une manière directe ou indirecte les différents dev
se ramènent à obliger l'homme à coordonner son acti
en vue des fins collectives. L'esprit laïque a donc e
résolu le grave problème qui se posait devant lui : il
démontré qu'il existe, en dehors de toute métaphysi
et de tout dogme confessionnel, un *fondement d*
morale ; ce fondement est une *vérité de fait,* aisén
vérifiable par chacun de nous, et « sur elle la mo

(1) *Idem,* p. 129.

ciale est bâtie comme sur un indestructible lit de chers » (1).

Telle est la morale de la solidarité. Entre tous les sciples de la pensée laïque, ce fut spécialement parmi hommes politiques et les instituteurs que son appaion suscita un très vif enthousiasme. Un jeune prosseur de l'enseignement supérieur alla, dans l'excès son allégresse, jusqu'à déclarer qu'il venait de se oduire un fait « assimilable, si l'on en prend consence, aux plus profondes révolutions qui aient eu lieu ns le droit ; ce fait, c'est la disparition de toute fférence entre droit public et droit privé, le droit public ramenant à un ensemble de relations privées, de ntrats et de quasi-contrats entre telles et telles pernnes » (2).

Les faits et l'expérience justifient-ils ces éloges ? Et uel jugement doit on porter sur la valeur sociale de la orale solidariste ?

II

La reconnaissance, par la science moderne, des liens solidarité étroite et illimitée qui relient chaque mbre de l'humanité à tous les autres constitue un ogrès réel et très appréciable de la pensée sur les ctrines étroitement individualistes, que nous avait guées le XVIIIe siècle. Sans doute, la doctrine de la idarité est, comme toutes les autres, exposée aux viations et aux déformations, et on en signalera

1) Jules Payot. *Cours de morale.* Paris, Armand Colin & Cie, p. 31.

2) *Revue de métaphysique et de morale*, année 1897, p. 521.

quelques-unes dans les pages qui vont suivre. Ma
puisque la solidarité est un fait, et même un fait con
dérable, il est bon que ce fait soit désormais moi
ignoré de nous.

Jadis, les encyclopédistes, frappés des dommag
infligés à l'individu par une organisation sociale sura
née, dans laquelle des entraves multiples arrêtaien
chaque pas l'expansion des activités et des intelligenc
ont été conduits à revendiquer hautement les prérog
tives inviolables de la personne humaine, et ils o
affirmé les droits de l'homme et du citoyen. A êt
moins exclusif, cet effort eût été probablement moi
efficace, et, dans son ensemble, l'œuvre a été bienf
sante. Pourtant, la réforme accomplie fut très loin
tenir un compte suffisant des exigences de la v
collective, et même, elle aboutit directement à d
conclusions proprement anarchiques. Sous prétexte
laisser à chacun « la liberté d'aller à ses fins selon s
aptitudes » et sous sa responsabilité, la société se bor
à une organisation sommaire de la police qui laiss
« les autres » exposés aux entreprises les plus into
rables des activités égoïstes. Il faut donc se féliciter
voir que l'expérience d'un siècle a ramené les espr
vers une représentation plus juste du mécanisme de
vie.

Dans tous les ordres, nous sommes solidaires les u
des autres, et il existe entre nos activités, quelles qu
soient les formes, une interdépendance et une connex
étroites qui ne permettent jamais, même au plus pe
de nos actes, de n'intéresser que nous mêmes et no
seuls.

Dans l'ordre biologique, la solidarité a pour collab
rateurs le microbe et le bacille. Par eux, le crach
d'un tuberculeux ou le ferment de la fièvre jaune, c
portés dans une balle de laine ou collés aux parois d'u

che de bois, vont porter la mort à plusieurs milliers
ieues. De même les déjections d'un malade, en con-
inant les eaux, vont semer au loin les germes de la
re typhoïde.

ans l'ordre économique, les manifestations de la
larité sont, s'il se peut, à la fois plus amples et plus
outables encore. Les employeurs et les employés de
rande industrie la connaissent depuis longtemps.
t elle qui élève parfois à une fortune inouïe les in-
triels aux capacités éminentes. C'est elle aussi qui
ge à réunir des diplomates en conférence internatio-
, pour qu'il soit enfin permis de ne plus soumettre
femmes au travail de nuit, et de ne plus condamner
horrible nécrose les ouvriers des fabriques d'allu-
tes. C'est elle qui rend le salaire des fileurs du Lan-
ire ou de Normandie partiellement dépendant du
ire des fileurs japonais ou hindous, et qui lie la
inée des mineurs de la Ruhr ou de Pensylvanie au
de leurs frères du pays de Galles ou du Pas-de-Ca-
Qu'il le veuille ou non, cet ouvrier qui, au nom de
berté du travail, refuse de se joindre au syndicat de
rofession et accepte d'accomplir pour cinq francs
our un travail pour lequel ses camarades en grève
andent cinq francs trente centimes, compromet,
-être injustement, la condition de plusieurs mil-
de travailleurs manuels.

ns l'ordre moral et social, la solidarité emploie des
ns de transmission plus subtils et plus mysté-
encore, mais la multiplicité et l'importance des
révèlent la puissance de la force qui les engendre.
qu'il en ait, le jeune homme qui, par ses subsides,
ire à l'ouvrière qu'il a séduite la possibilité de se
nter d'un salaire moindre, accroît l'énergie des
ions qui assiègent des milliers d'autres ouvrières
ntribue à la diminution du prix de leur travail.

L'homme marié qui, bien décidé à amasser une bel
pour sa fille, arrête délibérément à deux ou à tr
nombre des enfants qu'il veut élever, rend incom
blement plus difficile et plus lourde la tâche de cet
ménage qui accepte généreusement les charges
famille nombreuse. Vainement ce religieux prét
n'obéir qu'aux rigoureuses injonctions de sa consc
et peut-être ne fait-il point autre chose, lorsque,
sable chasseur d'hérésies, il dénonce avec arde
doctrines naturistes ou kantiennes de tel écrivain
lique, dont les ouvrages ont déjà ramené à la fo
sieurs intelligences d'élite; le prolongement d
acte est indéfini dans le temps et dans l'espace ;
trompe, sa dénonciation aura contribué pour sa
à arrêter les travaux de beaucoup d'autres ouvri
la vigne du Seigneur et à rendre plus tenaces e
de très funestes erreurs.

C'est la même loi de solidarité qui multiplie à l'
les effets nocifs de la conduite de ce politicien, q
tend gérer comme il lui plaît les affaires de *son* éle
de *sa* circonscription, de *ses* électeurs. Volonti
affecte de croire que le petit fief où il trafique de
depuis les décorations et les bureaux de tabacs jusq
congés militaires et aux fonctions de « médecin su
lant des nourrissons de l'Assistance publique » e
vase clos, séparé des autres circonscriptions électo
En fait, le rayonnement de ses mauvaises actio
autrement vaste qu'il ne le pense, il s'étend à la F
entière, même au-delà, et il suffit de voir avec
ardeur les différents partis politiques se livrent
lage du budget, avec quelle indifférence ils accu
les réformes les plus manifestement urgentes,
connaître l'étendue de cette solidarité redoutal
unit entre eux les membres d'un même parti et
les membres des partis adverses.

nsi, dans toute la série des phénomènes sociaux, connexité étroite nous relie à chaque instant à tous frères, et chacun des actes de notre vie biologique, omique, sociale, morale, produit, à une distance nous ne pourrons jamais mesurer, des répercus-, heureuses ou funestes, sur la destinée de nos blables. Dans l'espace sociologique comme dans ace physique, circulent sans relâche des ondes atoires au regard desquelles nous sommes à la fois émetteurs puissants et des récepteurs admirable- t sensibles ; ces ondes traversent les multiples ons que notre ignorance ou notre égoïsme vou- ent leur opposer. Tour à tour nous invoquons notre té, notre autonomie, les droits sacrés de notre ligence ou de notre conscience, de notre foi reli- se ou de nos convictions philosophiques, notre droit ravail, notre droit au célibat ou au mariage, le r de la vie privée », le secret du lit conjugal : la arité ne respecte rien, et nous reculons terrifiés à e des conséquences indéfinies de nos actes les plus is, du rayonnement redoutable de nos énergies les ersonnelles, de celles qui semblaient le plus ne con- r que nous seuls. Une immense association coopé- , formée pour le mal comme pour le bien, relie en semble organique les actes, prétendument isolés, us les membres de cette grande ruche que forment alité les sociétés humaines. Vainement, nous de- ons à ne répondre que de nous-mêmes et nous nons le droit d'organiser sous notre seule respon- té notre vie de famille ou de travail : des cour- e invisibles relient notre métier au grand arbre de e auquel sont rattachés les plus minuscules rs et qui, à son tour, entraîne les plus petites ines. Si notre métier ne produit que de l'ouvrage uvaise qualité, s'il reste inactif aux heures où il

devrait œuvrer, si les rouages en fonctionnent m
dommage affecte tous les travailleurs du grand a
collectif; que nous le voulions ou non, notre pa
rend plus lourde la tâche de l'homme laborieux,
égoïsme rend plus difficile l'effort des âmes vaill
et généreuses.

A l'envisager ainsi, le problème de la liberté i
duelle apparaît beaucoup moins simple que
croyaient nos pères du XVIIIe siècle. La célèbre for
consignée en 1791, dans la Déclaration des droi
l'homme et du citoyen, et d'après laquelle « la l
consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à aut
semble non plus lumineuse, mais au contraire
obscure, puisqu'il n'est aucun de nos actes q
puisse, en certaines circonstances, causer à autr
plus grand dommage. De quel droit, cependant,
plaindrions-nous de la complexité croissante d
pensées et de nos analyses, s'il est avéré qu'à ce
seulement, les unes et les autres sont plus confo
aux réalités objectives et les serrent de plus p
N'oublions pas que la solidarité agit aussi efficace
dans le bien que dans le mal ; semblable au g
antique, elle guérit les blessures qu'elle fait et
intervient avec la même efficacité dans toute
directions favorables à nos intérêts généraux. Gr
elle, il n'est aucun acte vraiment profitable à l'ind
qui ne soit en même temps un bienfait pour la c
tivité. Ainsi, pour ne rappeler qu'un exemple j
ment cher à M. Carnegie et que les socialiste
vraient méditer, aucun industriel, vraiment dig
sa belle fonction, ne réussit à s'élever à une g
richesse, sans avoir procuré simultanément à se
laborateurs en particulier, à la société en généra

(1) M. Carnegie n'estime d'ailleurs pas que ce profi

ichissement cent ou mille fois plus considérable
sien propre. Les profits retirés par les « rois »
emins de fer ne sont rien en comparaison des
ges recueillis par la collectivité. De même,
acte de vertu ne reste sans retentissement sur
morale des autres : si secret ou si obscur qu'il
fait sentir au loin son efficacité, il rend plus
nte et plus difficile à prolonger la conduite des
es immoraux, il allège la tâche de ceux qui s'ef-
de mieux respecter les prescriptions de la loi
.

ne partie de nous-mêmes n'est donc uniquement
et aucun de nos actes ne s'achève en nous seuls.
ce que nous sommes et tout ce que nous possé-
st un don et doit être donné de nouveau. » La vie
ne nous apparaît plus seulement comme un
ement utile et avantageux au bien de chaque
du, mais comme un élément essentiel qui, se
ant avec les rudimentaires éléments de notre
sme personnel, nous fait ce que nous sommes.
omme est intelligent et moral, c'est moins en
le sa constitution organique, qu'à titre d'être
»

i « selon l'idée de solidarité, la conscience exige
société soit fondée, elle n'intervient pas seule-
près pour la régler, mais d'abord elle en inspire

—

la collectivité soit suffisant ; il pense au contraire
fortune même du grand industriel enrichi doit
r à la société sous forme de subventions aux insti-
le bien public. Quel que soit le génie commer-
homme, jamais il n'aurait pu amasser les millions
ois certains industriels ont acquis, si l'organisation
préexistante n'avait favorisé le développement indé-
ur négoce.

l'établissement comme un devoir. On n'est pas seulement d'être juste, si l'on fait partie d'une soc mais on est tenu d'abord de faire partie société » (1). Arrière donc la prétention de ceu soutiennent que leur ascension ou leur déchéan regardent qu'eux-mêmes et eux seuls : la vérité es personne ne monte et ne progresse, sans entraîner les autres vers le mieux et que personne ne déc sans infliger à la collectivité une déchéance.

Telle est la solidarité, dans l'ordre des phénon moraux. Si l'on s'était borné à la considérer comm *adjuvant* de la loi morale, comme un auxiliaire nissant à la science l'occasion de commenter les i ratifs inconditionnés de la conscience, on devra féliciter de la faveur accordée aux doctrines solidar Notre volonté est si lente à accepter les disciplin plus nécessaires, qu'on ne nous donnera jamais tr raisons de faire le bien. Comment un esprit dro élevé, *qui trouve ailleurs le fondement de sa morale*, n'aimerait-il pas à méditer sur ce prol ment lointain et comme indéfini de nos actes bo mauvais? On doit même espérer que l'opinion publ comprenant toujours mieux cette belle notion solidarité, trouvera par elle le moyen de mieux d ner les véritables malfaiteurs sociaux. La mass immense des déserteurs de la vie qui échappen sanctions des tribunaux répressifs, mais qui, du n loin de trouver faveur auprès de leurs co-associ devraient pas échapper aux sanctions de l'indiffér du blâme ou de la mésestime ; ils stérilisent pou fins égoïstes les dons qu'ils ont reçus et commette

(1) Cantecor, *loc. cit.*, p. 373.

rimment de la société, des méfaits singulièrement plus
ves que le vol ou la contrefaçon.
Mais il n'entrait pas dans les desseins des docteurs
laïcisme contemporain de s'en tenir là, et c'est un
t autre service qu'ils ont demandé à l'idée de soli-
ité. Ils ont voulu la présenter comme un fait positif
ément vérifiable, sur lequel on pouvait et on devait
der la morale. Ils ont affirmé que, sur ce fait, sans
il soit besoin de faire appel à aucun concept méta-
rsique, ni à aucun dogme religieux, il était possible
construire la morale comme « sur un lit de rochers ».
si envisagée, la question de la solidarité morale
nge totalement d'aspect, et, sans être un adversaire
la *conception solidariste,* on peut trouver des
sons nombreuses et très graves qui ne permettent
nt à la morale de la solidarité de tenir le rôle émi-
t dont on a voulu la charger.

III

Préalablement à toute discussion, on devrait peut-
noter que l'habileté avec laquelle on identifie l'idée
vantage reçu, de profit retiré, à la notion de dette,
bligation morale, ressemble beaucoup plus à un tour
prestidigitation qu'à une démonstration scientifique-
nt conduite. A-t-on pris garde que l'insistance mise
ous faire reconnaître, à nous les descendants, nos
es, tend aussi à démontrer que nos pères étaient
avares, très peu dignes d'estime ? Que nos an-
es aient travaillé et que nous retirions de leur
ense effort un bénéfice qui ne se peut évaluer, en
i cela fait-il naître à proprement parler une dette à
e charge ? Pour qu'une personne devienne créan-

cière d'une autre, à l'occasion d'un travail accompl
faut que ce travail ait été exécuté dans le des
spécial de procurer à autrui un avantage d'un or
quelconque. Si l'auteur du travail a surtout visé
profit personnel, (et personne ne contestera que ce
le cas en notre hypothèse), l'accroissement de jo
sance procuré à des étrangers ne fait naître auc
créance, il est abandonné gratuitement. Jusqu'ici, l'
nion a toujours manifesté le sentiment de réproba
que lui inspire la conduite des individus « trop malin
qui veulent faire payer aux autres des efforts que
truisme n'avait pas inspirés. Depuis soixante ans,
grandes nations progressistes ont construit beauc
d'usines et de chemins de fer, percé les isthmes et
montagnes, aménagé les grandes villes et multiplié
tous côtés les travaux d'art ; de tout ce labeur, nos
cendants profiteront peut-être. Mais il faut vrain
avoir l'esprit bien peu disposé à la générosité pour
mer que nous devenons ainsi créanciers de ceux
viendront après nous, même créanciers d'une dett
reconnaissance. Le dévouement aux intérêts ultéri
de l'humanité semble très loin d'être une préoccupa
obsédante de notre époque, et, puisque nous agiss
en considération de nos intérêts actuels et personn
ayons au moins la probité de ne pas requérir de
petits-neveux une gratitude que nous ne mérit
guère. Or, le même raisonnement vaut approximat
ment à l'égard de nos ancêtres. Pour ne prendre qu
exemple, lorsque Gutenberg inventa l'imprimerie
semble bien qu'il songeait beaucoup plus à l'avant
immédiat, que cette invention devait procurer à
contemporains et à lui-même, qu'aux profits ultéri
et lointains de la postérité.

Si on insistait pour soutenir que nous sommes d
teurs des générations qui nous ont précédés, on dev

moins reconnaître que les créanciers ne sont plus là
ur toucher ce qui leur est dû. Sans doute, les belles
es ne s'embarrassent pas pour si peu : « Par un acte
bonne volonté, dit M. Andler, admettons que nous
mmes obligés aux générations futures de tout ce que
us devons au passé. » La formule est très séduite. Mais quelle ne doit pas être la puissance de l'illun chez les hommes qui s'imaginent que des raisonments si fragiles peuvent avoir quelque prise sur intelligences façonnées aux méthodes critiques.
s débiteurs n'ont pas coutume d'être aussi accomdants et ils veillent avec raison à ne se libérer 'entre les mains d'une personne vraiment qualifiée ur leur donner quittance ; lorsque cette personne t défaut, on se garde de payer. Les solidaristes ivent reconnaître qu'en notre matière, le caissier st pas moins absent, et pour cause, que le créancier -même.

N'oublions pas, d'ailleurs, que l'empressement que us pourrions apporter à acquitter notre prétendue te vis-à-vis de nos ancêtres n'aurait d'autre effet que nous instituer créanciers vis-à-vis de nos descenits, et dès lors on peut se demander s'il y a quelque lité à prolonger un jeu qui n'est pas dépourvu de ves conséquences. A voir l'ardeur modérée que mett les générations actuelles à s'acquitter de leur dette iale, il est permis de penser qu'il serait plus simple lus *humain* (1) de ne faire naître à la charge de nos cesseurs aucune obligation nouvelle. Arrêtons ici les ptes et fermons le grand livre.

ii ces observations préliminaires méritent de retenir

(1) Dans le présent ouvrage, cet adjectif est souvent emé dans le sens spécial que lui donnent M. Ferdinand sson et ses amis.

l'attention, la doctrine laïque de la solidarité morale heurte à des objections plus précises, dont le caractè décisif ne laisse aucune incertitude sur l'issue débat.

En premier lieu, on peut accuser les protagonistes la morale de la solidarité de commettre une double p tition de principe, en donnant *a priori* et sans justi cation préalable une valeur essentielle à la vie de l'i dividu et à celle de la société. Dès que l'on répud toute notion métaphysique ou religieuse, il n'est nul ment évident que le don de la vie soit *a priori* et po tout être humain un don précieux, et qui oblige à reconnaissance. « En somme, je suis juge, étant résumé de tout ce que je résume, et selon le jugeme que je porterai sur moi, sur les conditions qui me so faites, je bénirai ou je maudirai les lois naturelles ont décidé de ma destinée (1) ». Or il n'est que trop montré qu'un grand nombre d'hommes ont le droit ne pas bénir leur sort, et il y a quelque cruauté à inviter encore à la reconnaissance.

A côté de la très petite cohorte de ceux qui peuv être satisfaits de leur destinée, politiciens dever *leaders* de la majorité, professeurs en possession d'u chaire à la Sorbonne, industriels dont les affaires p curent beaucoup de profits et peu de soucis, la ma est innombrable des êtres humains qui, *par centai de millions*, sont condamnés à une vie grossière, nible, sans joies et sans espérances. A quoi bon refai une fois de plus, le tableau poignant des doule humaines ? Du moins, on oublie trop et il ne faut se lasser de rappeler que les cinq ou six grandes tions progressistes du monde ne constituent pas, à el

(1) Séailles, *op. cit.*, p. 182.

eules, toute l'humanité (1), et que, même parmi ces ations, même aux endroits où la richesse et les cul- ures intellectuelles sont le mieux concentrées et agglo- érées, l'entassement est immense des misères atroces, es iniquités révoltantes, des souffrances imméritées (2)

---

(1) La crise russe vient de révéler l'étendue et l'acuité des ouffrances et des injustices endurées par un peuple de 120 illions d'hommes. Quel ne doit pas être le désespoir de ces illiers de révolutionnaires qui affrontent la mort avec un areil courage ! De même songe-t-on à la vie des Chinois et es Hindous que déciment par milliers et parfois par mil- ons les pestes, les famines, les épidémies, les fléaux de oute nature ? Pendant l'année 1904 seule, plus de 21.000 ersonnes sont mortes aux Indes de la piqûre des vipères ! ne doctrine morale n'a le droit de revendiquer ce beau tre qu'autant qu'elle est capable de donner une formule e vie à ces millions d'êtres humains qui peinent, qui ouffrent et qui meurent.

(2) Comment lire sans mélancolie ces quelques lignes si raies que j'emprunte, entre mille autres, à un roman con- emporain : « L'artisan honnête, régulier, intelligent, sobre, ui entretient soigneusement une nombreuse famille. C'est ui qui, avec ses douze heures de travail et ses six francs par our, vous fournit les jolis trottins, les délicieuses modistes, es minois affriolants sans lesquels Paris ne serait pas Paris. part le matin à l'atelier, rentre se coucher, repart, donne on argent ; on lui raconte n'importe quoi, lorsque les filles ont en retard ; quand il a usé sa vie à les élever jusqu'à 18 ans, n soir, elles disparaissent. Peu après, c'est un vieux triste, ui retombe aux salaires d'apprenti ; il a cinquante ans, est un vieux d'hôpital. » *La Maternelle*, par Léon Frapié. aris, 1904, p. 297. — Cf. aussi un tableau intéressant de état social contemporain dans l'*Évolution, la Révolution l'Idéal anarchique*, par Elisée Reclus. Paris, Stock, 1902, ux pages 86 et suivantes. « Le pauvre, qui souffre de la aim, risque de mourir dans la rue, et l'étranger peut se

Pourtant la société ne peut fonctionner normalement elle est atteinte dans ses œuvres vives, si ces myriade d'êtres humains qui souffrent et sont broyés sous le grandes meules de la vie refusent de pratiquer la vert et de respecter les préceptes de la loi morale !

On vante à tous les échos cette « morale social selon laquelle l'humanité organisée en un tout soli daire devient à la fois le principe et la fin de la con duite morale ». Il eût été rationnel de définir préalable ment cette « humanité » à laquelle on reconnaît tant d droits. Qu'est-elle, en définitive, aux yeux des adepte de la morale solidariste? Peu de chose en vérité, tou au plus un certain agglomérat d'éléments chimique qui ne sont eux-mêmes que des forces se combinan dans un champ électro-magnétique. Dès lors, puisqu nos descendants doivent rejoindre nos ancêtres dan un commun néant, cessons de nous duper au bruit d notre phraséologie creuse, et laissons chacun agir à s guise (1). Si chaque homme considéré isolément n'es

---

trouver seul, complètement seul, sans un ami, dans un grande cité où pourtant les hommes, de prétendus frères grouillent par myriades...

« Connaître la souffrance, tel est le précepte initial de la lo bouddhique. Nous connaissons la souffrance ! Nous la con naissons même si bien que, dans les districts manufactu riers de l'Angleterre, la maladie a reçu le nom de *play* se sentir le corps torturé par le mal n'est qu'un jeu pou l'esclave accoutumé au travail forcé de l'usine !... »

Enfin, M. Brunetière a signalé quelque part que dans le villes allemandes où s'est développée l'industrie textile, l mortalité infantile diminue très sensiblement pendant le grèves, parce que les mères peuvent alors soigner et allaite normalement leurs enfants, et la même remarque est vrai pour tous les pays où fleurit la grande industrie.

(1) Quand on a l'esprit fatigué des sonorités grandi

'un composé chimique, pourquoi l'humanité serait-
e quelque chose de respectable et de grand ? Les
ajuscules n'ajoutent rien à la misère des réalités.
Jn bufle isolé ne nous paraît pas sacré, une bande de
fles pas davantage ». De quel droit proclame-t-on
e le bonheur des autres, parce qu'il est celui des
tres, a une valeur qu'il n'a pas en moi, et, si mon
nheur ne mérite pas que je m'en occupe moi-même,
urquoi veut-on qu'un autre en prenne soin ?
On insiste parfois en signalant que l'humanité à son
ur n'est qu'une partie d'un ensemble plus large qui
déborde et la dépasse, et de même que l'individu
it ordonner ses facultés en fonction de l'humanité, de
ême celle-ci n'existe qu'en fonction de l'univers.
me Anna Lampérière, dans une conférence contradic-
re, parlait un jour avec émotion de ce macrocosme
milieu duquel les petits grains de sable que nous
mmes sont appelés à l'éminente dignité d'une colla-
ration consciente au plan universel. Ici encore, il
paraît que les grands mots remplacent les réalités
jectives, et un petit grain de mil ferait bien mieux
tre affaire. L'évocation des espaces et des immen-
és ne change rien au problème, pas plus que l'accu-

---

uentes de la morale solidariste, on aime à relire quel-
es lignes de M. Deherme, dont les formules sincères et
oureuses dispersent en un instant les brouillards accu-
lés par la veulerie des intelligences et des volontés :
ugmenter les satisfactions matérielles ou les satisfac-
ns intellectuelles, sacrifier l'individu à l'espèce, pour
e une humanité plus belle, plus puissante, ce n'est, si
l réussit, que rendre la mort plus horrible et plus
ompréhensible. L'humanité disparaîtra comme l'individu,
l'effort des siècles sera anéanti. Le bouddhisme seul est
losophique, parce qu'il réduit la vie, tue le désir, prépare
nirvâna. » *Coopération des Idées*, décembre 1904.

mulation des siècles dans le passé n'a aidé les évol
tionnistes à expliquer l'origine de la matière et de
vie. S'il est vrai que la nature n'a plus de but et n'
qu'une mécanique, cette mécanique, quelles qu'
soient les dimensions, quel que soit l'infini des espa
et des temps qu'elle emplisse de ses mouvements,
sans titre pour « commander à des êtres dont l'origi
lité est de se proposer des fins ». Si tout ce qui
humain lui est étranger, que peut-elle encore conseil
aux hommes? « D'une réalité qui n'a plus aucune esp
de parenté avec l'intelligence et la volonté, peut-
encore, demande M. Boutroux, extraire de la morale

Il ne faut pas se lasser de le répéter, parce qu'il
impossible que les esprits réfléchis n'apprécient pas
valeur de cet argument, « d'un fait, on ne peut co
clure un devoir qu'à la condition de supposer au pr
lable une volonté ou une obligation antécédente à
le fait fournit un point d'application ou un moyen
satisfaction ». Si le fait est brutal et directement m
faisant pour l'individu, celui-ci s'incline et confor
ses actes aux renseignements qu'il possède ; je ne m
pas mon doigt dans la flamme d'une lampe, pas p
que je ne vais me placer sous un bloc de pierre
menace de s'écrouler, mais, dans ces hypothèses, il n'
pas besoin de préceptes. Si au contraire la nature la
des injonctions qui requièrent l'acquiescement libre
ma volonté, on est qualifié à lui demander de q
droit elle est autorisée à commander à un ê
moral. On suppose toujours l'obligation préalable, p
l'homme, « de faire des desseins de la nature, en t
qu'il les comprend, des préceptes pour sa volonté,
tant qu'elle est libre (1) » ; mais c'est cette obligat
même qu'il faut démontrer.

---

(1) Cantecor, *loc. cit.*, p. 382. — Cet auteur remar

Certes, si l'homme refuse de placer l'intérêt social à
é et souvent au-dessus de son intérêt propre, la
ciété subit un dommage ; la multiplication de ces
mmages peut engendrer la désorganisation, et ulté-
urement la disparition totale. Mais cette perspec-
e même ne peut émouvoir que ceux qui donnent
l'individu une fin qui ne se réalise pas tout entière
ndant cette vie terrestre, et on ne voit pas quelle
ison pourrait persuader aux autres de se laisser
acher. Pour mon compte, j'avoue que, me plaçant
leur point de vue, je ne verrais aucun inconvé-
ent à la disparition des sociétés humaines et au
neux suicide cosmique. Cet événement serait fâcheux
ur les joyeux compagnons que la vie amuse, et aussi
ur quelques douzaines de penseurs éminents qui,
orisés par le sage équilibre de leurs facultés et la
dération de leurs désirs, trouvent leurs meilleures
es dans le labeur austère de leurs études, agrémen-
s de quelques avantages matériels et moraux. Mais
te perte, si sensible fût-elle, ne serait-elle pas com-
sée par de très réels profits, comme la disparition
centaines de millions d'êtres humains qui sont
tés à la misère, et aussi la disparition de quelques
liers d'oisifs? Dans le monde présent, ceux-ci
inent leur ennui à travers toutes les distractions, et
nt leur vie dans le dérèglement des mœurs, la
esse et les excès de table, — à moins qu'ils ne se

Auguste Comte avait entrevu cette difficulté et l'illégiti-
é de l'identification qu'il avait établie entre la fonction et
evoir ; de là certains efforts qu'il fit pour éliminer de sa
trine l'idée de devoir, toujours suspecte de sous-enten-
métaphysiques, comme celle de droit ; on la remplace-
par un fait rien qu'un fait, la sympathie ou l'al-
sme.

tuent en même temps qu'ils écrasent les autres, d
leurs stupides accidents d'automobile, — pendant
les premiers meurent épuisés par le travail, l'ins
sance alimentaire (1), la débauche ou l'ivrognerie.

La seule perspective que les solidaristes peu
faire entrevoir à l'homme vertueux de notre temps
celle d'une humanité, enfin affranchie dans le loin
des âges, des tares et des déchéances qui nous hu
lient et nous désorganisent. « Semez, disent-ils, se
sans compter la pureté, le dévouement, la bonté
justice, et ces germes que vous aurez confiés à un
en apparence infertile ne seront pas perdus; plus t
grâce à vous, l'humanité recueillera les belles mois
de ces vertus. » Avec de pareilles formules, on
produire un bel effet oratoire sur un auditoire
lequel chacun charge son voisin de se conforme
premier à d'aussi généreux conseils, mais on
fluence en réalité la conduite de personne. Et c'est
tice. Comment ne voit-on pas en effet qu'on viol
principe primordial de la conscience moderne,
interdit de considérer aucun homme comme un *moy*
De quel droit me demande-t-on d'apporter ma go
d'eau au grand océan de la vie universelle, puis
cette vie universelle n'est qu'une addition de vies s
blables à la mienne? Pour les autres, cette goutt
insignifiante; pour moi elle est mon sang même,
chair palpitante et souffrante. On réédite, sous une a

---

(1) *Vide infra*, p. 321, la note. — « Si l'on arrache
mort les enfants des riches, que la nature avait condam
on y précipite par millions les enfants des pauvres que
cellentes conditions de naissance avaient destinés à vivr
Naples, dans un hospice des enfants trouvés, le rap
officiel des curateurs nous dit d'un style dégagé que,
950 enfants, il en reste 3 en vie. »

ence, l'odieuse formule *humanum paucis vivit*
. Depuis plusieurs centaines de siècles, toutes les
s de la douleur ont été ressenties par des mil-
d'êtres humains; qu'importent leurs supplices,
leur suffire de savoir que leurs larmes et leur
imentaient la route sur laquelle s'avancera à la
s temps le cortège magnifique de l'humanité, enfin
nue au plein épanouissement de ses énergies et
capacités (1).....

---

uguste Comte, en observateur positif, avait saisi que
trines solidaristes rencontrent dans les tendances les
rofondes de l'homme et dans sa raison même une
nce opiniâtre, et c'est pour les vaincre qu'il avait
é sa religion de l'humanité. L'observation des phéno-
sociaux lui avait, en effet, appris que la religion, par
tiques, ses cérémonies, ses symboles et son enseigne-
habitue l'homme à ordonner sa vie en fonction de
upérieur dont la religion a précisément pour dessein
faire sentir, dans ses expériences d'âme person-
la réalité inscrite à côté de la sienne, et le grand
iste n'avait garde de négliger une collaboration aussi
ise. Aussi, avec quel soin minutieux n'avait-il pas
gé le *culte de l'humanité*, dont les rites et les céré-
s devaient être un constant rappel du devoir de « vivre
utrui ! » On sait ce qu'il est advenu de la religion de
nité : l'homme est heureusement moins bon enfant
le supposait Comte et, pour l' « entraîner » à la vertu,
rop peu de quelques rites bizarres groupés autour
théologie mythique. Au fond, et, si l'on excepte
es mystiques du genre de M. Deherme, la doctrine de
ale solidariste, avec ses apparences généreuses, est
née d'esprit bourgeois, et aurait ravi un Augustin
y. A-t-on réfléchi à la signification cyniquement
des principes que cette doctrine nous propose ? On
e que depuis plusieurs milliers d'années des hommes
femmes ont souffert et gémi pour promouvoir le pro-

IV

Ces premières objections, qui sont graves, sont
d'être les seules. Comme il arrive toujours lorsq
se trouve en face des doctrines qui méconnaissent
calement les réalités vitales, beaucoup d'autres o
tions se pressent en foule pour apporter à leur

---

grès humain : les rigueurs des saisons, les pestes e
tremblements de terre, les famines et les épidémie
guerres et les violences ont fait périr plusieurs centain
millions d'êtres humains, et ceux-là même qui ont éch
à cette épouvantable boucherie, et qui sont morts dans
lit, ont vu les joies trop courtes de leur vie se mêle
plus douloureuses épreuves, à la misère, aux privations
angoisses et aux maladies. Cependant, depuis l'origin
temps, ces milliards de créatures opprimées et souffra
si elles avaient pu être conscientes du rôle qui leur
imparti et entendre les prophètes du culte de l'Huma
de la Solidarité, du Progrès, de la Science, de l'Evolu
auraient dû se contenter d'une réponse du genre de cel
« Peinez et souffrez, acceptez le travail et acceptez la
parce que, grâce à vos efforts et par vos angoisses,
humanité meilleure apparaîtra dans le lointain aveni
siècles. Travailleurs anonymes dans l'immense atelier
vie, restez chacun à votre poste et accomplissez bien
tâche ; votre fidélité est nécessaire au plan de la na
Parce que vous aurez souffert, d'autres seront heureu
un jour viendra où l'homme ne craindra plus ni les p
ni les famines, ni les tremblements de terre, ni la ma
où il ne souffrira plus ni du travail qui épuise, ni de la
riture malsaine ou insuffisante qui étiole. Amis, supp
vaillamment tous les fardeaux et toutes les servitudes
en un jour lointain viendront l'universel affranchisse
et la joyeuse libération. » Ainsi, de siècle en siècle, la

r témoignage. Ainsi on a depuis longtemps fait
narquer que la solidarité est un pur fait d'ordre
canique qui, par lui-même, n'a aucun caractère

---

onse aurait été adressée aux générations souffrantes, et
t cette réponse qui nous est encore donnée aujourd'hui.
x qui nous la donnent ne laissent pas d'ailleurs d'ajou-
que, peut-être, il existe parmi les sociétés humaines,
me parmi les espèces animales, « une prodigalité
rme, une dépense injustifiable de souffrances, de mi-
es, de douleurs physiques et morales, un sacrifice, qui se
ouvelle à chaque génération, de l'immense majorité des
ividus au fonctionnement de l'ensemble social » (Lévy
hl, *op. cit.*, p. 200). Leurs amis ajoutent que la morta-
annuelle de l'Europe étant d'environ 12 millions
ommes, on peut affirmer que 6 millions d'entre eux ont
tués par les conditions sociales qui règnent dans notre
ieu barbare ; 6 millions ont péri par manque d'air pur,
nourriture saine, d'hygiène convenable, de travail har-
nique. (*L'Evolution, la Révolution et l'idée anar-
que* par Elisée Reclus, p. 134.) Mais ces « détails » ne
ent pas nous émouvoir, ni nous ébranler dans notre
lité au devoir.

aut-il insister sur le caractère *irrationnel* et véritable-
nt *féroce* de cette doctrine morale ? Que ne découvrirait-
on si on analysait la mentalité, si l'on faisait la psycho-
e de la petite compagnie de privilégiés — tout le monde
et que le nombre de ces générations ultimes sera très
eint, puisque le chaos universel reprendra bientôt son
ire sur notre centre cosmique — qui seront enfin, après
de larmes et de sang versés, assis à la table somptueuse
'estin. S'ils se livrent sans remords à la joie, il faut
er qu'ils se montreront plus cruels que le plus cruel des
s princes de l'Afrique. La question est d'autant plus
e de réponse que ceux-là même à qui nous la posons
ont les premiers à reprocher à l'Église catholique sa
eption brutale et même sauvage du Ciel et de l'Enfer.
Séailles, *op cit.*)

moral ; à chaque moment, elle se trouve égaleme susceptible de deux interprétations divergentes. Ré lité essentiellement *amorale*, elle exprime l'interd pendance de nos actions et de celles de nos frère mais, en quelque sens que nous agissions, de quelq manière que nous nous résolvions, elle subsiste toujou et relie notre destinée à celle des autres. Elle est u loi de notre nature qui se manifeste dans le mal comr dans le bien, et, dès lors, elle n'a, par soi-mêm aucune vertu morale.

« Ce n'est pas du tout un fait positif — c'est-à-di un fait au-delà duquel il n'y ait rien à chercher — q les hommes sur cette terre soient obligés par la natu de vivre dans une étroite association ; il s'agit savoir de quel genre sera cette association. Il y a ce de l'homme et du cheval, du nègre et du planteur, Soudanais avec la compagne dont il fait à la fois femme, sa servante et son bétail (1). »

« Un fait n'est ni un droit, ni un devoir. La hain la tyrannie, la persécution, la guerre, la lutte d classes sont des formes de la solidarité comme la co corde et l'amour (2). » Aussi la morale de la pure so darité peut-elle aboutir indifféremment à la pratique l'égoïsme ou du désintéressement. « Puisque no sommes solidaires, dévouons-nous pour les autre diront les altruistes ; puisque nous sommes solidaire employons les autres à notre propre bien, répondront l égoïstes. — Liés, faisons servir la chaîne à tous. Liés, tirons à nous la chaîne, si nous sommes les pl forts et s'il y va de notre intérêt ou de notre vie (3).

---

(1) Ferdinand Brunetière, *op. cit.*

(2) Séailles, *op. cit.*, p. 182.

(3) Fouillée, La Morale socialiste, *Revue des Deux-Mond* 15 juillet 1901, p. 393.

nsi, la solidarité, impassible dans sa neutralité
iorale, se prête également aux combinaisons ingé-
euses du dévouement et de l'amour ou aux calculs
niques de l'égoïsme ; elle vaut ce que valent les êtres
lidaires.

Aussi, loin de pouvoir être pour la vie morale des
bles un moteur énergique, capable d'entraîner leurs
lontés défaillantes vers la générosité et l'oubli de
i-même, la solidarité est-elle au contraire le boulet
sant qui fait tomber plus bas encore ceux que la veu-
ie du caractère et leurs instincts vulgaires prédis-
sent déjà à toutes les chutes et à toutes les compro-
issions. Partout où il y a un méfait ou une lâcheté à
mmettre, une mauvaise action à encourager, une
sertion à absoudre, un courant funeste à suivre, un
ste d'honneur à abandonner, elle est là qui montre
figure grimaçante et sarcastique, et qui chuchote à
reille : « A quoi bon se conduire en homme vertueux,
héros ? Fais comme les autres ; tu vois bien qu'ils en
ent plaisir et profit, et toi, tu restes seul, victime
utile, comme si ton acte isolé pouvait influencer
mmense collectivité ! » Toujours agissante et persua-
ve, elle nous harcèle sans relâche, en face des plus
signifiantes actions comme des plus importantes, et
utes les pages de ce volume ne suffiraient pas à énu-
érer les funestes effets de son intervention, dans une
ciété dont les ressources morales sont insuffisantes.
Considérez ce bourgeois qui chemine sans hâte à
vers les belles voies des grands quartiers parisiens, à
eure où les trottoirs sont parfaitement propres, où
employés de la ville, armés de longs balais de brin-
illes, étalent la belle eau claire sur le pavé de bois de
chaussée. Comme tous les autres passants à pareille
ure, il se délecte à la vue de cette propreté parfaite,
i lui procure je ne sais quelle sensation physique de

salubrité et de douceur des choses. Cependant il vi
de jeter, d'un geste négligent, le prospectus qu'un
tributeur lui a glissé dans la main. Il n'y a qu'
moment, il eût été fâché de constater qu'un papi
oublié par le balayeur, maculait encore une surfac
nette ; et, cependant, comme le trottoir n'est pas
bien, mais le bien de tous, il commet le premier
petite négligence égoïste. Peut-être dans un insta
quelqu'un, passant après lui, sera-t-il incité par la
même du prospectus souillé, à contribuer à son tou
défaire l'œuvre éphémère du balayeur municipal
n'importe. Le promeneur n'a pas eu l'énergie de me
dans sa poche la feuille qui l'embarrassait, il l'a je
*parce qu'il sait que, de toutes manières, le trott
sera, dans une heure, couvert de petites feui
semblables et pareillement malpropres.*

Puisque *sûrement* les autres ne se gêneront pas
quoi bon se gêner soi-même (1)!

Pourquoi, à ce grand enterrement, à ce mari
mondain, ce gentleman, arrivé tardivement à l'égl
quelques minutes seulement avant le moment où
assistants allaient quitter leur place pour le dé
s'empresse-t-il d'avancer dans la nef, alors que la cé
monie religieuse n'est point encore achevée? Son
tiative, qui trouve aussitôt des imitateurs, est l'orig
d'un grand désordre. Instantanément, beaucoup d'aut
personnes, *qui ne veulent pas être dupes*, quittent
place et se précipitent à l'envi, et le résultat est, si
peut dire, nettement irrationnel et antiscientifiq
tout le monde est debout, on se serre dans le p

(1) Pareille est la conduite de ceux qui dégradent les p
menades ou les jardins publics, souillent le gazon
reliefs de leurs pick-nicks, inscrivent leurs noms sur
pierres des vieux monuments, etc., etc.

eux entassement, alors qu'il eût été si simple,
r chacun, de ne se lever qu'au moment opportun.
s chacun est là qui, par sa vigilance même à occu-
le moindre pouce de terrain laissé libre, accroît la
e universelle. Personne ne songe à ne s'engager dans
éfilé qu'au rang déterminé par le moment de son
vée dans l'église. On sait que cette conduite n'au-
d'autre résultat que de servir admirablement les
uls des égoïstes et des malins. Aussi, chacun se
; pour ne pas être victime, on opprime les autres.
ette manière se trouvent contraints à une conduite
iste ceux-là même qui étaient le plus enclins à
pecter le bon ordre et les droits acquis (1),
ourquoi ce citadin, qui apporte en ville quelques
rées et victuailles soumises aux taxes d'octroi,
rche-t-il à esquiver le paiement de cet impôt ? Il est
dinaire un contribuable exact et il sait que les re-
us de l'octroi servent, comme les autres, à l'entretien
services municipaux. Sans doute, il n'ignore rien
out cela, mais il sait aussi qu'avant lui, à côté de
t après lui, beaucoup d'autres contribuables seront
nis à une semblable réquisition, et, sur ce nombre,
ques-uns se soustrairont de manières diverses au

---

(1) On rapprochera de cet exemple l'attitude des fidèles
se pressent autour des confessionnaux la veille des
des fêtes religieuses, la manière dont se comporte dans
'amway un groupe, même peu nombreux, de personnes
n'ont pas de numéros », et surtout les bousculades qui
npagnent toutes les distributions gratuites de frian-
, de vêtements ou de breuvages faites à des enfants ou
s adultes, lorsque des mesures d'ordre n'ont pas été
s. — Dans les naufrages des navires affectés au trans-
des voyageurs et les incendies des théâtres, le phéno-
de solidarité contribue beaucoup à pousser les indivi-
ux pires actes de brutalité et de sauvagerie.

paiement ; il ne recherche pas quelle sera la propor
de ces fraudeurs, il lui suffit de savoir qu'il en ex
Aussi il s'emploie de son mieux à esquiver l'acqu
ment de la taxe ; il ne veut pas être dupe, et son
mauvais devient à son tour un exemple, une incita
à d'autres fraudes (1).

Pourquoi cet ouvrier, assuré à une société de sec
mutuels, et qui a remarqué que la combinaison
diverses clauses des statuts permet aisément à l'as
de se procurer, en touchant un demi-salaire, un r
de quatre jours, ne manque-t-il jamais de s'o
chaque année un congé, fallacieusement qualifi
« repos de maladie ? » Il n'ignore pas que son act
répréhensible et que ces stratagèmes obligeront la
ciété coopérative à majorer ses tarifs. Mais, comm
grand nombre de ses camarades en font autant, il
plus simple de bénéficier à son tour d'une prat
dont il ne ressentirait, autrement, que les inco
nients. Il cède, il ne veut pas être dupe, et sa faibl
contribue à la défaillance de plusieurs autres ca
rades, dont l'abstention devient chaque année
héroïque et qui, *las enfin d'être inutilement victi
fléchissent à leur tour* (2).

---

(1) Il n'est pas besoin de rappeler les innombrables fra
commises en matière fiscale et toutes celles commises a
triment des institutions militaires (absorption de fortes d
de caféine, au moment où on doit paraître devant le co
de révision, simulation d'infirmités diverses, recomma
tions, etc.). C'est en vertu du même principe que tel o
député, qui n'est pas foncièrement malhonnête, use de
influence pour obtenir la grâce d'un électeur condamné
vol au détriment d'un particulier ou pour commerce ill
de boissons spiritueuses.

(2) On rapprochera de cet exemple les innombrables
de « fricotage » qui transforment si souvent les caserne

Pourquoi cet autre ouvrier, célibataire encore et exempt de charges familiales, qui pourrait si aisément acquitter la cotisation mensuelle, lamentablement réduite, que les syndicats français réclament de leurs membres, refuse-t-il d'adhérer au groupement professionnel dont l'intervention peut seule lutter contre la pression de la concurrence et assurer aux travailleurs des conditions normales de travail ? Sans doute, l'égoïsme est pour quelque chose dans son abstention. Mais combien la solidarité vient appuyer sa fâcheuse décision, et comme on discerne clairement ici les deux interprétations dont elle est susceptible ! La connexité des intérêts, qui relie entre eux les ouvriers d'une même profession, ne permet pas que la condition de quelques employés soit améliorée, sans que le même avantage ne soit aussitôt assuré à tous leurs camarades. Cette considération, qui est un argument si puissant pour décider les ouvriers dévoués, en dépit des difficultés les plus certaines, à fonder un syndicat, est, au contraire, pour « les malins », pour les égoïstes, une raison de s'abstenir. L'ouvrier non syndiqué n'a aucune cotisation à payer, il ne s'expose à aucune des représailles patronales et même, sous prétexte de liberté du travail, peut, aux jours de grève, trahir plus librement ses

---

de école de paresse, chaque soldat ayant personnellement occasion de constater que « les plus rossards », ceux qui coupent à toutes les corvées » vivent beaucoup plus heureux que les autres. C'est en vertu du même principe que s frais de bureau, d'éclairage et de chauffage atteignent ns tous les ministères. et parfois dans les grandes administrations, des proportions si exagérées; à la fin de l'année, on gâche » au besoin les fournitures et on s'empresse de penser les sommes allouées, afin de ne fournir aucune justification aux diminutions de crédits.

camarades. Quand on est suffisamment lâche, une grè
est une occasion de supplanter un compagnon dans
emploi lucratif ; bien plus, à la reprise du travail,
bénéficie par surcroît de la hausse de salaire que
privations du camarade supplanté ont seules perm
d'obtenir. Telle est l'œuvre de la solidarité ouvrière
service des mauvais compagnons ; grâce à elle et par el
de larges profits peuvent être assurés à ceux qui pou
sent le plus loin l'égoïsme et la lâcheté (1).

Pourquoi ce fabricant de savon, de chocolat ou
pâtes alimentaires cherche-t-il à accroître encore
quantité déjà considérable de matières lourdes, inutil
peut-être malfaisantes, que ses concurrents et lui-mê
mêlent au produit fabriqué ? Pourquoi ce fabrica
d'étoffes de laine ou de soie mélange-t-il dans ses tissu
une si grande proportion de coton ? Aucun d'e
n'ignore les très fâcheux effets de cette tactique q

---

(1) Le lecteur est instamment prié de méditer cet ench
nement diabolique des forces qui agissent sur le contrat
travail. Elles sont très peu connues et je ne sais rien
plus douloureux que l'ardeur avec laquelle certaines p
sonnes, qui sont de braves gens, soutiennent, sous prét
de liberté du travail, les pires exploits de la lâcheté, de
bassesse des sentiments et de la flagornerie honteuse.
voudra bien d'ailleurs ne point me prêter l'intention d'ex
ser les excès des syndicats révolutionnaires, ni les violen
odieuses dont ils se rendent coupables à l'égard d'ouvri
probes et honnêtes. J'entends simplement affirmer, en p
mier lieu, que la liberté du travail n'est pas *toujours* au
sacrée qu'on le dit ; en second lieu, que, dans une circo
cription industrielle, les ouvriers qui prennent l'initiati
d'un *véritable* syndicat indépendant (il n'est donc pas qu
tion d'un syndicat jaune), sont *nécessairement et à coup s*
des hommes généreux, dévoués et doués de vaillance m
rale.

hant le client par l'appât des bas prix, le trompe
ent et, en tout cas, le déshabitue des marchandises
on aloi, vendues à un prix normal. Mais ils savent
i que *sûrement*, parmi les concurrents, il s'en trou-
un ou plusieurs pour prendre cette détestable ini-
ve, et, afin de ne pas être en retard, afin de ne pas
victimes de leur droiture, ils se sont décidés à frayer
oie, accélérant ainsi à leur tour le mouvement
ral des fraudes et des concurrences déloyales (1).
ourquoi ce grand industriel qui maintient encore
rible travail de nuit, déclarait-il, avant la loi Mille-
-Colliard — ces deux noms sont ceux de deux « en-
s de l'esprit nouveau » — qu'il lui était impossible
e pas faire travailler douze heures par jour des
es filles et des mères de famille, que les travaux du
age, après le rude labeur de l'atelier, achevaient
uiser ? A ce régime, la famille ouvrière, atrophiée et
rganisée, s'effondre inévitablement dans l'ivrogne-
et la débauche. Mais la solidarité était là, toujours en
l, prête à châtier de la faillite l'employeur assez témé-
e pour inaugurer des méthodes de travail plus res-
ueuses de la morale et de la dignité humaine. Et,
me aucun méfait social ne demeure stationnaire,
me il s'amplifie nécessairement s'il ne recule pas,
i qu'à son tour tel grand manufacturier de Roubaix
es Vosges se voit contraint de suivre une pratique
ste, à laquelle il avait héroïquement résisté jus-
lors (2).

---

(1) On pourrait énumérer ici d'innombrables cas de con-
ience déloyale et de contrefaçon.

(2) Sait-on que sur 19.500.000 françaises, il y a 6.400.000
uilleuses ? Que de foyers désorganisés, que de forces
sées, que de salaires de famine représente cette redou-
statistique ? — On rapprochera de l'exemple cité ici,

Pourquoi ce constructeur mécanicien, qui vien
« s'établir » dans un port et qui ne prétendait con
rencer ses rivaux que par la qualité et le bon ma

---

les innombrables exploits de la concurrence en ces mati
sous la pression de cette force redoutable, on emploie e
dans les travaux de la peinture la céruse dont on conna
funestes effets depuis 125 ans, et, dans la fabricatio
allumettes, le phosphore blanc qui donne la nécrose.
la solidarité des intérêts économiques qui, en 1835, co
gnait les patrons de la région de Mulhouse, dont on co
le dévouement sincère aux intérêts de leurs ouvriers, à
travailler quatorze et quinze heures par jour des enfan
huit ans, dont la plupart devaient encore franchir ch
matin et chaque soir une distance de cinq kilomètres
se rendre à l'usine ou en revenir ! Les effets de cette so
rité économique étaient alors si effroyables, qu'en
l'archevêque de Rouen ne pouvait s'empêcher de déclar
la tribune même de la Chambre des Députés, « qu'en
jours de progrès et de découvertes, il faut une loi d
pour empêcher de tuer les enfants par le travail ».

Qui dénombrera les victimes d'accidents du travail
les blessures ou la mort n'ont eu d'autre cause que le d
d'appareils protecteurs abritant les courroies ou les e
nages des machines et l'étroitesse excessive des pass
ménagés entre les rangées de métiers. Mais le terrain
bâtiments coûtent cher, les appareils protecteurs aug
tent les frais généraux : un employeur est enclin à é
ces dépenses. La concurrence est si âpre qu'aucune
nomie n'est négligeable.

Avant la loi du 13 juillet 1906 sur le repos hebdomad
dix pharmaciens d'une petite ville qui compte onze p
macies ne pouvaient fermer leur magasin le dimanche
savaient que cette fermeture, qui ne lèserait perso
accroîtrait à la fois les loisirs et les profits de chacun.
la résistance d'un seul de leurs concurrents suffisait
les river tous à la chaîne.

n travail, se trouve-t-il soudain aux prises avec roblèmes moraux les plus graves qui angoissent nscience ? Après quelques mois, il a constaté que paration des navires et des machines qui les action- est la meilleure source des bénéfices de sa pro- n, et que, sans cette clientèle, il ne pourrait ucler son bilan ». Mais l'usage de la place veut que ctures présentées aux capitaines soient *majorées ente-cinq à quarante pour cent*, et que la diffé- soit « équitablement » partagée entre le construc- le capitaine et le consul étranger, *qui certifie de gnature la réalité des travaux exécutés*. L'é- ve est redoutable, puisqu'elle ne laisse d'autre native que la capitulation ou la faillite. Si l'em- ur n'est pas un héros, il choisit la première solu- et la solidarité, qui récompense sa défaillance, nte d'avoir mâté, après tant d'autres, cette victime oix (1).

Le problème moral visé à ce paragraphe est parmi us douloureux et les plus angoissants, et il serait urgent pût en entreprendre une étude détaillée et métho- . On ne saurait se faire une idée de la multiplicité et variété des procédés indélicats ou même notoirement nnêtes qui, sous l'empire de la loi de solidarité, se glissés parmi les usages commerciaux et ont réussi à re accepter d'un grand nombre de commerçants et ustriels : pots de vin, commissions illicites, ristournes, ualités, participations diverses, tout un arsenal savant es appropriées à toutes les circonstances est utilisé assurer la capitulation des consciences et réduire à aine ceux qui sont trop fiers pour s'incliner. Le Parle- britannique a voté en 1906 une loi qui punit ces ma- res déloyales, et qui est entrée en vigueur le 1er janvier Notre Parlement devrait suivre sans retard cet excel- xemple.

Pourquoi cette famille ouvrière, dont le père et mère travaillent dans un atelier textile d'Elbeuf ou Tourcoing, est-elle réduite à la plus extrême misè Le ménage ne fait aucune dépense inutile, et jamais ne chôme volontairement. Mais aussi pourquoi époux jeunes et vigoureux ont-ils eu la fâcheuse per de respecter la loi morale et d'accueillir à leur foyer enfants que la Providence leur envoyait ? Les sala sont calculés pour subvenir aux besoins d'une fam de quatre personnes, *le père et la mère travaillan la manufacture*. Tant pis pour les ménages qui huit bouches à nourrir ! Si X..... avait eu soin de f comme son camarade Y..... qui est un « malin » et a une liaison avec une jeune « rattacheuse », il viv heureux comme lui et n'aurait pas d'enfants. S genre de vie lui répugnait, que n'a-t-il du moins v à n'avoir qu'un ou deux enfants ! Avec beaucoup d' nomie, à force de privations, il eût pu acquérir pe peu une des petites maisonnettes que la Société habitations à bon marché vend par mensualités ménages rangés et laborieux. Z..... a fait ainsi l'autre jour, dans une réunion de notables, on a célé sa vertu (1). Mais X..... qui n'a voulu suivre aucu ces deux exemples, connaîtra, pendant de long années, peut-être toute sa vie, le dénuement, l'hab tion malsaine et malpropre, la nourriture insuffisa La solidarité n'aime pas les « fortes têtes » qui sor du rang et se rebellent contre les disciplines.

(1) Ici, comme partout ailleurs, le lecteur voudra bie pas donner à une formule une généralité excessive. L'au n'a point ici l'intention de soutenir que *tous* les affiliés sociétés d'habitation à bon marché et de prévoyance général sont dans ce cas : il veut dire seulement qu'il a, et même beaucoup plus qu'on ne le pense généralem

iendrait l'employeur qui majorerait *adéquatement c besoins* le salaire des ouvriers qui ont une famille ıbreuse (1) !

ourquoi, désireux de s'attacher la clientèle des ıes gens, ce directeur de journal fait-il une place si ge aux contes grivois ou simplement grossiers ? rquoi multiplie-t-il les récits des actes les plus radants, des séductions, des adultères et des avor- ents ? Sans doute, le désir du lucre et du succès, enus par tous les moyens, dirige surtout sa conduite s combien aussi la solidarité appuie et renforce ce ir, dont elle voile la bassesse ! Un concurrent ne man- rait pas, dit-il, d'exploiter cette veine littéraire, et ponnes mœurs ne gagneraient rien à notre vertu ! (2)

) Les lecteurs qui désirent étudier ce fait social si douloux doivent ne pas se laisser décevoir par les exemples toujours s des grandes entreprises manufacturières qui, appuyées la fortune accumulée par les générations successives ıe même famille ou sur un monopole de fait, comme le ısot ou la chocolaterie Menier, ont pu assurer un sursa- :, d'ailleurs assez minime généralement, à ceux de leurs loyés qui ont de nombreux enfants. L'empressement l'on met à citer ces exemples intéressants ne doit pas : sur leur nombre plus d'illusion que la longueur des és sur les scènes théâtrales ne suffit à témoigner de la itude réelle des figurants. Si on y regarde de près, on ı que ces interventions bienveillantes comptent à peine ne une goutte d'eau dans le grand océan de la produc- industrielle.

(Tout semblable est le cas, si douloureux, de la séduc- d'une jeune fille honnête. Le séducteur eût parfois é devant ce méfait si grave et dont les conséquences les sont d'ordinaire si funestes, s'il ne savait (et trop nt il a raison), que la chute de sa victime serait à reculée de quelques semaines ou de quelques mois.....

Pourquoi ce bourgeois apporte-t-il tant de vigilan
à limiter à deux ou à trois le nombre de ses enfants
destine-t-il à la Cour des Comptes ou à une admini
tration de l'État le seul fils qu'il ait accepté d'éleve
Pourquoi ce gentilhomme persiste-t-il à mener une v
oisive et vicieuse qui est une calamité sociale et fa
plus pour la diffusion des doctrines collectivistes
anarchistes que les propagandes les plus actives ? L'u
et l'autre connaissent la gravité du méfait social do
ils se rendent coupables. Maintes fois, ils ont lu
entendu le récit des déperditions de force que cause
la race qu'elle étiole le triple fléau du fonctionnarism
du malthusianisme et du mésusage de la fortu
acquise. Ils persistent cependant tous deux dans leu
pratiques malfaisantes ; ils sont *solidaires* de le
milieu et de la société tout entière ! Un sacrifice iso
serait héroïque et servirait à si peu de chose ! Le mieu
n'est-il pas encore de tirer un profit personnel d'u
situation collective qu'on ne peut espérer modifier seu

Pourquoi, depuis un demi-siècle, des catholiqu
éclairés, évêques, orateurs, écrivains, ont-ils exprim
d'une façon si timide leurs convictions et leurs réserv
à l'égard du pouvoir temporel des Papes qu'ils sentaie
condamné par la logique des événements et qu'i
reconnaissaient faire obstacle à la rénovation
l'Église ? Pourquoi est-ce seulement de nos jours q
s'élèvent, timidement aussi, les réclamations les pl
fondées en ce qui concerne les réformes souhaitabl
dans la discipline ecclésiastique : dispense de la loi
jeûne eucharistique, pour les messes tardives ou l
églises trop éloignées de la demeure des fidèles ; su
pression du port du costume ecclésiastique ; modific
tions à apporter à la procédure de l'Index ; pratiques
l'abstinence et du jeûne insuffisamment adaptées au
formes actuelles du travail, etc ? Sur tous ces points,

re est grand des évêques, des prêtres, des laïcs, onstatent les lacunes d'un régime qui n'est plus rmonie avec notre état social, et qui estiment que éformes seraient bienfaisantes. Ils gardent, cepen- le silence, ou, s'ils parlent, ils ne le font qu'en comité. Ils sont *solidaires* du groupement ; si res prenaient la parole, ils feraient entendre leurs Mais ils ne veulent pas commencer : l'initiative t mal vue (1).

Sur la solidarité dans le groupement religieux, voici necdote dont on ferait bien de méditer l'enseignement, oment où on institue les caisses diocésaines du culte. le régime du concordat, les évêques percevaient déjà, l'entretien des séminaires ou de l'administration géné- du diocèse, un pourcentage sur le prix de location des es Cette règle donnait lieu à la création de caisses s, constituées en vue de diminuer le versement propor- el à faire à l'évêché. Dans un diocèse où cette pratique devenue universelle, un jeune desservant, dont la paroisse tait parmi les plus pauvres du canton, eut la candeur entionner, au compte soumis à l'évêché, la recette e des chaises. Peu de temps après, il demanda, suivant itume, un léger subside à l'administration diocésaine, l'achat d'un ornement : il fallait remplacer sans une chasuble qui n'était plus qu'une ruine. Sa requête poussée : « Comment, lui répondit-on, de toutes les ses de votre canton, c'est la vôtre où le revenu des s est le plus élevé, et vous ne trouvez pas le moyen ter avec vos seules ressources les ornements néces- ! Nos disponibilités sont très restreintes, et nous s les réserver pour vos confrères voisins plus pauvres us. » Plus tard, ce desservant fut nommé à une cure portante : la leçon ne fut pas perdue. Il fit sur les s des chaises les déductions coutumières, et sa pa- fut classée parmi celles auxquelles des secours devaient ellement être réservés. La *solidarité* l'avait mâté.

Pourquoi enfin ce député vote-t-il « la mort
l'âme » avec une majorité qui rabaisse la plupar
questions qu'elle aborde et pratique-t-il tous les m
gnonnages de la politique alimentaire ? Un re
serré de forces multiples le relie à la fois à ses an
à ses adversaires, il dépend des uns et des au
S'il restait fidèle aux injonctions de sa conscien
ferait le jeu de ses adversaires et consternerai
membres de son groupe ! Quel avantage y aurait-il
placer une voix, et à diminuer d'une unité le ch
de la majorité ! La responsabilité personnelle de ch
est si minime qu'on peut se demander si même
existe : le plus simple est de tirer profit d'une mét
gouvernementale que l'on est impuissant à r
mer. Voilà les suggestions odieuses de la solid
politique. Encore celle-ci ne s'arrête-elle pas
frontières d'un pays ; au sein de la grande fa
humaine, elle lie entre eux les gouvernements co
les industries et les individus. Au XVIIIe siècle,
l'avons vue seconder les exploits les plus abomin
des monarques sans scrupules ; depuis 1870,
savons comment elle peut couvrir les agissements
diplomate falsificateur de dépêches. L'abaissement
rival peut être avantageux à un peuple, l'accroisse
de puissance d'une nation concurrente peut p
préjudice à ses voisins.

Ainsi, tout le long de la série des phénomèn
ciaux, dans la vie privée comme dans la vie collei
à l'atelier comme derrière les comptoirs, dans les la
toires scientifiques comme dans les sacristies
salons des ministères, la solidarité intervient. *Das
milieu où règnerait une moralité élevée, elle re
un adjuvant précieux de cette moralité même*, e
concourrait à l'entretenir et à châtier les défail
Au contraire, dans une société *dont la vie mo*

isse et s'atrophie, elle devient une *collaboratrice ctive de toutes les forces mauvaises* qui, en et autour de nous, nous entraînent au mal (1). 'est pas son empressement à énerver les courages, llir les caractères, à excuser les lâchetés et les ions! Parfois, les hommes vaillants font vigou- nent effort pour se soustraire à ses conseils per- trop souvent, après plusieurs années de lutte ue, ils s'avouent vaincus à leur tour. La lourde s'appesantit sur eux, et ils fléchissent : la con- les « autres » rend le sacrifice trop dur, et l'iso- t même de ce sacrifice semble le rendre inutile ! les forts eux-mêmes finissent par être décimés, que les timides sont aussitôt mis en déroute, les égoïstes trouvent à leur perversité une excuse encouragement.

Renouvier avait donc raison de signaler que le pe de solidarité explique les altérations que cha- ans sa conduite, est obligé d'imposer à la mora- éale pour la concilier avec les exigences de la ue. « La morale concrète est moins une applica- r'une dégradation de la morale abstraite », dégra- produite par ce fait que les hommes, solidaires e mal comme dans le bien, ne peuvent pas comp- r une bonne volonté mutuelle et sur une mu- observation des règles de morale. Ils doivent au ire s'attendre, de la part d'autrui, à des dévia- le la loi idéale, et *faire entrer en ligne de e ces déviations dans leur règle concrète de ite.* « La solidarité sociale, ajoute M. Renouvier, lre donc de tous côtés une injustice de récipro-

(1) ans doute, de graves méprises eussent été évitées, avait voulu faire la distinction très simple qui est e dans cette phrase.

cité et fait de la justice sociale une œuvre ardue, la rigueur, impossible (1) ».

Cette très fine observation nous éloigne étrange du tableau idyllique que présentent les tenants morale de la solidarité. Aussi nos oreilles restent fermées aux conseils vertueux de cette étrange é trice : « Comme homme, partie de l'humanité prospérité est ta prospérité, *sa* souffrance est ta france. Si, par conséquent, tu fais ce qui est bien *elle*, tu te rends service à toi-même ; si tu fais c est mauvais *pour elle*, tu te nuis à toi-même. L'h nité florissante est ton paradis, l'humanité périss est ton enfer. » On ne peut accumuler en moi mots plus d'erreurs et de puérilités, puisque la culté que l'on éprouve à faire le bien provient pré ment de l'opposition actuelle et radicale qui s'é entre notre prospérité immédiate et celle de la so En maintes hypothèses, toutes deux s'opposent contredisent ; la vie morale consiste justement à ner la première devant la seconde.

V

Si l'on ne craignait d'abuser ici de la patienc lecteur, il serait facile d'aller chercher dans le pas confirmation des conclusions qui se tirent de l'o vation des phénomènes sociaux contemporains, e montrer par l'histoire comment le progrès des soc

(1) *Nouvelle Monadologie*. Paris, Colin, 1899. — M. R vier signale aussi que l'individu qui s'estime juste est por mauvais sentiments et aux passions haineuses par les tions mentales que provoque chez lui « l'injustice d'aut

nes ne s'est accompli qu'en brisant, *au prix des ces héroïques et du martyre*, les chaines des ités préexistantes, auxquelles il fallait substituer lidarités moins brutales, plus douces et plus ent acceptées. La *désolidarisation* de l'individu stitutions rigides qui l'oppriment est le fait histo- le plus constant que nous présentent les annales umanité.

s sa double marche à travers le temps et à travers ce, l'humanité, à mesure qu'elle s'avance de nt vers l'Occident, tend vers une autonomie plus e de la personne humaine; des occasions sont s à chacun de mettre en valeur, sous sa respon- é, ses facultés personnelles, et on voit diminuer les es que la tribu, le clan, la caste, la famille pa- le pouvaient apporter à l'épanouissement de ces s. En Chine et dans l'Inde, l'enfant, écrasé sous ité paternelle, n'a point de personnalité propre : t que la continuation de la tradition des ancê- nstrument anonyme au service de l'association lle, qui seule est une réalité sociale. Son père le à son gré de la famille à sa naissance, et, plus le mariera sans le consulter (1). Quelle distance ure pas ces institutions familiales de celles que onnaissons en France, ou mieux encore en erre et aux États-Unis ! Dans ces sociétés, on e peine aux droits de la famille, l'autorité pater- pparaît plus que comme un service à rendre ur lequel elle s'exerce ; on ne la consacre que ndre plus efficace ce service paternel et pour ux auvegarder ainsi le droit de l'enfant.

(1) On sait qu'en Chine le fiancé ne voit pour la première fois l'image de celle qui doit être son épouse que le matin même du mariage.

Une libération semblable s'est produite dans
maine du travail, comme en témoigne l'opposit
marquée qui sépare le régime des castes hindoues
leurs professions héréditairement et obligatoir
réparties entre les individus, et la méthode mode
libre choix des industries et de la concurrence ou

Le même mouvement individualiste a transfor
institutions politiques et religieuses, et la distar
si grande que la comparaison devient impossible
le citoyen électeur de Paris ou de Chicago et l'O
que domine le pouvoir autocratique de ses princes,
le catholique romain ou le protestant et le disci
Bouddha ou le Brahmane, instrument passif aux
du lama et de l'initié, qui l'oppriment de leurs exig
rituelles ou de leurs formules cabalistiques. A d'
points de vue encore, on pourrait dire que le progr
inventions mécaniques n'a d'autre résultat que de r
l'individu plus indépendant des forces de la natur
les transformations morales ont été un perpétuel a
chissement, à mesure que la responsabilité indivi
a été substituée à la responsabilité collective et
vertu personnelle et intérieure a été substituée aux
extérieurs et aux pratiques exclusivement social
même « l'évolution psychologique de l'humanité
faite dans le sens de la réflexion, où l'esprit se
nant et se jouant au-dessus des matériaux q
viennent du dehors, les juge et les ordonne suiva
exigences propres », et il n'est pas jusqu'à « l'
tion littéraire et artistique qui ne se soit faite dans
de l'inspiration personnelle et subjective substi
l'expression objective des idées communes et des
ments collectifs (1) ».

---

(1) Cantecor, l'idée commune de solidarité, *Re*
Métaphysique, 1901, p. 380.

insi, au cours de l'histoire, on constate un universel
ıvement d'affranchissement de l'individu, un per-
ıel effort pour briser les solidarités qui l'étreignent
oppriment; la solidarité est toujours là, qui barre
oute au progrès, et « toujours ou presque toujours
n'a servi qu'à entretenir, perpétuer et justifier les
s impitoyables des traditions conservatrices (1) ».
r en briser les liens, il faut des héros et des mar-
. Ceux-là seuls poussent l'humanité en avant qui,
s à tous les sacrifices, affirment les droits invio-
es de leur raison ou de leur conscience. « C'était un
étique de la religion de la Cité que les Athéniens
damnaient dans la personne de Socrate, et c'en fut
autre que les Juifs ont crucifié sur le Golgotha. »
lle vaillance morale ne fallait-il pas aux premiers
étiens pour adhérer à la Bonne Nouvelle! Par cette
le adhésion, ils brisaient avec leur famille et leurs
s, se faisaient haïr des êtres qui leur étaient le
s chers, s'exposaient aux persécutions d'un pou-
r qui les accusait, à juste titre en un sens, d'é-
nler jusque dans leurs fondements toutes les insti-
ons de la cité, la famille et le mariage, le régime du
vail et de la propriété, l'organisation des pouvoirs
olics. Plus tard, ce fut aussi la solidarité catholique
alluma en Espagne les bûchers de l'Inquisition,
dant que la solidarité protestante déterminait les
s sauvages répressions en Angleterre et en Alle-
gne, en Suisse et en Norvège, contre ceux qui tar-
ent à adhérer à la Réforme.

es annales du parlement britannique et du parle-
nt français pendant le XIXe siècle fourniraient aussi,
besoin, beaucoup d'autres exemples. La plupart des

) Brunetière, *Sur les chemins de la croyance* : l'Equa-
fondamentale.

mesures protectrices du travail ont rencontré deva
elles l'opposition ardente des employeurs coalis
Alors même qu'il s'agissait de supprimer les abus
plus criants, dont le seul souvenir est un opprob
pour nos sociétés soi-disant civilisées, la solidar
économique était invoquée, et on assurait que, si
abus disparaissaient, les ateliers devraient fermer leu
portes. Il y a cinquante ans, les planteurs de l'Alaba
et du Mississipi se portaient garants de l'impossibil
où ils se trouvaient de continuer avec profit la cultu
du coton, si on ne maintenait l'esclavage (1). Souve
la résistance offerte par ces solidarités coalisées est
puissante, que la guerre civile et la révolution so
nécessaires pour en triompher ; sans elles on ne pa
viendrait pas à « désolidariser » ce que jusqu'à el
on avait considéré « comme évidemment, étroitemen
nécessairement solidaire, la royauté d'avec le dr
divin, l'autel d'avec le trône, la religion d'avec la po
tique, le régime du travail ou de la propriété d'avec
stabilité de la société ».

Ainsi le passé confirme hautement et douloureus
ment le témoignage du présent, et tous deux atteste
que la solidarité, loin d'être pour la volonté débile
moteur qui la pousse vers le dévouement, la généros
du cœur, les sentiments élevés, est au contraire
complice de tous les égoïsmes, la collaboratrice
toutes les indolences, le rempart et la sauvegarde
toutes les apathies. Cette aptitude à soutenir sourn

---

(1) « De même, on pourrait soutenir que la prospérité d
médecins est solidaire de la fréquence et de la gravité d
maladies, celle des avocats du nombre des plaideurs et de
complication des procédures, et pourquoi pas celle des po
ticiens solidaire de l'ignorance ou de l'aveuglement
corps électoral. » Ferdinand Brunetière, *op. cit.*

nt les intérêts privés au détriment des intérêts
ctifs est même la seule raison qui explique le
es étrange de la doctrine solidariste, en un temps
s égoïsmes anarchiques sont si violemment déchaî-
Si l'on excepte la petite cohorte des hommes géné-
et probes pour qui la solidarité est devenue comme
forme nouvelle de religion, on ne peut mécon-
e que la grande masse des adhérents n'ait été
ée par l'agréable perspective des avantages per-
els à retirer. La solidarité implique que l'on doit
ter les autres, mais elle implique aussi que les
es doivent nous assister, et cette conclusion est
séduisante (1). Depuis plusieurs années, les politi-
s font, dans leurs discours, un fréquent appel à la
on de solidarité. Or, il ne semble pas que ce milieu
spécialement propice à l'éclosion des bacilles du
ntéressement et de l'altruisme, et ce ne sont pas les
ées altruistes qui assiègent le plus l'esprit des
eurs qui participent aux réunions électorales ou se
ent aux urnes.

On ne saurait trop recommander la lecture du cha-
que M. Edmond Demolins a consacré à la solidarité
son ouvrage. *A quoi tient la supériorité des Anglo-
ns* (Paris, Firmin Didot). M. Demolins remarque que
lidarité est une forme de l'égoïsme, la forme de
sme honteux. — On constate que les doctrines solida-
sont accueillies avec une égale faveur *et pour des
ts inverses* dans les milieux préoccupés d'atteindre les
s hauts degrés de la vertu et dans ceux où sévit l'égoïsme.
remiers chrétiens eurent de la solidarité une concep-
puissante et si réaliste que les doctrines solidaristes
nes les plus accentuées semblent bien pâles en compa-
, mais les mobiles qui nous poussent à nous attacher à
qui leur était si chère ne sont pas tous du même ordre
ux qui enflammaient jadis les ardeurs de leur charité.

Pour les esprits disciplinés à la méthode d'obser
tion, la cause est donc entendue : l'idée de solida
seule ne peut d'aucune manière être le fondement
la morale. Dans une société où les infractions à la
morale sont graves et multipliées, la pratique de
vertu, non pas de ces petites vertus bourgeoises
suffisent au pharisaïsme universel, mais de ces ver
profondes et puissantes qui font les familles saine
les peuples prospères, suppose au contraire que l'in
vidu s'isole, par la vaillance, du milieu ambiant
l'entraîne, et que, secouant les lourdes chaînes d'
solidarité qui rabaisse, il institue une *solidarité n
velle* dont la justice et la bonté forment les liens. Ai
on se trompe du tout au tout, quand on avance qu
solidarité aurait « cet avantage de ne rien avoir
métaphysique, ni de confessionnel, et que toutes
croyances, toutes les opinions philosophiques pe
raient s'en accommoder », car ces croyances et
opinions « ne sauraient s'en accommoder que dan
mesure où elles sont précisément confessionnelles
métaphysiques (1) ». La solidarité ne vaut que
le principe *extérieur* à elle-même qui la juge,
conduit et la règle, et ce principe ne peut être
celui de la justice et du bien moral. Mais alors
devient la prétention de l'esprit laïque de trouve
la morale un fondement rationnel en dehors de
concept métaphysique ? Pour la seconde fois,
grand effort n'aboutit qu'à rendre plus notoire l
puissance des hommes qui l'ont tenté, et déjà
morale de la solidarité, qui n'avait jamais pu se f
accepter des véritables philosophes, est disquali
auprès des sociologues et des moralistes que l

(1) Ferdinand Brunetière, L'Équation fondamentale, *Re
des Deux-Mondes*, 15 septembre 1903, p. 345.

périence et le contact des faits préservent de l'idéologie (1).

*
* *

Après ce double et lamentable échec, l'esprit laïque n'a plus rien à offrir à ceux qui lui demandent sur quoi peut se fonder l'obligation morale. Impuissant à définir l'origine de la morale, il ne l'est pas moins à définir son objet et sa fin. Cependant, la vie sociale s'unit au sens intime de la conscience pour réclamer l'obéissance aux injonctions d'une loi supérieure. Mais alors, combien étrange et douloureuse est notre situation ? Des millions d'êtres sont là qui lèvent vers leurs chefs intellectuels des regards anxieux ; ils demandent qu'on leur donne des raisons profondes de vivre et de travailler, de ne pas tomber dans les désordres, de se marier et d'avoir des enfants, de se dévouer pour leurs frères et d'accepter le sacrifice, de poursuivre en un mot sous toutes ses formes et avec des forces toujours nouvelles cet idéal moral qu'on n'atteint jamais. Mais la demande reste sans réponse. Les docteurs de l'esprit laïque, ceux-là mêmes qui ont si magnifiquement contribué à éveiller dans les intelligences l'esprit critique et le désir de la recherche, restent silencieux.

Aussi, pendant que les politiciens et « les orateurs » continuent à colporter en tous lieux leurs refrains de triomphe, les hommes plus réfléchis s'alarment et

(1) M. Buisson et M. Séailles, M. Deherme et M. Fournière — pour ne citer que ces quatre noms — ont en maintes circonstances signalé l'inaptitude de la solidarité à fournir à la morale le fondement qu'elle exige.

constatent une lacune dont ils connaissent les grave conséquences.

« Sans Dieu, écrit M. Deherme, nous n'avons pa encore su concevoir de morale efficace..... Nous nou trouvons aujourd'hui avec des cœurs vidés par la cri tique philosophique,.... Tout ce qu'on a pu nous pré senter encore comme morale indépendante, scientifique rationnelle ou positiviste, n'est qu'une parodie, un éformat ion de la morale religieuse (1). »

De son côté, M. le recteur Payot a écrit dans *Le Vo lume ;* « L'école laïque subit le contre-coup de la cris morale qui désoriente la pensée française, depuis u quart de siècle. Les hommes qui devaient éclairer l route n'éclairent rien, ils sont eux-mêmes désemparés Rien de si curieux que de causer morale avec de hommes instruits de 35 à 50 ans. Ils ont abandonné l catholicisme, mais il ne faut qu'une heure d'horlog pour s'apercevoir qu'ils ne l'ont pas remplacé et qu leur vie ne va plus que dirigée par les habitudes d sentir et de penser d'autrefois ; plus de cocher, ce son les chevaux qui conduisent la voiture.

« Dans le secondaire, que nous a-t-on enseigné ? L Kantisme ! C'est-à-dire une morale théologique dont o a supprimé Dieu,..... quitte à le rétablir par un tour d passe-passe. Le devoir ! Ça ne vient ni de la terre, n du ciel, mais c'est bien commode, parce que cela per met de réintégrer Dieu et l'immortalité, chassés par l Raison. Comment voulez-vous que des générations élé vées sous ce régime de profonde insincérité puissen prendre la direction d'une régénération morale. Auss n'y a-t-il pas un livre de morale écrit depuis un quar de siècle dont la lecture soit supportable (2). »

---

(1) *La Coopération des Idées*, 1er juillet 1903.

(2) *Le Volume.* — On trouverait des aveux semblables dan

En cet état, beaucoup se bornent à répéter l'ancienne rmule : il faut faire le bien parce qu'il est le bien, et arrive en effet que cette maxime, appuyée sur les moignages de beauté, de majesté souveraine et d'uti- é sociale manifeste, que le bien se rend à soi-même, ffit encore à un grand nombre d'hommes qui ont bi dans leur enfance la persuasive influence d'une ucation religieuse. Mais l'expérience quotidienne de vie risque de soumettre à une trop rude épreuve une axime qui n'est plus qu'un aphorisme, et combien sont puissants, n'ayant plus la même croyance religieuse, transmettre à leurs enfants l'énergie morale qu'ils

---

Revue Universitaire. — A l'époque où M. Payot écrivait s lignes, il n'avait pas, il est vrai, publié encore son *Cours Morale ;* mais comme ce livre pédagogique se borne à poser la morale de la solidarité en des formules agréables i charment le lecteur..... sans le convaincre, on peut sup- ser qu'à cette différence près, la conclusion générale de- eure ; d'ailleurs il pourrait difficilement en être autre- ent, puisque la découverte de M. Léon Bourgeois était jà connue depuis quelques années au moment où paraît- t, dans la revue de M. Payot, la sentence rapportée au cte. — Puisque l'occasion s'offre, serait-il indiscret de de- nder à M. Payot, en particulier, et aux divers auteurs des nuels de Morale laïque, en général, pourquoi leurs ou- ges gardent si obstinément le silence sur la morale uelle, sur la règle des mœurs hors mariage et dans le riage ? On recommande chaudement l'usage du savon et l'eau, et on prescrit de « nettoyer les oreilles avec grande précaution », sans oublier « les replis du pavillon, ni les ons disséminés par derrière », et on ne dit rien de la steté, ni de la pureté ! La lacune est aussi étrange que ve, d'autant plus qu'il s'agit d'un « livre du Maître », lié « aux maîtres de l'enseignement primaire et de l'en- gnement secondaire, aux écoles normales d'instituteurs l'institutrices, aux étudiants et aux pères de famille ».

avaient reçue de leurs parents, tout imprégnée de foi et de sentiments chrétiens. Ainsi, le nombre s'ac croît sans cesse des âmes désemparées, des intelli gences que n'éclaire plus aucun principe moral et que ruine au contraire le criticisme pseudo-scientifique de notre époque. Naguère, M. Melchior de Vogüé faisai entendre en leur nom cette plainte désolée : « Dans le monde adonné aux travaux de la pensée, on trouve un grand nombre d'esprits détachés, indifférents par habi tude ou sceptiques par raisonnement, qui ont vu s'ef fondrer les bases purement rationnelles sur lesquelles ils avaient assis leurs certitudes rationnelles. Le grand travail critique de notre temps et l'application expéri mentale ont montré la vanité de tous les principes so ciaux, esthétiques, pseudo-scientifiques dont nos pères s'étaient engoués. Il en reste moins que rien, sinon ce qu'un écrivain a nommé les mensonges conventionnels de notre civilisation. Vis-à-vis de cette banqueroute l'homme intérieur s'inquiète de se sentir abandonné sans gouvernail, le citoyen s'épouvante de voir la ma chine politique, cette machine qui est la patrie, fonc tionner à vide et produire du néant, alimentée qu'elle est par le néant. »

Le malaise gagne de proche en proche et, à par quelques demi-savants qui gardent une douce confiance en leurs formules stéréotypées, personne ne songe à dissimuler ses préoccupations. Pour la galerie, on con vient entre soi de garder dans les discours publics un attitude impassible et même triomphale, mais les aveu des conversations intimes démentent cette sérénité offi cielle. Parfois l'angoisse devient si vive qu'elle s'exhal en des cris de douleur que rend plus affreux la magn ficence extérieure du décor de notre civilisation. Ecou tons cette déclaration de M. Deherme : « Combie d'athées, — je veux dire d'athées convaincus, pou

uels l'athéisme n'est point un moyen de se pousser
s les carrières, mais un déchirement de tout l'être, —
bien ont songé à ce couvent laïque, imaginé par
eur, où des sages grouperaient leurs désespérances
r se défendre contre la vie ?
..... Ceux-là ne peuvent calmer leurs angoisses, ni
uper sur la valeur de cette vie et la mystification
idable qu'est l'Univers. Pour eux, il n'y a que
t, et la suprême sagesse est de s'anéantir, dans ses
rs et ses volontés. La science ne satisfait provisoi-
t que ceux qui ne lui demandent que les appa-
es. Les métaphysiques se nient elles-mêmes, le
isme n'est qu'une pose. Les religions sont absurdes.
recherche des plaisirs est la pire des duperies. Le
ux serait peut-être la tempérance en tout, un
sme organisé, réglé. Mais combien de temps le
de vivra-t-il sur ce compromis ! (1) ».
ous en sommes là, et nous ne pouvons même plus

) *La Coopération des Idées*, décembre 1904. — Beau-
d'autres citations aussi précises, et empruntées à des
vains peu suspects d'hostilité à l'égard des institutions
ernes, pourraient être rapportées ici : la constatation
ussi désolante que certaine. Lorsque la vigueur du tem-
ment intellectuel se joint à la vaillance morale de
ervateur, la netteté de la déclaration tombe comme un
eret aiguisé sur les chimères de notre phraséologie cou-
ière. Quoi de plus net, par exemple, que cette attestation
. Benoît-Malon : « On compterait les âmes qu'a enno-
la philosophie ; on ferait en quatre pages l'histoire de
etite aristocratie qui s'est groupée sous ce nom ; le reste,
au torrent de ses rêves, de ses terreurs, de ses enchan-
ents, a roulé pêle-mêle dans les hasardeuses vallées de
tinct et du délire, ne cherchant sa raison d'agir et de
e que dans les éblouissements de son cerveau et les
itations de son cœur ». (*La Morale sociale*, p. 207.)

avoir l'illusion de croire que les sciences de la nat viendront à notre secours ; celles-ci, comme essoufflé de l'immense effort d'un siècle, qui a transformé éléments matériels de la vie, semblent soudain deven timides et apeurées.

Déjà, il y a près de vingt années, Renan faisait aveu mélancolique : « Par l'incessant travail du XIXe cle, la connaissance des faits s'est singulièrement augm tée, la destinée humaine est devenue plus obscure jamais. Ce qu'il y a de grave, c'est que nous n'en voyons pas pour l'avenir, à moins d'un retour à crédulité, le moyen de donner à l'humanité un c chisme désormais acceptable. Il est donc possible la ruine des croyances idéalistes soit destinée à su la ruine des croyances surnaturelles, et qu'un abai ment réel du moral de l'humanité date du jour où a vu la réalité des choses (1) ».

Depuis le jour où ces lignes ont été écrites, l'imp sance de la science à résoudre le problème de la morale est devenue si manifeste qu'elle n'est plus testée par aucun homme averti. Seul, M. Berthelot, l'on pouvait excuser de conserver dans la vieillesse illusions de l'adolescence, maintenait encore les au cieuses prétentions d'antan. « De quelque côté que n nous tournions, écrit M. Benjamin Kidd, l'attitude d science en face des problèmes sociaux est aussi peu sa faisante. Elle n'a pas de réponse à donner aux problè de notre temps. (2) » N'est-ce pas sous la plume d'un représentants officiels du laïcisme contemporain nous trouvons cette affirmation si précise : « Ma sci n'empêche point mon ignorance de la réalité d'

(1) *L'Avenir de la Science*, préface, p. XVIII.

(2) *L'Évolution sociale*, traduction Lemonnier. P Guillaumin, 1896.

ıe... Langage symbolique, admirable système
nes, plus la science progresse, plus elle s'éloigne
réalité, pour s'enfermer dans l'abstraction (1). »
gage symbolique, représentation élégante et fé-
des phénomènes de la nature, instrument mer-
ıx pour l'utilisation des forces élémentaires et
nagement avantageux de notre habitat terrestre,
ence ne peut pas être autre chose, et la critique
iences a démontré qu'elle était confinée par sa
tution même dans la recherche du *comment* des
ons phénoménales (2).

fois, le savant se hausse à formuler une doctrine
pourquoi des choses, mais son affirmation n'est
lors appuyée sur les observations de son labora-
: il usurpe, il ne fait plus œuvre de savant. Sa
on même lui interdit de juger l'objet qu'il se
, de lui appliquer les idées de bien ou de mal, de
ou de laid, et la fermeté qu'il apporte à respecter
nterdiction est la condition première de l'efficacité
ı labeur. Aussi, doit-il renoncer à tirer jamais des
qu'il étudie aucune doctrine de vie.

si, nous restons en face du néant, et, s'il est vrai,
la remarque de M. Gabriel Séailles, « qu'une
e ne sort de l'enceinte des écoles et ne devient
ıncipe réel d'action pour des hommes vivants que
a mesure où elle cesse d'être une pure théorie qui
sse à la seule raison », et que « l'idée ne devient
e que quand elle se mêle au sentiment, jusqu'à

---

ules Payot, *De la Croyance*. Paris, Alcan, 1896.
e ne puis ici que renvoyer le lecteur aux ouvrages
ıus dans lesquels MM. Boutroux, Bergson, Poincarré,
e Blondel, Laberthonnière, Edouard Le Roy, ont
leur critique si pénétrante des « vérités » scien-
s.

ne s'en plus distinguer (1) », combien nous so
loin de posséder une telle morale ! Les intellig
sont enténébrées, rares sont les émotions génér
qui soulèvent les cœurs, et, pendant que le ma
lisme athée dessèche les âmes de nos jeunes ge
vie sociale s'effrite, se désagrège et se dissout.....

(1) Séailles, *op. cit.*, p. 78.

QUATRIÈME PARTIE

EN MARCHE VERS LA SOLUTION

CHAPITRE X

Le bon citoyen de la cité moderne.

endant que les traditionalistes étroits voient inuer rapidement leur influence et le nombre de s partisans, et se vider de leur contenu vital des nules et des doctrines qu'ils ont négligé d'enri- aux trésors toujours surabondants de la vie ale, pendant que les docteurs du laïcisme, empri- nés dans l'étrange postulat, qu'ils ont eu l'impru- ce de poser au seuil de leurs recherches d'une ale purement *humaine* et terrestre, assistent im- ibles ou mélancoliques à la désorganisation d'une été qu'ils avaient rêvé de faire si belle et si heu- e, la vie poursuit infatigablement sa marche pro- sive. Egalement insouciante des cristallisations que deux groupements intellectuels de notre pays eu la puérile prétention de lui imposer, elle ice sans interruption, et en même temps qu'elle ine les institutions et les doctrines qui ne sont pas armonie avec ses besoins, elle élabore les institu- s et les doctrines qui doivent supporter et promou- les formes d'activité qu'elle requiert pour son déve-

loppement. Les hommes de bonne volonté ne doiv
pas se lasser d'aller à son école, ni d'écouter d'
oreille docile les leçons à la fois si subtiles et si fo
de cette incomparable maîtresse.

Au lieu de chercher *in abstracto* ou d'imagi
a priori une doctrine morale qui serait capable,
échauffant nos cœurs, d'éclairer nos intelligence
d'entraîner nos volontés, il faut donc se borner à in
roger une fois encore ce milieu social qui nous ento
et dans lequel nous sommes comme immergés. Reg
dons si, d'aventure, la vie ne ferait pas éclore de
de là, à l'état sporadique, quelques échantillons su
rieurs qui seraient comme la concrétisation vivant
tangible de la solution cherchée. Puisque personne
croit, même parmi ceux qui le répètent chaque ma
que les trois cents millions d'hommes qui compos
les sociétés progressives de notre temps, s'achemin
définitivement vers la dissolution sociale et la rui
puisque la société moderne *est un fait* et que l'obs
vation de la loi morale est pour elle une nécessité *sci
tifiquement constatée*, il doit exister quelque part,
sein de ces sociétés, des individus dont la haute ve
morale soit aussi certaine que le modernisme supéri
de leurs aptitudes et de leurs pensées.

Ces hommes existent. Il n'est aucun d'entre nous à
il n'ait été donné d'en rencontrer quelques-uns. A l
vue, nous avons aussitôt tressailli ; d'instinct, n
avons senti que la forme de leur vie morale répon
au souhait le plus intime de nos cœurs. Bien des
auparavant, nous avions rencontré des hommes d
la haute vertu était également sincère et profon
mais leur attachement à des institutions sociales p
mées nous avait désenchantés et découragés. No
admiration demeurait froide, ternie d'un peu de t
tesse, à la pensée que ces exemplaires de la bea

rale appartenaient au passé, qu'ils ne pouvaient
s, ne devaient plus rencontrer de disciples (1).
Combien les autres nous ont laissé une impression
érente ! Ils nous ont attirés et gagnés dès les pre-
res rencontres. Nous avons désiré entrer en rela-
s plus intimes avec eux, et nous avons souhaité
mmunier étroitement avec leur âme.
'aut-il l'avouer, les hommes doués de ce tempéra-
nt moral sont encore extrêmement rares en France,
on n'en saurait être surpris, puisque, jusqu'en ces
nières années, de déplorables méprises ont séparé
z nous deux amours si bien faits pour s'unir et se
tenir : l'amour du bien moral et l'amour du progrès
ial. On les rencontre plus nombreux — bien qu'ils
soient aussi qu'une petite minorité, relativement à
nasse totale — de l'autre côté de la Manche ou de
lantique, dans ces pays anglo-saxons, où l'opinion

) Qui de nous, rencontrant dans ses relations d'affaires
l'agrément une personne dont l'honorabilité et la mora-
parfaite lui étaient connues, ne s'est pris parfois à
: « Voici un excellent homme : ses intentions sont très
nes, il n'est point inintelligent : veut le bien avec sin-
té, et cependant, je me sens [illegible] lui plus d'admiration
de sympathie. En affaires, [illegible]ra « rouler », il diri-
maladroitement les intér[illegible]els ou moraux qui
eront confiés, il n'exercera [illegible] influence moralisa-
profonde sur les hommes [illegible]actifs ou plus instruits,
s gens malhonnêtes prendront facilement sur lui l'avan-
. » En le quittant, nous sentions que cet homme ne
sait pas le type d'humanité que nous souhaitions, et
souhaitions même qu'on ne lui ressemblât pas ; et à
ire que nous réfléchissions davantage, il nous apparais-
que la formation morale qu'il avait reçue et qu'il ché-
it avait contribué à son impuissance et avait déformé ou
indri sa nature.

publique, mieux formée, ne voit aucune opposi
entre l'accueil joyeux, fait à toutes les transformati
à tous les progrès, et l'observance fidèle des antic
vertus familiales et civiques des générations a
rieures. Ils sont les dignes héritiers de ces ancê
lointains qui alliaient si naturellement les croya
chrétiennes à la forte indépendance de la vie privé
de la vie politique, de ces hommes profondém
religieux qui, au moment où nos encyclopédistes
vaillaient avec ardeur au divorce de la morale d'ave
religion, pensaient au contraire avec Washingto
ses illustres compagnons que l'ancienne loi mo
appuyée sur la vieille foi chrétienne, était le cim
indispensable pour relier ensemble (*religio, religa*
des citoyens plus libres et plus égaux devant « les o
sions » de la vie (1).

Tout le long du XIX^e^ siècle, la lignée de cette
d'élite s'est perpétuée. Parfois, aux heures mauvai
la petite cohorte semblait si réduite et la violence
assauts convergents que lui livraient à droite et à g
che les deux groupements adverses était telle qu
pouvait croire qu'elle allait être anéantie. Mais
milieu des périls les plus extrêmes, elle réussis
toujours à se maintenir. C'était à elle qu'on a
demander les initiateurs vigoureux des rénovati
morales ou religieuses, les philanthropes progress
les hommes d'État qui, aux périodes critiques, savai
être les manieurs d'hommes et les réformateurs né

---

(1) C'étaient les descendants directs des Quakers et
Pilgrim Fathers du Mayflower qui, en 1783, proclamai
en tête de la Constitution américaine, qu'il venaient
fonder une Union, « afin de promouvoir la prospérité g
rale et d'assurer le bienfait (*blessing*, bénédiction) d
liberté à eux-mêmes et à leur postérité ».

s. Robert Peel, Peabody, Newmann, Pusey, Man-
Abraham Lincoln, Gladstone — pour ne citer que
norts — sont sortis de leurs rangs.

moment on a pu croire que, sur notre sol de France
, ce type d'hommes nouveaux allait enfin s'accli-
; c'était l'époque où le double mouvement de
nir et du Saint-Simonisme exerçait sur les intelli-
s d'élite le pouvoir d'attraction que l'on sait. Mais
oir fut déçu, et jusqu'à la dernière décade du
siècle, nous sommes restés attachés aux anciennes
omies artificielles. Depuis une quinzaine d'années,
ouvement très puissant se dessine chez nous, et
des résultats importants ont été obtenus. Cepen-
nos heureux rivaux de Grande-Bretagne et des
-Unis ont encore, sur ce point, une notable avance
nous. En ces pays prospères, l'influence de ces
nes d'élite est si grande, qu'il n'est aucun milieu
qui ne bénéficie de leur action. On les coudoie
les comptoirs et dans les usines ; quelques-uns
ent des entreprises industrielles considérables ou
faires politiques de leur pays (1). D'autres sont
hés au service religieux, soit dans les églises pro-
ntes, anglicanes ou non conformistes, soit dans
glises catholiques (2). Nulle part, semble-t-il, ils
nt proportionnellement plus nombreux que, parmi
aders du Trade Unionisme américain ou surtout
nique, où les John Burns, les Ely Bloor, les Tho-
Burt, les Keir Hardie, les Albert Stanley et leurs
rables émules, utilisant toutes les ressources de

Tels sont les Carnegie, les Roosevelt, les John Morley,
mpbell Bannerman.

Qui ne connaît les noms des Gibbons, des Ireland, des
, des Spalding et de tant d'autres clergymen catho-
ou protestants ?

nos sociétés démocratiques, apportent un zèle é
ment vigilant à améliorer la condition économiqu
leurs camarades et à les exhorter à la pratique
reuse de tous les devoirs.

De l'aveu de tous, ces hommes sont des hon
représentatifs de leur temps, et comme on pro
jadis le mouvement en marchant, ceux-là démont
par leur vie même, la possibilité de cette alliance
la moralité la plus élevée et l'attachement le plus
cère à toutes les institutions nouvelles. Il con
d'analyser méthodiquement les traits de leur carac
Les médecins apprennent à connaître les conditio
la santé physique, en observant le fonctionnemen
organes chez les personnes saines; imitons-les
l'étude de la santé morale. Ce procédé ne paraîtra
gitime à personne à une époque où le pragmatis
la philosophie de l'action ont obtenu si rapidemen
succès de bon aloi (1), où la vérité d'une doctri
juge à ses fruits, aux services qu'elle rend, aux pr
qu'elle suscite, en un mot à la vigueur de la po
vitale qu'elle engendre chez ceux qui la professent

Ces hommes supérieurement vertueux et supé
rement modernes se distinguent d'abord par l'harm
parfaite qui existe entre leurs pensées et leurs d
entre leurs actes et les possibilités au milieu desq

(1) Cf. notamment les ouvrages de M. Bergson, l'*A*
de M. Maurice Blondel et les *Essais de philosophie*
gieuse de M. l'abbé Laberthonnière. Cf. aussi la confé
de M. Edouard le Roy sur *La notion de la vérité*, p
en 1906 dans la correspondance de l'*Union pour la v*

agissent, entre leur vie morale et leur vie économique et sociale. Instruits par le contact avec la vie atique et par la naturelle clairvoyance de leur prit de la double nécessité de vivre conformément x exigences de la société moderne et aux prescrip ns de la loi morale, ils apportent tous leurs soins à s mieux connaître toutes deux, et à cultiver en leur eur l'amour qu'ils ont pour elles ; rien ne les peut tacher de leur inébranlable résolution de ne faire cun acte qui ne soit pleinement et loyalement conrme aux réquisitions de l'une et de l'autre. Si l'obrvance exacte de ce double principe présente parfois s difficultés, elle réussit toujours du moins à maintenr en leur âme la paix, la douceur et l'harmonie. A eure où tant d'autres gémissent, se lamentent et se présentent faussement, comme s'attaquant à leurs doctnes morales et religieuses, une hostilité qui ne vise plus souvent que les conceptions périmées auxquelles les ont associées, ces bons citoyens constatent au ntraire que leur double loyalisme fait évanouir s préjugés des hommes, aplanit les difficultés des oses, rend droites et lumineuses les voies si facilement réputées tortueuses et enténébrées. Aussi, ils avancent dans la vie confiants et joyeux. Comment le seraient-ils pas ! Ils éprouvent chaque jour que ur meilleure adaptation à la vie moderne les pousse à ne moralité plus haute, et qu'une moralité plus élevée s porte à mieux répondre aux exigences de leur mps.

Bien loin de croire que les principes des sociétés odernes soient « sataniques en leur essence », ils estiment que les rapides transformations des institutions ciales sont un bienfait, dont les meilleurs citoyens ivent se réjouir, puisqu'elles fourniront à des préptes moraux et religieux, longtemps énervés, tra-

vestis ou méconnus, une occasion nouvelle de se mie
traduire en actes et en réalités concrètes. Profondém
humains dans leurs tendances et dans leur vie int
lectuelle, ils s'intéressent à tout ce qui est huma
saluant avec allégresse les améliorations et les progr
d'où qu'ils viennent et quels qu'en soient les auteu
Cet « humanisme » de bon aloi, en même temps q
accroît leur influence, leur procure cet avantage p
cieux de les outiller supérieurement pour la lutte é
nomique et pour les conquêtes de la vie morale. La
contemporaine réclame la robuste vigueur des for
physiques, l'énergie de la volonté, l'activité dans
travail, la perspicacité et la sagacité. Avec quel zèle
s'emploient à acquérir et à développer en eux-mêm
ces qualités précieuses, qu'ils savent être les premi
et nécessaires adjuvants de leur vie morale, et qui d
vent multiplier au centuple l'efficacité sociale des v
tus plus hautes vers lesquelles ils aspirent.

Il arrive souvent que ces hommes sont accusés
quelque tiédeur à l'égard des vertus d'obéissance
de soumission ; on s'en va répétant qu'ils négligent
peu trop la pratique de la résignation, du détachemen
de la mortification. Si l'on était plus clairvoyant,
devrait plutôt dire que leur manière de pratiquer c
sublimes vertus est mieux adaptée à des institutio
nouvelles, et que, surtout, elle est devenue plus large
plus féconde, au contact des forces puissantes que
vie moderne met à leur disposition.

Ainsi on les voit s'employer moins à soigner les m
ladies physiques et morales de leurs semblables qu
entretenir, à développer, à fortifier la vie saine
robuste de leurs frères bien portants. Ils ne s'occupe
pas de savoir s'il y aura toujours des pauvres parm
nous, ils travaillent à en réduire progressivement
nombre. Ecoles du dimanche, patronages, sociétés

pérance, associations innombrables et infiniment
ées se proposant de maintenir le corps en bonne
é, de procurer à la famille ouvrière une alimenta-
plus saine, une habitation plus hygiénique, un
re plus élevé, des loisirs plus prolongés, une cul-
intellectuelle ou morale plus étendue, toutes ces
eprises de bien public sont d'avance assurées de
plus actif concours.

omment pourraient-ils ignorer que la fondation
syndicat professionnel ou d'une société coopéra-
peut être souvent infiniment plus précieuse que
blissement d'un hôpital ou d'un orphelinat ? Au
lus, en chacune de ces associations, ces hommes
erchent non les honneurs ou les apparences de la
aboration, mais les fonctions *actives* et *modestes* où
complit le travail utile, et ils demeureraient tou-
s en ces postes subalternes, si leur capacité émi-
te ne les appelait souvent aux premiers rangs. Mais
s avec quelle joyeuse confiance on suit la direction
pareils chefs et comme il fait bon peiner à leurs
s ! Ceux-là n'oublient point que l'autorité n'est
n service, et que le premier devoir de ceux qui la
ennent est d'aider les autres à se libérer d'eux-
nes et des oppressions extérieures. Avec quelle
ce et ferme persévérance ils rappellent leurs frères
sentiment de la dignité humaine ; jamais, à leurs
x, on n'est tombé si bas qu'on ne mérite encore un
verain respect. Telle est, pour ces bons citoyens, la
nière de pratiquer la charité et de témoigner leur
our.

ouvent les charges de famille imposent à ces
mes une participation moins active aux entreprises
intéressées de la vie collective. Mais leur contribu-
n est si large encore qu'elle semblerait trop lourde à
s d'un célibataire. En tout cas, on peut, à leur

exemple, apprécier l'importance des réserves de
puissante que devraient être, pour une société sai
ment constituée, des familles vigoureuses et fortes.
devine que ces chefs de ménage se refusent à donne
beau nom de famille à ces étranges agrégats de trois
quatre personnes dans lesquels on étend à un ou de
enfants le bénéfice de l'égoïsme à deux qui avilit
caractères et atrophie les races. Ils considèrent com
une mauvaise action, suffisante pour entacher l'honne
et diminuer la vie morale, toute combinaison qui aur
pour résultat de restreindre le nombre des enfants
de préparer à un fils unique une existence sans respo
sabilité et sans effort ; ils acceptent avec vaillance
charge d'une famille nombreuse. Opiniâtrément lab
rieux, ils s'efforcent de gagner de l'argent, mais ils
deviennent les prisonniers ni de leurs affaires, ni
leur fortune, et s'ils répudient les dépenses somptuai
qui amollissent, ils aiment au contraire à faire circul
la richesse, afin qu'elle aille en tous lieux promouv
la force physique, la vigueur des volontés et des int
ligences. Aucune dépense ne leur paraît trop lourde, d
qu'elle est productive de beauté, de science ou
vertu, dès qu'elle entretient dans la cité une vie to
jours plus pleine et plus abondante. Telle est le
manière de pratiquer le *renoncement* et le *détach*
ment.

En toutes circonstances, au foyer et en dehors
foyer, ces hommes se montrent remplis d'énergi
puissantes ; entraîneurs des volontés défaillantes et d
courages fatigués, ils excellent à tirer en toutes chos
le bien du mal. Leurs adversaires, qui ne les compre
nent pas, les jugent volontiers indisciplinés et p
enclins à l'obéissance, et de fait, ils sont tels, s'il e
vrai que l'obéissance consiste à se réjouir de ne pl
avoir à prendre de résolution personnelle et à admir

décisions des chefs avec un empressement d'autant
s spontané qu'on est devenu soi-même moins capa-
de discerner les faits et de critiquer les doctrines.
s ces hommes ont une autre conception de la *disci-*
ne et de la *soumission ;* ils estiment que dans tous
groupements, chaque membre a le devoir d'ana-
r, d'observer et de réfléchir. Avec vaillance ils
ent, le cas échéant, pour faire prévaloir parmi leurs
pagnons les idées qu'ils croient les meilleures, les
iques qu'ils croient les plus habiles.
'ils n'y réussissent pas, ils ne maugréent pas contre
défaite et ils observent une exacte consigne ; mais
ne les voit pas non plus flatter le succès par une
e-face humiliante, ni s'employer à contredire leurs
mations de la veille. Comme ils savent que l'homme
réussit jamais à embrasser dans sa plénitude aucune
stion, même la plus simple, ils soumettent sans
e à de nouvelles revisions leurs enquêtes et leurs
clusions ; si leur conviction persiste, ils saisissent
première occasion favorable de recommencer une
e loyale et une propagande active. Telle est leur
ière à eux de pratiquer *l'obéissance.*
e même, lorsque l'adversité les éprouve, ils com-
ncent par ramasser toutes les énergies de leur
uste nature pour lutter contre elle et pour la domi-
; le plus souvent, ils réussissent à s'y soustraire.
échouent, ils acceptent la souffrance avec sérénité,
es ressources de leur vie morale intérieure leur
mettent de conserver cette aménité de caractère qui
toujours être la parure d'un homme de bien. Telle
eur manière de pratiquer *la résignation.*
aut-il ajouter que les injustices et les iniquités
ales qui oppriment un si grand nombre de leurs
es trouvent en eux des adversaires toujours actifs
amais satisfaits des améliorations acquises ? Ils

connaissent les crédits indéfinis de bonté, de justice
de bonheur que la nature, fécondée par la science
par la vertu, ouvre à nos aspirations les plus am
tieuses. Aussi, leur ardeur est-elle insatiable à promo
voir toujours cette exploitation plus intensive, afin q
les rêves d'aujourd'hui deviennent les réalités de dema
et qu'il y ait moins de larmes aux yeux des abandonn
des veuves et des orphelins.

Dans cet appel universel qu'ils adressent à tous leu
concitoyens pour les inviter à une vie plus haute, p
consciente et plus morale, ils ne font aucune disti
tion et aucune catégorie ; ils savent que, dans la c
future, l'empressement spontané de chaque membr
accepter sa tâche, parfois très lourde, est la se
garantie vraiment efficace de la prospérité collecti
L'histoire leur montre avec quelle facilité tombent da
la prévarication et les abus les autorités extérieures, ch
gées de commander du dehors à d'autres homme
aussi obéissent-ils avec joie à la mise en demeure q
les sociétés modernes, dociles à l'évolution socia
adressent à chaque citoyen de se constituer une dis
pline intérieure. Certes, l'œuvre éducatrice à accomp
est immense, et on peut même se demander si c
sociétés impuissantes à la mener à bien ne sont poi
par là même, condamnées à une irrémédiable déchéan
Mais comme elle est belle aussi, et digne d'enflamm
les courages, et comme ces hommes qui se rend
compte de sa bienfaisante nécessité, l'abordent av
confiance et amour !

Ils multiplient les conférences et les tracts, les b
chures et les livres, ils concourent à la fondation d
écoles, des Universités et des bibliothèques. Il ne l
semble jamais que les moyens de diffusion de la lumi
et de la culture intellectuelle sont assez abondants ; ils
confiance dans l'aptitude de toute intelligence huma

connaître, à discerner personnellement la vérité ; ils
e refusent à croire que les masses prolétariennes soient
ıste capables de la recevoir d'autres mains en petits
aquets soigneusement ficelés et étiquetés.

Ils n'ignorent pas que la forme de culture morale
u'ils préconisent est exposée à des déviations, et que
éveil du sens critique, du sentiment de la dignité
umaine et du respect de soi-même, risque de dégé-
érer en une confiance exagérée en ses propres lumiè-
es et d'engendrer l'orgueil. Mais ces déformations pos-
bles, contre lesquelles ils multiplient d'ailleurs les
récautions, ne les découragent pas. Tout en ce monde
emeure exposé aux abus et aux fausses interpréta-
ons : la science, qui peut engendrer l'orgueil, peut
re aussi une admirable école d'humilité. L'ignorance
e suffit pas à garantir contre l'estime exagérée de soi-
ême (1) ; elle favorise en tout cas le développement de
crédulité et de la jobarderie, ces deux fléaux qui
pliquent comment les entreprises politiques les plus
uches, les plus malfaisantes, rencontrent parmi *les*
nnêtes gens d'innombrables soutiens.

Ainsi, dans tous leurs actes, ces hommes nouveaux
spectent souverainement l'autonomie et la personna-
é de ceux qu'ils veulent influencer et entraîner à une
e meilleure. Peu soucieux de gouverner, d'encadrer
de réglementer, ils veulent surtout éclairer inté-
urement les intelligences, rendre plus fortes les vo-
ntés, exciter dans les cœurs des sentiments profonds
ttachement à tout ce qui est généreux et noble. Ils
ublient point que les vertus, même les plus subli-

(1) Il suffirait pour le prouver, s'il en était besoin, de
peler que le nombre des personnes orgueilleuses est
aucoup plus considérable que celui des personnes ins-
ites.

mes, de ceux qui nous ont précédés, sont inévitabl
ment marquées de la contingence des temps et des lieu
Derrière la loi morale immuable en ses préceptes pr
mordiaux, ils discernent les applications toujours no
velles et progressives que les forces vitales nous i
vitent à en faire, et la vertu leur apparaît moins comm
un nivellement des énergies individuelles sous une di
cipline uniforme que comme l'expansion vigoureu
des dons particuliers et propres que chacun de nous
reçus.

Après ce long portrait, il est superflu d'ajouter qu
ces hommes considèrent comme une erreur qualifié
démontrée par la moindre expérience de la vie, tou
doctrine qui tendrait à affirmer que le progrès d
institutions économiques ou politiques délivre déso
mais l'humanité de toute préoccupation morale élevée
ils ne sont point de ceux qui pensent qu'une « corre
tion moyenne » suffira dans l'avenir.

Cette conception bourgeoise de la vie morale leu
semble odieuse et malfaisante : ils ne cessent de ra
peler aux citoyens d'une démocratie qui veut se réalis
elle-même leur obligation étroite d'accepter généreu
sement les devoirs et les sacrifices.

Ils sont très loin de croire que l'esprit d'abnégatio
et de dévouement ait fait son temps ; leur sens pratiqu
si sûr, leur éloignement naturel de toute idéologie l
préservent de ces illusions puériles, et ils déclarent a
contraire que tous les progrès scientifiques ou indu
triels ne mériteraient même pas qu'on les nommâ
s'ils ne devaient tendre à rendre le corps plus vigou
reux, les intelligences plus saines, les volontés plu
capables de nobles désirs et de générosité morale (1). C

(1) Je n'oublierai jamais une réunion à laquelle j'assist
il y a une dizaine d'années, à Londres. Plusieurs millie

mmes sont vraiment supérieurs : les Américains, i savent que la valeur humaine est plus précieuse e toutes les autres, les acclament comme des modèles complis de la vie sociale et civique; ils les appellent s hommes splendides, *splendid men*, et en effet ils le nt. Le rayonnement de leurs énergies morales est si and qu'il semble qu'il se dégage de leur personne mme une effluve de sincérité, de pureté et de force : leur contact on se sent meilleur et plus vigou- ux, plus doux et plus énergique. Chacun comprend e ces hommes ont résolu magnifiquement le pro- ème de la vie privée et de la vie sociale, et qu'on se

---

dockers étaient là et Ben Tillett, leur *leader*, les ha- nguait en un langage dont je ne saurais reproduire ici vigoureuse crudité. « Pensez-vous, leur disait-il, que si us luttons avec l'ardeur que vous connaissez, si nous fai- s de tels efforts pour vous grouper, si nous livrons contre employeurs de telles batailles, ce soit uniquement pour us faire gagner trois ou quatre pence (30 ou 40 centimes) plus par jour. A quoi cela servirait-il si vous continuez arier aux courses, à vous enivrer dans les *public-houses*, vous dégrader dans la débauche ? Beau résultat de s efforts en vérité ! Non, mes amis, sachez-le bien, ce e nous voulons, ce qu'il nous faut obtenir, c'est que vous us éleviez à une vie meilleure, à une vie plus conforme à dignité de l'espèce humaine, *dignity of mankind, di- ty of human being* ». Pendant une demi-heure, le rétaire des dockers développa avec une grande richesse rguments et d'images ce thème favori qu'il traitait pour millième fois peut-être. La plupart des *leaders* des Trade- ons britanniques agissent de même. Comme nous sommes , en France, de ces initiatives morales ! Pourtant cette riorité, qui ne nous préoccupe guère, est autrement ve que celle qu'enregistrent nos statistiques relatives tonnes de houille extraites ou au nombre des broches de filatures de coton.

doit à soi-même de suivre leur exemple. En vér
comme les sociétés modernes seraient belles et h
reuses, si un plus grand nombre d'individus pouvai
leur ressembler !

Une dernière question se pose qui est capitale : d
vient le ressort de cette vie morale si haute ? quel
le point d'appui de ce modernisme si généreux, de
initiatives morales si fécondes ? Ces hommes, qui ag
sent mieux que les autres, parlent et écrivent au
autrement que les autres. A les entendre, on s'aperç
aussitôt qu'ils ne sont pas de ceux qui se bornent à
exposé disert et académique des principes abstraits
devraient régir la conduite. Leur parole est déjà u
action, et sur leurs lèvres les formules deviennent de
chair, du sang et de la vie, leur verbe d'apôtre pénè
les profondeurs de l'être et va, appuyé sur les réali
palpitantes de l'expérience quotidienne, remuer
cœurs et secouer les volontés défaillantes. Quel est
foyer où s'alimente cette flamme sacrée ?

La réponse à faire à cette question suprême est
grave, elle doit si manifestement résumer la soluti
tout entière du *seul* problème moral qui se pose dev
les sociétés contemporaines, que les esprits sincèrem
attachés à la méthode d'observation, et dont la prob
ne se résoud jamais, quand ils font une analyse, à r
affirmer au-delà de ce qu'ils croient avoir constaté,
vraient, semble-t-il, se déclarer incompétents. L'aut
de cet ouvrage prendrait ce parti et se refuserai
conclure, si quelque doute pouvait subsister dans
esprit. Heureusement, le fait social se dégage ici en
relief si puissant, le témoignage des choses est si p
cis que la réponse jaillit d'elle-même des lèvres de l'
servateur impartial. A quelque opinion scientifique
philosophique que cet observateur se rattache,

sion finale de l'enquête est toujours la même : les
ies morales et sociales de ces hommes supé-
, de ces citoyens d'élite sont *étroitement ratta-*
à un sentiment religieux profond, à des con-
ns religieuses intenses et puissantes.
lque objection syllogistique ou *a priori* que l'on
élever contre cette conclusion, qui heurte de
e postulat essentiel du laïcisme français contem-
, force est de se rendre à l'évidence et de recon-
que ces hommes nouveaux sont avant tout et
essus tout des hommes profondément religieux.
l'immense majorité de ceux que l'on rencontre
gleterre et aux États-Unis, ce sentiment religieux,
connaît expressément Dieu comme son objet, revêt
orme explicitement confessionnelle, et il va jus-
'adhésion à des dogmes précis, tout au moins
à la croyance à l'inspiration divine des livres
ies et à la divinité du Christ Rédempteur (1).

—

n aimerait à pouvoir insister sur le tempérament si
ement religieux et même mystique de tous ces
s, prêtres ou laïcs, qui, en Angleterre, aux États-
t en France même, ont multiplié les entreprises de
ation et de culture morale et religieuse ; sociétés de
ance, écoles du dimanche, *christian young men's*
tions, people's societies, sociétés de jeunes gens pour
ntien de la chasteté, *salvation army*, *labour*
es, prédications en plein air, etc., etc. La participa-
s ouvriers urbains à cette activité religieuse est spé-
nt digne d'attention et un Français éprouve quelque
e quand il assiste en Angleterre aux réunions si
et si simples des « églises du travail ». D'autre part,
fs du Trade Unionisme britannique sont en grande
é des chrétiens convaincus, qui demandent à leur
gieuse l'appui et le soutien de leur vie morale. Voici le
nage de M. Paul de Rousiers : « Chez beaucoup d'entre

Mais, même chez les autres, même chez ceux qu
dient toute adhésion à une doctrine qui se
comme révélée de Dieu, bien plus, même ch

---

eux, chez la plupart, je crois, l'élévation morale se
tement à de fortes convictions religieuses. Le fait e
culièrement marqué chez les mineurs, dont presque
chefs connus appartiennent à la secte méthodist
livrent à la prédication volontaire ; Pickard, S.
Albert Stanley, etc., sont tous des *local preacher*
tués depuis leur jeunesse à prêcher dans les maiso
culières d'abord, dans les églises ensuite. Chez
d'entre eux, c'est même une tradition de famille qu
pétue : on est *local preacher* de père en fils, ma
situations assez différentes, le père simple ouvrier
le fils secrétaire d'une fédération puissante ou me
Parlement. Le père de Thomas Burt, Peter Burt, u
tive methodist fervent, avait enseigné toute sa
Christ et ses douze apôtres » à ses voisins des diffé
lages du Northumberland...

« La conviction religieuse qui se manifeste a
d'éclat dans les sermons des ouvriers prédicateurs n
ainsi chez tous les chefs unionistes. Tous ne prenn
une part active à la vie religieuse de leur secte. Q
uns même n'appartiennent d'une façon nette à aucu
déterminée. On sait d'ailleurs que cette sorte d'indi
n'implique aucunement l'absence complète de foi
croyance à la révélation des Livres Saints paraît
chez eux. Ceux qui sont moins inspirés par l'idée re
paraissent trouver le germe de leur énergie dans un
idéal moral qui se résume d'un seul mot : le carac
caractère, c'est à la fois le courage, la persévéra
loyauté, la fermeté, le sérieux de la vie... On peut
la peine à définir le mot, mais on sent chez l'hom
l'emploie *la puissance d'un principe supérieur*,
chose de grand et de haut qui domine la pens
Trade Unionisme en Angleterre. Paris, Colin et C
pages 32 et 36.

sent de reconnaître l'existence de Dieu, le caractement *religieux* de leur tempérament moral s moins apparent, ni moins saisissable. S'il est le sens religieux se doive définir, en son élésentiel, le sens intime et vécu du lien infiniux et fort qui nous rattache à une activité supéla conviction profonde de la nécessité où nous , sous peine de nous renier nous-mêmes, de e aux appels de cette activité supérieure et d'y er notre conduite, on est bien obligé de dire hommes aussi ont le sentiment religieux, et, sant, on ne fait en somme que se conformer à pre témoignage. Ces hommes ont effectivement ce d'être rattachés à une puissance transcendante pposent capable de toute justice, de toute sa- toute bonté et de tout amour, et parce que, suiemarque si exacte de M. Séailles, déjà rapportée, nviction ne demeure pas confinée dans le doe leur intelligence, mais qu'au contraire elle out leur être, échauffe leur cœur, émeut leur elle est vraiment le fondement sur lequel ils li leur vie morale (1). C'est sous l'irrésistible de cette conviction qu'ils renouvellent chaque lon de leur activité pour le service du bien et c'est aussi cette conviction qui, débordant eurs actes et en toutes leurs paroles, éveille s les sympathies et les enthousiasmes. Réserve ole d'énergie et de vaillance, elle seule fait de nes nouveaux les propulseurs de la vie morale , et dans la mesure où ils communient avec sentent grandir leur vie morale personnelle et ur action sur leurs semblables.

une fois, on n'ignore pas que cette constata-

(1) *Infra*, chap. XI, deuxième partie.

tion si grave est en opposition directe et radical
le *dogme* primordial, posé au seuil de leurs reche
morales, par tant d'hommes qui croient ne plus ad
à aucun dogme. Pourtant aucune doctrine *a*
n'est de taille à résister longtemps au témoignag
sévérant des observations impartiales, et il s
démontré que la constatation dont il s'agit ici s'a
sur un témoignage de ce genre. Elle est à la foi
firmée par l'expérience commune et vulgaire, et
analyses méthodiques. Si scandalisante qu'elle
paraître à plusieurs, *elle est un fait, qui s'impos*
esprits positifs.

Faut-il ajouter que ce fait, loin de surprendr
sonne, doit au contraire être considéré comme le
de rencontre logique et nécessaire du double m
ment moral et intellectuel qui, depuis quatre s
entraîne les sociétés progressives de l'Occident
dant la première période on s'est préoccupé su
on pourrait presque dire exclusivement, de mieu
sacrer le droit individuel de la personne humai
donner des garanties plus sérieuses à son autono
la liberté de son travail, de ses doctrines et de se
cience. L'état social rendait alors cet effort néce
et au prix de sacrifices, parfois héroïques, une
œuvre a été réalisée qui, en libérant l'indivi
entraves apportées à l'expansion de ses énergi
sonnelles, a procuré du même coup d'immenses
faits à la vie collective. Mais nous pouvons aujou
discerner, au contact de l'expérience, en quo
œuvre était pourtant incomplète, et même en qu
conduisait les sociétés au régime de la pulvéri
du désordre et de l'anarchie. Pendant longtem
fortes traditions familiales, la rigidité des cadre
rieurs, surtout le contrôle puissant que le vo
exerce sur la conduite dans les milieux ruraux

tites villes, et la très faible participation des travail-
ırs manuels — qui forment l'immense masse de la
tion — à des doctrines nouvelles dont la propagande
avait aucun moyen de les atteindre, toutes ces causes
t contribué à dissimuler le danger. On a pu ignorer
péril auquel un enseignement exclusivement indivi-
aliste exposait la société. Un jour est venu où ces
stitutions sociales, progressivement désagrégées par
t enseignement même, n'ont plus été capables de
aintenir le contre-poids nécessaire, et comme le pro-
ès de l'outillage mécanique, le développement de la
e urbaine et des transports, la diffusion de l'instruc-
on primaire et de la presse, accroissaient à chaque
oment les facultés pour l'individu d'agir et de penser
sa guise, même de la manière la plus malfaisante, il
fallu se préoccuper de mettre un terme à l'anarchie
ogressive des esprits et des actions. On a éprouvé le
soin de rassembler en un groupement organique et
able des énergies qui ne semblaient plus être sou-
ises qu'à des forces centrifuges. De là l'effort moderne,
curieux et si inattendu qu'il est presque un scandale
ur les hommes qui en sont restés aux doctrines indi-
dualistes du XVIII^e^ siècle, en vue *de relier ensemble*,
coordonner, *de discipliner* des volontés dont on
oyait naguère ne pouvoir assez affirmer la séparation
le droit à l'action isolée et distincte.

Rien n'atteste que ce second mouvement doive annu-
r les effets du premier et en faire disparaître les pré-
euses conquêtes ; il vient seulement le compléter,
nrichir et en éliminer les excès. Aujourd'hui comme
er, nous sommes prêts à répéter la belle formule de
ant : « Agis de telle sorte que tu traites toujours l'hu-
anité soit dans ta personne, soit dans la personne
autrui comme une fin et que tu ne t'en serves jamais
mme d'un moyen », mais nous y ajoutons cette autre

formule : Agis de telle sorte que tu ne te considère jamais comme le point de convergence des actions e des jouissances, et que grâce à toi et par toi, la vi collective s'enrichisse et progresse (1).

Or le sens *intime, profond* et *vécu* de la relation qu nous unit à un Être supérieur et infini, du rattache ment de notre activité contingente à son activité à l fois transcendante et immanente, peut seul exercer su nous la pression qui est nécessaire pour l'établissemen d'une discipline intérieure, vraiment féconde pour l bien collectif. Puisque nous ne devons être ni une fi pour nous mêmes, au mépris de la société, ni un moye pour la société, au mépris de nous mêmes, il faut qu le sentiment religieux vienne rétablir dans nos âme l'harmonie entre deux tendances que nous senton également primordiales, et il apparaît clairement qu lui seul peut accomplir cette tâche. Le besoin social s joint aux intuitions profondes de notre conscience pou nous attester « qu'il faut vivre dangereusement » que « l'homme est un être qui est fait pour se surpas ser (2) »; mais comment consentirions-nous à vivr dangereusement, si nous ne nous sentions associés cette Essence supérieure qui nous conditionne et nou soutient? Channing avait aperçu la nécessité de cet condition, lorsqu'il remarquait naguère que « l'objet d

---

(1) Il serait facile de montrer comment *en thèse* les deu maximes se rejoignent, mais l'homme est si exposé à n voir en chaque question que l'aspect qui s'accorde avec s préférences qu'il n'est pas superflu de mettre la second formule à la suite de la première. D'ailleurs, *dans l'hyp thèse*, les deux maximes se font opposition, et c'est justi ment de cette opposition que surgit le difficile problème d la vie morale.

(2) Nietzsche.

ligion est de donner à l'homme des idées sublimes
morale », et plus tard Auguste Comte apportait
son témoignage autorisé, lorsqu'il écrivait ces
s dont le réalisme si juste devrait être médité par
les esprits libres : « Quand même notre constitu-
cérébrale permettrait la prépondérance de nos
eurs instincts, leur empire habituel n'établirait
ne véritable unité, surtout active, sans une base
tive que l'intelligence peut seule fournir. Lorsque
oyance à une puissance supérieure est incomplète
hancelante, les plus purs sentiments n'empêchent
is d'immenses divagations, ni de profondes dissi-
es. Que serait-ce donc si on supposait l'existence
aine entièrement indépendante du dehors!
La religion doit donc avant tout nous subordonner
e puissance extérieure dont l'irrésistible supré-
e ne nous laisse aucune incertitude... Au début du
e actuel, cette intime dépendance restait encore
ndément inconnue par les plus éminents penseurs.
appréciation graduelle constitue la principale
isition scientifique de notre temps (1). »

Système de politique positive, pages 11, 12, 13. Dans la
çon de son *Cours de philosophie positive*, Comte a
coup insisté sur « le génie éminemment social du chris-
me »..... sur « l'admirable modification de l'organisme
! », dont l'action catholique a été dans l'histoire l'infa-
le ouvrière... « sur la grande destination sociale » du
oir catholique. Aussi reproche-t-il au protestantisme
ir fait de la religion « une affaire individuelle » et
ir par là-même ruiné la notion de religion. Cf. sur tous
oints la *Religion comme sociologie*, Brunetière, *Revue*
Deux-Mondes, 15 février 1903, p. 859. L'éminent écri-
montre très fortement comment toute religion est avant
un motif de rassemblement et comment on n'a jamais
ie religion qui fût celle d'un seul homme. Guyau, dans

Depuis cinquante ans, cette « appréciation gradue
est devenue plus évidente encore, et spécialement
ces quinze dernières années, de longues étapes on
franchies qui doivent assurer bientôt une recon
sance universelle. La vie sociale s'est chargée de
donner à la fois l'épreuve et la contre-épreuve. Si
ne nous a pas démontré que tous les hommes doué
l'esprit religieux soient nécessairement de bons citoy
du moins nous a-t-elle prouvé que ceux-là seule
pouvaient être de grands et de « beaux citoye
(fine citizens), des « hommes splendides » qui éta
capables d'éprouver le tressaillement sacré des t
cendantes sollicitations. Seuls ceux-là sont individu
ment et socialement des hommes, qui ont commen
vivre en relation avec le divin, seuls ils sont de ta
réaliser la belle maxime d'un ouvrier anglais, A
Stanley : « Il faut qu'après nous, après notre mo
monde soit un peu meilleur parce que nous a
vécu (1) ».

---

l'introduction de son ouvrage l'*Irreligion de l'Avenir*,
aussi remarqué que « la religion est une extension u
selle et imaginative de toutes les relations de la vie so
elle est un « socio-morphisme universel ».

(1) Albert Stanley, chef d'une importante associati
mineurs, est un des *leaders* les plus respectés du T
Unionisme britannique : l'élévation de son caractère
noblesse de ses sentiments méritent une égale admira
Il connut de bonne heure la rude épreuve de la vie. Co
il était l'aîné d'une famille de quatorze enfants, ses pa
l'envoyèrent au travail dès l'âge de 12 ans. « Au fond
mine, il emportait un morceau de craie et employai
moments libres à tracer sur la face noire du charbo
lettres et des chiffres, demandant à de petits cama
presque aussi ignorants que lui de l'aider dans ses
rudimentaires d'écriture et de calcul. Plus tard, à 22

ayant été grièvement blessé par un éboulement, il dût passer huit mois sans descendre à la mine. Il mit à profit ce repos forcé pour se faire enseigner par sa jeune femme tout ce qu'elle savait » (de Rousiers, *op. cit.*, p. 37). Aujourd'hui, il consacre ses rares moments inoccupés à s'instruire ou à se délasser, en lisant les ouvrages d'Herbert Spencer, de Ruskin, de Carlyle, de Longfellow ou de Tennyson. Le père d'Albert Stanley avait prêché dans le Cannock Chase ; son fils s'empressa de suivre la belle tradition paternelle. A 14 ans, il s'essaya, dans une maison amie, à l'exercice de ce ministère, et comme il commençait à parler, on entendit un vieil ouvrier, qui fumait sa pipe dans un coin de la salle, s'écrier plaisamment : « Voyez donc, ce garçon choisit précisément le même texte que j'ai entendu développer ici-même à son père, il y a vingt-cinq ans ! » Depuis plus de vingt années, Albert Stanley poursuit toujours le même ministère; chacun des jours ouvrables de la semaine est consacré à la défense vigilante, ardente et parfaitement consciente des intérêts de ses camarades contre les employeurs, le soir et le dimanche à leur éducation morale et religieuse. « Tous les dimanches, me disait-il, je consacre une notable partie de ma journée à prêcher et quand, par extraordinaire, je ne puis le faire, je suis fort mécontent de ma journée ; mais je n'y manque que fort rarement, à peine trois ou quatre fois par an » L'Angleterre possède plusieurs douzaines d'hommes de cette taille, parmi les *leaders* unionistes, et plusieurs centaines en approchent. Pourquoi notre pays n'en possède-t-il pas un seul ? La lacune est grave, et c'est en vain que nous chercherons à résoudre beaucoup d'autres problèmes, tant que nous n'aurons pas donné satisfaction à ce besoin primordial.

CHAPITRE XI

Les symptômes de rénovation.

Puisque la France nous a servi « d'échantillon social » pour l'étude du problème moral, une dernière question reste à examiner : notre pays peut-il et veut-il accepter la solution du problème moral que la vie lui propose, et dans quelle mesure avons-nous chance de voir se multiplier parmi nous les hommes également attachés aux institutions modernes les plus progressistes et aux plus délicates exigences d'une moralité supérieure ? Pour répondre à cette question, il est indispensable d'observer successivement chacun des deux groupements entre lesquels se répartissent nos concitoyens.

I

Que depuis quinze années il se produise parmi les catholiques, qui forment à eux seuls la portion de beaucoup la plus importante du groupement des enfants de la tradition, un travail de *transformation interne* qui, selon toute vraisemblance, est appelé à exercer sur le tempérament moral de notre pays une influence considérable, c'est d'abord un fait manifeste et que peu de personnes songeront à contester. Ce travail interne, qui est peut-être entravé et secondé à la fois par l'action brutale d'un gouvernement ardemment hostile à l'Église

romaine, se poursuit très activement de nos jours, sinon dans le secret, du moins sans bruit, dans le silence qui convient aux rénovations profondes de la vie morale et aux recherches méthodiques de la science. Aussi, un grand nombre d'hommes, habitués à n'attacher d'importance qu'aux exploits retentissants de l'intervention gouvernementale ou aux déclarations publiques des « personnages décoratifs », n'ont-ils pas encore eu le temps d'en discerner ni l'étendue, ni la profondeur. Mais cette inattention, qui d'ailleurs n'a pas laissé que de servir les intérêts du mouvement à promouvoir, n'empêche point que la tâche dès maintenant accomplie ne soit considérable. Pendant que des orateurs diserts ou de doctes écrivains continuent à affirmer l'incompatibilité essentielle de la Science et de la Foi, la contradiction irréductible entre la grâce et l'autonomie de la personne humaine, l'opposition entre les affinités monarchiques et réactionnaires du christianisme et les institutions modernes, et beaucoup d'autres oppositions encore, on voit se former, au sein de la société chrétienne, un groupe chaque jour plus nombreux d'hommes qui honorent à la fois l'Église et la société laïque par la liberté de leur esprit, l'étendue de leur science, l'indépendance de leur caractère, leur attachement sincère aux institutions démocratiques et républicaines.

Sans doute, la formation de ce groupement, dont la seule existence dérange les routines et les classifications usuelles, n'a pas laissé de causer quelque surprise et même quelque scandale. A droite et à gauche, de nombreux polémistes avaient pris l'habitude de signaler chaque matin les antinomies tenues par eux pour vérités acquises et définitives. Au besoin, ils tiraient de ces constatations un très appréciable profit. Des deux côtés, on était assuré d'avoir indéfiniment un ennemi à pourfendre, et cette assurance était si précieuse

qu'on n'avait jamais la pensée d'en contrôler la légi
timité.

Un jour pourtant, une mauvaise nouvelle se répandi
dans la cité : des hommes s'étaient trouvés pour affirme
que ces antinomies prétendues évidentes n'étaient qu'un
illusion, un conte de bonne femme. Dans l'un des deu
camps « ennemis », de jeunes recrues venaient de com
mettre un forfait plus épouvantable que tous les autres
en déclarant qu'il suffisait de se connaître et de s'aimer
et que, sans le savoir, les deux adversaires professaien
des doctrines naturellement destinées à se fondr
ensemble, pour se compléter et s'épanouir pleinement
L'affirmation parut audacieuse. Elle le parut d'autan
plus que ces jeunes recrues ne se donnaient pas comm
réclamant une entente et une réconciliation, ce qu
eût été à leurs yeux faire œuvre impuissante ; elle
allaient beaucoup plus loin. Elles soutenaient qu'il exis
tait entre les deux doctrines une harmonie *essentielle*
à ce point que chacune réclamait, postulait l'autre

L'émoi causé par ces déclarations fut extrême ; per
sonne ne voulut d'abord admettre que ces catholique
nouveaux, ces « jeunes catholiques », ces « catholique
de gauche », comme on les appela dans la suite, fussen
autorisés à revendiquer le double titre qu'ils réclamaient
« Méfiez-vous, s'écriait-on en les dénonçant, ces hom
mes sont des rationalistes, des protestants, ou pou
le moins des fidèles tièdes, qui, plus ou moins cons
ciemment, trahissent l'Église et la livrent aux francs
maçons ». A ces voix d'autres faisaient écho qui formu
laient d'aussi graves insinuations : « Prenez garde
clamait-on à gauche, ceux-là ne sont que de faux frères
qui ne viennent à nous que pour mieux nous trahir e
nous livrer aux jésuites ! Ils sortent des sacristies et n
seront jamais que des sacristains ! ». Ainsi les pire
accusations se succédaient contre les audacieux qu

ent eu le tort de briser des cadres trop rigides. au plus, quand on respectait leur loyauté, suspec- on leur clairvoyance ; le plus souvent on les consi- it comme des naïfs ou des illuminés, qui voulaient r d'impossibles conciliations, et les plus bienveil- leur prédisaient la nécessité prochaine de choisir prendre parti, de clore définitivement l'une ou re des deux comptabilités qu'ils avaient eu le tort vrir au double crédit de leur foi religieuse et de la ace moderne.

dépit de ces accusations et de ces sombres pré- s, la petite cohorte n'a cessé d'avancer, et chaque e ses rangs grossissent par l'arrivée de nouvelles ues. Devant elle, l'aristocratique association des vertueux et orthodoxes a fermé ses rangs, et pour- on ne suspecte plus guère l'attachement filial de membres à tous les enseignements de l'Église. De ue, le groupement populaire des « laïcs », défen- s de la pensée libre et de l'esprit moderne, les a pés souvent d'ostracisme, et cependant on ne met en doute ni leur modernisme, ni la rigueur de méthodes scientifiques. Le fait *positif* et *tangible* plus fort que tous les syllogismes, et parce que ommes, suivant le conseil d'un de leurs aînés, alembert, ont voulu avant tout être un fait, une té vivante et laborieuse, parce qu'ils ont préféré ruire plutôt que de discuter ou de réfuter, ils ont uis leur place au soleil. Parfois, mais très rarement, ques déserteurs ont abandonné la colonne ; tantôt qu'ils avaient insuffisamment compris que la plé- e du christianisme ne se trouve que dans le catho- ne, « l'Église n'étant au fond que l'Évangile conti- travers les siècles (1) » ; tantôt parce que, faute

(1) Loisy.

d'avoir pleinement discerné les causes profondes q
gendrent le mouvement social moderne, ils étaien
préparés à tolérer les excès et les désordres qui ac
pagnent inévitablement les grandes crises de transfo
tion. Leur défection, qui a attristé leurs amis, a, au
traire, réjoui à droite et à gauche les hommes in
sés au maintien des anciennes divisions. Avec ar
ceux-ci se sont empressés d'exploiter des « cas »
probants. Mais leur triomphe a été éphémère et,
côté encore, la démonstration est faite : l'imm
majorité des recrues demeure fidèle et ne se
point entamer. Comment pourrait-il en être autre
puisque la petite étoile, qu'ils ont naguère aper
l'horizon, brille chaque jour d'un éclat plus vif ?
son rayonnement est tel qu'il vient frapper les ye
ceux-là mêmes qui étaient habitués à tourner
regards d'un autre côté, et plusieurs commencen
demander anxieusement si cet astre nouveau n'e
pour le siècle qui commence le soleil qui se lève..

« Il y a vingt-cinq années, un des initiateurs
mouvement de rénovation disait à un prêtre, q
devenu depuis un des meilleurs ouvriers de la vig
Seigneur : « l'éducation des catholiques et du cle
France est à refaire; vous verrez de grands mall
de grands changements et de grands efforts ! » I
vrai. La quantité d'idées et de choses qui ont été
siblement renouvelées et ravivées en quelques an
presque sans secousse et par le seul effet d'un pe
rant labeur, est incalculable (1) ». Quelques hon

(1) *Le rôle de la philosophie religieuse au temp
sent*, par M. l'abbé Birot, dans *Annales de philo
chrétienne*, novembre 1905, p. 129.

mes d'étude et hommes d'action, dont la mémoire sacrée, mais dont il serait prématuré de prononcer oms, ont été les instigateurs de cette rénovation. ırs côtés, d'innombrables disciples qui, suivant le de M. Paul Sabatier, prennent leur foi chrétienne rieux et même au tragique, travaillent sans relâche. toutes les sciences, même dans celles dont l'objet ne indirectement les institutions religieuses, comme gèse, l'histoire de l'Église ou de la pensée chré- ne, la philosophie et la sociologie, ils revendiquent roits de la libre recherche scientifique, suivant ses ıodes autonomes et ses procédés propres d'investi- on. On redoutait le résultat de leur intervention, et qu'au contraire, à mesure que leur travail pro- se, on constate avec joie la merveilleuse aptitude de nsée chrétienne à transformer en nourriture pour ntelligences et pour les volontés des conclusions nnelles, auxquelles le matérialisme athée avait en- toute valeur vitale (1).

Pour des raisons diverses, il ne convient pas de citer s ouvrages et les entreprises qui ont été à la fois la festation et la force motrice de cette rénovation intel- elle. Aussi bien, cette rénovation est-elle connue de ceux qu'elle intéresse, de tous ceux qui ont le désir de naître. Les incroyants n'ont pas été les derniers à en ler l'importance et l'étendue. Cf. *Les Cahiers de la zaine*, publiés sous la direction de M. Charles Péguy, *ges libres*, spécialement dans le numéro du 15 février un article de M. Charles Guiyesse, intitulé *Vers naissance religieuse catholique*. M. George Sorel, scerne toujours avec tant de clairvoyance, de loyauté indépendance les nuances nouvelles de la pensée l'action sociale, a signalé, un des premiers, aux ialistes, un mouvement dont ils devraient tenir le (*La crise de la pensée catholique*. Paris. 1903,

Comme il fallait s'y attendre, les tendances de
études n'ont pas laissé que de différer sensiblemen
celles qu'une tradition séculaire avait habitué à f
prévaloir, pour la seule raison que plusieurs siè
s'étaient écoulés sans que le progrès des sciences
imposé à l'Église la nécessité de les modifier. A
l'émotion a-t-elle été vive parmi les fidèles, dont l
mense majorité ne pouvait comprendre qu'on écr
un ouvrage de géologie sans parler du déluge, ni qu
eût la prétention de rechercher le texte original
écrits bibliques, d'après les méthodes appliquées à
critique d'un texte de Cicéron ou d'un cartulaire (1

Cependant, en dépit de cette opposition, l'œuvr
rénovation se poursuit et s'accélère chaque jour. I
fois on apprend qu'une mesure disciplinaire a été p
contre un soldat d'avant-garde ; mais ces pénalités
peuvent faire souffrir les hommes, ne font que vivi
et purifier les doctrines (2). Ainsi il est mieux dém

Jacques, éditeur). Aujourd'hui, le mouvement est si puis
qu'il lui a fallu, pour répondre à ses besoins croissants d
pansion, créer de nombreuses revues, dont le succès
traste singulièrement avec la décrépitude qui atteint
tains périodiques ou certains journaux dits religieux.

(1) « Ce mouvement de rénovation intellectuelle et soc
n'a eu que très rarement les faveurs de la majorité
fidèles et l'appui de la hiérarchie ecclésiastique.... Il fau
reconnaître pour ceux qui, de très bonne foi, avaient id
tifié l'idée religieuse avec l'immobilité et la résistance
développement croissant d'un esprit tout contraire ne pou
qu'être inquiétant ». L. Birot, *Annales de philosop
chrétienne*, novembre 1905, p. 130.

(2) Ce n'est point parce que certains esprits, tant à dr
qu'à gauche, ne semblent pouvoir « concevoir l'autorité r
gieuse comme autre chose qu'un césarisme spirituel » q
convient de méconnaître le rôle bienfaisant et même in

e ce mouvement de rénovation intellectuelle ne
succès croissant qu'il obtient qu'à sa fécondité
valeur intrinsèques, et seuls les hommes qui
nt l'histoire peuvent s'étonner ou feindre de
ner d'une défaveur officielle qui n'est pas plus
que celle qui, en d'autres temps, a accueilli
les réformes que l'Église s'est ensuite appropriée
on plus grand profit (1). Ce n'est pas une des

---

le de l'autorité dans les groupements religieux comme
us les groupements. Avec M. l'abbé Loisy, qui a écrit
glise des pages qui comptent parmi les plus belles que
et ait jamais inspirées, on doit croire que l'autorité
ne « est nécessaire au maintien de la vérité chrétienne
monde », et les destinées du protestantisme confir-
cette croyance. De même que nous devons agir socia-
, nous devons penser socialement et, quoi qu'on en
n tombe dans la contradiction dès que l'on nie
ort entre ces deux nécessités. Cf. sur le rôle de l'au-
« productrice de consentements », et concourant à
e, *au-dedans* des âmes, une lumière plus vive, un
ble article de M. l'abbé Laberthonnière, dans *Annales*
losophie chrétienne, décembre 1905, p. 223.
ussi bien, malgré les affirmations contraires, personne
réprend ni à droite, ni à gauche sur l'efficacité réelle de
ures : elles n'ont d'autre dessein que de modérer l'allure
ouvement dont la rapidité sans cesse accélérée pourrait
as sans inconvénient. Ainsi, pour ne citer qu'un exem-
récente décision de la commission biblique sur le Penta-
est considérée par un grand nombre de prêtres comme
ution transitoire qui, au surplus, a vivement mécon-
s représentants du traditionalisme intransigeant. Un
e du clergé séculier me disait récemment : « il y a
, on n'eût jamais osé faire de pareilles concessions :
ix ans, on n'osera plus ne concéder que si peu ».
ure dont « le verset des trois témoins » a été l'occa-
pas été oubliée.

moindres forces des « catholiques de gauche » que voir clairement discerné que, pour une société co pour un individu, il n'y a de réforme possible qu le dedans. Sur l'une comme sur l'autre on ne peut efficacement que de l'intérieur. Il faut accepter hu ment et bravement de prendre en quelque façon charge les misères qu'on veut travailler à guéri

Les « jeunes catholiques » n'ont garde d'oublier primordiale vérité ; ils laissent couler les jours émotion, sachant que si l'on peut se demander au de combien de larmes et de souffrances individ devra encore être acheté ce développement du d traditionnel au contact de la pensée moderne, du m l'heure est déjà lointaine où les meilleurs de leurs s'interrogeaient avec angoisse sur la possibilité m de ce développement. Celui-ci progresse normale et les épreuves infligées aux hommes qui y courent ou le dirigent, ne sauraient émouvoir les irréfléchis ou les pusillanimes, puisqu'il est que rien de puissant, rien de fécond ne peut se en ce monde, sans la collaboration du dévouement sacrifice.

Il importe donc que chacun accepte loyalement, co un fait douloureux, mais nécessaire, les divisio les divergences qui, en matière scientifique, aussi que dans le domaine de l'action sociale, séparen deux fractions du groupement catholique. Puisqu dissimilitudes de tendances, d'affinités, de sentim sont à la fois profondes et notoires, il est puér vouloir les dissimuler, et tous les efforts qu'on a ou qu'on fera pour y substituer en apparence

---

(1) Lire dans *Demain*, numéro du 26 octobre 1906 lettre de M. Edouard Le Roy qui correspond parfaite aux sentiments intimes des catholiques progressistes.

euse unité ne peuvent aboutir qu'à de réciproperies et à une accentuation plus vive des oppopréexistantes. Ces divergences ne mettent en ni l'union parfaite sur toutes les matières rela- la foi ou à la morale, ni la soumission docile au ne magistère de l'Église. Dès lors, personne n'est sé, en s'appuyant sur l'enseignement doctrinal glise, à mettre en demeure des catholiques de sur les doctrines sociales, politiques ou scienti-, artificiellement présentées comme nécessaires (1). fidèles qui, après un examen attentif, estiment ur beaucoup de points, abandonnés aux discusdes hommes, un changement d'attitude est inée, ne peuvent pas revenir aux errements anciens autre part, ceux qui n'ont pas encore compris essité d'une transformation ne peuvent s'associer mouvement nouveau qu'ils réprouvent. L'union

---

(1) N'est-il permis de dire que, parmi les groupements n sociale qui auraient le plus de titres à bénéficier de tuel respect, la très vaillante association des Sillonmérite d'être citée au premier rang. Ces jeunes gens la grande sagesse de discerner la vanité des « savantes » naisons politiques, et, au contraire, l'admirable fécons réformes morales réalisées par chaque citoyen sur me. Ils veulent sincèrement fonder la démocratie et qu'ils ont déjà accompli ne se peut évaluer. Je ne quelques-uns des reproches qu'on leur adresse ont e fondement ; en tous cas, je sais aussi que nulle part nce un conférencier catholique ne peut aller exposer d admirable de la doctrine chrétienne la plus orthot des aspirations démocratiques de notre société, sans sitôt les auditeurs ne se disent : « certainement, ce ncier est sillonniste ou grand ami du Sillon. » Heus'association à qui l'opinion populaire donne un si ix témoignage !

n'est point par elle-même un bien certain, puis
peut se faire dans une erreur commune; de
sions temporaires peuvent, au contraire, être
pensables pour préparer une union nouvell
féconde et plus puissante. En attendant l'heure o
ci sera devenue une réalité, il faut que tous res
en chacun de leurs frères les droits de la conscien
la probité intellectuelle, *in dubiis libertas*, *in o*
caritas, et peut-être le jour est-il moins éloigné
ne le croit, où tous les enfants de l'Église seron
nimes à constater le merveilleux enrichissement
pensée chrétienne au contact de la science et de
tutions sociales du XIXe et du XXe siècle.

II

Quelles que soient la fécondité et la profondeu
rénovation qui s'accomplit si heureusement au
la fraction la plus nombreuse des enfants de la
tion, on peut penser qu'elle serait, pendant long
encore, impuissante à procurer à la société franç
proportion d'hommes nouveaux dont nous
reconnu la collaboration indispensable au progrè
collectivité. Heureusement, le témoignage de
sociale est si fort et si probant que, dans tous les
pements, des hommes clairvoyants et probes p
l'entendre, et, du côté des enfants de l'esprit no
aussi, un mouvement symétrique s'est dessiné so
yeux.

Certes, il faut éviter de rien exagérer, et il y
plus que de la naïveté, au moment où le matéri
athée, appuyé sur le suffrage populaire, remport
éclatantes victoires, à présenter comme déjà arri

tain degré d'avancement un travail de retour vers conceptions religieuses de la vie, qui s'ébauche à ne en ce moment. Toutefois, pourquoi n'aurait-on le droit de signaler ici un mouvement, qui a déjà été nalé maintes fois, et par des hommes qui ne se rat-haient à aucune doctrine confessionnelle ?

Le retour offensif du sentiment religieux se manifeste France sous deux formes différentes, dont l'une, in-sciente et naïve, peut être considérée comme frayant voie à la seconde, plus consciente et plus réfléchie.

Pendant la première étape, on se contente de ratta-er la vie individuelle et la vie sociale à une entité périeure, à laquelle, sans le savoir, on donne précisé-nt toutes les qualités qui sont les attributs de la Divi-é. Suivant les tendances de chacun, la nature de te entité varie et prend un nom différent, mais il st pas difficile de reconnaître la similitude des con-ts derrière la diversité apparente des formules. Cet tinct *religieux*, ce sens *religieux* est si actif qu'il a à chez nous restauré un grand nombre de dieux. aucoup de nos concitoyens se croient athées, parce ils repoussent un Dieu qu'ils se représentent en t sous des espèces souverainement repoussantes. réalité, ils devraient s'apercevoir qu'ils vivent au ieu de tout un Olympe de divinités nouvelles. La volution de 1789 et celle de 1848, l'Humanité et la ence, l'Ascension des classes populaires et le Pro-s, la Solidarité, le Socialisme et la Démocratie, tes ces divinités ont eu, ou ont encore, leurs adora-rs, et il n'est pas jusqu'au Laïcisme lui-même qui soit l'objet d'un culte *religieux*. Le mot foi est un ceux qui reviennent le plus souvent sur les lèvres conférenciers « laïques ».

Naguère, M. Renouvier signalait, à propos du posit visme, que « la religion positiviste est la partie la pl intéressante de l'ensemble du positivisme ; aussi, tand que la philosophie positiviste n'a plus guère d'exi tence propre, au contraire, la religion positiviste n s'est pas éteinte avec son fondateur, mais elle conser encore quelques adhérents en France et de plus nor breux en Angleterre (1) ». Débarrassée des cérémoni rituelles un peu ridicules dont l'avait chargée son pr phète, la religion de l'Humanité est devenue la religi de la Solidarité, et celle-ci a, en peu d'années, recrut dans les quartiers populaires des grandes villes, u nombre considérable de fidèles convaincus. Si le cul n'a plus de prêtres, il possède des apôtres, dont l'âm généreuse et enthousiaste exerce sur leurs camarad une influence profonde. Quand on s'entretient avec c vaillants prosélytes, il arrive, à certains moment qu'on se sent comme soulevé de terre et emporté ve les régions supérieures où réside la Divinité que c hommes vénèrent. Ils se croient irréligieux et ils le so à la manière d'un des plus vigoureux penseurs q aient honoré leur phalange, M. Deherme, qui s'écria un jour, au moment où il fondait son admirable Un versité populaire du faubourg Saint-Antoine, la *Coop ration des Idées* : « Il faut que nous prenions la fol de la Solidarité, comme les martyrs eurent la folie c Christ. »

En formulant ce précepte, M. Deherme ne faisa d'ailleurs qu'obéir à la logique impulsion des chose puisque, suivant la remarque de M. Brunetière, « il n saurait y avoir de solidarité sans subordination à u « puissance extérieure » qui nous dépasse, nous et n institutions, dans l'espace comme dans la duré

(1) *Philosophie de l'Histoire*, t. IV, p. 245.

lque nom que l'on donne à cette puissance extéire, c'est un commencement de religion que d'y ire, et, ainsi, quelque effort que fasse la morale de olidarité pour rompre le lien qui l'attache à la reli-n, cet effort même l'y rengage, de la manière ou à près qu'en essayant de le dénouer, on ne réussis-, dit la légende, qu'à resserrer le nœud gordien. La darité ne devient morale qu'en se faisant reliise » (1).

es religions de l'Humanité et de la Solidarité sont d'être les seules, et, à côté d'elles, d'autres temples rent leurs portes aux fidèles dont elles ne peuvent sfaire les besoins religieux. Avec sa coutumière persacité, M. Séailles a très justement remarqué que le me du Progrès était, à son tour, devenu un mystère gieux.

La croyance au progrès, dit-il, n'a pas laissé que re, chez certains penseurs de ce siècle (le XIX^e^), une ne nouvelle de la superstition. Pour les uns, le nde obéit à une pensée immanente qui le dirige vers ien et qu'ils retrouvent dans la suite des faits, en y rant les simplifications nécessaires dont l'art est de liger ce qui ne concorde pas avec cette dialectique imiste. Pour d'autres, un hasard qui ressemble, à méprendre, à la Providence, par les lois d'un mécane aveugle, conduit l'évolution cosmique de l'affi- à la vie, de la vie à la conscience, de la conscience ividuelle à la conscience collective, et, de plus en s, en dépit que nous en ayons, accordant les intérêts traires, prépare le règne de la paix et de l'amour » (2).

---

(1) L'Equation fondamentale, *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1903, p. 345.
(2) *Op. cit.*, p. 59.

Il est superflu de noter ici que la Science a eu per
dant de longues années d'innombrables adorateurs, c
c'est même le caractère spécifiquement *religieux* d
culte dont elle était l'objet qui explique *partiellemer*
l'âpreté des luttes qu'elle a engagées contre la religio
catholique. Les guerres de religion sont les plus impl
cables, et le combat que se livraient la Science et l
Foi était souvent, — on ne l'a pas assez remarqué, —
une rivalité *entre deux religions*. De nos jours,
dieu a quelque peine à maintenir ses titres devant l
critique aiguisée des philosophes, et ses temples seron
bientôt désaffectés. Mais l'esprit religieux, laïque
anticonfessionnel, ne risque pas pour cela d'avoir
chercher un autre objet susceptible de recevoir dign
ment ses hommages. Une autre divinité est là, tou
prête, dont le crédit va sans cesse grandissant, et qu
elle aussi, peut se vanter de compter parmi ses fidèl
des hommes de toute condition, de tout rang, des riche
et des pauvres, des savants et des ignorants : j'
nommé le Socialisme.

Déjà, il y a dix années, M. Guillaume Ferrero signa
lait, un des premiers, le caractère notoirement *religieu*
des sentiments éveillés par la propagande socialist
« Quand la critique moderne, écrivait-t-il, parle de l
Renaissance religieuse qui serait en train de s'accom
plir de nos jours, on songe au Tolstoïsme, à l'Armée d
salut, à la foule des sectes néo chrétiennes qui pullule
en Europe autant qu'en Amérique, et personne n
s'avise que la vraie forme, la forme vraiment moderne
de la religion, est le socialisme allemand. » Quelque
pages plus loin, le perspicace écrivain ajoutait : « Dan
le socialisme comme dans le christianisme, le sentimen
fondamental est la foi... Rien ne justifie le socialis
de manquer de foi, ni les considérations d'utilité pra
tique, ni même l'avantage de la propagande immédiat

ni la peur des persécutions. Si les mouvements religieux ne se distinguent en rien tant des autres mouvements sociaux qu'en ce qu'il ne sont pas actionnés par l'impulsion des intérêts matériels, du moins immédiats et tangibles, et s'ils consistent essentiellement dans le culte passionné d'une idée, le plus manifeste des mouvements religieux du temps présent est celui de ce socialisme qui, dans l'attente de la rédemption finale, ne travaille uniquement qu'à la propagande de son principe (1). »

On ne conteste plus aujourd'hui la parfaite exactitude de ces observations. Certes, il est encore d'usage parmi les « bourgeois » qui ne voient le socialisme que du fond de leur fauteuil, à travers les renseignements falsifiés de journaux intéressés à servir les préjugés de leur clientèle, de flétrir le collectivisme comme un groupement d'appétits bassement égoïstes, sous la direction de quelques leaders politiciens qui ont trouvé une carrière dans l'exploitation consciente des passions mauvaises de leurs commettants. Quelques faits isolés, habilement mis en relief, peuvent appuyer ce jugement, et on ne peut contester que le groupement socialiste n'ait servi, comme tous les autres, de champ d'opération à certains hommes, aux instincts vils, impuissants à servir jamais une cause et capables seulement de rabaisser tout ce qu'ils touchent. Mais ceux-là connaissent bien mal la nature humaine qui croient que ce sont ces hommes qui ont fait la grandeur et le succès du socialisme. Si cette doctrine a pu remporter ses victoires et exercer un tel prestige, c'est parce qu'à côté de ces recrues qui sont pour elles une charge et une

(1) Guillaume Ferrero, l'*Europa Giovane*. Milan, 1897, p. 90 et suivantes, cité dans Brunetière, *la Religion comme sociologie*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1903, p. 573.

cause de faiblesse, elle a aussi rencontré des hommes capables, non pas de vivre en l'exploitant, mais bien plutôt de souffrir et de mourir en la servant. Elle est devenue ou, pour mieux dire, elle a toujours été une *religion*, et c'est parce qu'elle a suscité dans quelques âmes d'élite un *mouvement de l'intelligence, du cœur et de la volonté,* auquel une observation loyale est obligée de reconnaître le caractère spécifiquement religieux, qu'elle a entraîné sous sa bannière les innombrables phalanges qui marchent aujourd'hui au chant de ses hymnes et de ses cantiques. Les sacrifices et parfois le martyre, *religieusement acceptés*, ont été les instruments de son extraordinaire diffusion.

N'était-ce pas cette divinité nouvelle qu'adoraient, en même temps que le Dieu de leurs pères, les ouvriers de Lyon qui, en 1831, parcouraient les rues de la grande cité laborieuse, en déclarant qu'ils voulaient « vivre en travaillant ou mourir en combattant ». Semblablement, comment ne pas reconnaître l'impulsion supra-terrestre chez ces hommes qui, en 1848, après avoir acclamé la révolution et l'Émancipation des travailleurs, assistaient à la bénédiction des arbres de la liberté et affrontaient si généreusement la mort aux « journées de juin? ». Le représentant du peuple qui, en 1851, marchait vers la barricade en s'écriant : « Eh bien venez voir comment on se fait tuer pour vingt cinq francs par jour (1) », concevait aussi le socialisme comme une religion. Malheur à nous-mêmes, si, après plus de trente-six ans écoulés, nous n'avions pas le cœur assez haut placé et l'intelligence assez probe pour reconnaître que parmi les insurgés qui, en 1871, subirent avec tant de courage la sanglante répression de la

(1) Sur l'authenticité de ce propos. Cf. *L'Intermédiaire* 10 octobre 1894, p. 377.

ommune, la proportion était grande de ceux qui pen-
aient que le service de la « Cause prolétarienne » valait
ous les sacrifices et le don de la vie même !

De nos jours, le socialisme conserve les mêmes ten-
ances essentiellement religieuses et mystiques. C'est
urtout d'elles qu'il tire sa puissance de pénétration
ans les masses ; ce sont elles qui engendrent, aujour-
'hui comme hier, le même esprit de dévouement, de
acrifice, d'abnégation, poussé parfois jusqu'à l'hé-
oïsme. Les leaders des groupements socialistes, syn-
icalistes ou révolutionnaires, sont, beaucoup plus sou-
ent qu'on ne le croit, de grands idéalistes et des sen-
mentaux ; ils marchent vers l'étoile, soutenus par
idéalisme religieux de leur doctrine et le mysticisme
e leurs sentiments. Pendant que quelques camarades
plus malins » se font élire au Parlement, on les voit
arfois, eux, les victimes de la Cause, errer de ville en
ille à la recherche d'un emploi qu'ils ne trouvent pas ;
ur nom figure sur la liste noire, et le boycottage
atronal tient les portes des usines fermées devant eux.
s ont l'âme trop probe pour ouvrir un débit de bois-
ons qui les ferait vivre : ils préfèrent rester des parias,
ux, leurs femmes et leurs enfants, et ils acceptent en
lence l'épreuve de la misère. La destinée mauvaise
ui s'acharne après eux les a persuadés qu'ils étaient
ssentiellement irréligieux, et, quand ils rencontrent un
être, ils rêvent parfois de pendaison au réverbère et
guillotine. Les malheureux ont émigré depuis long-
mps au pays du rêve, et leur inaptitude aux analyses
éthodiques est si grande qu'ils ne sont plus capables
percer à jour les sophismes des docteurs en laïcisme
ui, dérision suprême, font croire à ces grands amants
l'idéal que le jour est enfin venu d'organiser la vie
r les données « purement humaines, laïques et ter-
stres ! »

La vérité est bien plutôt que la doctrine à laquelle ces hommes adhèrent est tout imprégnée de la pensée religieuse et même du dogme chrétien. L'idée de fraternité humaine, de justice sociale reposant sur le mépris des richesses et la méfiance à l'égard de la propriété privée, l'idéal de la vie communiste ne font-ils pas partie de la tradition profonde du christianisme, et spécialement du catholicisme ? N'est-ce pas pour le socialisme un véritable dogme de vie paradisiaque que cette foi dans une société nouvelle, exempte des rivalités méchantes, toute faite de justice et de bonheur ? et le moyen pour la réaliser, que ce soit l'idée catastrophique de Marx ou la panacée de la grève générale, chère aux syndicalistes révolutionnaires, n'est-il pas à son tour en affinité visible avec le dogme chrétien de la Rédemption ? (1).

Ces convergences sont si manifestes qu'elles ne sont plus contestées par aucun esprit indépendant, et, au lendemain du Congrès socialiste de Bourges, M. Lagardelle demeurait simplement fidèle à la méthode d'observation, lorsqu'il écrivait dans le *Mouvement socialiste :*

« Il faut une rare énergie morale, *une puissance d'idéalisme surprenante*, une conscience prolétarienne parvenue à un degré supérieur de développement, pour que des travailleurs, à la vie précaire et instable, adhèrent à la conception révolutionnaire du syndicalisme. Grouper les producteurs, non seulement pour conclure des contrats collectifs avantageux et créer de fructueuses

---

(1) *L'impuissance religieuse du socialisme*, par Charles Lefebvre, dans le *Bulletin de la Semaine*, du 19 septembre 1906. Cf. aussi l'article de M. E. Dolléans, paru dans le numéro de juin 1906 de la *Revue d'Économie Politique*, sous le titre : *Le caractère religieux du Socialisme.*

tualités, mais pour organiser la révolte de tous exploités... ; pousser le sentiment de la solidarité qu'à accepter joyeusement tous les sacrifices que porte la lutte ; ne concevoir de trêve et d'arrêt nt le renversement total de l'État et du patronat : lle force intérieure cette conduite ne suppose-t-elle au cœur du prolétariat révolutionnaire ? »

ainsi l'esprit *religieux* s'insère dans tous les mouements sociaux puissants ; il les imprègne et les être ; ceux-ci ne sont féconds et excitateurs d'énergie dans la mesure où ils se sont laissés remplir par et cette condition est à ce point essentielle et organique qu'elle s'impose à ceux-là mêmes qui se donnent ur mission d'affranchir l'esprit humain de tout me confessionnel et de toute attache religieuse.

e Laïcisme et la Franc-Maçonnerie n'ont pu échapà cette *loi ; ils sont devenus à leur tour des religions*. A ce titre, ils ont aujourd'hui leurs pontifes, leurs émonies rituelles, leurs pèlerinages, leurs dogmes, s hérétiques et même leurs commissions de l'In- (1). La poussée est si énergique que les porte-

) On trouvera dans les différents numéros du *Bulletin la Semaine*, de très curieuses références sur tous ces its, notamment sur les efforts tentés depuis deux années r donner une solennité religieuse aux cérémonies des tèmes et des mariages civils. Cf. aussi l'ouvrage si doenté de M. Eugène Tavernier, *la Religion nouvelle*.

n ne peut se faire une idée des « trouvailles » que cette e inépuisable réserve aux chercheurs patients. Ainsi je ve au hasard, dans le catalogue d'une librairie, qui vante brochure nouvelle sur « *la morale religieuse et métasique et la morale laïque* », une phrase comme celle-ci : auteur termine par un *acte de foi* dans le progrès indédes sociétés par l'avènement d'une morale uniquement

paroles attitrés de ces groupements « humains » subissent et témoignent de sa puissance. Ainsi, pour citer qu'un exemple entre cent, le député Lafferre, banquet du vendredi saint, tenu le 1er avril 1904, Grand Orient, ne se contentait pas de déclarer que trois cents convives réunis « étaient là pour affirm leur foi » ; quelques jours après, il écrivait da l'*Action* : « C'est nous qui sommes vraiment re gieux (1). »

Ce sont là résultats parfaitement normaux, parf tement conformes aux exigences profondes de la natu humaine. Le sens religieux, le besoin de rattacher un être supérieur notre misère, qui pourtant se se appelée à toutes les richesses et à toutes les générosit

---

fondée sur les sciences positives et *laïques*, sur la raison sur la solidarité ». La contradiction de la formule est é dente ; mais elle est si conforme à l'éducation que le ma rialisme pseudo-scientifique donne à la France contem raine que les lecteurs ont perdu l'aptitude à s'apercevoir ces contradictions.

(1) Il y a longtemps qu'on a remarqué le caractère net ment religieux des congrès de la Libre-Pensée. Lors du c grès international de Rome, tenu au mois de septembre 19 ce caractère fut si apparent qu'il fut signalé par toute presse. Dans le compte rendu donné par un journal suspect d'attaches cléricales, on peut relever les phra suivantes : « Cette fièvre réformatrice, cette bonne volon ont quelque chose de touchant. Tous ces hommes, toutes femmes — elles sont nombreuses — ont la foi : l'atm phère que l'on respire là est une atmosphère religieu J'écris le mot sans ironie. Mais cette foule cherche dogmes : elle les trouvera, elle les formulera sans doute, il y aura dans le monde une religion de plus. C'est dans but de l'établir que l'on discute tant, sans parvenir à s' tendre sur une définition définitive du mot « libre-pensé *Le Journal*, du 22 septembre 1904.

t à ce point organique en nous et immanent à notre
ne qu'il lui faut à tout prix, même au prix des con-
adictions les plus évidentes, se créer des divinités
ouvelles, le jour où de fatales équivoques, compli-
uées de trahisons et d'exploitations inexpiables, ont
ersuadé aux hommes que le Dieu de leurs pères
était plus là pour répondre à leurs appels. On croit
ors, suivant la formule d'un politicien doué d'une
conde algérienne, avoir « éteint au ciel des lumières
ui ne se rallumeront plus » et on dit même que le geste
t magnifique. Si on prenait le temps nécessaire et si
n avait la vigueur intellectuelle suffisante pour réflé-
nir *sur les faits*, on s'apercevrait, au contraire, que
mais on ne mit tant d'ardeur à allumer au ciel de
îles lumignons, salués ensuite comme des étoiles. En
s périodes, les dieux se multiplient, et il faut répéter
mot de Bossuet : « Tout est Dieu, excepté Dieu lui-
ême. » L'incompressible force qui agit sur nos âmes
permettra jamais qu'il en soit autrement. Comment
urrions-nous vivre, s'il nous était interdit de ratta-
er notre conduite à un Absolu qui la règle, la légi-
ne et la soutienne ? L'avenir donnera raison, contre
Viviani, à M. Benjamin Kidd, qui a écrit : « Les
oyances religieuses ne sont pas simplement des phé-
mènes particuliers à l'enfance de la race. Elle sont
s éléments caractéristiques de notre évolution
iale... Elles sont les compléments naturels et néces-
ires de notre raison, et, loin d'être menacées d'une
ssolution éventuelle, elles sont probablement desti-
es à croître et à se développer en même temps que
société, conservant comme élément immuable et
mmun la sanction supra-rationnelle qu'elles offrent
a conduite humaine (1). »

---

1) *L'évolution sociale* p. 112 et 113.

Telles sont les manifestations de l'esprit religieux qu'on peut appeler *inconscientes* et *naïves* : elles méritent ce titre, parce que les entités auxquelles elles s'adressent n'ont d'autre transcendance que celle que leur concède la bonne volonté de leurs adorateurs. Pour peu qu'il veuille s'exercer, l'esprit critique a promptement fait descendre de leur piédestal les idoles vénérées, et il n'est pas indifférent de signaler que les philosophes ont toujours refusé de se ranger parmi les fidèles de ces religions nouvelles. Aussi, depuis quelques années, le nombre va-t-il croissant des incroyants que travaille ce même besoin religieux et qui, mieux habitués aux analyses méthodiques, en sont venus à se demander s'il ne conviendrait pas de rendre à l'idée de Dieu une place dans la vie intellectuelle et sociale de notre pays. S'il fallait indiquer les motifs qui ont favorisé ce changement d'attitude, il semble qu'on en devrait surtout signaler trois : l'importance du sentiment religieux, attestée par les études historiques et par les observations contemporaines se référant aux manifestations qui viennent d'être relatées ; les conclusions récentes de la psychologie, qui attestent la réalité des expériences religieuses ; enfin, et spécialement, les constatations des observateurs impartiaux de la vie sociale, qui s'accordent tous à témoigner de l'impuissance des doctrines laïques à développer chez les individus le sens social, le sentiment de l'abnégation et du devoir. Quoi qu'il en soit de ces causes, la question est posée, et le nombre est plus grand qu'on ne croit des *libres penseurs* qui estiment que leur titre doit être autre chose qu'une étiquette et les oblige à étudier, avec une entière loyauté, un problème aussi grave.

Ce n'est un mystère pour personne que l'attitude des rationalistes s'est grandement modifiée à l'égard de

es enseignés par l'Église catholique. Nous sommes
les négations péremptoires, des « questions préa-
», opposées naguère à toute allégation d'une
surnaturelle se manifestant par la grâce ou le
le. Les uns, avec MM. Emile Boutroux et Sully
omme, essaient de concilier la religion et la rai-
en retrouvant dans la seconde le principe de la
ère. D'autres, se bornant à constater le besoin de
aniser la vie sociale et l'impossibilité de le faire
l'aide de la croyance en Dieu, courent au plus
, et, après avoir réintégré l'idée de Dieu, remettent
tres temps le soin de chercher comment on peut
cilier avec des conclusions rationnelles. En tout
ne attitude nouvelle prévaut. La réserve ou, même,
eil sympathique se sont substitués à l'hostilité
rique d'antan, et il est avéré que les livres ou
icles de revue traitant des sujets religieux sont
ui intéressent le plus les lecteurs, de même que
nférences réservées à l'examen d'une question
use sont celles qui attirent les plus nombreux
ires. Il y a quelques années, l'inscription du nom
rêtre parmi les conférenciers d'une université po-
e parisienne suscita une vive émotion et parut un
la libre pensée ; une grande manifestation ayant
ganisée, le conférencier ne put se faire écouter.
n est plus là aujourd'hui. La clientèle des U. P.
e aux études religieuses une attention persévé-
et elle ne fait d'ailleurs en cela que suivre d'illus-
emples. Les membres de la *Société de philoso-*
e se croient plus obligés de dissimuler l'impor-
qu'ils attachent à l'examen des problèmes
ux, et parfois ils écoutent avec intérêt l'exposé
ctrines expressément empruntées à la théologie
nne. « On ne se doute pas, — écrit M. Edouard
y, — quand on n'a pas fréquenté les milieux

intellectuels incroyants, du succès et de l'infl
qu'on aurait, si l'on se mettait à discuter en la
moderne et selon les méthodes modernes, les g
problèmes de la théologie traditionnelle. » Récem
la psychologie des mystiques a été l'objet, de la
des incroyants, d'observations et de travaux dont
et les conclusions contrastent singulièrement ave
procédés de forclusion, coutumiers aux docteurs
« pensée libre » sous le Second Empire.

Ainsi, dans les divers milieux rationalistes, les p
cupations *religieuses* hantent les esprits des ho
indépendants qui ont eu la sagesse de ne point lie
action aux destinées d'une coterie politique. Il est
tile d'ajouter que le seul fait de s'associer à ces p
cupations, de manifester l'intérêt qu'elles éve
suffit parfois à attirer les suspicions et le blâme ;
vite accusé de « trahison » et soupçonné de « pa
avec l'ennemi ». Ces formules consacrées flétrisse
toutes les époques et dans tous les groupements
initiateurs des mouvements progressistes. Les
croyants, à qui on les applique aujourd'hui, ne son
exposés à s'en laisser émouvoir ; ils savent que la
bité intellectuelle et la dignité du caractère son
forces contre lesquelles les méfiances injustifiée
peuvent prévaloir. C'est pourquoi rien ne troub
sérénité loyale de leur enquête.

Déjà plusieurs d'entre eux sont parvenus au t
de cette évolution et ont professé publiquement
croyance en Dieu. L'observation méthodique des ph
mènes sociaux ne nous autorise pas à juger leur dé
che, car la science se borne à la constatation des rela
phénoménales et s'abstient de porter un jugemen
les qualités. Cependant, la gravité des intérêts eng
est telle que le lecteur nous permettra d'exan
maintenant si cet aboutissement n'est pas le t

saire des préoccupations religieuses dont nous reconnu l'existence chez le bon citoyen de la cité rne.

CHAPITRE XII

Le terme des préoccupations morale

Nous sommes persuadé, pour notre part, et
espérons avoir démontré, que l'analyse méthodiq
phénomènes sociaux constate la présence du sent
religieux dans l'homme et atteste sa nécessité
coordonner les activités individuelles en vue d'u
commune. Afin de rester dans le domaine propr
scientifique, cette analyse doit se déclarer inc
tente dès qu'on l'interroge sur l'objet de ce senti
elle ne permet point d'affirmer l'existence de

Sous le bénéfice de cette réserve formelle, il
pendant licite de remarquer qu'en ces premières a
du XX^e^ siècle, le problème de l'existence d'un Être
et transcendant se pose devant nous sous un aspe
férent. Chaque jour, le nombre s'accroît des savan
n'admettent plus que le sens religieux ne co
qu'un attribut de l'humanité dans son enfance o
déformation intellectuelle survenue au cours des
Ces savants *constatent* que le sentiment religieu
turel à l'enfance de la race, persiste dans les s
plus cultivées, et, dans ce milieu supérieur, l
s'atrophier, comme on devrait s'y attendre, s'i
incompatible avec un état de civilisation progr
il se développe au contraire, se purifie, s'élève ; l
grès des institutions sociales et des sciences conc
à le fortifier et il se nourrit du meilleur d
substance.

Ces *constatations* sont graves.

Aussi, dans un livre où l'auteur a voulu essentiellement rester en contact avec la vie, il a paru légitime de consacrer quelques pages à l'examen d'un problème qui inquiète aujourd'hui un si grand nombre d'hommes loyaux et désintéressés. En un temps où la philosophie nouvelle, la philosophie de l'action, paraît démontrer, avec l'assentiment d'un grand nombre de savants même, que la science n'est point le seul mode légitime de recherche de la vérité, cette attitude ne peut surprendre personne, dès là que le lecteur est *explicitement* informé que l'analyse de chimie sociale à laquelle on a voulu procéder n'est plus en cause au présent chapitre.

Derrière les voyageurs parvenus au terme des pérégrinations, d'autres sont « en route » et cheminent au milieu des incertitudes et des angoisses vers l'Etre infini qui les attend et qui, déjà, se révèle à eux par les besoins incompressibles de vie morale supérieure, de générosité et d'amour qu'ils sentent surgir des profondeurs de leur âme. Ils connaissent le néant des divinités pompeuses que leurs frères moins éclairés acceptent d'adorer, et pourtant ils n'osent prononcer le nom de celui qui peut seul répondre adéquatement aux exigences de leur nature. Puissent-ils à leur tour franchir l'étape finale et connaître la joie, la paix et la force que procure l'élévation consciente de l'âme vers Lui ! Souveraine Intelligence, souveraine Justice et souveraine Bonté, seul il est qualifié pour fonder la loi morale et solliciter l'obéissance d'un être intelligent et libre qui n'aurait aucune raison d'incliner sa liberté devant une force dénuée de personnalité. A la fois transcendant et immanent, il est l'Absolu Vivant auquel nous pouvons nous attacher les petits êtres contingents que nous sommes, et il est aussi le seul à qui nous puissions obéir tout en

trouvant *en nous-mêmes* cette règle supérieure de conduite, dont le principe, au témoignage de la philosophie moderne, ne doit pas être cherché en dehors de notre conscience. Lui seul enfin est capable de conduire l'humanité dans son ensemble, et chaque individu en particulier, à leur terme rationnel, de constituer chacun de nous en cet état parfait de bonheur et de vie vers lequel nous tendons de toute la force de nos aspirations. En Lui et par Lui, nous ne courons plus le risque de n'être que des *moyens* au service d'une humanité exploiteuse ou d'une nature cyniquement calculatrice, et Lui seul aussi est autorisé à nous interdire de nous considérer nous-mêmes comme une *fin*, en regardant les autres hommes comme des instruments à notre service. Immergés dans la grande famille humaine dont nous partageons à la fois les fautes et les mérites, nous avons le devoir de vivre *socialement*, mais notre autonomie demeure dans la mesure où elle peut être légitime, puisque chacune de nos personnes, unie à Dieu, acquiert une valeur infinie. Ainsi, la double condition posée par la conscience contemporaine se trouve respectée, et une harmonieuse synthèse s'établit entre le droit de la société et le droit de l'individu.

S'il suffisait pour démontrer l'existence de Dieu de prouver que cette croyance est seule capable d'établir entre nos activités égoïstes le lien indispensable au progrès de la vie sociale, on peut croire que l'athéisme ne compterait plus guère de disciples, et lorsque, dans un entretien particulier ou une conférence publique, on montre les chemins qui conduisent vers Dieu, il est rare que des protestations s'élèv nt contre l'efficacité sociale de la croyance en un Être Infini et

vidence souveraine. Rarement aussi, on conteste les
irables harmonies qui existent entre cette croyance
s besoins profonds de notre conscience.
olontiers, l'interlocuteur concède tout cela : il ajoute
, seul, le point de départ l'inquiète et que l'Être
rême risque de ressembler à la jument de Roland,
elle aussi, se distinguait par toutes ses qualités
nentes, mais était affligée d'un seul défaut, celui
'avoir jamais existé.
ertes, il n'entre dans ma pensée ni d'entreprendre
ne démonstration de l'existence de Dieu, ni surtout
ier la valeur scientifique des objections dirigées
re certaines preuves traditionnelles, dont le déve-
ement ne semble pas avoir marché de pair avec les
grès d'une critique chaque jour plus sagace, plus
étrante et plus documentée. Jadis, on répétait sou-
que, seuls, les petits esprits, dont l'ignorance et
auvaise foi étaient notoires, pouvaient nier l'exis-
e de Dieu. Cette manière commode d'esquiver la
culté fait sourire aujourd'hui, et le problème appa-
sensiblement plus complexe, même à plus d'un
olique convaincu, dont la foi soutient et éclaire la
on.
ns songer à ouvrir ici sur une question si grave (1)
ébat philosophique, on voudrait simplement réunir
ques réflexions sur trois objections d'ordre pratique
d'après une expérience personnelle déjà longue,
tent un grand nombre d'hommes de bonne volonté.
ombre est grand, en effet, de ceux qui constatent
angoisse l'antinomie radicale qui les met en
ccord avec eux-mêmes : l'observation attentive de

(1) Cf. sur cette question deux articles de M. Edouard
Roy, dans *Revue de Métaphysique et de Morale*,
mars et 15 juillet 1907.

la vie sociale les a convaincus de la nécessité de l'id religieuse, pour relier en un tout organique des acti tés individuelles qui tendent naturellement à l'égoïs et à l'anarchie, et cependant, ils estiment ne pouv ni nier, ni affirmer l'existence de Dieu. Quand cherche les causes de cette impossibilité psychologiq qu'ils attestent, on remarque qu'elles dérivent be coup moins de considérations métaphysiques ou sci tifiques, que de la constatation de certaines tendan fâcheuses qu'ils considèrent, à tort ou à raison, com répandues parmi les croyants, et que, pour ce mo ils envisagent comme le prolongement et la conséque naturelle de la croyance en Dieu.

La première objection que, dans leurs universi populaires, les conférenciers libres penseurs ne cess de développer, aux applaudissements de leur auditoi et qui touche à la fois l'ordre philosophique et l'or sociologique, invoque ce que l'on appelle, depuis Ka le *principe de l'autonomie de la personne humai* « Par l'autonomie de la volonté, écrivent MM. Janet Séailles, l'homme a ce privilège de participer à la lég lation universelle et de n'obéir qu'à des lois univ selles, mais portées par lui-même, qui seul donne à créature raisonnable une valeur intrinsèque et absol Ce caractère de la loi morale s'exprime par cette f mule : « Agis de telle sorte que ta volonté puisse considérer elle-même comme dictant par ses maxim des lois universelles (1). » En un autre passage d'un ses ouvrages, M. Gabriel Séailles formulait avec fo la même objection. lorsqu'il écrivait : « Nous n'adm tons plus que la loi morale soit une consigne impo du dehors, un décret arbitraire promulgué par un ê

(1) *Histoire de la Philosophie.* Paris, Delagrave, 18 p. 466.

qui n'a pas à se justifier devant nous, que nous pouvons ne pas comprendre, auquel nous sommes contraints d'obéir. Une main rude qui abat qui lui résiste ne nous paraît pas un symbole suffisant du devoir. Tant que la loi nous reste extérieure, elle a le caractère d'une contrainte matérielle, nous la subissons, nous ne nous y soumettons pas. Il n'y a de bien moral que celui qui est accepté par l'individu, reconnu par son intelligence, identifié avec sa volonté vraie. Nous portons nous-mêmes la loi à laquelle nous sommes tenus d'obéir : l'obligation se confond avec ce que les philosophes ont appelé l'autonomie ; la loi n'est que la raison même devenue personnelle, sans perdre sa valeur universelle et son impérieuse autorité (1). »

M. Ferdinand Buisson, en d'innombrables discours ou articles de revues et de journaux, a mis au service de la même thèse les ressources variées de sa dialectique aiguisée : « L'État sans Dieu, dit-il, l'école sans Dieu, la mairie sans Dieu, le tribunal sans Dieu, comme aussi la science et la morale sans Dieu, c'est tout simplement la conception d'une société *humaine* qui veut se fonder exclusivement sur la nature *humaine*, sur ses phénomènes et sur ses lois.

« Détacher de l'Église la nation, la famille, les individus, — la démocratie, poussée par son merveilleux instinct de ses besoins et de ses devoirs prochains, s'y prépare. »

---

(1) Gabriel Séailles, *op. cit.*, p. 120. — Auguste Comte à qui l'observation positive avait montré la nécessité de coordonner l'action de l'individu avec le progrès de la société, transposait cette même doctrine au profit de l'humanité. Il avait posé le principe de l'Autonomie de l'Humanité. « Aucun être, disait-il, ne peut dignement travailler pour lui-même, sauf l'Humanité. »

Une des plus actives collaboratrices du savant professeur, dans son œuvre de laïcisation scolaire, Mme Anna Lampérière, exprimait naguère la même idée, dans une conférence contradictoire à laquelle il a été déjà fait allusion. Après avoir été obligée de reconnaître que sa doctrine de la solidarité, prise comme fondement de la morale, était essentiellement religieuse en son principe, elle ajoutait, à la suite de quelques phrases dans lesquelles elle avait exposé, en un langage presque mystique, sa conception de « l'univers macrocosme, dont chaque atome est une composante dans une résultante infinie » :

« Cette conception, dira-t-on, est voisine des conceptions religieuses : *je ne le nie pas. Seulement elle en diffère en ce qu'elle ne fait pas, comme elle, appel à une autorité qui commande et qui opprime.* »

L'*oppression* de Dieu, la *servitude* de l'homme, voilà la grande objection ! Il suffit de l'évoquer, en compagnie d'une autre qui va être signalée, pour que l'auditoire tressaille et acclame de ses bravos frénétiques le conférencier qui possède quelque don de la parole. Pour mon compte, je ne l'ai jamais entendu exposer, sans qu'un sentiment de colère, mêlé d'infinie tristesse, montât malgré moi des profondeurs de ma conscience contre les hommes qui avaient contribué à donner au peuple cette idée atroce du Père, si respectueux de la dignité de ses enfants, qui est aux Cieux. Ma foi chrétienne voulait supposer que, du moins, des chrétiens n'étaient pour rien dans la diffusion de cette conception odieuse, et pourtant ma conscience de chercheur, inflexiblement attaché à la méthode d'observation, m'interdisait, sans réplique, d'admettre cette conclusion. A mes oreilles résonnait l'écho des formules fatales que des prédicateurs et des publicistes, formés à l'école de Joseph de Maistre et de ses amis, s'étaient

complu, depuis un siècle, à employer, pour représenter Dieu comme une sorte de despote oriental qui commande, qui brise et qui condamne. Assoiffés d'obéissance, j'oserais dire de servilité, ils paraissaient craindre qu'aucune formule ne fût assez forte pour exprimer la majesté farouche de leur Dieu barbare

On eût dit, à les entendre, que l'Être Infini éprouvait je ne sais quelles jouissances inavouables à contempler l'abaissement de sa créature déchue. Jusqu'à la fin des temps, nous étions condamnés, nous autres « les vers de terre, » « les bipèdes raisonneurs, » à nous débattre au milieu des affres de notre humiliation consciente et révoltée : le désir de l'affranchissement et de la liberté semblait n'avoir été déposé dans nos âmes que pour nous mieux faire sentir le poids des lourdes chaînes qui meurtrissaient notre chair. La doctrine était dure, mais on la déclarait nécessaire pour sauvegarder la transcendance de l'acte divin : cette transcendance eût été compromise, s'il n'était surabondamment établi que le Dieu terrible, retiré dans son lointain paradis, avait surtout le droit d'abaisser et d'humilier sa créature, en soumettant sa raison et sa conscience aux épreuves les plus dures de l'irrationnel et de « l'inhumain ». La moindre demande d'explications, le moindre désir de comprendre était un signe infaillible de cet orgueil toujours condamné et jamais vaincu qui avait entraîné la chute des Anges et de nos premiers parents.

D'autres orateurs ou écrivains, qui évitaient ces excès, laissaient du moins entendre que Dieu était pour eux une sorte de *Deus ex machina*, extérieur à l'économie de la vie naturelle et venant arbitrairement se juxtaposer à elle, se plaquer sur elle, comme pour faire à son œuvre on ne sait quelle retouche étrange, imprévue au temps de la création.

A mesure que les réminescences de cet ordre revien-

nent à la mémoire, la gigantesque et douloureuse équivoque sur laquelle un si grand nombre de nos compatriotes vivent encore, ou, plutôt, dont la France du XX^e^ siècle souffre si douloureusement, apparaît en un relief plus puissant, et on se demande par quelle série lugubre de déviations, de malentendus et de travestissements, des hommes, croyants ou incroyants, en sont venus à se représenter ainsi le Dieu des chrétiens !

Si, en fait, les conséquences de cette fatale méprise sont exceptionnellement graves, la méprise elle-même n'a même point l'apparence d'une objection valable, et l'énormité de ces déformations doctrinales aurait dû les rendre à tout jamais impossibles. De quel droit s'attache-t-on exclusivement à des écarts théologiques que l'Église n'a jamais sanctionnés de son suffrage et qui ont été le monopole de quelques publicistes ou prédicateurs du XIX^e^ siècle, alors qu'on néglige de faire état de l'enseignement authentique du « Catholicisme vrai, traditionnel et vivant », celui des Pères, des Docteurs et des Saints ?

Ignore-t-on que cet enseignement nous montre au contraire un Père infiniment aimant, qui respecte toujours notre liberté et notre raison ? Il ne veut obtenir de nous que la seule discipline qui soit digne à la fois et de Lui et de nous, c'est-à-dire l'obéissance filiale et tendre que des enfants donnent avec joie à Celui dont ils connaissent toutes les tendresses ; *si scires donum Dei !* Il y a dix-neuf siècles, pendant sa vie mortelle, le divin Galiléen a multiplié les miracles pour soulager toutes les misères et guérir toutes les plaies de l'âme et du corps, et c'est lui qui le premier a recommandé à ses disciples de ne point imiter « les rois des nations » et les potentats, de ne concevoir l'autorité que comme un service à rendre à celui sur lequel elle s'exerce. Le salut même de l'humanité n'a pas été opéré du dehors,

Rédemption ne se fit que par l'Incarnation : Jésus, l'Apôtre, s'est revêtu de notre infirmité, jusqu'à la semblance du péché.

Ainsi les incroyants qui ont formulé l'objection ont p facilement fait confiance à des formules abominament outrancières. Cette objection ne garderait elque valeur que si ses partisans voulaient soutenir e l'autonomie humaine comporte le droit à toutes les taisies et à tous les caprices. Mais personne ne vise de prendre à son compte une si dangereuse tention. L'*autonomie* individuelle n'est pas l'*anomie* ividuelle, et l'expérience a démontré que l'individlisme farouche d'un Stirner ou d'un Nietzsche abouà l'égoïsme cynique et à l'anarchie sociale, c'est-à-e en définitive à la pire servitude.

Le libre examen n'est pas le droit de décréter son nion, de proclamer sa propre infaillibilité, il est le oir de douter où il faut, d'éviter la précipitation, de tenir ses passions et ses préjugés, il est l'effort citoire pour obéir à Dieu en retrouvant sa pensée.

Mais, en obéissant à Dieu, nous nous soumettons à re propre raison, car notre raison est unie à la pendivine, et ce n'est pas du dehors que la vérité nous imposée, c'est en nous-mêmes que nous la découns comme notre loi, comme notre bien, comme ce nous réalise, nous achève, nous donne l'être véri-le (1). »

près cette déclaration d'un éminent rationaliste, tente est facile, ou plutôt elle est déjà réalisée, sans cence, ni réserve. En reliant notre vie morale à Dieu, de nous avilir dans l'esclavage, nous nous affranssons, communiant à l'Amour infini et à la Bonté rnie. En Le cherchant, nous nous trouvons nous-

(1) Séailles, *op. cit.*, p. 185.

mêmes, plus libres et plus forts. Comment en pourra
il être autrement, « puisqu'il nous est plus intérieur
nous-mêmes que nous-mêmes ? »

A côté de cette première objection, il en est u
seconde que, depuis trente années, les porte-paroles
laïcisme contemporain colportent dans tous les milie
populaires des villes et des campagnes. Pour la mie
répandre, on n'omet aucun moyen de diffusion :
théâtre et la conférence, le journal et la brochure so
mis à contribution, et, en chaque circonstance,
semence habilement jetée trouve un sol favorable à
germination. La formule usuelle, sous laquelle ce
objection est présentée, est à peu près la suivant
l'idée de Dieu, à supposer que l'existence de
Être infini puisse être démontrée, est en tout cas po
les sociétés humaines souverainement *funeste et m*
faisante. Lorsque les citoyens qui la professent so
réellement sincères et bons, il arrive infailliblement q
la pensée de Dieu, du Ciel et de la vie future les détac
de la vie terrestre et les détourne de toute participati
active au progrès de la société. Ce détachement d
intérêts temporels n'est pas simplement un accident,
est au contraire organique et inévitable, l'idée de Di
étant trop importante pour qu'on lui fasse sa part :
on lui concède une place dans la Cité, elle accapa
nécessairement tout. La cité des hommes est fort p
de chose auprès de la cité de Dieu, et, quand on
si certain d'un rétablissement ultérieur de la justice
de la bonté, on ne se soucie plus guère de faire régn
la justice ici-bas ; on laisse faire, on se désintéresse
on qualifie même de vertu cette indifférence, on y v
de la patience et de la résignation. Si la société souf
ainsi grandement de l'inertie des hommes qui devrai

re de bons citoyens, ce dommage est encore le moin-
re. A côté de ceux qui croient sincèrement en Dieu, il
n est d'autres, en effet, qui ne se demandent même
as s'ils ont la foi, mais qui s'empressent d'utiliser une
oyance si favorable à leurs calculs égoïstes. On les
oit s'employer avec ardeur à maintenir une doctrine
u'ils exploitent : pendant que le peuple adore son Dieu
ui lui promet de le récompenser là-haut des tortures
t des injustices endurées ici-bas, les monarques sont
anquilles et les courtisans s'amusent : « la vieille
anson » endort les douleurs des uns, tandis que les
utres calment leur conscience en se souvenant de la
ivine parole : « Il y aura toujours des pauvres parmi
ous » (1). Lorsqu'on a quarante mille francs de rentes,
n trouve cette prophétie toute naturelle et on aime à
n faire entendre l'écho à ceux qui souffrent.

Voilà le dilemme. Le maître rationaliste, dont j'ai
jà si souvent invoqué le témoignage, en exposait for-
ment la seconde alternative, lorsqu'il écrivait :

« On subordonne la religion aux intérêts terrestres,
vante son utilité politique, on la réduit sans l'avouer
une sorte de gendarmerie spirituelle qui contient le
uple par la crainte des enfers chimériques. Mais le

1) Je signale, en passant, que ce texte fameux, que d'in-
nombrables prédicateurs, au XIXe siècle, ont longuement
commenté, en le considérant comme une prophétie divine,
annonçant la pérennité de la pauvreté parmi les hommes,
e un échantillon symptômatique des contre-sens commis
dans la traduction des textes sacrés, et de la direction uni-
forme de ces contre-sens. Voici le texte grec de Marc, XIV, 7.
Πάντοτε γὰρ τοὺς πτωχοὺς ἔχετε μεθ' ἑαυτῶν, καὶ ὅταν θέλητε
δύνασθε αὐτοῖς εὖ ποιῆσαι· ἐμὲ δὲ οὐ πάντοτε ἔχετε. Car vous
avez toujours les pauvres avec vous, et, toutes les fois que
vous voulez, vous pouvez leur faire du bien, mais moi, vous
ne m'avez pas toujours. Cf. *Matth.* XXVI, 11, et *Jean* XII, 8.

peuple n'est pas dupe, sa défiance s'éveille et sa haine irraisonnée remonte jusqu'à Dieu lui-même. Il n'y voit plus l'être en qui la conscience humaine se regarde elle-même, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus pur, il y voit un policier géant, le plus haut des fonctionnaires de la bourgeoisie, le symbole de la puissance capitaliste, et il est telle assemblée populaire où le nom de Dieu ne peut plus être prononcé sans qu'il soit couvert par les huées (1). »

L'objection est grave, et ceux qui la présentent ne sont jamais embarrassés pour justifier par des exemples empruntés à l'histoire du XIXe siècle les accusations qu'ils formulent contre l'idée de Dieu. En ce qui concerne le premier point, c'est-à-dire l'orientation de vie des croyants sincères, les constatations consignées dans la deuxième partie du présent ouvrage suffisent à montrer que l'allégation n'est point dénuée de quelque fondement. Quant au second point, il faudrait beaucoup d'ignorance ou passablement de parti-pris pour nier que l'idée de Dieu n'ait été souvent exploitée par les *possidentes* comme un moyen de gouvernement. Le soldat de génie qui, sous le Consulat, a entrepris de rétablir en France l'ordre social troublé, n'a eu garde de négliger un moyen d'action si efficace sur le peuple : un de ses premiers soins fut de négocier avec la Papauté, et le préambule du Concordat de 1801 porte expressément que la convention est conclue « tant pour le bien de la religion *que pour le maintien de la tranquillité intérieure* (2) ».

---

(1) Gabriel Séailles, *op. cit.*, p. 68.

(2) Sous la plume du futur empereur, ces termes prennent un sens spécial, et on peut croire que dans son esprit le souci de la religion était moindre que celui de la tranquillité intérieure. « Quant à moi, déclare-t-il, je ne vois pas

lût au Ciel que les méthodes religieuses de Napo-
n Ier eussent disparu avec son gouvernement ! On
qu'il n'en fut rien : la Restauration suivit les mêmes
ements. La « manière » s'adoucit ; mais cet adoucis-
ent qui rendit le procédé moins odieux ne le fit pas
ns funeste. La collaboration devint plus active de
x-là mêmes dont on employait le ministère à des
temporelles. Aussi, « trouvant la servitude près de

---

s le christianisme le mystère de l'Incarnation, mais le
tère de l'ordre social, la religion rattache au Ciel une
d'égalité qui empêche le riche d'être massacré par le
re. » Aussi Napoléon, maître incomparable dans l'art
ploiter, pour le service de ses desseins orgueilleux, les
iments nobles ou vils de ceux qui l'approchaient, saura-
utiliser avec habileté toutes les nuances du sentiment
ieux. Sous sa direction, le clergé, qu'il veut « assagi »,
-à-dire maniable et ayant donné des « preuves » d'assou-
ement politique, devient une « gendarmerie sacrée »,
fait manœuvrer de concert avec l'autre, « la gendar-
e temporelle, en bottes fortes ». M. Bignon, interprète
el et spécial de Napoléon pour les livres diplomatiques,
, à propos du serment imposé par le Concordat : « Ce
ent faisait du clergé une sorte de gendarmerie sacrée. »
onnait les formules du catéchisme impérial ; les évêques
chargés d'en commenter avec zèle les préceptes qui
ellent les devoirs vis-à-vis de l'Empereur. Ils doivent
ettre à la censure toutes leurs lettres pastorales et ins-
ions publiques : non seulement, en manière de précau-
on leur a défendu de rien imprimer, sauf par les
es de la préfecture, mais encore, pour plus de sûreté, la
tion des cultes les informe incessamment de ce qu'ils
nt dire. « Il faut, disait Réal, préfet de police, à un
el évêque, il faut dans vos mandements louer l'Empe-
davantage. — Donnez-moi la mesure. — Je ne la sais
» (Taine, *op. cit.*). Cf. aussi Welschinger, *le Pape et*
pereur, Paris, Plon, 1905.

l'autel, les hommes s'effrayèrent de Dieu (1) ». Le frayeur fut telle qu'elle dégénéra en haine et qu pillèrent en 1831 Saint-Germain-l'Auxerrois. En temps-là, on pourchassait comme des malfaiteurs prêtres qui passaient dans les rues ! Au contraire, p dant les dix-huit années que dura « un gouvernem qui ne se confessait pas », des apôtres admirab purent, loin de toute compromission politique, mont aux travailleurs et aux déshérités que le Dieu des ch tiens n'était point nécessairement inféodé aux intér d'une classe riche ; leur propagande prépara la mag fique éclosion de 1848. Mais bientôt Napoléon III et p tard les préfets de l'ordre moral reprirent la vie tactique utilitaire (2) ; et, s'il fallait douter de la p

---

(1) On connait la belle page de Lamennais. « Lorsqu'ap les tumultes de la Fronde, dernier et noble essai de ré tance à un pouvoir qui ne voulait plus reconnaître de l nes, tout plia sous la volonté arbitraire d'un seul, la relig elle-même asservie perdit sa dignité en perdant son in pendance, et le clergé français, malgré les condamnati de Rome, recevant à genoux les doctrines serviles qu despotisme lui imposait insolemment, corrompit dans propre sein l'esprit du catholicisme et le rendit aux y des peuples complice du pouvoir qui avait planté sa te sur les derniers débris de la liberté chrétienne. Trouvan servitude près de l'autel, les hommes s'effrayèrent de Die *L'Avenir*, 16 octobre 1830.

(2) Voir à ce sujet l'ouvrage de M. l'abbé Lecanuet, *l'Eg de France sous la troisième République*. 1870-1878. P Poussielgue, 1907, notamment les pages consacrées à l'o nisation des innombrables pèlerinages qui se multiplièr pendant l'année 1873. On va surtout prier à Chartres, la cathédrale où fut sacré Henri IV. « Le cri de *Vive le* ne sort pas des lèvres, il est du moins dans tous les cœu (p. 203). Au pèlerinage de Notre-Dame de la Pitié (Vend

nce d'intentions qui n'attendent pour se réaliser le retour de circonstances favorables, il suffirait de appeler les incidents du boulangisme ou du natio- sme et les instructives révélations des « papiers tagnini ». Récemment encore les débats parlemen- s sur la séparation des Églises et de l'Etat ont offert ouvelles occasions de manifester leurs tendances s hommes qui veulent à tout prix faire servir le tère de la Rédemption à la défense de leurs con- ions politiques ou sociales.

près tous ces exploits et d'autres qui se préparent, erait mal fondé à contester la valeur pratique de ection soulevée. Cependant les faits allégués sont loin de suffire à justifier la thèse *doctrinale* avan- Il est facile de formuler deux réponses.

abord, il serait inconcevable que l'idée de Dieu eût ivilège d'échapper aux déformations et aux exploi- ns que l'égoïsme et la bassesse imposent successi- ent à toutes les idées nobles. On n'en est plus à pter les combinaisons louches auxquelles la démo- e et la liberté, l'amélioration du sort des travail- s manuels et la diffusion de l'enseignement ont i de décor et de cortège. Que de réformes préten- , que de propositions malfaisantes, que d'hommes

---

a conduit 40.000 pèlerins, Mgr Pie supplie la sainte ge « de replacer au front de la France et à celui de se le diadème qu'on lui a ravi » (p. 205). Trois années tard, la campagne électorale de 1876 remet plus que is en honneur les mêmes équivoques et les mêmes con- ns entre la religion et la politique. M. de Mun, à Pon- se réclame à la fois du *Syllabus* et du principe mo- nique. « Si je suis élu, écrit-il à Mgr Pie, ma première e sera d'aller chercher vos conseils et votre direction, j'aurai plus besoin que jamais » (p. 495).

incapables ou immoraux auxquels on a fait un s
depuis trente années, pour l'unique raison qu'ils s'al
taient sous le manteau des divinités du jour. La scie
elle-même a servi à assurer à des « camarades » as
petits des profits qui étaient parfois très grands, et
a vu des nominations à plus d'une chaire d'enseig
ment supérieur qui, sous prétexte de « sauver la Ré
blique », compromettaient le respect de la mora
Mme Roland, marchant à l'échafaud, s'écriait : « Libe
que de crimes on commet en ton nom ! » La libe
n'est pas la seule exploitée. Suivant le groupement
cause, le premier mot de la formule doit varier e
vocabulaire auquel on l'emprunte change, mais l'exp
tation demi-consciente ou cynique reste la même.
cune doctrine, aucune institution, aucune force ne s
garanties contre ces utilisations avilissantes ; auc
d'entre elles n'est responsable des excès commis en
nom. Sans doute, plus l'idée est élevée et pure, plu
manœuvre nous révolte ; mais en quoi cet abus peu
nous détacher de la doctrine exploitée ? Ne devra
pas plutôt raviver notre sympathie pour elle et n
engager à compenser, par notre dévouement plus ac
par notre générosité plus vaillante, la pernicie
influence des méfaits dont elle est la victime ? (1).

(1) Quelques auteurs ecclésiastiques, apparemment étr
gers aux préoccupations de l'esprit moderne, semblent s'
ployer à donner à cette objection une valeur doctrinale
heureusement, lui est à tout jamais refusée. Que pen
par exemple, de la savoureuse déclaration que je re
dans un ouvrage publié à Rome en 1899 ? « Les avanta
que les gouvernements retirent des nonciatures ne sont a
moindres. En effet, c'est par le moyen des nonces que
gouvernements obtiennent du Saint-Père de très spéci
concessions. Par leurs interventions, ils peuvent obteni
leurs sujets ce qu'ils espéreraient en vain par les voies cl

Pour qu'une doctrine soit théoriquement et *socialement* respectable, deux conditions sont nécessaires et suffisantes : la première que l'idée elle-même soit noble et grande, susceptible d'applications désintéressées et capable d'attirer les âmes généreuses : la seconde qu'elle ait continué *en fait* à trouver de tels disciples et à recevoir de pareilles applications. Or l'idée de Dieu satisfait pleinement à cette double condition. Si grande qu'on veuille faire la part des exploitations dont elle a été la collaboratrice et la victime depuis cent cinquante ans et plus, personne n'est autorisé à méconnaître qu'elle a été aussi l'inspiratrice de mouvements admirables de dévouement, de générosité, de pureté et de vaillance morale. Taine le constatait naguère éloquemment avec sa robuste franchise de pensée et de style qui lui était coutumière, et, de nos jours, l'école psychologique américaine, par l'organe de son illustre chef, M. William James, formule la même conclusion. Le sentiment religieux, écrit le professeur d'Harvard, produit « sans contredit une excitation joyeuse, une expansion « dynamogénique » qui tonifie et ranime la puissance vitale... C'est un état biologique aussi bien que psychologique. Tolstoï exprime une vérité rigoureuse quand il appelle la foi *ce qui fait vivre les hommes* (1). » On peut penser que la direction donnée, à l'époque contemporaine, aux désintéressements et aux élans de générosité morale

---

aires ; surtout dans les gouvernements constitutionnels, où le Parlement est omnipotent, le nonce peut s'employer à procurer la majorité à un gouvernement qui peut-être serait ébranlé sans cela. Les rapports de la nonciature avec l'épiscopat peuvent produire ces surprises, c'est-à-dire procurer la victoire à un gouvernement vaincu. » (Mgr Giobbio, *Cours de diplomatie ecclésiastique*, p. 216).

(1) *L'expérience religieuse*, conclusion, p. 421.

qui s'appuient sur l'idée de Dieu, n'a pas été toujour
celle qui était socialement le plus souhaitable, et que,
maintes reprises, l'application pratique était inférieur
à la valeur des forces utilisées. Cela est affaire à débattr
et, après tout, secondaire au regard de la questio
présentement examinée. Il suffit de constater que l'idé
de Dieu n'a cessé, de notre temps, de féconder des vie
morales admirables de générosité et d'élévation, et
ne pense pas qu'il existe un sociologue assez peu aver
pour méconnaître l'*apport effectif de produits sociau
parfaitement tangibles* que la croyance en Dieu
fournis et fournit encore quotidiennement. Pour ne cit
qu'un exemple, sur lequel on est revenu sans ces
dans cette étude, — parce que la répugnance que l
docteurs de la morale laïque éprouvent à se mettre *int
gralement* en face des redoutables problèmes que
matière soulève, n'empêche pas que ces *questio
ne soient les plus importantes pour le progr
social*, — qui donc oserait nier que l'idée de Dieu
soit de nos jours le vrai, le seul rempart derrière lequ
on défend encore le triple principe de la pureté d
mœurs chez les jeunes gens, de la fidélité conjugale
de la fécondité du mariage ? Si le sentiment religieu
n'était plus là pour maintenir, sur ces trois points, à
fois une barrière doctrinale infranchissable et un pri
cipe d'action en vue de batailles morales que la déso
ganisation croissante des mœurs rend chaque jour pl
héroïques, qui donc oserait dire en quels sentiers fa
geux nous nous engagerions ! Nous tomberions si ba
que la vue de nos dégradations soulèverait l'horreur
ceux-là mêmes qui commettent aujourd'hui l'inexpiab
légèreté de vanter à nos contemporains les mœu
païennes du Bas-Empire.

D'autre part, et plus généralement, aucun homm
informé ne peut méconnaître que le livre qui, depu

x-neuf siècles, maintient toujours vivante et agissante
dée de Dieu dans le monde et en fait l'objet non pas
n intellectualisme stérile, mais d'une religion *motrice*
s volontés et *génératrice d'action*, ne soit justement
contradiction directe avec les conceptions « d'ordre
cial » contre lesquelles on proteste. De quelque ma-
ère qu'on interroge l'Évangile, on ne peut pas ne
s être frappé de la violence avec laquelle il se dresse
ntre toute doctrine aristocratique, autoritaire ou mili-
riste de l'ordre social. Ses formules si rudes non seu-
ment sur le mauvais riche, mais sur le riche en
néral, ses textes si nets sur la séparation des deux
uvoirs, sur la non-résistance au mal et sur l'excel-
nce de la la douceur et du pardon sans limites, sa répul-
n contre tout emploi de la force, même répressive,
n animadversion latente contre tout pouvoir fort,
ute domination, tout régime comprimant et rigide :
ilà autant de traits qui répondent admirablement
x tendances et aux besoins de l'esprit moderne pro-
essiste. Il y répondent si pleinement que, depuis
ngtemps, les philosophes incrédules se sont attachés
signaler le caractère nettement *antisocial* du chris-
nisme : de Bayle à Herbert Spencer, la série est inin-
rrompue de ceux qui ont vu en Jésus un maître de
narchie, « tantôt comme Tolstoï, pour le saluer comme
libérateur, tantôt comme Hobbes, pour détester en lui
semeur de toutes les dissolutions sociales » (1). Ce té-
oignage est indirectement, mais formellement, appuyé
celui des théologiens qui, parfois très embarrassés en
ce de textes d'une clarté gênante, se sont livrés à des
mmentaires plus ingénieux que satisfaisants, pour
ncilier la doctrine évangélique et le régime aristocra-
que ou autoritaire de leur milieu social.

(1) Fonsegrive, *Morale et Société*, p. 34.

Qu'on cesse donc de reprocher à la doctrine cath
lique de n'être que le rempart d'un régime autoritai
d'une organisation sociale périmée, et qu'on reco
naisse bien plutôt que s'il était possible de traduire
textes législatifs l'idéal social évangélique, on abou
rait à une société dans laquelle il n'y aurait plus
riches, ni pauvres, ni armées, ni désirs de conquête b
tale sur l'étranger, ni tribunaux, ni gendarmes, ni p
sons, c'est-à-dire un régime exactement opposé à ce
que l'on reproche à la Bonne Nouvelle de contribue
maintenir, et également opposé, il faut le dire,
régime dans lequel nous enfonce davantage chaq
jour le matérialisme athée.

Répliquera-t-on que cet esprit ancien de l'Évang
importe peu et qu'on ne doit s'attacher qu'au *f*
vivant actuel et contemporain, aux altérations
ont peu à peu corrompu la doctrine primitive, au po
de lui en substituer *définitivement* une autre ?
argument ne peut pas être mieux accueilli que
autres. En admettant même, ce qui n'est pas exa
que ces corruptions soient aussi graves qu'on le p
tend, on ne devrait pas ignorer qu'une doctrine
exprime fortement des idées progressives et féconde
est toujours capable de les retrouver sous les band
lettes ou derrière les oripeaux dont on l'a maladroiteme
ou coupablement recouverte. Tôt ou tard, des homm
surgissent, qui, obéissant à la poussée irrésistible
forces sociales, s'aperçoivent des méprises commises
vont rechercher au milieu des scories le trésor cach
Verbum Dei non est alligatum... Il suffit d'un peu
clairvoyance pour discerner que la doctrine chrétien
bénéficie en ce moment d'un semblable travail. P
haut ont été signalés très sommairement quelques rés
tats déjà acquis, et ceux-ci sont peu de chose aup
des fructifications de demain.

On a coutume d'élever contre l'idée de Dieu une troisième objection : elle consiste à alléguer que les citoyens qui croient en Dieu ne sont pas *socialement* et *moralement* meilleurs que les autres, mais qu'au contraire certains individus existent, dont l'athéisme doctrinal est avéré et qui cependant se sont manifestement élevés à un niveau moral supérieur.

En supposant même comme démontrées les constatations de vie morale comparée, sur lesquelles s'appuie cette objection, on peut faire remarquer qu'il faudrait, en bonne méthode, procéder au préalable à une répartition précise des individus observés, dans la catégorie exacte qui leur convient. Suivant l'expression d'Ibsen, il peut arriver que les gardiens de l'idéal ne soient en réalité que des « soutiens de la société », et tel qui passe pour un homme religieux peut être complètement étranger au véritable esprit religieux ; de même, en sens inverse, il est possible qu'un homme qui se croit athée parce qu'il repousse une certaine représentation, effectivement odieuse, de la Divinité, ait au contraire l'esprit profondément mystique. Si l'on voulait procéder à ce tri préliminaire, on verrait indubitablement s'évanouir un grand nombre des exemples cités. Sur ceux qui resteraient et dans lesquels on se trouverait en face d'athées authentiques, — il en resterait en effet quelques-uns, — on ne réussirait à fonder aucune démonstration valable. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si exceptionnellement un homme peut réussir à vivre moralement en répudiant toute idée religieuse : cette possibilité n'est pas plus niée que celle de vivre exceptionnellement dans des conditions biologiques ou économiques qui, par elles-mêmes, devraient engendrer la déchéance et la mort. Grâce à la solidarité qui nous relie tous les uns aux autres, nous participons sur ces trois points à la vie générale

qui anime le corps social, et si un individu, qui ne croit pas à l'idée de Dieu et qui d'ailleurs quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent aura été élevé par des parents sincèrement religieux, peut s'élever à une vie morale régulière ou même supérieure, c'est parce qu'il bénéficie de l'élan reçu et de l'entraînement universel ; l'impuissance même ou il se trouve presque infailliblement de transmettre à ses propres enfants le capital de moralité qu'il a reçu témoigne du caractère très exceptionnel et très anormal de sa situation. Une observation méthodique du fait social est donc loin de vérifier les inductions qu'une analyse superficielle a pu sembler légitimer, et il paraît même que l'objection alléguée n'est point autre chose qu'un sophisme dont il importerait de débarrasser une discussion qu'encombrent déjà tant de préjugés.

L'idée de Dieu a fourni au développement de l'humanité une contribution dont il est difficile d'exagérer l'importance, et sans laquelle le progrès moral eût été impossible. Dira-t-on que la continuation du service n'est plus nécessaire, que d'autres forces sont prêtes aujourd'hui à remplir la même fonction ? Encore faudrait-il justifier cette affirmation, et l'expérience atteste au contraire, que s'il existe, au sein de la société, des entraîneurs et des entraînés, des « remorqueurs » et des « remorqués », ce sont les citoyens qui croient en Dieu, qui remplissent auprès des autres le rôle d'excitateurs des énergies morales, ce sont eux qui réveillent les consciences et suscitent les volontés.

Leurs « compagnons de route », bien qu'ils n'adhèrent point aux mêmes doctrines, participent au mouvement général. La provision commune d'énergie morale se répartit très inégalement entre les membres de la cohorte ; la générosité du cœur, la pureté des intentions, plus que la nature des doctrines acceptées par

chacun, fixent l'importance de ces répartitions individuelles, et il peut arriver — on en voit de nombreux exemples — que les adeptes de la doctrine collective ne soient pas toujours ceux qui en retirent le profit moral le plus grand pour leur moralité personnelle. Mais l'analyse méthodique du phénomène collectif ne tarde pas à révéler l'importance de ces doctrines mêmes. *Parce* que la croyance en Dieu a été maintenue dans le groupe, tous les membres en ont bénéficié, même ceux qui n'y adhéraient pas explicitement ou qui la rejetaient; dès lors il n'est permis à personne de la dédaigner. Les citoyens qui le feraient ressembleraient à ces inconséquents qui ne voient aucune utilité à ce que les rues soient éclairées le soir, parce qu'ils ne sortent jamais après la chute du jour; et ils ne soupçonnent pas les innombrables et graves répercussions, sur leur propre vie, de toute mesure qui répondrait à leur désir d'économie. Les profits réels que nous retirons d'une doctrine sociale peuvent être beaucoup plus grands que ne le donnent à penser la mesure des emprunts directs que nous lui faisons.

* * *

Puisqu'il est ainsi démontré que la vie sociale vécue, le fait social contemporain ne fournissent contre l'idée de Dieu aucune objection valable, rien ne s'oppose à ce que le mouvement religieux qui s'est si heureusement manifesté depuis quelques années, parmi des hommes naguère exclusivement attachés aux doctrines du rationalisme ou de la libre-pensée, poursuive sa marche progressive. Effectivement, on voit chaque année s'accélérer et s'étendre ce mouvement. On n'en saurait être

surpris. Ceux qui le suivent ne font, après tout, que conformer leur conduite aux conclusions positives de deux sciences nouvelles qui se sont constituées pendant le XIXe siècle.

Deux sciences ont entrepris d'étudier directement l'homme : l'une dans sa vie sociale et extérieure, l'autre dans sa vie intime et psychologique, et voici que toutes deux, après avoir observé des phénomènes différents, aboutissent à une même conclusion, la nécessité de faire une place à la croyance à une Activité suprême et transcendante, supposée capable d'agir sur notre conscience et d'entraîner notre volonté à coordonner nos actes en fonction de la prospérité collective. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude d'insister sur les travaux, indiscutablement scientifiques, de l'école psychologique moderne, dont M. William James est le chef. Il suffit de constater que la conclusion de la *science sociale* n'est pas moins précise que celle que formule le savant professeur de l'Université d'Harvard. A mesure que les passions qui troublent d'une manière si fâcheuse l'examen des questions complexes de la vie morale et sociale exerceront moins d'empire sur les intelligences, on discernera mieux le résidu essentiellement *religieux* que le sociologue impartial retrouve toujours au terme de ses plus minutieuses analyses. Il n'est point de médiocre importance que les trois grands esprits qui ont poussé le plus loin l'étude méthodique et objective des sociétés humaines et ont contribué à fonder la science sociale, Frédéric Le Play, Auguste Comte et Taine, se soient accordés à constater la nécessité sociale d'une doctrine religieuse et d'une croyance en une divinité (1).

---

(1) On pourrait citer l'exemple similaire de M. Ferdinand Brunetière.

Comment se fait-il que des hommes aussi avertis que

Tous trois professaient, au début de leurs recherches, e doctrine opposée, et tous trois cependant ont dû ıcliner devant l'irrésistible démonstration du fait ;ial.

[. Durkheim et Lévy Brühl n'aient jamais eu l'occasion de diter sur cette coïncidence si frappante pour un esprit itif. On écrit des passages comme celui-ci : « D'une part, guste Comte fonde la sociologie, qu'il appelle aussi « phyıe sociale », il réintègre la réalité sociale dans la nature, aontre que les lois statiques et dynamiques sont solidaires autres lois naturelles. Mais, d'autre part, en tant que le ime positif constitue une religion, l'Humanité devient le nd Être sur qui se reportent tous les sentiments qui lressaient auparavant à Dieu. Auguste Comte — et c'est ın des traits les plus caractéristiques de sa doctrine — pas vu de difficulté à garder en même temps les deux tudes, l'une scientifique, l'autre religieuse, en présence ne même réalité. Mais la divergence qui est immédiateıt apparue entre ses successeurs a bien montré qu'elles pouvaient se concilier. Car les adeptes de sa religion ıt pas pris grand souci des progrès de la sociologie, et ersement, les sociologues actuels, héritiers de sa pensée ntifique, sont fort indifférents à la religion de l'humas » (Lévy Brühl, *La morale et la science des mœurs*, 53.) Comment ne voit-on pas que c'est Auguste Comte a raison contre ses disciples ? Ceux-ci n'ont pu, sans nd dommage, séparer ce que le maître avait uni. Les uns ı cessé d'être des scientifiques et les autres ne sont restés ntifiques qu'en apparence ; le précieux métal de leurs trines s'évanouit en vapeurs impondérables, au moindre ctact avec les fournaises de notre vie démocratique et ıltuaire. On n'en est plus à compter les âmes d'élite qui ı puisé dans la religion de l'Humanité d'Auguste Comte ıncipe de vie morale supérieure. Sans doute, le recruıent des catéchumènes ne se fait plus, parce que le fonleur a commis une telle méprise sur l'objet réel de son

On voit ainsi combien est grande l'erreur des pe
seurs libres qui, pour mieux fonder la constitutio
purement *humaine* de la société, refusent de consid
rer le sentiment religieux comme un facteur socia
Leur tactique aboutira, selon toute apparence, à u
résultat directement opposé à celui qu'ils ambitionnen
plus nous voudrons être pleinement, vraiment *humain*
plus aussi nous reconnaîtrons l'importance souverai
du sentiment religieux dans l'économie de notre doub
vie interne et sociale. Puisqu'un être supérieur
transcendant agit sur notre conscience, puisque
pensée de son existence est indispensable pour no
déterminer à vivre socialement, nous ne pouvons êt
des hommes qu'à condition de faire à cet élément div
la place qu'il doit obtenir, et la violation de cette l
ne peut qu'engendrer la souffrance, l'amoindrisseme

---

culte qu'on ne pouvait espérer une durée plus longue po
la religion qu'il a inaugurée. Mais, pendant cinquante an
des milliers d'hommes ont trouvé là, pour leur vie mora
un aliment que, sans doute, vu leurs dispositions intell
tuelles, ils n'eussent pu trouver ailleurs. Au contraire, no
sommes encore à attendre le premier échantillon de v
morale supérieure qui ait puisé sa sève dans les doctrin
de nos modernes moralistes naturalistes. Le nombre
immense des jeunes gens dont on dessèche l'âme et dont
stérilise l'activité morale. Les plus vaillants, s'ils sont
même temps doués d'esprit critique, s'éloignent avec tr
tesse, et, lorsque leur torture d'âme est trop forte, ils vo
frapper à d'autres portes. Quelques autres, moins habitu
aux analyses méthodiques, se laissent prendre à la sonor
des formules et en restent là. L'immense majorité a tôt fa
au contact redoutable de l'expérience vitale, de discern
le néant doctrinal, et roule aussi loin que le veulent ou
permettent les circonstances de santé physique, de prof
sion ou de fortune.

e la vie, ultérieurement même la décrépitude et la ort (1).

Progressivement, ces vérités se font mieux accepter, et nsi, tandis que les esprits religieux prennent mieux nscience de la puissance et de la beauté des institu-ons économiques et sociales modernes, les esprits tachés à la science et aux institutions contemporaines mmencent de leur côté à s'intéresser aux doc-ines religieuses et à reconnaître le facteur religieux mme un élément dynamogénique essentiel. Déjà de

(1) Je ne conseillerais pas de faire des études sociales, *ises sur le vif de la réalité palpitante*, si l'on veut me ermettre cette formule, à ceux qui pensent que l'athéisme l'attitude irréligieuse doivent être des dogmes intan-bles. Le contact persévérant et intime avec le fait social e manque pas de soumettre ces dogmes à une rude épreuve nt ils risquent de sortir vaincus. Il n'y a qu'un moyen éviter cette conséquence, c'est de faire de la sociologie *en hambre*, et notamment, pour prendre un exemple, de ne mais aborder le chapitre de la morale sexuelle, d'écrire de elles pages sur le divorce, en ne se mettant jamais en face e deux époux de chair, et qui veulent divorcer. Dans ce s, le heurt est évité, mais aussi combien l'enseignement t superficiel, en dépit de ses apparences scientifiques ! uisque je viens de nommer M. Durkheim, m'est-il permis e dire à ce savant professeur en Sorbonne, en tout respect ur son grand talent et sa documentation si étendue, qu'il t vraiment douloureux de le voir admettre le principe du vorce et répudier en même temps le divorce par consen-ment mutuel. N'a-t-il jamais fréquenté les prétoires de *us* les pays où le divorce est *vraiment entré dans les œurs ?* et ne sait-il pas que dans ces pays de purs arti-es de procédure, *impossibles à réprimer*, aboutissent iné-tablement au divorce par consentement mutuel ? La vie oderne n'en est plus à se laisser contenir par ces bar-ères-là !

nombreuses rencontres se sont opérées entre deu
milieux qu'on avait pu croire naguère définitiveme
irréconciliables, et à mesure qu'elles se multiplien
chacun constate avec joie combien la pensée de l'a
versaire, de celui qu'on appelait autrefois « l'ennemi
enrichit, purifie et féconde sa propre pensée. Ce sera
nuire à ce rapprochement que de donner ici les non
des hommes probes et clairvoyants qui s'emploie
avec ardeur à le favoriser. Il suffit de signaler que
solidarité des forces qui naguère travaillait à accroît
la désunion, collabore maintenant à rendre l'entem
plus facile.

En 1780 ou en 1860, les excès des uns poussaient l
autres à de nouveaux excès, en sorte qu'une surenchè
indéfinie et lamentable était ouverte entre les deu
camps. Aujourd'hui la mutuelle bonne volonté,
ouvrant à tous des horizons jusque-là inaperçu
montre que l'accord peut se faire sans dommage po
personne ; les progrès de chacun rendent simpleme
plus facile et plus joyeuse la marche en avant de to
les autres.

CONCLUSION

Dans toutes les sciences, l'étude méthodique des hénomènes exige une détermination exacte et une mitation précise de l'objet observé. Désirant faire une tude sociale du problème moral, tel qu'il se pose evant les sociétés contemporaines qui participent à la ivilisation occidentale, nous avons dû borner notre xamen à la description de l'état moral d'une société éterminée, et nous avons choisi celle que les circonsances nous permettaient de mieux connaître. Mais, u terme de cette analyse, il semble qu'il soit possible e dégager diverses conclusions dont les unes s'appliuent à l'ensemble des sociétés similaires, tandis que 'autres concernent plus particulièrement la France.

*
* *

Il apparaît d'abord que les grandes nations progresves du monde traversent à notre époque une crise ıorale spécialement grave. Si l'acuité de cette crise 'est point la même pour toutes ces nations, toutes y articipent et en ressentent le trouble à des degrés ivers. Quelle que soit la relation que l'on croie devoir ablir entre cette perturbation et le fléchissement des

croyances religieuses dans les milieux populaires, est certain que nous sommes aujourd'hui les témoi d'une indiscipline morale qui déconcerte les meilleu amis des institutions modernes. L'individu ne refu pas seulement de soumettre sa conduite à des règl jadis communément pratiquées. On en est même ve à mettre en question la légitimité de préceptes q semblaient faire partie du patrimoine moral inam sible de l'humanité : suivant la remarque de M. Fouill notre expérience personnelle nous permet de constat *comment les dogmes moraux disparaissent.*

De cette disparition, maints sociologues prendrai aisément leur parti, s'ils pouvaient penser qu'elle lèse que les droits supérieurs d'une règle métaphysiqu à laquelle il incomberait de veiller elle-même à la sa vegarde de ses intérêts. Mais l'observation méthodiq des phénomènes sociaux démontre que ce désintéress ment nous est interdit : au même titre que l'obéissan aux règles de l'hygiène, de la biologie, de la physiqu de l'économie politique ou de la psychologie, l'obs vance des lois morales intéresse *le bon fonction ment de notre vie sociale* ; la violation de ces l entraîne une souffrance aiguë, un malaise profond, même, lorsque les violations sont trop nombreuses trop graves, la société périclite et s'achemine vers déchéance et la ruine. Ainsi se manifeste l'étroite co nexité qui existe entre notre prospérité « humaine » sociale et un code de préceptes qu'il nous est inter désormais de nous représenter comme tombés d'en ha d'un monde extérieur au nôtre, issus d'une volo arbitraire et juxtaposés bénévolement à notre vie. quelque manière qu'on veuille expliquer son origi première, la loi morale est étroitement unie à ce q y a de plus intime en notre être : elle contribue, p sa part, *en collaboration avec d'autres normes de*

duite, à régler notre activité et à la diriger vers
panouissement vital, le succès et le bonheur.
Ces constatations s'imposent à nous, mais ne sont
néralement admises qu'avec répugnance. Nous accep-
ns, quoique sans enthousiasme, la mise en demeure
e le régime moderne nous adressait de développer
nous la vigueur physique et la souplesse de nos
ultés intellectuelles, d'accroître la valeur de notre
cumentation et, d'une manière générale, notre apti-
de à cultiver la science et à produire la richesse ; non
int certes que la conquête de ces précieuses qualités
puisse faire sans efforts, mais, du moins, la connais-
ıce des rémunérations prochaines soutenait notre
ıne volonté. Or, voici qu'une obligation plus lourde
us est imposée : il nous faut encore conquérir une
·alité plus haute. Sans doute, là aussi, en de mul-
les circonstances, le profit retiré sera la rétribution
ecte de notre effort ; cependant la relation n'est
nt constante, souvent l'acte moral exigera de nous
véritable esprit de dévouement, de sacrifice, poussé
·fois jusqu'à l'héroïsme.
L'analyse méthodique du fait social est là pour prou-
· que, si nous refusons de donner dans notre vie
e place suffisante aux préoccupations du bien col-
tif, si nous n'avons pas un souci suffisant du bon
ctionnement des services généraux, le milieu so-
l s'appauvrit, la vie universelle languit. Il ne suf-
pas que nous tirions personnellement notre épingle
jeu, il ne suffit pas que nos affaires soient pros-
es, il faut qu'en nous et par nous, la prospérité de
re pays, et, par celle-ci, la prospérité de l'humanité
t entière soient appuyées et promues.
Pour ce rôle supérieur, nous ne trouverons aucun
plaçant, aucune force naturelle capable de se subs-
uer à nous. On avait pensé naguère que le dévelop-

pement de la richess matérielle ou le progrès de l
science concouraient si efficacement au bien social qu
leur action automatique nous dispensait d'intervenir
que le seul essor de l'une et de l'autre pouvait être cor
sidéré comme la fin de l'activité sociale même. Là en
core, l'expérience a dissipé les illusions ; nous ne savon
que trop comment l'acquisition d'une richesse mat
rielle inouïe n'exclut ni la misère imméritée d'un gran
nombre d'individus, ni les injustices sociales ; quant
la science, son domaine est trop limité, elle est beau
coup trop le résultat même de notre propre activit
intellectuelle, pour que nous l'investissions d'une missio
qu'elle est inapte à remplir.

Ainsi, dans quelque direction que nous oriention
nos recherches, nous sommes invariablement ramen
à la même conclusion, la nécessité primordiale de notr
progrès moral. Aucune faculté de virement ne nou
est laissée, et nous ne réussirions à compenser les de
faillances de notre vie morale ni par l'excédent de
crédits portés au compte des autres sections de notr
activité, ni par l'appoint des autres forces de la nature
Sans être à lui seul *suffisant*, puisque la prospérit
sociale est faite de beaucoup d'autres éléments encore
le progrès moral est *nécessaire*, et, en un temps où de
agents nombreux se chargent d'assurer le développe
ment régulier des autres éléments de l'activité humaine
on ne risque guère de tomber dans l'exagération e
attachant à ce progrès moral une importance capitale
et tout à fait primordiale.

A quelles conditions peut se faire la rénovation mo
rale de l'individu ? C'est la question à laquelle on
essayé de répondre dans la dernière partie du préser
ouvrage. Le dissentiment est grave sur la nature de l
doctrine qui doit présider à cette œuvre d'éducation

n s'accorde, toutefois, à reconnaître que seule une octrine morale, parfaitement adaptée aux besoins els de notre vie sociale nouvelle, et capable d'exercer ne sollicitation active sur l'homme tout entier, par nséquent sur chacune de ses facultés, peut mettre umanité en mesure de mener à bien cette grande che.

Nul ne peut dire combien de temps encore il faudra tendre le moment où l'immense majorité des citoyens es sociétés progressives adhéreront ensemble à une même doctrine morale et rétabliront entre eux cette armonie des intelligences que d'autres époques ont nnue. On doit souhaiter seulement que ce moment ne oit pas très lointain, car, jusqu'à sa venue, la moralité es individus ne peut que décliner encore. Comme le emarquait Renan, ce sont les austères traditions de nos ères, continuées pendant des siècles, qui ont accumulé s économies intellectuelles et morales que nous dépenons. Chaque année, ce capital diminue et il n'est point épuisable.

En tout cas, il semble permis d'espérer que l'établissement de cet accord assurerait un relèvement *relativement rapide* de la moralité et que les défaillances morales, déclarées incurables par certains pessimistes de empérament ou de profession, diminueraient aussitôt en ombre et en gravité. De ce que les citoyens des sociétés progressistes du XIXe et du XXe siècles commettent lus facilement que ne le faisaient les hommes des générations qui les ont immédiatement précédés certains ctes immoraux qui mettent en péril la prospérité sociale, on a conclu trop vite à l'immoralité croissante des uteurs de ces actes. Cette conclusion ne semble as fondée, le degré d'observation pratique du précepte noral étant en fonction non seulement de la valeur morale des individus, mais aussi de la puissance des

contrôles extérieurs auxquels ces individus demeuren soumis. Or, ces contrôles extérieurs ont grandemen fléchi à l'époque moderne ; la surveillance du voisinag et de l'opinion publique ne s'exerce plus dans nos cité populeuses, et, à mesure que la personne humaine es mieux affranchie dans les trois groupements de la fa mille, du travail et des pouvoirs publics, la volonté, s elle est débile, est plus exposée à céder aux sollicitation perverses. L'immense bienfait que représentent ce grandes transformations sociales ne peut être assur qu'aux sociétés qui acceptent de traverser les phase d'une transition, inévitablement pénible, et, comme, en cette période même, pendant laquelle les intelligence auraient eu besoin de la nourriture plus substantiell d'une doctrine morale plus forte, il est arrivé qu'au contraire, toute doctrine morale a fait défaut à un grand nombre, les actes immoraux se sont multipliés. S'il est naturel qu'un tel accroissement d'immoralité déconcerte les personnes peu renseignées sur le fonc tionnement des sociétés, et fournisse même des arme aux adversaires des modernes transformations sociales, il doit au contraire être accepté avec calme par le hommes plus habitués aux analyses exactes des régime sociaux qui caractérisent les périodes de transition.

Sans doute, pour ne citer que deux exemples, il nou eût été agréable de voir, dans le domaine du travail, les « compagnons » et les « maîtres » du petit atelier corporatif ancien évoluer sans secousse vers le régime moderne du double groupement syndical que requier la fabrication en grand atelier, et, de même, notre amour de la quiétude se fût complu à constater que le « sujet » de Louis XIV ou de Napoléon Ier devenait sans effort le « citoyen » responsable et éclairé de nos démocraties du xxe siècle. Mais ce n'est là qu'un rêve, et il n'est même pas démontré qu'il soit beau, puisque

a réalité vivante est singulièrement plus riche et plus respectueuse de notre dignité. En exigeant que chaque progrès soit effectivement *notre* œuvre, qu'il soit obtenu par *nos* efforts persévérants, cette réalité nous élève et nous *grandit*.

Si, d'ailleurs, il ne faut pas être surpris des difficultés rencontrées, il ne faut pas davantage exagérer la gravité de ces difficultés. Les mauvais citoyens dont l'égoïsme anarchique cause à la société un si fâcheux dommage ne sont pas tous, tant s'en faut, des individus foncièrement pervertis. La plupart n'ont connu dans leur jeunesse ou leur adolescence aucune doctrine morale capable d'entraîner leur énergie et de répondre adéquatement aux besoins de vie pleine et puissante qu'ils sentaient en eux-mêmes. Sans guide et sans doctrine de vie, ils ont écouté les conseils malsains de la rue ou de l'atelier, du régiment ou de l'école supérieure. Les préceptes moraux, auxquels ils croyaient adhérer encore, ne leur sont apparus, dès les premières passes d'armes, que comme des préjugés, et, de fait, loin de faire vraiment corps avec leur intelligence, ces préceptes n'étaient que suspendus au-dessus d'elle. Aussi ont-ils succombé sans même engager sérieusement la bataille et leur défaite était logique. Mais rien ne démontre que, le jour où les sociétés modernes seraient rentrées en possession d'une doctrine morale *appropriée à leurs cultures intellectuelles et à leurs besoins vitaux* l'œuvre de régénération dont les esprits réfléchis constatent l'urgence serait aussi ardue qu'on le répète sans cesse. Puisque nous aspirons tous à la vie, et à une vie plus pleine et plus puissante, pourquoi n'accepterions-nous pas de nous discipliner à des normes de conduite dont nous aurions cessé de contester le fondement et dont nous connaîtrions l'inépuisable fécondité ?

Quant aux *conséquences sociales* de ce progrès moral, il serait évidemment vain d'entreprendre de les énumérer, et il faut se borner à dire qu'elles seraient à la fois si nombreuses et si importantes, que les plus ambitieux de nos souhaits de bonheur individuel et de paix sociale seraient aussitôt réalisés et même dépassés.

Merveilleux sont les progrès de nos sciences et de notre outillage, de notre richesse et de nos institutions politiques, et nous sommes justement fiers de cet accroissement inouï de notre pouvoir sur la nature. Mais songeons-nous, comme nous le devrions, à la disproportion douloureuse qui existe entre la magnificence de ces progrès et la modicité relative des améliorations qu'ils nous ont procurées ? Nous filons et nous tissons les textiles avec un effort *mille fois* moins considérable qu'autrefois, nous savons doubler et tripler le rendement de nos champs cultivés, et la sélection des races animales dans nos exploitations agricoles a donné des résultats extraordinaires. Cependant la masse est innombrable de nos frères, nos propres concitoyens, dont le vêtement est malpropre ou loqueteux, dont la nourriture est malsaine et insuffisante. Ce fer, dont la production, et cette houille, dont l'extraction ont entraîné de si prodigieuses transformations se signalent surtout à l'attention des travailleurs manuels par la masse innombrable des accidents du travail qu'ils multiplient, des vies qu'ils écrasent ou qu'ils détruisent. Et, à côté de ces accidents du travail, que d'accidents du plaisir, que de riches oisifs qui s'ennuient au milieu des « distractions » qui les débilitent ou les dégradent !

De cette disproportion énorme et douloureuse entre les progrès matériels realisés et le bienfait perçu par l'humanité, la principale cause est justement notre inaptitude présente à assurer un développement paral-

lèle de notre moralité individuelle, et il est impossible que cette disproportion s'atténue dans l'avenir tant que cette inaptitude persistera.

Au contraire, le progrès de notre moralité, de notre *valeur humaine et civique* procurerait aux sociétés progressives de ce temps un accroissement de joie, de bonheur et de paix, dont nous ne pouvons nous faire une idée, et qui serait incomparablement supérieur à celui que nous pourrons retirer du seul perfectionnement de nos sciences ou de notre outillage économique. Alors, *mais alors seulement*, nous saurions le bienfait réel que représentent la machine à vapeur et l'électricité, les mines de houille et les chemins de fer, bienfait *qui est beaucoup plus grand que nous ne le supposons*, et notre ardeur à rechercher des progrès nouveaux s'accroîtrait encore, lorsque nous serions préservés, par notre moralité même, du danger de trouver à des découvertes nouvelles des applications perverses.

Simultanément, nous deviendrions moins enclins à condamner notre régime économique et à critiquer nos institutions sociales et politiques, parce que nous prendrions conscience des ressources inépuisables que leur plasticité merveilleuse met à notre disposition, pour le meilleur aménagement de notre vie privée et de notre vie collective.

Enfin, les mesures législatives, déjà votées ou en préparation, qui tendent à porter remède aux misères individuelles, comme aussi les innombrables entreprises privées d'assistance et de mutualité, ne pourront être réellement bienfaisantes que si elles rencontrent la collaboration d'une moralité individuelle plus développée. Si cette collaboration leur faisait défaut, on verrait, en dépit de tous les efforts, s'accroître démesurément le mal même que l'on déplore ; les institutions et les lois de solidarité sociale ne serviraient en réalité

qu'à favoriser l'égoïsme, l'empressement des mauvais citoyens à les exploiter multiplierait à l'infini des souffrances auxquelles elles seraient impuissantes à porter remède. Ce qui importe, c'est beaucoup moins le vote de quelques centaines de députés ou la fondation de quelques asiles, que la direction donnée par chacun de nous à nos activités, notre bonne volonté à les faire concourir à la prospérité générale. Nous tomberions dans une dangereuse méprise si, après avoir donné satisfaction à notre sentimentalité, en applaudissant les déclarations solidaristes de nos orateurs politiques, nous nous croyions en règle avec les exigences de la vie sociale.

*
* *

Si, d'autre part, on voulait tirer de la présente étude quelques conclusions concernant plus spécialement la France, on devrait signaler d'abord que la crise morale dont on a essayé de donner une analyse sévit dans ce pays avec une rigueur particulière. Cette constatation ne saurait surprendre personne, puisque nulle part la division n'a été plus tranchée entre les deux groupements intellectuels qui, depuis le XVIIIe siècle, se disputent les suffrages des hommes. Aussi, la prospérité sociale subit-elle de ce chef des atteintes graves, qui deviennent plus inquiétantes à mesure que les années s'écoulent.

Sans doute, on aime à répéter que la France s'est relevée depuis 1870, et, si la force expansive d'un peuple devait se mesurer à la cote de ses fonds d'État, au chiffre des dépôts en banque ou à la facilité avec laquelle ses nationaux répondent aux appels que les

gouvernements étrangers adressent à son crédit, on n'aurait aucune raison de douter de la prospérité de la France. Mais, s'il est plutôt vrai que la force et l'expansion d'un peuple sont proportionnées à l'énergie vitale des individus qui le composent, à la vaillance avec laquelle ceux-ci acceptent, dans le quadruple groupement de la famille et du travail, des intérêts moraux ou religieux et des pouvoirs publics, les disciplines et les sacrifices sans lesquels la vie collective s'atrophie et se débilite, on est bien obligé de conclure que la puissance de la France subit depuis déjà plus d'un siècle de redoutables atteintes.

De ce fléchissement de notre puissance nationale, ni le régime économique, ni les conditions de notre sol, ni l'état de nos cultures intellectuelles, ni nos institutions politiques ne sont responsables ; ces divers éléments sont aussi favorables chez nous qu'en d'autres pays, et quelques-uns même nous assureraient plutôt un sensible avantage. Ce qui fait défaut, c'est notre *valeur humaine*, notre *valeur civique*, et la cause de cette lacune est *principalement* une défaillance morale. A des degrés divers, et sans que nous en prenions conscience, nous professons tous une doctrine anarchique de la vie individuelle ; nous avons perdu le *sens social*, le sens de la contribution que notre vie personnelle doit fournir à l'entretien d la vie et de la prospérité commune.

En France, plus qu'en aucun autre pays, l'immoralité des jeunes gens s'accroît, les divorces se multiplient, la natalité s'abaisse, la chasse aux dots et aux sinécures administratives est en honneur, l'individu se rebelle contre le devoir militaire. Ces symptômes ont été, dans tous les temps, les signes les plus marqués de la désorganisation sociale des peuples en décadence. L'observation méthodique des phénomènes sociaux

atteste que les sociétés ne peuvent vivre sans l'existence, chez les individus, de l'esprit de sacrifice, sans la pratique du dévouement, qui est à la fois la disposition *persévérante* à tenir compte dans sa vie privée, des intérêts supérieurs de la collectivité, et, au cas où des circonstances exceptionnelles l'exigent, le don de sa vie même à une grande cause. Les hommes irréligieux feignent d'oublier la nécessité sociale, le caractère irremplaçable de ces vertus, parce que rien ne les embarrasse davantage. Mais la réalité des faits ne s'accommode pas de ces oublis, et la société décline, aussitôt que l'individu ne lui fournit plus les éléments indispensables à sa prospérité et à son développement.

Ceux de nos concitoyens qui combattent les croyances confessionnelles et ont décidé d'éliminer des intelligences toutes les conceptions religieuses de la vie, ont donc le devoir de soumettre leurs conclusions à une vérification nouvelle, et il est permis de croire que, s'ils procédaient à cette révision dans un esprit de parfaite loyauté intellectuelle et avec méthode, loin du trouble qu'entretiennent avec tant de vigilance nos divisions politiques, ils discerneraient à leur tour une vérité qui est de plus en plus reconnue, au-delà des frontières, par les esprits réfléchis. Quoiqu'on en ait, il n'est donné à aucun peuple, pas plus qu'à aucun individu, d'orienter vers la force expansive et le progrès vital sa vie personnelle, s'il ne participe d'abord au grand mouvement de la vie universelle : or, il s'en faut de beaucoup que les peuples prospères de notre temps, notamment les grandes démocraties anglo-saxonnes, s'associent aux conclusions irréligieuses qui ont été posées en France.

En même temps que les incroyants se livreraient à ces investigations, leurs adversaires auraient le devoir de soumettre leurs doctrines et leur con-

duite à un examen minutieux. On a tôt fait de dire que les erreurs funestes répandues par les sectes ennemies ont seules mis en péril la prospérité nationale. On oublie, quand on raisonne ainsi, que jamais ces erreurs n'eussent obtenu tant de crédit auprès de nos concitoyens, si trop souvent les actes et l'attitude de ceux-là même qui les répudiaient n'avaient fourni en abondance des exemples à citer, des témoignages à produire. Toute institution sociale vraiment respectable, trouve dans le fait social lui-même, dans le service quotidien qu'elle rend, dans le développement de vie saine et puissante qu'elle assure, la meilleure des justifications, et si, de nos jours, on a pu attaquer, avec tant de vigueur et de succès, la famille et le mariage, la patrie et la religion, la propriété privée et l'organisation politique qui nous régit, c'est parce que, derrière ces institutions et ces organisations, l'apathie et l'égoïsme, le désir immodéré de la jouissance et l'ambition calculatrice se sont embusqués. De très honorables pavillons couvrent parfois de très médiocres marchandises, et, aux heures de dépression morale, le nombre est grand des individus qui se servent des nobles causes au lieu de les servir.

Si l'on voulait ainsi, de part et d'autre, se livrer en toute probité à un examen méthodique des doctrines et des actes, de grandes nouveautés en ressortiraient aussitôt. La première serait la dissolution rapide des groupements artificiels au milieu desquels les Français acceptent trop volontiers de se laisser parquer : les vaines apparences s'évanouiraient. Tels individus reconnus pour leur attachement aux dogmes confessionnels ne pourraient plus dissimuler la nature explicitement païenne de leurs sentiments, et tels hommes, classés parmi les incroyants, montreraient les tendances profondément religieuses de leur âme : on s'apercevrait

des affinités proprement césariennes et autoritaires d'un grand nombre d'hommes qui se disent ou se croient républicains, tandis qu'en sens inverse, on verrait quel précieux concours peuvent apporter aux institutions progressives de notre démocratie des citoyens que l'on a coutume de ranger parmi les partisans, désormais inutilisables, des régimes déchus. Ainsi se formeraient des groupements nouveaux, plus actifs et plus féconds, et en même temps disparaîtraient une foule de divisions, de malentendus et de haines.

Ce premier service, pour précieux qu'il soit, ne serait encore que le moindre. Tandis qu'on analyserait exactement le fait social, on serait amené à mieux reconnaître la souveraine importance du bon aménagement de la vie familiale et privée ; on s'acharnerait moins à réformer « les autres » et la société tout entière, par je ne sais quelles opérations d'ensemble, dont l'amplitude apparente dissimule mal la manifeste vanité, et on apporterait d'abord tous ses soins à constituer des familles robustes, laborieuses et prospères.

Si l'on accomplissait toutes ces tâches, on verrait bientôt la France reprendre son premier rang parmi les nations progressives du XX^e^ siècle. Son long passé ne l'empêcherait pas de trouver une nouvelle jeunesse, et on pourrait dire, pour notre pays aussi, que la crise morale du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, n'a été qu'une crise passagère, préparatoire d'une ère meilleure, la crise morale des temps nouveaux.

TABLE ANALYTIQUE

PRÉFACE DE M. ALFRED CROISET

—

PREMIÈRE PARTIE

LE BILAN DE L'IMMORALITÉ

—

CHAPITRE PREMIER

Une lacune au milieu de l'universel progrès.

Magnificence du spectacle offert par les sociétés modernes
x yeux de l'observateur, p. 1 ; — admirables progrès réa-
és dans la famille, p. 2 ; — dans le travail, p. 3 ; — dans
régime des pouvoirs publics, p. 4 ; — dans les institutions
ligieuses, p. 5 ; — cependant, à la vue des anarchies
chainées, on dirait parfois que l'homme a perdu l'apti-
de à constituer la vie sociale, p. 7 ; — crise universelle
s institutions et des groupements, p. 8 ; raison de cette
ntradiction, p. 9 ; notre valeur humaine n'a pas pro-
essé, p. 11.

La société exige de chacun de nous une triple capacité,
12 ; — seule, la capacité morale sera étudiée dans le
ésent ouvrage, p. 14 ; ce qui ne veut pas dire qu'elle soit
ffisante, p. 15.

CHAPITRE II

Les défaillances morales dans la vie privée.

Un portrait peu flatté de notre société contemporaine,
17 ; — et pourtant incomplet, p. 18.

L'intempérance alcoolique, p. 20; — statistiques générales et observations particulières, p. 22; — pourquoi le sociologue moraliste doit toujours être en défiance vis-à-vis des statistiques criminelles, p. 24.

L'impureté des mœurs chez les jeunes gens des deux sexes, p. 25; — trois méfaits spéciaux lui font cortège : le vice contre nature, p. 30; — l'infanticide, p. 31; — l'avortement, p. 33.

Les défaillances morales qui concernent l'institution conjugale, p. 35; — la tendance à demeurer dans le célibat égoïste, p. 37; — l'adultère, p. 40; — le divorce, p. 42; — l'oubli des devoirs envers les enfants, p. 46. — Comment on se marie : la cupidité, p. 48, et la vanité, p. 50; — la recherche immodérée du plaisir, p. 51. — Le malthusianisme, p. 53; — les statistiques de la natalité, p. 55; — l'extension croissante des pratiques malthusiennes, p. 58.

CHAPITRE III

Les désordres de la vie collective.

Désordres dans le domaine du travail. Les fraudes dirigées contre la clientèle, p. 64, — et contre les ouvriers p. 67; — l'attitude des ouvriers, p. 68; — la violence des syndicats rouges, p. 69; — la tactique déshonnête des syndicats jaunes, p. 70.

Désordres dans les groupements des intérêts moraux et religieux. L'exploitation des deux vocabulaires, p. 72; — l'antimilitarisme, p. 73; — le nationalisme, p. 76.

L'anticléricalisme, p. 77; — l'exploitation du sentiment religieux, p. 78; — l'autoritarisme et les chasseurs d'hérésies, p. 83; — les procédés équivoques, p. 84; — une page de Mgr Latty, p. 85.

Désordres dans la gestion des intérêts politiques. L'affaiblissement du sentiment civique, p. 88; — le pacte entre les candidats et les électeurs, p. 89; — la délation, p. 92. — Le fonctionnarisme, p. 93. — Le péril primaire, p. 94. — l'armée et la magistrature, p. 95.

CHAPITRE IV

Les doctrines immorales.

Les doctrines sont au niveau des actes, p. 98 ; — les hèses sur la délation, la violence et l'antipatriotisme, . 100. — Les doctrinaires de l'union libre, p. 102, — et e l'avortement, p. 106. — La propagande en faveur du éo-malthusianisme, p. 108. — Toutes ces doctrines sont troitement liées les unes aux autres et les hommes qui dmettent l'une d'elles ne peuvent rejeter les autres, p. 112 ; - en fait, l'évolution des mœurs est conforme à cet enchaî- ement logique, p. 114.

Les funestes effets sociaux des défaillances morales cons- atées, p. 117 ; — notre indiscipline et notre esprit de évolte mettent en péril la prospérité sociale, p. 121 ; — es pires excès que nous réprouvons ne sont pas d'une autre ature que ceux que nous tolérons dans notre propre con- uite, p. 124.

DEUXIÈME PARTIE

LES CAUSES DE LA CRISE MORALE

CHAPITRE V

a méprise des « enfants de l'esprit nouveau ».

L'observation méthodique peut seule permettre de con- aître les causes d'une crise morale si aiguë, p. 127.

I

La doctrine morale des enfants de l'esprit nouveau, 129 ; — les forces naturelles coordonnées par la science ivent assurer mécaniquement le règne de la vertu, p. 130.

Les encyclopédistes : leur confiance dans la nature et

dans l'action des lois, p. 132 ; — vers le milieu du XIXe siècle, on met surtout sa confiance dans le développement de la richesse et les découvertes de la science, p. 136 ; — il faut aussi, dans la famille, utiliser davantage les ressources de l'amour et permettre le divorce, p. 141. — Au surplus, la concurrence est là pour sanctionner la morale, p. 142.

Conception de la science, p. 143 ; — sa mission est de déchiffrer pour nous l'énigme de l'univers et de la vie, p. 145. — En attendant cet heureux jour, il ne faut pas s'étonner d'un certain fléchissement de la moralité : théorie des transitions, p. 147.

Au déclin du XIXe siècle, les enfants de l'esprit nouveau maintiennent la même doctrine, p. 149 ; — du savoir, de l'éducation, il n'en faut pas plus pour assurer le respect de la morale, p. 150. — Une force nouvelle au service de la conception naturaliste de la vie : le socialisme, p. 152 ; — la transmutation de l'égoïsme individuel en dévouement, p. 153.

Pourquoi il est possible et légitime de juger l'arbre à ses fruits, p. 155.

II

Les succès. Admirables succès remportés dans l'aménagement des éléments matériels de la vie, p. 155 ; — comment les enfants de l'esprit nouveau ont un droit spécial à revendiquer l'honneur de ces victoires, p. 156 ; — comment ces progrès matériels ont parfois dispensé les hommes de faire appel au dévouement et à la vertu. Apologue de l'ermite et de l'ingénieur, p. 158 ; — exemples de ces progrès : dans l'ordre médical, p. 159 ; — dans l'ordre économique et social, p. 161.

Ce premier succès n'est pas le seul : le développement de la vie économique exige de précieuses coutumes de sincérité, de loyauté, de fidélité aux engagements contractés, p. 165 ; — bien plus, cette confiance dans la valeur intrinsèque des éléments biologiques et économiques devint parfois une foi mystique, capable de hausser l'homme jusqu'aux plus sublimes dévouements, p. 166.

Les échecs. Ils sont graves et nombreux, p. 167 ; — les

forces naturelles exploitées, amorales de leur nature, se sont prêtées avec une égale souplesse aux utilisations perverses, p. 168 ; — aucune d'elles n'a eu l'efficacité automatique qu'on lui supposait, p. 170.

Ainsi, au bout du long chemin, on s'est trouvé en face d'un problème moral similaire, p. 176 ; — l'éducation morale est donc toujours nécessaire, et même il la faut plus forte qu'auparavant, p. 179. — Deux fois, en 115 années, on a fait l'expérience de la construction sociale naturaliste, et deux fois, l'expérience a abouti aux mêmes échecs et aux mêmes anarchies, p. 180 ; — la cause profonde de l'échec, p. 183.

CHAPITRE VI

La méprise des « enfants de la tradition »

I

La doctrine morale des enfants de la tradition, p. 185 : — elle est le point d'aboutissement d'une longue évolution p. 187 ; — comment on conçoit la vertu aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, dans la famille, p. 187 ; — dans le travail, p. 189 — Dans le groupement de la vie politique, p. 191, — et des institutions religieuses, p. 192.

Première attitude des enfants de la tradition, en face du mouvement de la pensée moderne, p. 195 ; — l'hostilité radicale, p. 197. — La double loi de l'injustice et de l'irrationnel, p. 198 ; — la science, p. 202 ; — les prétendus principes de la liberté, p. 204, — et de l'égalité, p. 205. — Le déraisonnable est l'attribut de la vérité, p. 206. — Ainsi, une tâche unique s'impose : *restaurer*, p. 208. — Surveillance exercée sur la presse, p. 209 ; — la Sainte Alliance, p, 210.

Persistance des mêmes doctrines dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, p. 212 ; — l'esprit réactionnaire, p. 215.

II

Les succès. On a rendu un très précieux service à la collectivité en atténuant l'âpreté des revendications et des

appétits, p. 216 ; — les services rendus par les œuvres d'assistance, p. 218 ; — surtout, on a défendu la famille et les principes de la morale sexuelle, p. 220. — Influence des éléments moraux sur la santé physique et le bien-être matériel, p. 221.

Les échecs. Le mode de formation morale préconisé ne répondait pas aux exigences d'un état social nouveau, p. 222 ; — le nombre immense des déserteurs, p. 224 — Le mépris des progrès matériels : l'opinion s'accrédite que les hommes vertueux ne s'intéressent pas au développement de la richesse et de la science, p. 227 ; — danger de cette situation, p. 229 . — On établit ainsi un antagonisme redoutable entre la cause du bien et la cause du progrès matériel, p. 231 ; — on s'habitue dans la cité à un étrange partage des attributions, p. 233; — les témoignages de Montalembert et de Mgr d'Hulst, p. 235.

Diminution de vie morale en tout individu qui ne communie pas à la vie sociale de son milieu, p. 236 ; — comparaison du petit industriel paternaliste, p. 237. — Les uns tombent dans une frivolité incurable, p. 238 ; — les autres sont plus aptes à gémir qu'à agir, p. 239. — Parfois même ils semblent oublier la pratique de certaines vertus naturelles, p. 241.

La cause profonde des échecs, p. 242 ; — le pharisaïsme et l'inertie ; la fixité du précepte moral n'exclut pas le progrès indéfini des applications, p. 243.

* * *

Ainsi les méprises et les excès des uns ont entretenu et developpé des excès et les méprises des autres, p. 243 ; — tout devient une arme aux mains des combattants : la houille et la crémation, les anesthésiques et le calcul infinitésimal, p. 245.

En tous cas, les uns et les autres aboutissent à un même résultat : priver notre pays d'une éducation morale adéquate à ses besoins, p. 246 ; — aussi l'immoralité actuelle est-elle est au-dessous de ce qu'elle devrait être, p. 246, — et de ce qu'elle sera prochainement, si on n'entreprend pas l'œuvre de régénération morale, p. 247.

TROISIÈME PARTIE

LES ÉTAPES FRANCHIES
DEUX FAUSSES PISTES

—

CHAPITRE VII

La position nouvelle du problème moral.

L'inquiétude morale croissante, p. 249 ; — les années 1890 à 1892, p. 250. — Un étrange retour des choses, p. 253 ; — la question morale prend à nos yeux des précisions étranges, p. 255.

Les étapes franchies : I. L'ordre des phénomènes moraux est irréductible à aucun ordre des phénomènes biologiques ou économiques, p. 256. — II. Il existe un accord suffisant sur le contenu de la loi morale, p. 259. — III. La régénération morale ne pourra se faire que par l'éducation profonde des individus, p. 261 ; — les remèdes purement externes seraient inutiles, p. 263 ; — la vraie réforme consistera à nous réformer dans notre vie privée, p. 265. — IV. Cette éducation morale ne saurait être faite qu'en fonction de la vie économique et politique contemporaine, p. 266.

Si précieux que soit l'accord sur ces quatre points, il rend cependant peu de services, tant que dure le désaccord sur un cinquième et dernier point, le fondement de la morale, p. 267. — Une question capitale et unique demeure qui est *tout* le problème moral du temps présent : l'origine et la légitimité du précepte moral, p. 269.

La méthode scientifique à suivre pour résoudre le problème, p. 270 ; — par une bizarre anomalie, elle est répudiée par les traditionalistes étroits et par les docteurs du laïcisme contemporain, p. 271. — Un étrange postulat laïque, p. 272.

CHAPITRE VIII

La morale de l'évolution

Exposé doctrinal, p. 276 ; — l'instinct parfait, p. 278 ; — l'égoïsme altruiste, p. 279. — L'histoire a dépossédé la métaphysique, p. 280.

Examen critique. Les représentants de cette doctrine ont largement contribué à l'avancement de la science des mœurs, p. 282. — Graves méprises de leurs adversaires sur la pérennité des préceptes moraux, p. 283 ; — la similitude des formules ne garantit pas du tout la similitude des pensées exprimées, p. 284.

Cependant, les adeptes de la morale évolutionniste sont aussi tombés, de leur côté, dans de graves erreurs, p. 285 ; — ils ont confondu la modalité externe de l'acte moral et l'acte moral même, p. 286 ; — le contenu total de l'idée morale ne peut être ramené à l'utilité sociale, p. 287 ; — nous sentons, au contraire, que l'autorité extérieure loin de *fonder* le précepte moral, lui est subordonnée, p. 288. — L'impuissance pratique de la morale évolutionniste, p. 289; — la prétendue fixation des instincts moraux, p. 291 ; — l'esprit cosmique favorise l'immoralité, p. 294.

CHAPITRE IX

La morale de la solidarité.

Les origines de cette morale, p. 298.

I. *Exposé doctrinal*, p. 300 ; — le quasi-contrat, p. 302 ;

II. En quoi cette doctrine est exacte, p. 303 ; — les solidarités qui nous étreignent, p. 305 ; — la complexité croissante du problème de la liberté, p. 308. — La solidarité peut-elle être le fondement de la morale ? p. 310.

III. Un tour de prestidigitation, p. 311 ; — une substitution bénévole de créancier, p. 313.— Une double pétition de principes, p. 314; — l'indicible souffrance humaine, p. 315 ; — de quel droit l'humanité réclame-t-elle des sacrifices ?

p. 316 ; — le suicide cosmique, p. 319 ; — on réédite l'odieuse formule : *humanum paucis vivit genus*, p. 321.

IV. La solidarité, amorale de sa nature, est toujours susceptible de deux interprétations, p. 324. — Bien plus, elle est toujours là, pour encourager nos lâchetés et excuser nos désertions, p. 325 ; — une série ascendante d'exemples empruntés *à la réalité sociale*, p. 326 à 338. — Dans un milieu moral, la solidarité pousse à la vertu ; dans un milieu immoral, elle pousse à la désobéissance au devoir, p. 338 ; — l'injustice de réciprocité, p. 339.

V. L'étude du passé confirme le témoignage du présent, p. 340 ; — les victimes de la solidarité assurent, par leur martyre, le progrès de l'humanité, p. 341 ; — l'approbation donnée aux doctrines solidaristes est souvent une forme de l'égoïsme, p. 348.

* * *

Ainsi la doctrine laïque demeure impuissante à entreprendre la régénération morale, p. 347 ; — écho de quelques plaintes désolées, p. 349 ; — la science nous laisse sans réponse, p. 352.

QUATRIÈME PARTIE

EN MARCHE VERS LA SOLUTION

—

CHAPITRE X

Le bon citoyen de la cité moderne.

Il faut revenir à la méthode scientifique et observer la vie sociale, p. 355 ; — il existe des hommes dont nous connaissons la double supériorité, morale et économique, p. 357 ; — rares encore chez nous, ces hommes supérieurs sont

un peu plus nombreux dans les sociétés anglo-saxonnes, p. 358.

Analyse du tempérament moral de ces bons citoyens, p. 360 ; — leur manière de pratiquer la charité, p. 362 ; — le renoncement, p. 363 ; — l'obéissance, p. 364 ; — la résignation, p. 365 ; — comment ils s'emploient à assurer le développement intégral de l'homme, p. 366.— Le sentiment religieux profond est la source de cette vie morale si haute, p. 371 ; — pourquoi le mouvement moderne tend à restaurer ce sentiment, p. 374 ; — nous ne pouvons vivre *socialement* sans le sentiment religieux, p. 376.

CHAPITRE XI

Les symptômes de rénovation

Pouvons-nous et voulons-nous, en France, accepter cette solution du problème moral ? p. 380.

I. L'évolution doctrinale et pratique d'une fraction importante du groupement catholique, p. 381 ; — les catholiques de gauche, p. 383 ; — en dépit des suspicions et des oppositions, la cohorte, chaque jour plus nombreuse, poursuit sa marche, p. 385 ; — le devoir de mutuelle tolérance, p. 388.

II. L'évolution parallèle chez les enfants de l'esprit nouveau, p. 390.

Les manifestations inconscientes de l'esprit religieux : l'Olympe des divinités modernes, p. 391. — L'Humanité et la Solidarité, p. 392 ; — le Socialisme, p. 393 ; — la Religion laïque, p. 399 ; — les exigences profondes de notre nature, p. 400.

Les manifestations conscientes de l'esprit religieux : la croyance en Dieu, p. 402 ; l'inquiétude religieuse, p. 403.

CHAPITRE XII

Le terme des préoccupations morales.

L'analyse méthodique du fait social ne suffit pas a démontrer l'existence de Dieu, p. 406 ; — cependant le problème de cette existence se présente à nous sous un aspect nouveau, p. 406 ; — comment en Dieu se trouve la conciliation de nos deux tendances primordiales, p. 408 ; — aussi, sans entrer dans un débat si grave, veut-on seulement examiner trois objections de l'ordre pratique souvent élevées contre la croyance en Dieu, p. 409.

Première objection : l'autonomie de l'homme et l'oppression de Dieu, p. 410 ; — les prédicateurs et les publicistes imprudents, p. 413.

Deuxième objection : la croyance en Dieu est funeste et malfaisante, p. 416 ; — les deux catégories de croyants, p. 417 ; — de Napoléon Ier aux papiers Montagnini, p. 418.— Deux réponses : aucune idée noble n'échappe aux exploitations perverses, p. 421 : — l'idée de Dieu continue à être l'aliment de vies morales admirables, p. 423;— les tendances sociales de l'Évangile, p. 425.

Troisième objection : il existe des athées qui se sont élevés à une vie morale supérieure, p. 427 ; — un tri nécessaire, p. 427 ; — pourquoi la démonstration n'est pas valable : la solidarité, p. 428.

*
* *

Rien ne s'oppose donc à ce que le double mouvement parallèle se poursuive, p. 429 ; — les conclusions des études psychologiques et des études sociales , p. 430; — nous ne pouvons être « humains » que si nous sommes religieux, p. 432.

CONCLUSION

Les sociétés progressives de l'humanité sont mises en demeure de développer, en chaque individu, la valeur

morale, p. 436 ; — cette régénération morale ne sera possible que le jour où un accord suffisant aura été rétabli sur le fondement de la morale, p. 438 ; — ce jour là, le progrès moral serait rapide, p. 439 ; — les profits matériels et sociaux retirés seraient immenses, p. 442.

En France, la crise morale est particulièrement aiguë, p. 444 ; — et arrête l'expansion de la puissance nationale, p. 445 ; — le double devoir des croyants et des incroyants, p. 446.

1966-07. — Imp. des Orph.-App., F. Blétit, 40, r. La Fontaine, Paris.

BLOUD & Cie, Éditeurs, 4, rue Madame, PARIS-6e.

Nouvelle Collection

PHILOSOPHES et PENSEURS

Volumes in-16. Prix, franco : **0 fr. 60**

LFARIC (P.) — **Aristote** (337) . . . . . 1 vol.

EURLIER (E.), agrégé de philosophie. — **Kant** (236), 4e édition. . . . . 1 vol.

- **Fichte** (332), 2e édition . . . . . 1 vol.

ALVET (J.). — **Les idées morales de Mme de Sévigné.** 2 vol. (416-417). Prix . . . . . **1** fr. **20**

HANTILLON (Georges). — **Socrate** (462) . . . . 1 vol.

'EGERT (A.) — **Les idées morales de Cicéron** (415) 1 vol.

)UFRÉCHOU (Alfred). — **Gobineau** (412) . . . . . 1 vol.

- **Les idées morales de Sophocle** (414) . . . . . 1 vol.

IRAUD (V.). — **Les idées morales d'Horace** (451). 1 vol.

ÆCLÈRE (Albert), professeur à l'Université de Berne. — **La Philosophie grecque avant Socrate** (480-481). 2 vol. Prix . . . . . **1** fr. **20**

ENGRAND (H.), professeur de philosophie. — **Epicure et l'Epicurisme** (389) . . . . . 1 vol.

IENTRÉ (F.) — **Cournot** (440) . . . . . 1 vol.

ALOMON (Michel). — **H. Taine** (210), 3e édition. 1 vol.

- **Th. Jouffroy** (413) . . . . . 1 vol.

- **Auguste Comte,** sa vie et sa doctrine (255), 3e édition. 1 vol.

OURIAU (Maurice), professeur à l'Université de Caen. — **Les Idées morales de Victor Hugo** (484) . . 1 vol.

ROUVEREZ (E.), professeur à l'Université de Toulouse. — **Herbert Spencer** (331), 2e édition. . . . . 1 vol.

- **Stuart Mill** (362). . . . . 1 vol.

- **Darwin** (438-439). Prix . . . . . **1** fr. **20**

AUX (baron Carra de). — **Leibniz** (422) . . . . 1 vol.

- **Newton** (437) . . . . . 1 vol.

BLOUD & Cie, Éditeurs, 4, rue Madame, PARIS-6e.

La Liberté d'Association

Commentaire théorique et pratique de la loi du 1er Juillet 1901

Par Lucien CROUZIL

Docteur en droit

Professeur à l'Institut catholique de Toulouse

1 vol. in-16 couronne. Prix : **3** fr. **50**; *franco*, **4** francs.

La loi du 1er juillet 1901 consacre une véritable révolution dans notre droit public français. Si l'on peut, avec raison, critiquer certaines timidités, certaines restrictions qui rendent cette loi beaucoup moins libérale que plusieurs lois étrangères correspondantes; si l'on doit déplorer que toute une partie de son texte soit consacrée à mettre hors du droit commun les congrégations religieuses, il est juste de reconnaître que les catholiques français, et même tous les citoyens, pourront tirer le plus grand parti de la liberté que leur donne la loi nouvelle de s'unir, de se concerter, d'agir de toutes façons pour maintenir et développer leurs droits.

M. Lucien Crouzil étudie cette liberté d'association d'une manière à la fois théorique et toute pratique. Le lecteur y trouvera exposés, discutés, complétés par des solutions ou des aperçus nouveaux, les grands problèmes soulevés, en France ou en Allemagne, au sujet du droit d'association; il y trouvera aussi des indications très détaillées, très minutieuses, qui le guideront comme par la main, s'il veut former un groupement légal.

Associations de pères de famille, associations artistiques, littéraires, scientifiques, patronages, cercles, etc..., et même associations destinées à subvenir à l'entretien du culte (pour autant que de telles associations seront compatibles avec les récentes instructions pontificales), auront à recourir à l'ouvrage de M. Crouzil, qui sera comme un guide nécessaire entre les mains des administrateurs.

BLOUD & Cie, Éditeurs, 4, rue Madame, PARIS-6e.

Nouvelle Collection

QUESTIONS DE DROIT

Volumes in-16. Prix : **0 fr. 60** le volume

ASTIEN (P.). — **Des Censures qui atteignent la liquidation des biens ecclésiastiques et des congrégations religieuses** (328) . . . . . 1 vol.

OUCAUD (Ch.), docteur en droit, professeur à la Faculté libre de Lyon. — **Qu'est-ce que le droit naturel ?** (398). . . . . 1 vol.

- **L'idée de droit et son évolution historique** (402). 1 vol.

- **L'Épanouissement historique des Droits de l'Homme** (478) . . . . . 1 vol.

OUDINHON (A.), professeur à l'Institut catholique de Paris. — **Les Procès de béatification et de canonisation** (351) . . . . . 1 vol.

ROUZIL (L.), docteur en droit, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. — **Les Traitements ecclésiastiques** (207), 2e édition. . . . . 1 vol.

- **De la location des sièges d'église** (247), 2e édit. 1 vol.

- **La Publicité du culte catholique** (284). . . . 1 vol.

EMAIRE (René), docteur en droit, lauréat de la Faculté de Paris. — **Mariage civil et Divorce,** *Deux Éléments de Ruine Sociale* (233), 2e édition . . . . . 1 vol.

ASCAL (G. de). — **L'Église et le Droit des gens** (134), 2e édition. . . . . 1 vol.

BLOUD & Cie, Éditeurs, 4, rue Madame, PARIS-6e.

Nouvelle Collection

BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE

Volumes in-16 illustrés.

Prix, **1** fr.; *franco,* **1** fr. **20**; reliés. . . . . **2** fr.

Frédéric CHARPIN, Directeur

La Bibliothèque Régionaliste s'intéresse à tout ce qui concerne la *vie des provinces,*

La Bibliothèque Régionaliste étudie l'histoire, les traditions, les légendes, les littératures, les chants populaires, les costumes, les richesses artistiques, les sites, les ressources économiques et les mœurs de *toutes les régions françaises.*

La Bibliothèque Régionaliste renseigne sur toutes les manifestations de l'*esprit particulariste* en France et à l'Etranger.

La Bibliothèque régionaliste, par ses publications de *vulgarisation* et de *propagande,* a pour but la *renaissance provinciale.*

Plusieurs séries de cette importante collection seront spécialement destinées à l'enseignement régionaliste et pourront prendre place dans toutes les bibliothèques scolaires.

VIENNENT DE PARAITRE :

SOUS LE CIEL GRIS, Nouvelles bretonnes, par Simon DAVAUGOUR. Préface par François COPPÉE, de l'Académie française. 1 vol. illustré.

NIMES, par J. CHARLES-ROUX, ancien député de Marseille. 1 vol. — Il a été tiré de cet ouvrage 321 exemplaires de luxe numérotés, dont 1 exemplaire sur papier de Chine, **25** francs ; 70 exemplaires (de 2 à 71) sur Japon des manufactures impériales à **10** francs; 250 exemplaires (de 72 à 321) sur papier de Hollande à **6** francs.

LE LIVRE D'OR DE LA BOURGOGNE, Le Capitaine Landolphe (1747-1825). Junot, duc d'Abrantès (1771-1812), par Paul GAFFAREL, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Dijon, professeur d'histoire à l'Université d'Aix-Marseille. 1 vol. — Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. Prix : **4** francs.

LÉGENDES BRETONNES, par Mme LE FUR.

LA QUESTION CATALANE, par Georges NORMANDY. 1 vol. illustré. Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés sur papier de luxe.

RÉCEMMENT PARUS :

LES LITTÉRATURES PROVINCIALES, avec une Esquisse de géographie littéraire de la France, par Charles BRUN, délégué général de la *Fédération Régionaliste,* agrégé de l'Université. 1 vol.

AIX-EN-PROVENCE, par J. CHARLES-ROUX, ancien député. — 18 gravures hors texte. 1 vol.

Nombreux volumes en préparation sur toutes les régions françaises.

Famille et Divorce

par E. CARRY. 1 vol. in-1
Prix *franco* . . **0** fr. 6

Petit Catéchisme social du Démocrat

par Louis BROUARD. 1 vol. in-16. Prix, *franco*. **0** fr. 6

Henri de Tourville

(Un prêtre continuateur de Le Play)

par Claude BOUVIER. 1 vol. in-16. Prix. . . . **1** fr. 5
franco . . . . . **1** fr. 7

La Liberté d'association

Commentaire théorique et pratique de la loi du 1er Juillet 1901, par Lucien CROUZIL, docteur en droit, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. 1 vol. in-16. Prix, **3** fr. **50** ; *franco*. . . . . **4** franc

La Rénovation sociale chrétienne

Conférences données à Rome (1897-1900), par L. DEHON, Supérieur général des prêtres du Sacré-Cœur de Jésus, docteur en droit et en théologie. 1 volume in-18 jésus. Prix : **2** fr. **50**; *franco*. . . . . **2** fr. 7

Conférences familières aux Ouvrier

Portraits, Dictons, Dialogues, par Léon DUPONT, confrencier populaire. 1 vol. in-18 jésus. Prix. . . **2** franc
franco. . . . . **2** fr. 2

Anticléricalisme et Catholicisme

par Victor GIRAUD, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). 1 vol. in-16. Prix : **1** franc ; *franco*. . **1** fr. 2

Le Christianisme social

Propriété, Capital et Travail, par

NAUDET, professeur au Collège libre des Sciences sociales. 1 vol. in-18, VI-416 pages. Prix. . . . . **3** fr. 5
franco . . . . . **4** franc

DEMANDER LE CATALOGUE

Saint. — J. Mersch, imp., 4bis, Av. de Châtillon

BOUND BY
HM

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 076146643